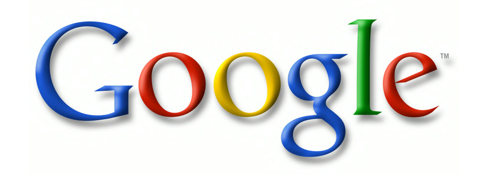
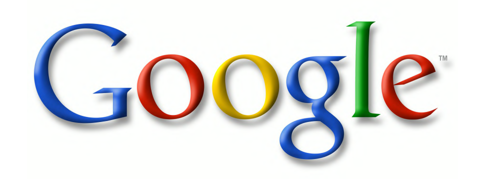
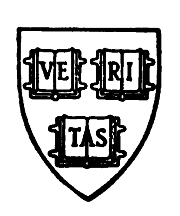





VE RI
TAS

LA BULGARIE

DANS

LE PASSÉ ET LE PRÉSENT

ÉTUDE

HISTORIQUE, ETHNOGRAPHIQUE, STATISTIQUE
ET MILITAIRE

Par Léon LAMOUCHE
CAPITAINE DU GÉNIE



PARIS
LIBRAIRIE MILITAIRE DE L. BAUDOIN
IMPRIMEUR-ÉDITEUR
30, Rue et Passage Dauphine, 30

1892

INTRODUCTION

Parmi les nouveaux États éclos depuis le commencement du XIX[e] siècle dans les anciennes limites de l'empire ottoman, la Bulgarie, dont on connaissait à peine le nom il y a quinze ans, est un de ceux qui, durant la dernière décade, ont le plus fréquemment attiré l'attention de l'Europe occidentale. Malheureusement cette attention s'est, le plus souvent, portée sur l'apparence extérieure des événements politiques, beaucoup plus que sur le peuple bulgare lui-même ; de là deux courants d'idées complètement différents : tandis que les hommes qui avaient pu étudier à fond la nation bulgare, voyageurs, ethnographes, économistes, historiens, s'accordaient à lui donner une place élevée dans leur estime et à lui promettre un avenir des plus honorables, l'opinion publique, basée principalement sur les nouvelles des journaux, ne voulait voir dans les Bulgares que des brouillons, prêts tous les jours à provoquer une conflagration en Europe. Nous avons cherché dans

ce travail à présenter la nation bulgare sous son véritable jour par un exposé sincère de ce qu'elle a été autrefois et de ce qu'elle est aujourd'hui. Nous avons d'abord voulu résumer les opinions des auteurs les plus compétents qui, en France ou à l'étranger, ont étudié les questions bulgares ; au premier rang parmi eux, nous devons citer M. Louis Léger, actuellement professeur au Collège de France, dont les leçons, entendues autrefois à l'École des Langues orientales, ont été notre première initiation dans les études slaves, puis MM. Jiretschek, de Laveleye, Kanitz ; nous avons aussi recherché dans les livres écrits par les Bulgares eux-mêmes l'expression de leurs souvenirs, de leurs aspirations, de leurs espérances ; enfin, dans un exposé aussi complet qu'il nous a été possible de le faire, exposé basé sur des documents officiels ou des témoignages dignes de foi, nous avons montré la situation actuelle de l'État bulgare, les travaux exécutés, les progrès accomplis, avant comme après l'émancipation, progrès qui, en moins de 20 ans ont amené la Bulgarie au même niveau que les pays voisins, émancipés depuis trois quarts de siècle.

Nous espérons avoir réussi à montrer que les Bulgares constituent une nation intelligente, calme, laborieuse, et qu'ils sont appelés à occuper plus tard une place importante dans la constitution défi-

nitive de l'Europe orientale. Il nous semble qu'il y a un intérêt réel pour notre pays à se rendre compte de la situation de ces régions où il a de tout temps exercé une grande influence intellectuelle et politique, aujourd'hui sérieusement combattue, mais bien loin d'être anéantie. Cette influence qui se manifeste par l'usage de notre langue, par la préférence donnée à nos écoles, par la faveur accordée à tout ce qui vient de France, est d'autant plus facilement acceptée par les populations, qu'elle a toujours été au service, non d'intérêts égoïstes, mais des grandes causes de la civilisation et de la liberté. On ne peut la conserver intacte et la développer qu'en tenant compte des sentiments et des aspirations légitimes des peuples. Il y a là, pensons-nous, une question non seulement d'intérêt, mais d'honneur national. Maintenant que notre pays a, par vingt ans de travail, reconquis en Europe la place à laquelle lui donnent droit sa richesse naturelle, la stabilité de ses institutions et la puissance de son armée, il peut poursuivre le développement de son influence extérieure, et la meilleure manière de le faire dans la région qui nous occupe est, pensons-nous, de prendre pour base ce principe qui nous est cher pour bien des raisons : le droit de chaque peuple à disposer de lui-même.

NOTE

SUR LA

TRANSCRIPTION ET LA PRONONCIATION DES NOMS BULGARES

La langue bulgare s'écrivant avec un alphabet sensiblement différent du nôtre quant au nombre, à l'ordre et à la valeur des lettres (on sait que, à part quelques caractères, c'est le même que l'alphabet russe), il est nécessaire, pour écrire les noms de cette langue en caractères latins, d'adopter un système conventionnel de transcription. Le meilleur procédé à cet égard est celui qu'emploient les géographes autrichiens, et qui consiste à écrire les noms de toutes les langues de l'Europe orientale avec l'alphabet slave-latin en usage chez les Tchèques et les Croates, alphabet dans lequel les sons *tch* et *ch*, entre autres, sont représentés par des caractères simples (*C* et *S* surmontés d'un signe semblable à un accent circonflexe renversé) (1). Mais l'usage de ce système est peu pratique en France à cause de quelques caractères spéciaux qu'il exige; nous avons donc dû y renoncer et nous restreindre aux ressources de l'alphabet français. Afin de rendre plus facile la lecture des noms indigènes, nous avons pris pour règle de conserver autant que possible aux lettres ou groupes de lettres, la valeur qu'ils ont régulièrement en français, et, tout en observant ce principe, nous nous sommes efforcé de représenter les sons bulgares le plus simplement possible; d'ailleurs, à très peu d'exceptions près, tous les sons du bulgare se retrouvent en français. Nous avons employé les lettres ou combinaisons de lettres suivantes, correspondant chacune à l'un des caractères de l'alphabet bulgare : *a, b, v, g, d, e* (*ie, ye*), *j, z, i, ï, k, l, m, n, o, p, r, s, t, ou, f, kh, ts, tch, cht, ë, é, you* (*ïou*), *ya* (*ia*), *ŭ*.

Quelques remarques sont nécessaires pour donner une idée complète de la prononciation des noms bulgares.

---

(1) Ce système a été adopté aussi dans d'autres pays, notamment en France par Élisée Reclus, et en Allemagne, dans la dernière édition de l'Atlas de Stieler.

Parmi les voyelles on prononcera absolument comme en français, *a*, *i*, *o*, *ou*, *ié* ou *yé*, *you* ou *iou*, *ya* ou *ia;* dans ces derniers sons nous avons employé, conformément à l'usage *y* au lieu de *i*, au commencement des mots; *ĕ* se prononcera comme l'*e* sourd dans *je*, *me;* il en sera de même de *ŭ;* les lettres *yèr* et *yous* que représentent ces signes ne sont distinguées en bulgare que par des considérations étymologiques; devant *r* et *l*, nous n'avons généralement pas exprimé *ĕ*, on devra y suppléer dans la prononciation, ainsi le nom de la ville de *Trn*, se prononcera Tërn, soit à peu près *Teurn;* *é* représente le caractère bulgare *yat* dont la prononciation assez indécise varie suivant les régions entre *é*, *ia* et *a ;* dans l'impossibilité d'en déterminer toujours le véritable son, on lui donnera la valeur de *é*, qu'il prend le plus souvent. *E* devra toujours se prononcer comme *é*; ĭ qui suit presque toujours une voyelle aura le son de *il* dans *travail;* exceptionnellement on le trouvera après une consonne comme dans *Bitolĭ* (Monastir); sa valeur comme dans le cas précédent sera celle d'un i extrêmement bref, à peine sensible.

Les consonnes devront toujours se prononcer distinctement; par exemple : *an*, *en*, *in* sonneront comme *anne*, *enne*, *inne*.

Kh est le seul groupe qui représente un son étranger au français; c'est celui du *ch* allemand dans *nach*. *G* doit se prononcer toujours dur comme devant *a*, *o*, *ou;* pour éviter toute équivoque, nous avons, devant *e*, *i*, écrit *gu* ou *gh*. *S* même entre deux voyelles se prononcera aussi toujours dur (comme ç). Les lettres ou groupes de lettres *j*, *z*, *ch* (1), devront dans tous les cas se prononcer comme en français dans *jour*, *zèle*, *chat*. Pour éviter toute équivoque ou pour nous conformer à des traditions établies, nous avons quelquefois substitué *sch* à *ch*, mais la prononciation reste toujours la même (2).

En vertu d'une règle phonétique de la langue bulgare (règle qui s'applique aussi d'une façon plus ou moins complète aux autres langues slaves), les consonnes douces (*b*, *v*, *g*, *d*, *j*, *z*) se trouvant à la fin d'un mot prennent le son de leurs correspondantes dures (*p*, *f*, *k*, *t*, *ch*, *s*). Cette

---

(1) Les manières de représenter ce dernier son dans les différentes langues de l'Europe sont extrêmement variées; les principales sont : en allemand *sch*, en anglais *sh*, en italien *sc* (*sci*), en polonais *sz*, en hongrois *s*, en roumain *ss* ou *s* avec une cédille.

(2) Nous avons conservé pour les noms d'origine turque les mêmes conventions orthographiques que pour les mots bulgares. Nous avons employés en outre, dans ce cas, les lettres *u* et *eu* qui se prononcent comme en français (*eu* dans *feu*), et *y* qui a le son sourd indiqué pour *ŭ* et *ĕ* dans les mots bulgares.

mutation se faisant presque instinctivement, il nous a paru préférable de garder intacte l'orthographe des noms et de conserver par exemple les terminaisons en *ov* et *ev*, auxquelles on substitue souvent dans les transcriptions occidentales, *of* et *ef* et même, on ne sait trop pourquoi, *off* et *eff*.

En présence de la variété des noms, causée par l'irrégularité de l'orthographe bulgare, par l'usage de nombreux termes d'origine turque, par les diverses transcriptions employées sur les cartes ou dans les livres, nous avons pris pour guide autant que possible l'orthographe des documents officiels, ou à défaut de ceux-ci, celle que la comparaison de différents ouvrages bulgares nous a indiquée comme le plus généralement admise dans le pays, et nous avons transcrit ces noms d'après le système que nous venons d'exposer. Le lecteur ne devra donc pas s'étonner de trouver assez souvent des noms de villes différant sensiblement de ceux qu'il est habitué à lire.

Beaucoup de ces derniers sont, en effet, employés dans l'Europe occidentale, sous la forme que leur ont donnée les Turcs ; il était naturel, en parlant d'un pays émancipé d'y substituer les dénominations nationales ; d'autre part, on a, en France, comme dans quelques autres pays voisins, l'habitude, en écrivant les noms étrangers, d'employer l'orthographe la plus compliquée ou la plus bizarre que l'on puisse trouver; de là les redoublements inutiles de consonnes, les *ck*, les *w*, les *sh*, etc., qui n'ont aucune raison d'être à propos de mots qui dans la langue originale s'écrivent avec des caractères ne correspondant pas aux nôtres.

Nous avons cependant conservé, pour les villes très connues comme Plevna, Roustchouk, Philippopoli, les noms sous lesquels elles sont ordinairement désignées, noms que l'on peut considérer comme naturalisés dans notre langue; nous avons agi de même, dans la partie historique, avec quelques autres villes moins importantes (Slivno, Eski-Zagra, etc.), mais en indiquant le plus souvent possible les deux noms.

Afin d'éviter au lecteur toute incertitude, nous donnons ci-après la liste des villes pour lesquelles plusieurs noms sont en usage (1). Les noms employés habituellement dans ce travail, quelle que soit leur origine, sont placés les premiers et rangés par ordre alphabétique ; à la suite de chacun d'eux sont placées les autres dénominations de la même ville. Les noms bulgares ou employés par les Bulgares sont écrits en italiques; les noms

(1) Nous nous sommes cependant abstenu de mentionner certains noms turcs qui ne figurent plus sur aucune carte.

turcs sont indiqués par la lettre (t). A la suite de cette liste s'en trouve une autre donnant la signification des mots bulgares et turcs qui se rencontrent le plus fréquemment dans les dénominations géographiques de la région qui nous occupe.

A. — Principales localités portant plusieurs dénominations.

a) Bulgarie.

Ankhialo, Akhiolo.
Artcher-Palanka, Aktchar-Palanka (dans l'antiquité Ratiaria).
Chipka, Schipka.
Choumla ou Choumna (t), *Choumen*, Schumla (allemand), Shumla (anglais).
Dobritch, Hadji-Oglou-Bazardjik (t).
Haskovo, Has-Keuï (t).
Kazanlyk (au moyen âge Velboujd).
Kotel, Kazan (t).
Koula, Adliyé (t).
Lovetch, Lovtcha (t).
Mesemvria, Missivri.
Nicopolis, *Nikopolé*, Nikéboli (t).
Nova-Zagora, Yéni-Zagra (t).
Novosélo, Yenikeuï (t).
Philippopoli, *Plovdiv*, Félibé (t).
Plevna, Pilavna (t), *Pleven*.
Pravady, *Provadïa*.
Préslav, Eski-Stamboul (t).
Rahovo, *Orékhovo*.
Roustchouk, *Roussé*.
Sevliévo, Selvi.
Silistrie, *Silistra* (dans l'antiquité, Durostorum ; au moyen âge : Dorostol et Derster).
Sliven, Slivno, Islimié (t).
Sofia, *Sredéts* (dans l'antiquité, Serdica ; au moyen âge, Triaditsa).
Sozopol, Sizopol.
Stara-Zagora, Eski-Zagra (t).
Svichtov, Sistovo (dans l'antiquité, Novæ).
Tirnovo, *Trnovo*.
Varna (dans l'antiquité, Odessos).
Vidin (au moyen âge, Bdyn).
Yambol, Yamboli.
Zlatitsa, Isladi (t).

b) Macédoine et Thrace.

Andrinople, *Odrin*, Edirneh (t).
Constantinople, *Tsarigrad*, Istambol (t), vulg. Stamboul.
Dibra, *Deber*.
Egri-Palanka, *Kriva-Palanka* (t).
Florina, *Hlérin*.
Goritsa, Guridjé, Gortcha (t).
Kastoria, *Kostour*, Kesrié (t).
Kirkkilisé (t), *Lozengrad*.
Monastir, *Bitolï*.
Okhrida, *Okhrid*, Okhry (t).
Salonique, *Soloun*, Selanik (t).

Serfidjé (t), Servia.	*Vélès*, Keupruli (t).
Stroumitsa, Istroumdja (t).	Vodena, *Voden*.
Uskup (t), *Skopié*, Skoplié (serbe).	

B. — Mots qui se rencontrent le plus fréquemment dans les dénominations géographiques.

BULGARE.	TURC.	SIGNIFICATION.
Bania	hamam	bain.
Blato	gueul	étang.
Brdo	baïr	mont.
Brêg	kenar, yaly	bord, rivage.
Brod	guétchid	gué.
Djamia	djami	mosquée.
Dolina	déré (1)	vallée.
Droum	yol	route.
Drvo	agatch	arbre.
Glava	bach	tête.
Gora	dagh	montagne.
Grad	chéhèr	ville.
Gradina	bagtché	jardin.
Han, Khan	khan	hôtellerie.
Istok	gun-dogrousou	est.
Izvor	bounar	source.
	tchechmé	fontaine.
Jelèzo	demir	fer.
Kamĕk, kamen	tach	pierre.
Khelm	tépédjek	colline.
Kladenets	qouyou	puits.
Klisoura	dervend	défilé.
Konak	konak	hôtel du Gouvernement.
Kotel	kazan	chaudron.
Koula	kulé	tour.
Krêpost	kaleh, tabia	forteresse, fort.
Lês	orman	forêt.
Liman	liman	rade, port.
Lozié	bagh	vignoble.

(1) Ce mot s'emploie aussi très fréquemment avec le sens de *rivière*.

turcs sont indiqués par la lettre (t). A la suite de cette liste s'en trouve une autre donnant la signification des mots bulgares et turcs qui se rencontrent le plus fréquemment dans les dénominations géographiques de la région qui nous occupe.

A. — Principales localités portant plusieurs dénominations.

a) Bulgarie.

Ankhialo, Akhiolo.
Artcher-Palanka, Aktchar-Palanka (dans l'antiquité Ratiaria).
Chipka, Schipka.
Choumla ou Choumna (t), *Choumen*, Schumla (allemand), Shumla (anglais).
Dobritch, Hadji-Oglou-Bazardjik (t).
Haskovo, Has-Keuï (t).
Kazanlyk (au moyen âge Velboujd).
Kotel, Kazan (t).
Koula, Adliyé (t).
Lovetch, Lovtcha (t).
Mesemvria, Missivri.
Nicopolis, *Nikopolé*, Nikéboli (t).
Nova-Zagora, Yéni-Zagra (t).
Novosélo, Yenikeuï (t).
Philippopoli, *Plovdiv*, Félibé (t).
Plevna, Pilavna (t), *Pleven*.
Pravady, *Provadïa*.
Préslav, Eski-Stamboul (t).
Rahovo, *Orékhovo*.
Roustchouk, *Roussé*.
Sevliévo, Selvi.
Silistrie, *Silistra* (dans l'antiquité, Durostorum ; au moyen âge : Dorostol et Derster).
Sliven, Slivno, Islimié (t).
Sofia, *Sredéts* (dans l'antiquité, Serdica ; au moyen âge, Triaditsa).
Sozopol, Sizopol.
Stara-Zagora, Eski-Zagra (t).
Svichtov, Sistovo (dans l'antiquité, Novæ).
Tirnovo, *Trnovo*.
Varna (dans l'antiquité, Odessos).
Vidin (au moyen âge, Bdyn).
Yambol, Yamboli.
Zlatitsa, Isladi (t).

b) Macédoine et Thrace.

Andrinople, *Odrin*, Edirneh (t).
Constantinople, *Tsarigrad*, Istambol (t), vulg. Stamboul.
Dibra, *Deber*.
Egri-Palanka, *Kriva-Palanka* (t).
Florina, *Hlérin*.
Goritsa, Guridjé, Gortcha (t).
Kastoria, *Kostour*, Kesrié (t).
Kirkkilisé (t), *Lozengrad*.
Monastir, *Bitolï*.
Okhrida, *Okhrid*, Okhry (t).
Salonique, *Soloun*, Selanik (t).

Serfidjé (t), Servia.
Stroumitsa, Istroumdja (t).
Uskup (t), *Skopié*, Skoplié (serbe).
Vélès, Keupruli (t).
Vodena, *Voden*.

B. — Mots qui se rencontrent le plus fréquemment dans les dénominations géographiques.

BULGARE.	TURC.	SIGNIFICATION.
Bania	hamam	bain.
Blato	gueul	étang.
Brdo	baïr	mont.
Brêg	kenar, yaly	bord, rivage.
Brod	guétchid	gué.
Djamia	djami	mosquée.
Dolina	déré (1)	vallée.
Droum	yol	route.
Drvo	agatch	arbre.
Glava	bach	tête.
Gora	dagh	montagne.
Grad	chéhèr	ville.
Gradina	bagtché	jardin.
Han, Khan	khan	hôtellerie.
Istok	gun-dogrousou	est.
Izvor	bounar	source.
	tchechmé	fontaine.
Jelèzo	demir	fer.
Kamĕk, kamen	tach	pierre.
Khelm	tépédjek	colline.
Kladenets	qouyou	puits.
Klisoura	dervend	défilé.
Konak	konak	hôtel du Gouvernement.
Kotel	kazan	chaudron.
Koula	kulé	tour.
Krêpost	kaleh, tabia	forteresse, fort.
Lês	orman	forêt.
Liman	liman	rade, port.
Lozié	bagh	vignoble.

(1) Ce mot s'emploie aussi très fréquemment avec le sens de *rivière*.

BULGARE.	TURC	SIGNIFICATION.
Mahala	mahalé	quartier, faubourg.
Mis	bouroun	cap.
Moguila	tépé	tertre.
Monastir	monastyr	couvent.
Moré	deniz	mer.
Most	keupru	pont.
Nos	bouroun	cap.
Panaïr	panaïr	foire.
Ostrov	ada	île
Ouschtelié	boghaz	défilé.
Oustié	aghyz	embouchure.
(Pazar)	pazar (bazar)	marché.
Peschtera	maghar	grotte, caverne.
Pĕsëk	koum	sable.
Planina	dagh, balkan	chaîne de montagnes.
Polé, poliana	tarla, ova	champ, plaine.
Pristanichté	skélé	port, quai (échelle).
Pât	yol	route.
Rĕka	neher, tchaï	rivière.
Rĕt	»	sommet.
Rouda, roudnik	maden	mine.
Sélo	keuï (kieuï)	village.
Sĕver	chemal, yildiz	nord.
Skala	qaya	rocher.
Srébro	gumuch	argent.
Sréda	orta	milieu.
Tcherkova, tserkova	kilissé	église.
Tchiflik	tchifli	ferme.
Tchouka	»	sommet rocheux.
Voda	sou	eau.
Vrata	kapou	porte.
Vrkh	tépé	sommet
Yezero	gueul	lac.
Youg	djounoub	sud.
Zaliv	keurfuz	baie, golfe.
Zapad	maghrib, gharb	ouest.
Zemlia	topraq	terre.
Zlato	altoun	or.

Noms de nationalités.

BULGARE.	TURC.	SIGNIFICATION.
Albanets	Arnaout	Albanais.
Blgarin	Boulgar	Bulgare.
Grk	Roum	Grec.
Tourtchin	Osmanly, Turk	Ottoman, Turc.
Tsiganin	Tchinguéni	Tsigane.
Vlakh	Olakh	Roumain.
Yevreïn	Youdi (Tchifout)	Israélite, Juif.

Adjectifs

Bêl	aq	blanc.
Bërz	tchapyq	rapide.
Bistér	atchyq	clair.
Dêsen	sag	de droite.
Dlbok	derin	profond.
Dlëg	ouzoun	long.
Dolen	zir	bas, inférieur.
Golêm	beuyuk, oulou	grand.
Goren	bala	supérieur.
Jëlt	sary	jaune.
Kës	kyssa	court.
Kriv	éyri (égri)	courbé, de travers.
Lêv	sol	de gauche.
Loud	deli	fou.
Malëk	kutchuk	petit.
Nov	yéni	nouveau.
Ostër	tiz, keskin	aigu.
Star	eski	vieux.
Stouden	soghouq	froid.
Tchern	kara	noir.
Tcherven	kermezé, kizil	rouge.
Topël	sydjaq	chaud.
Visok	yuksek	haut.

Remarques sur les adjectifs. — Le tableau qui précède donne les adjectifs bulgares sous la forme indéfinie du masculin singulier. La forme définie, très usitée aussi, s'obtient en ajoutant la terminaison *iï*.

Pour former le féminin, le neutre et le pluriel (des trois genres), on ajoute respectivement *a*, *o* et *i*. Dans toutes ces flexions, les lettres *e* ou *ĕ*, se trouvant entre deux consonnes finales, sont supprimées (exemple : *bistĕr*, *bistriĭ*, *bistra*, etc.).

Les adjectifs turcs restent toujours invariables.

La langue bulgare forme volontiers des adjectifs pour exprimer les rapports qui s'expriment en français par la préposition *de*, et dans les langues germaniques par des noms composés. Les plus importants, au point de vue de la nomenclature géographique, sont :

1° Ceux qui se terminent en *n* (*niĭ*, *na*, *no*) et qui indiquent soit la matière, comme *jeléznïï*, de fer, soit la position, comme *sredniï*, moyen, *youjniï*, méridional ;

2° Ceux en *ov* (*oviĭ*, *ova*, *ovo*), désignant une propriété ou une relation, comme *Trayanov* pût, chemin de Trajan, *Kosovo* polè, champ des merles, *Trnovo* (sous-entendu *selo*), (village) des épines; de cette manière se sont formés les nombreux noms de lieux en *ovo ;* ce sont, en réalité des adjectifs qualifiant un substantif neutre sous-entendu (*selo*, village, *mésto*, lieu, etc.) ;

3° Les adjectifs en *skiï*, formés avec les noms de localités. Ce sont les plus nombreux ; ils servent à dénommer les accidents géographiques qui prennent leurs noms d'une ville voisine (par exemple : *Eminskiï Balkan*, Balkan d'Emineh, *Solounskiï zaliv*, golfe de Salonique), les circonscriptions administratives (*Vidinskiï okrŭg*, département de Vidin), et même les administrations ou les fonctionnaires (*Plovdivskiï oupravitel*, le préfet de Philippopoli) ; les noms des régiments bulgares sont formés de la même manière, par exemple : *Dounavskiï Polk*, régiment du Danube.

OUVRAGES ET DOCUMENTS CONSULTÉS [1]

A. Généralités.

Vseobcht blgarskiї Kalendar (Annuaire général bulgare). 1888.
Blgarskiї naroden Kalendar (Annuaire populaire). 1890 et 1891.
Jiretschek. Cesty po Blharsku (voyages en Bulgarie). Prague, 1888.
— Das Fürstenthum Bulgarien (2). Prague, 1891.
Lieutenant-colonel Touma (de l'armée austro-hongroise). Die östliche Balkan-Halbinsel, militär-geographisch, statistisch, und kriegshistorisch dargestellt. Vienne, 1886.
Kanitz. La Bulgarie danubienne et le Balkan.
L. Léger. La Save, le Danube et les Balkans. Paris, 1884.
— La Bulgarie. Paris, 1885.
E. de Lavelaye. En deçà et au delà du Danube. 1886.
J. Samuelson. Bulgaria, Past and Present. Londres, 1888.

B. — Géographie.

Otetchestvenna Geographia (Géographie de la patrie). Philippopoli, 1881.
Schkorpil. Geografia na Blgarïa. Philippopoli, 1889.
Reconnaissances des officiers de l'armée russe d'occupation en Bulgarie.
Golovatskiї. Geografitcheskiї slovar zapadnoslavianskikh i youjnoslavianskikh zemeli (Dictionnaire géographique des pays slaves de l'Ouest et du Sud). Vilna, 1884.

---

(1) Les ouvrages ou documents ayant un caractère officiel sont indiqués par un astérisque.

(2) Nous n'avons pu prendre connaissance de cet important ouvrage qu'au moment où notre travail était complètement rédigé et déjà sous presse; il n'a pu ainsi nous servir que de vérification; une partie de ce livre est du reste la reproduction en allemand de l'ouvrage en langue tchèque mentionné à la ligne précédente.

Karitch. Srpska Zemlia (La Terre serbe). Belgrade, 1882.
E. Reclus. Géographie universelle: L'Europe méridionale. 1876.
Ch. Vogel. L'Europe orientale depuis le traité de Berlin. Paris, 1881.

C. — Histoire.

Bobtchev. Istoria na blgarskiï narod (Histoire du peuple bulgare). 1881.
Jiretschek. Geschichte der Bulgaren.
Otadjbina (la Patrie), revue serbe. Plovdivska Bouna (La Révolution de Philippopoli).
Otadjbina (la Patrie). Suite d'articles de M. Vladan Giurgevitch, sur la guerre serbo-bulgare.

D. — Ethnographie, langue, littérature et religion.

D. Marinov. Istoria na blgarskata literatoura. Philippopoli, 1887.
Karolev. Istoria na blgarskata tcherkova (Histoire de l'Église bulgare). 1888.
Ofeïcoff (Schopov). La Macédoine au point de vue historique, ethnographique et philologique. Philippopoli, 1888.
Hron. Das Volksthum der Slaven Makedoniens. Vienne, 1890.
Sp. Goptchevitch. Die Wahrheit über Makedonien. Vienne, 1890.
Kyriak Tsankof. Grammatik der Bulgarischen Sprache. Vienne, 1852.
Aug. Dozon. Chansons populaires bulgares. Paris, 1875.

E. — Organisation politique et administrative.

* *Budgets* de la Principauté de Bulgarie de 1888 à 1891.
* Godischen sbornik ot zakoni na blgarskoto kniajestvo (Recueil annuel des lois de la Principauté de Bulgarie).
* Drjavniï Vèstnik (Journal officiel).
* Doklad za obschtoto sëstoïanié na Plovdivskiï Okrûg (Rapport sur la situation générale du département de Philippopoli). 1889.

F. — Statistique, productions, industrie, commerce, etc.

Schkorpil. Prirodni bogatstva v'tselokoupna Blgaria (Richesses naturelles de la Bulgarie). Philippopoli, 1884.

Grouyitch. Statistiques de la Bulgarie et de la Roumélie orientale (publiées dans la Revue militaire serbe « *Ratnik* », avril-juillet 1890).
F.-S. de Battenberg. Bulgariens volkswirtschaftliche Entwickelung. 1891.
* Annual series of diplomatic and consular reports on trade and finance. Reports for the year 1888 on the trade of Roustchouk and Philippopolis, Varna and Bourgas.
Report for the year 1889 on the trade of Bulgaria.

G. — Histoire et organisation militaires.

* Sbornik na prikazitê, oukazitê i tsirkoularitê izdadeni po Voïennoto Vêdomstvo (Recueil des lois, décrets, etc., concernant l'armée).
* Voïenen Journal (Journal militaire). Partie officielle.
Lieutenant Délov. Outchebna Knijka za riadovitê soldati v'pêkhotata (Manuel du soldat d'infanterie). Varna, 1884.
De Prêradovitch. Iz vospominanii o rousko-touretskoï voinê (Souvenirs de la guerre russo-turque). Saint-Pétersbourg, 1881.
Perekhod tcherez Balkany otriada generala Skobeleva (Passage à travers les Balkans, du détachement du général Skobelev), publié dans le Voiénnii Sbornik (Revue militaire russe). 1889.
G. Schröder. Der Schipka-Pass im Jahre 1877.
F. Lecomte, colonel divisionnaire. La guerre d'Orient en 1876-77.
Ungerbühler. Die Schweizerische Militärmission nach Serbien und Bulgarien.
Colonel Bilimek-Waissholm. Der Serbisch-Bulgarischer Krieg. Vienne, 1888.

H. — Ouvrages concernant la Macédoine.

Knijitsi. Revue littéraire, scientifique, etc., macédonienne. Salonique.
Voïenen Journal. Partie non officielle. Lettres sur la Macédoine. 1889-90.
Schopov. Narodnostta i yezika na Makedontsitê (La nationalité et la langue des Macédoniens). 1888.
Otadjbina (la Patrie), revue serbe. Les Ecoles bulgares en Macédoine.
Sp. Goptchevitch. Makedonien und Alt-Serbien. Vienne, 1890.
Vrkovitch. Topografitchesko-etnografitchesko otcherk Makedonii (Esquisse topographique et ethnographique de la Macédoine). Saint-Pétersbourg, 1889.

* Selanik vilayeti salnamesi (Annuaire administratif du vilayet de Salonik). An de l'hégire 1307 (1890).
* Monastir vilayeti salnamesi. An de l'hégire 1308 (1891).

I. — Cartes.

Danov. Karta na Kniajestvo Blgaria $\frac{1}{800.000}$. Philippopoli, 1888.
Hantke. Special-Karte von Bulgarien und Ost-Rumelien $\frac{1}{800.000}$.
Vogel. Karte der Balkan-Halbinsel $\frac{1}{1.500.000}$ (Atlas de Stieler, dernière édition).
Lejean. Carte ethnographique de la Turquie et des pays voisins.
Kiepert. Ethnographische Uebersichtkarte des europäischen Orients.
Bianconi. Cartes commerciales avec notices descriptives. Bulgarie, 1887.
Bianconi. Cartes commerciales avec notices descriptives. Macédoine, 1888.

J. — Journaux.

Bulgarie. Svoboda (la Liberté), la Bulgarie, Plovdiv (Philippopoli).
Turquie. Novini (les Nouvelles, journal bulgare de Constantinople).
Hongrie. Le Courrier d'Orient.
Allemagne. Kölnische Zeitung, Münchener Allgemeine Zeitung, Militär-Wochenblatt.
Angleterre. Times.

LA BULGARIE

DANS

LE PASSÉ ET LE PRÉSENT

PREMIÈRE PARTIE

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE

CHAPITRE PREMIER

OROGRAPHIE.

Avant d'entamer l'étude du passé et du présent de la nation bulgare, il est utile que nous connaissions le pays qu'elle habite. Nous commencerons donc par esquisser la géographie physique de la partie sud-est de la péninsule des Balkans, c'est-à-dire de la région comprise entre le Danube, la mer Noire, la mer Égée et les montagnes de l'Albanie, région dont la population est, non pas sans doute entièrement, mais en grande partie bulgare.

I. — Le Vitocha.

On peut voir dans le bassin de Sofia, le point central de cette région. En effet, c'est là que se rencontrent les chaînes de montagnes les plus importantes de la péninsule : les **Balkans**, dont la branche principale se dirige

vers l'est, tandis que des sections moins importantes s'avancent jusqu'à la rive droite du Danube, où elles font face aux premières pentes des Carpathes, le **Rhodope** allant au sud-est rejoindre la mer Égée, enfin les chaines qui, sous divers noms, entourent la Macédoine au nord et s'étendent jusqu'aux limites de l'Albanie.

Sur une surface restreinte, on peut, en cet endroit, rencontrer les sources de cours d'eau se rendant vers le Danube moyen, vers le bas Danube, ainsi que vers la mer Égée, par la Maritsa et la Strouma. Un affluent du Vardar, même, a sa source à peu de distance de celles de la Morava et de plusieurs tributaires de la Strouma. Le plateau de Sofia joue donc dans l'orographie de la péninsule orientale un rôle que l'on peut comparer à celui du plateau de Langres dans notre propre pays.

A peu près au centre de cette région, s'élève, à 1300 mètres au-dessus de la plaine de Sofia, et à peu de distance au sud de cette ville, le mont **Vitocha**, dont l'altitude moyenne est de 1920 mètres, mais dont le principal sommet atteint 2,285 mètres. Cette montagne a une forme sensiblement circulaire, ses pentes généralement nues sont modérées du côté du sud, mais rapides sur le reste de sa circonférence. La surface supérieure est un plateau rocailleux; les sommets les plus élevés sont couverts de neige pendant une grande partie de l'année.

Si du Vitocha nous nous dirigeons vers le nord, nous traversons la plaine de Sofia (*Sofiisko pole*) qui le sépare de la chaîne principale du système des Balkans, la *Stara Planina*. Cette plaine longue de 60 kilomètres, selon la direction du nord-ouest au sud-est et large de 20 à 30 kilomètres, se trouve à une altitude moyenne de

566 mètres. (La ville de Sofia est à 552 mètres.) Sa surface, de 1100 kilomètres carrés, est presque partout plane et découverte. De faibles hauteurs la limitent à l'est et à l'ouest ; aussi présente-t-elle, pour le passage du bassin de la Maritsa dans celui du Danube, une voie commode qui a été utilisée pour l'établissement du chemin de fer de Constantinople à Belgrade.

Au nord, la plaine de Sofia est bornée par les **Balkans**.

II. — Les Balkans.

Cette dénomination de Balkans adoptée par tous les géographes n'est pas rigoureusement exacte, car ce mot est plutôt un nom commun appliqué par les Turcs à toutes les montagnes ; mais elle a aujourd'hui droit de cité dans la nomenclature géographique pour désigner le système montagneux appelé par les anciens *Hæmus*. Elle a même servi à baptiser la péninsule orientale entière, que l'on appelle *péninsule des Balkans,* depuis qu'on ne peut plus l'appeler *péninsule turque.*

Le système des Balkans s'étend sous des dénominations diverses, depuis le Danube qui le sépare des derniers rameaux des Carpathes, jusqu'à la mer Noire. Sa forme générale est celle d'un quart d'ellipse dont la concavité est tournée vers le nord, mais sa dernière moitié est presque rectiligne et parallèle au cours du Danube.

Ce système correspond très exactement, sur la rive droite du Danube, aux Carpathes de la rive gauche, ce qui lui a fait donner le nom de système *anti dacique.*

Il se compose d'une chaîne principale désignée par

BULGARE.	TURC	SIGNIFICATION.
Mahala	mahalé	quartier, faubourg.
Mis	bouroun	cap.
Moguila	tépé	tertre.
Monastir	monastyr	couvent.
Moré	deniz	mer.
Most	keupru	pont.
Nos	bouroun	cap.
Panaïr	panaïr	foire.
Ostrov	ada	île
Ouschtelié	boghaz	défilé.
Oustié	aghyz	embouchure.
(Pazar)	pazar (bazar)	marché.
Peschtera	maghar	grotte, caverne.
Pĕsëk	koum	sable.
Planina	dagh, balkan	chaîne de montagnes.
Polé, poliana	tarla, ova	champ, plaine.
Pristanichté	skélé	port, quai (échelle).
Pât	yol	route.
Rĕka	neher, tchaï	rivière.
Rët	»	sommet.
Rouda, roudnik	maden	mine.
Sélo	keuï (kieuï)	village.
Sĕver	chemal, yildiz	nord.
Skala	qaya	rocher.
Srébro	gumuch	argent.
Sréda	orta	milieu.
Tcherkova, tserkova	kilissé	église.
Tchiflik	tchifli	ferme.
Tchouka	»	sommet rocheux.
Voda	sou	eau.
Vrata	kapou	porte.
Vrkh	tépé	sommet
Yezero	gueul	lac.
Youg	djounoub	sud.
Zaliv	keurfuz	baie, golfe.
Zapad	maghrib, gharb	ouest.
Zemlia	topraq	terre.
Zlato	altoun	or.

Noms de nationalités.

BULGARE.	TURC.	SIGNIFICATION.
Albanets	Arnaout	Albanais.
Blgarin	Boulgar	Bulgare.
Grk	Roum	Grec.
Tourtchin	Osmanly, Turk	Ottoman, Turc.
Tsiganin	Tchinguéni	Tsigane.
Vlakh	Olakh	Roumain.
Yevreïn	Youdi (Tchifout)	Israélite, Juif.

Adjectifs

Bêl	aq	blanc.
Bërz	tchapyq	rapide.
Bistér	atchyq	clair.
Dèsen	sag	de droite.
Dlbok	derin	profond.
Dlëg	ouzoun	long.
Dolen	zir	bas, inférieur.
Golêm	beuyuk, oulou	grand.
Goren	bala	supérieur.
Jëlt	sary	jaune.
Kës	kyssa	court.
Kriv	éyri (égri)	courbé, de travers.
Lêv	sol	de gauche.
Loud	deli	fou.
Malëk	kutchuk	petit.
Nov	yéni	nouveau.
Ostër	tiz, keskin	aigu.
Star	eski	vieux.
Stouden	soghouq	froid.
Tchern	kara	noir.
Tcherven	kermezé, kizil	rouge.
Topël	sydjaq	chaud.
Visok	yuksek	haut.

Remarques sur les adjectifs. — Le tableau qui précède donne les adjectifs bulgares sous la forme indéfinie du masculin singulier. La forme définie, très usitée aussi, s'obtient en ajoutant la terminaison *ïï*.

formée de plusieurs chaînes parallèles, entre lesquelles coulent des affluents de l'*Isker* et de la *Nichava*, et dont les altitudes moyennes décroissent de 1000 mètres pour la chaîne la plus septentrionale, jusqu'à 800 mètres pour la plus méridionale. A l'est de Sofia, on voit, à partir de l'Isker la chaîne de *Mourgasch*, dont le principal sommet, portant le même nom, atteint 1689 mètres.

La ligne de hauteurs qui se trouve en avant de la chaîne principale et qui porte le nom de *Petit-Balkan* (*Malki Balkan*) est beaucoup moins élevée que la première. Son altitude moyenne n'est guère que de 500 mètres; elle forme donc une transition naturelle entre le Balkan proprement dit et la terrasse danubienne.

Dans la partie qui s'étend de Belogradtchik à la rive gauche de l'Isker, nous remarquerons d'abord les rochers curieusement découpés de Belogradtchik, les *Stolové* aux sommets nus et plats comme des tables (blg. stolové), la *Chiroka Planina*, la *Pastrina Planina*, puis la *Vratchanska Planina* (Monts de Vratsa), chaîne pittoresque, aux sommets aigus, atteignant jusqu'à 1300 et 1400 mètres d'altitude. Cette dernière chaîne, qui borde sur une certaine étendue la rive gauche de l'Isker, se rattache directement à la chaîne principale dont elle peut être considérée comme une ramification. Son altitude moyenne est du reste de beaucoup supérieure à celle des autres parties du Petit-Balkan auquel la rattache sa situation géographique.

C'est dans ces montagnes qu'un des précurseurs de l'indépendance bulgare, *Kristo Botev*, trouva la mort en 1876, lors d'une tentative d'insurrection.

Au nord-est des Monts de Vratsa nous voyons encore, sur la même rive de l'Isker, la chaîne demi-circulaire appelée *Strenitsa Planina* dont les points les plus élevés sont compris entre 600 et 800 mètres d'altitude.

La **partie centrale des Balkans** diffère à plusieurs égards de la précédente. Ce n'est plus le versant sud qui est le plus adouci, mais au contraire celui du nord, tandis que les parois méridionales dont l'inclinaison est parfois de 40°, présentent de loin l'aspect d'une muraille. Ce dernier versant est généralement nu, tandis que celui qui regarde le Danube possède de belles forêts.

Les rivières qui prennent naissance dans le Balkan central, ont creusé dans ses flancs de profondes entailles.

Les sommets de cette partie de la chaîne sont, pour la plupart, arrondis et rappellent par leur aspect les ballons des Vosges. Parmi ces sommets se trouvent les plus importants de tout le système balkanique.

Les dénominations partielles empruntées aux localités voisines ne sont pas moins nombreuses ici que dans la région orientale. On rencontre successivement les Balkans d'*Étropol*, de *Zlatitsa* (hauteur moyenne 1800 mètres); de *Tétéven*, de *Troian* (h. m. 1900 mètres); de *Karlovo*, de *Kalofer* (h. m. 2,100 mètres) ; de *Chipka*, de *Travna* (h. m. 1250 mètres); de *Trrditsa* (h. m. 1100 mètres). On voit que la hauteur moyenne la plus considérable est atteinte par le Balkan de Karlovo. Quelques sommets isolés de la même région dépassent notablement l'altitude de 2,000 mètres, tels sont l'*Ambaritsa* (2,260 mètres); le *Youmrouktchal* (2,385 mètres), le mont le plus élevé de toute la chaîne; le *Mara-*

gueuduk (2,380 mètres); le *Kademly* (2,275 mètres); le sommet aigu de la *Dobrila* (2,164 mètres). On remarque encore dans la région de Tétéven et de Troian, le *Véjen*, (2,150 mètres) et dans celle de Zlatitsa, le *Paskal* (2,032 mètres).

Plusieurs chemins, peu praticables, il est vrai, en général, traversent la partie centrale des Balkans, par des cols, dont l'altitude varie de 1200 à 1900 mètres.

Nous citerons :

Les chemins d'Étropol à Zlatitsa, par le col de *Katsamarko* (1496 mètres); de Teteven à Rahmanly par le col de *Ribaritsa,* ou *Rabanitsa* (1916 mètres); de Troian vers Karlovo par le col de *Troian* (1648 mètres); c'est le trajet le plus court de Philippopoli à Lovtcha, un autre chemin de Troian à Karlovo passe par le col d'*Ostra-Moguila*; le chemin de Selvi à Kalofer par le col de *Rosalita* ou de la *Roussalka* (1885 mètres); la route de Tirnovo et Gabrovo à Kazanlyk par la passe de *Chipka* (1334 mètres), rendue si célèbre par les combats livrés pour sa possession pendant la guerre turco-russe; le chemin de Travna à Maglisch par le col de *Travna* ou de *Tipourichka Poliana*, et celui de Haïnkieuï à Kilifarevo (vers Tirnovo) par le col de *Haïn-Kieuï*, que traversa Gourko en 1877 au commencement de son audacieuse expédition au delà des Balkans; enfin le chemin de Tvrditsa à Élena par le col de *Tvrditsa* (1084 mètres).

Au nord de la chaîne principale, il existe dans la région centrale plusieurs groupes de hauteurs plus élevées en général que celles des avant-chaînes de la région occidentale. Les plus importantes sont celles qui se trouvent sur la rive droite de l'Isker, la *Markova Moguila*, le *Tcherni-Verkh*, la *Dragovitsa Planina*, la

Bogdan Planina. Leur altitude moyenne est de 1000 mètres.

Nous citerons encore les chaînes généralement boisées entourant les cours supérieurs de l'*Osma*, de la *Yantra* et de leurs affluents. On les appelle montagnes (*planini*) de *Lovtcha*, de *Selvi*, de *Tirnovo*. La Yantra traverse ces dernières dans un défilé pittoresque, aux parois abruptes et nues, appelé *Tirnovski Dervent* (défilé de Tirnovo).

Toutes ces hauteurs sont assez facilement franchissables par des cols, correspondant en général à ceux de la chaîne principale.

Au sud du Balkan central s'étend la chaîne encore importante quoique moins élevée que la précédente, appelée par les Bulgares **Sredna-Gora** et par les Turcs **Orta-Dag**, expressions qui signifient l'une et l'autre « *Montagne centrale* ».

La **Sredna-Gora** commence immédiatement à l'est de la plaine de Sofia et se rattache même par des ensellements au Rilo, au Mourgasch et au Balkan d'Étropol. Elle accompagne jusqu'à la hauteur de Slivno la chaîne principale dont elle est séparée par les hautes vallées de plusieurs affluents de la Maritsa, la Topolnitsa (vallée de Zlatitsa), la Strêma ou Guiopsou (vallée de Karlovo) et la Toundja (vallée de Kazanlyk).

La première de ces rivières coupe la Sredna-Gora presque en son milieu, la seconde sépare son extrémité orientale des ramifications du Balkan de l'est. Deux ensellements qui rattachent la chaîne méridionale à la chaîne principale, séparent l'une de l'autre ces différentes vallées.

La hauteur moyenne varie de 900 à 1000 mètres dans

les parties extrêmes et s'élève jusqu'à 1370 mètres dans la partie centrale, où se trouvent aussi les sommets les plus élevés parmi lesquels le grand et le petit *Bogdan* atteignent 1572 et 1575 mètres. De ces sommets et de ceux un peu moins élevés des *Frères de Panaghiourischté* (*Panaghiourska Bratia*) on jouit d'une vue exceptionnellement étendue sur toute la région située entre les Balkans et le Rhodope et même au delà de la plaine de Sofia.

Les flancs de la Sredna-Gora sont généralement garnis de belles forêts. Le versant septentrional est partout le plus raide. Cette chaîne, sur presque toute son étendue, s'élargit et se ramifie de manière à couvrir une grande partie de la région jusqu'à la rive gauche de la Maritsa.

La partie la plus occidentale se compose de quatre groupes de montagnes dont l'ensemble offre à peu près l'aspect d'un quadrilatère, compris entre la Topolnitsa et la Maritsa. A l'intérieur se trouve la plaine d'Ichtiman. Les extrémités occidentales des chaînes du nord et du sud se nomment respectivement la *Lozenska Planina* et le *Kara-Baïr*.

La partie méridionale de cette région est traversée par le chemin de fer de Philippopoli à Sofia. Une route importante existe du reste en cet endroit depuis les temps les plus reculés. Au point où cette route est le plus resserée se trouve l'endroit appelé *Porte de Trajan* (Troïanovi vrati) ou *porte de Marko* (Kralievitch), (Markova Kapou). Il y a cinquante ans, on y voyait encore les restes d'une porte en maçonnerie.

Les ramifications de la Sredna-Gora, dans les régions centrale et orientale, s'avancent assez loin vers le sud

et s'approchent de la rive gauche de la Maritsa. Les points extrêmes de ces extensions sont les collines appelées *Ovtchekholm* au nord-est de Tatar-Bazardjik et la *Sakar Planina* (823 mètres) qui s'avance jusque sur le territoire turc au nord d'Andrinople. Sur ces dernières hauteurs on retrouve les traces des habitants primitifs de la région, dans des pierres creusées en forme de bassins circulaires servant sans doute pour les sacrifices, et d'autres pierres dressées et disposées régulièrement selon des circonférences. La partie orientale de la Sredna-Gora est appelée par les Turcs *Baïr-Dagh* et la partie centrale *Karadja-Dagh*. Entre les différentes parties de la Sredna-Gora orientale se trouve la plaine fertile d'*Eski-Zagra* (bulg. : *Stara-Zagora*).

Les communications, relativement faciles vers les extrémités de la chaîne, sont rares et difficiles dans la partie moyenne, où le seul chemin important est celui de Zlatitsa à Panaghiourischte. Grâce à leurs remparts naturels les vallées comprises entre les Balkans et la Sredna-Gora ont pu, comme certains cantons de l'Albanie et de la Grèce, échapper presque complètement à l'occupation des Turcs, qui n'y exercèrent qu'une domination nominale. Aussi, les populations de ces vallées ont-elles conservé plus purement que celles des autres régions le type de la race bulgare, ses traditions et ses usages.

Revenons maintenant à la chaîne principale des Balkans au point où nous en avons abandonné la description, c'est-à-dire au col de la *Porte-de-Fer* (bulg. : *Jelezna-Vrata*, turc : *Demir-Kapou*).

Le Balkan oriental, qui commence en cet endroit,

se divise en trois branches, dont l'une conserve la direction primitive de la chaîne de l'ouest à l'est, tandis que les autres s'inclinent vers le nord-est et vers le sud-est. Entre ces deux chaînes extrêmes se trouve renfermée la vallée du *Kamtchik* ou *Kamtchia*, dont la branche méridionale, le *Deli-Kamtchik*, traverse la chaîne centrale.

La partie de cette dernière chaîne, située immédiatement à l'est du col de Demir-Kapou, se nomme le Balkan de *Kotel* (turc : *Kazan*). Elle a encore une altitude moyenne de 980 mètres, et quelques-uns de ses sommets dépassent 1000 mètres. Une petite chaîne secondaire qui se détache au sud entoure la ville de Kotel qui doit ses noms bulgare et turc à sa position dans cette espèce de *chaudron*. Les parties suivantes qui portent successivement les noms de Balkans de *Verbitsa*, de *Karnobad*, d'*Aïtos* et d'*Emineh*, diminuent rapidement de hauteur depuis 790 mètres en moyenne dans le Balkan de Verbitsa, jusqu'à 350 dans celui d'Emineh qui se termine au cap du même nom, sous la forme d'une colline nue, à parois abruptes, à 60 mètres au-dessus du niveau de la mer. Le Deli-Kamtchik traverse la chaîne entre les Balkans de Karnobad et d'Aïtos.

Le Balkan oriental est traversé par plusieurs voies de communication importantes : la route de Stara-Rêka à Slivno par le col de *Demir-Kapou*, la chaussée d'Osman-Bazar à Kazan par le col du même nom, la route de Verbitsa à Karnobad par le col de *Dobrol* ou de Verbitsa, celles d'Aïtos à Pravady par les cols de *Bogaz-Dere* et de *Nadir-Kieuï*, celle de Varna à Missivri par le col de *Bana*.

La branche septentrionale, en quittant la chaîne principale, se dirige vers le nord-est et sous les noms de

Sakar-Balkan et de monts de *Préslav* (appelés aussi *Dervent-Balkan* ou *Dervïsch-Balkan*) avec des hauteurs moyennes de 760 à 680 mètres, rejoint le plateau en forme de fer à cheval à l'extrémité orientale duquel se trouve la ville de Choumla (bulg. : Choumen).

Ce plateau, dont l'altitude est de 488 mètres au-dessus du niveau de la mer et de 396 mètres au-dessus de la campagne environnante, est limité au nord, à l'est et au sud par des pentes raides et rocailleuses.

Entre le rivage de la mer Noire et le plateau de Choumla, et séparé de ce dernier par une plaine à l'altitude de 165 mètres, on trouve encore le Balkan de *Pravady* (230 mètres de hauteur moyenne) entre le ruisseau de même nom et le Kamtchik.

Une autre chaîne de peu de hauteur (260 mètres), la *Kamtchéïska-Planina*, remplit une partie de l'espace compris entre la montagne que nous venons de nommer et la chaîne principale. Le Deli-Kamtchik la coupe vers son milieu.

La ramification méridionale est plus importante que celle du nord. Sous le nom générique de *Tchatal-Dagh*, elle comprend d'abord les monts de *Slivno* (*Slivenska-Planina*), situés au nord de la ville dont ils prennent le nom, et dont les sommets aigus et nus dépassent 1000 mètres. Un peu plus à l'est, le Tchatal-Dagh se divise en deux branches (de là son nom turc qui signifie Mont de la Fourche) qui s'avancent jusqu'à la mer, entre le cap Emineh et Missivri.

La branche septentrionale limite au sud le petit bassin côtier du Kamtchik.

Au nord du Balkan oriental on ne trouve plus que

des lignes de collines de peu d'importance qui, sous le nom de hauteurs du *Deli-Orman* et de *hauteurs de Razgrad*, s'étendent, suivant une direction sud-est—nord-ouest, depuis la mer Noire jusqu'auprès du Danube, en s'abaissant constamment vers la plaine danubienne.

Les sommets de cette région, parmi lesquels nous citerons le *Kiritchen-Baïr*, à l'ouest de Razgrad, illustré pendant la guerre turco-russe, ne dépassent pas 350 mètres.

Sur le versant méridional, au contraire, se trouve une région montagneuse assez étendue, comprise entre la Toundja, la mer Noire et la plaine d'Andrinople. Ces hauteurs, dont les parties les plus importantes sont les *Bakadjitsi*, près de Yambol (altitude de 400 à 500 mètres), et les hauteurs de Dervend (430 mètres), sur la frontière turco-bulgare, au nord-est de la plaine d'Andrinople, rejoignent au sud-est la chaîne côtière beaucoup plus importante appelée *Strandja-Planina* ou *Strandja-Dagh*, qui s'étend jusqu'auprès de Constantinople, en formant la ligne de partage entre le bassin de la Maritsa et les petits bassins côtiers de la mer Noire. L'altitude de cette chaîne, qui va en diminuant vers le sud, est en moyenne de 1,000 mètres. Le versant qui regarde la mer est escarpé, tandis que l'autre s'abaisse progressivement vers la plaine d'Andrinople.

Terrasse danubienne. — Au nord des dernières chaînes détachées des Balkans s'étend, jusqu'au Danube, un vaste plateau calcaire dont la surface presque horizontale est recouverte d'une couche plus ou moins épaisse de loess et d'humus. En quelques points même, le calcaire se trouve à fleur du sol, par exemple entre le Vid et la Panega.

La largeur de ce plateau varie de 70 à 100 kilomètres et sa hauteur au-dessus du niveau de la mer de 100 à 200 mètres.

Les affluents du Danube qui l'arrosent ont souvent creusé profondément leur lit dans cette couche calcaire d'où résultent les nombreux défilés dont nous constaterons la présence dans leurs vallées. Presque tous ces cours d'eau ont leur rive droite escarpée et plus élevée que la rive gauche.

La terrasse danubienne est très pauvre en sources, spécialement entre le Lom blanc et la mer Noire. Dans la partie la plus orientale de la Bulgarie, on ne trouve plus aucune eau courante, quoique le pays soit sillonné par un grand nombre de vallées desséchées. L'eau nécessaire aux habitants doit être tirée de puits de 20 à 30 mètres de profondeur.

La terrasse danubienne est généralement très fertile et bien cultivée dans le voisinage des lieux habités. La partie occidentale très découverte ne possède pas de bois de grande étendue, tandis que dans l'est le territoire appelé *Deli-Orman* (en turc : forêt folle) est sur une superficie d'environ 1000 kilomètres carrés presque complètement couvert de forêts qui n'ont été défrichées que dans le voisinage d'assez rares villages.

A l'extrémité nord-est de la Bulgarie, dans l'espace resserré entre le Danube inférieur et la mer Noire, se trouve la région appelée *Dobroudja*, dont la plus grande partie appartient actuellement au royaume de Roumanie.

C'est un vaste plateau horizontal, recouvert en grande partie de broussailles qui, en été, quand les sources sont taries, se changent en un désert malsain.

Le nom de ce pays vient, pense-t-on, de celui du

prince bulgare Dobrotitch qui, au XIVe siècle, possédait les rives de la mer Noire, de Varna au Danube.

III. — Le Rilo.

Revenons maintenant à notre point de départ.

Au sud du Vitocha, que nous avons décrit en commençant, s'élève le massif plus imposant encore du *Rilo,* au pied duquel prennent leur source la *Maritsa,* la *Mesta* et l'*Isker.*

D'une étendue restreinte (50 kilomètres de longueur sur 30 de largeur), le Rilo se distingue par contre entre les montagnes de la péninsule par son altitude imposante. Sa hauteur moyenne est de 2,130 mètres et son principal sommet, la *Moussalla* (2,930 mètres) n'est inférieur qu'au Lioubotrn et à l'Olympe. Plusieurs autres sommets dépassent 2,500 mètres. Ces sommets sont nus, rocheux et aigus. Quelques-uns sont couverts de neige toute l'année. Dans les bassins qu'ils limitent se trouvent un grand nombre de petits lacs qui rappellent ceux des Carpathes.

Les flancs de la montagne sont garnis de belles forêts jusqu'à l'altitude de 2,000 mètres.

A une hauteur de 1,100 mètres se trouve le célèbre monastère de *Saint-Jean-du-Rilo* (sviati Ivan Rilski) fondé au Xe siècle par le saint bulgare dont il a conservé le nom.

Le Rilo est relié au Vitocha par la *Verila-Planina,* qui est elle-même prolongée à l'ouest jusqu'à la Strouma par la *Koniavo-Planina.* Ces chaînes, qui se rattachent au système de la Sredna-Gora, ont des altitudes moyennes de 1200 et 1300 mètres. Quelques sommets dépassent 1400 mètres.

IV. — Le Rhodope.

Immédiatement au sud-est du Rilo commence la chaîne du **Rhodope** (bulg. *Rodopi*). Ce système montagneux, moins considérable par son développement que celui du Balkan, n'est cependant pas moins important, si l'on considère l'altitude de ses sommets.

Il est formé de trois branches se réunissant au mont **Krouchevo** et se dirigeant respectivement vers le nord-ouest, le sud-est et l'est. Les deux premières constituent une arête continue s'étendant depuis le Rilo jusqu'à la mer Égée et séparant d'une façon presque complète la Thrace de la Macédoine.

La branche du nord-ouest, qui forme la ligne de partage entre la *Maritsa* et la *Mesta*, est la partie la plus élevée de tout le système. Son altitude moyenne est de 2,000 mètres dans la région avoisinant le Rilo, et de 1650 mètres dans la moitié la plus rapprochée du Krouchevo, partie à laquelle on donne particulièrement le nom de *Dospadska-Planina* (turc *Dospad-Yaïla*). Plusieurs sommets dépassent 2,000 mètres, et le plus élevé d'entre eux, le *Belmeken*, atteint 2,640 mètres. Le *Kroucheco* en a 2,300. Ces sommets sont aigus comme ceux du Rilo, avec lequel la partie septentrionale du Rhodope présente de grandes analogies.

La branche orientale qui sépare les affluents directs de la Maritsa de ceux de son tributaire l'*Arda*, et qui, ainsi que la première, forme la limite de la Bulgarie (Roumélie orientale) et de la Turquie, comprend d'abord la *Tchepelarska* Pl. (hauteur 1900 à 1500 mètres), puis se divise en deux branches qui s'avancent à peu de

distance l'une de l'autre jusque dans le voisinage du confluent de l'Arda et de la Maritsa. La hauteur moyenne de ces dernières n'est plus que de 600 mètres.

La branche du sud-est, constituée par le *Karlik-Dag* (1900 mètres dans le voisinage du point de jonction), s'avance jusqu'au nord du lac côtier appelé *Bourou-Gueul*, et sépare le bassin de la Mesta de ceux des petits affluents plus orientaux de la mer Égée.

Toutes les parties du Rhodope s'étendent sur une largeur considérable, qui va sans cesse en augmentant, depuis la région septentrionale, recouverte de hauteurs sur un espace de 20 à 60 kilomètres, entre la Mesta et la plaine de Philippopoli, jusqu'à la portion méridionale, dont les ramifications couvrent tout le pays compris entre la rive gauche de la Mesta et la rive droite de la Maritsa. Le système du Rhodope est, du reste, constitué par des chaînes partielles s'entrecroisant dans tous les sens. De là le cours sinueux de la plus grande partie des rivières de la région.

Parmi les ramifications qui ont reçu des noms spéciaux nous citerons, dans le Rhodope oriental, la *Tcherna Planina* (turc *Kara Balkan*), le *Kalytch-Bouroun;* dans le Rhodope méridional, l'*Ala-Dagh*, à l'est de Mastanly, le *Táchlyk*, le *Khodja-Yaïla* (1352 mètres), le *Tchilo* (1200 mètres), qui se succèdent en échelons sur la rive droite de la Maritsa; enfin, le *Frenk-Bounar-Dagh* et l'*Ismaros-Tépé* (650 à 700 mètres), qui s'avancent le long du rivage jusqu'au delta de la Maritsa.

Les pentes du Rhodope sont généralement couvertes de forêts jusqu'à une altitude de 2,000 mètres ; les par-

ties plus élevées ne présentent plus que des prairies alpestres ou des rochers nus. Les régions supérieures de ces montagnes forment parfois des plaines étendues. Sur la Dospadska Planina, entre autres, il en existe une d'environ 40 kilomètres de longueur et de 12 à 15 de largeur. Dans la partie la plus voisine du Rilo, on trouve quelques lacs analogues à ceux de cette dernière montagne.

Les communications à travers la chaîne du Rhodope sont partout extrêmement difficiles; il n'y existe que des chemins praticables au plus pour les chevaux. Nous citerons seulement : 1° entre la Roumélie et la Macédoine, celui qui part de Philippopoli en suivant l'*Ili-Déré*, traverse le bassin de *Tchepina*, puis, après avoir franchi la chaîne dans sa partie septentrionale, rejoint la vallée de la Mesta à Yokouroul; 2° entre la Roumélie et le vilayet d'Andrinople, le chemin qui part de Stanimaka à l'état de route carrossable, puis se transforme en chemin muletier pour franchir la chaîne orientale au col de *Topolovo* (990 mètres) et redescend ensuite dans la vallée de l'Arda.

Entre les chaînes des Balkans et du Rhodope s'étendent de vastes plaines très fertiles arrosées par la Maritsa et ses affluents. Les plus importantes sont la plaine de *Philippopoli*, traversée par le cours supérieur de la Maritsa, celle d'*Eski-Zagra* (*Stara-Zagora*), sur la rive gauche de la rivière dont elle est séparée par des chaînons détachés de la Sredna-Gora, enfin la plaine d'*Andrinople* au confluent de la Maritsa et de la Toundja. L'altitude moyenne des deux premières varie de 160 à 200 mètres, celle de la dernière descend jusqu'à 50 mètres.

V. — Les montagnes de la Macédoine.

Si maintenant nous revenons à la région centrale et que, partant du Rilo, nous suivions la ligne de partage entre la Mesta et la Strouma, nous rencontrons d'abord l'important massif du **Perim-Dag** qui dépasse en quelques points 2,000 mètres. Au sud de Nevrekop, il se sépare en plusieurs branches : vers le sud-ouest l'*Aliboutous* (1800 mètres), et au sud-est le *Tchengel-Dag* (957). Ce dernier s'abaisse d'une façon très rapide sur la vallée de la Strouma.

A l'est, le *Stragatch-Dag* (1200 mètres), le *Kara-Dag* (1447), le *Boz-Dag* et le *Vroundi-Dag*, dont les pentes rapides limitant au nord la vallée de la Strouma, remplissent presque tout l'espace entre ce dernier fleuve, la Mesta et la mer.

En nous dirigeant au contraire vers l'ouest, à partir du Rilo, nous voyons une série de hauteurs qui, sur la rive droite de la Strouma, font face à la Koniavo Pl. et à la Verila Pl.

Ces hauteurs forment deux groupes : celui du nord, dont les chaînes principales sont la *Greben* Pl. et la *Vlasina* Pl sur la frontière serbe, présente des altitudes de 1000 à 1300 mètres et même exceptionnellement de 1700 mètres ; le groupe méridional est surtout constitué par l'*Osegvoska* Pl. ou *Dovanitsa* Pl. sur la frontière turque. La hauteur moyenne de cette chaîne est de 1830 mètres, mais un de ses sommets, le *Rouïen,* atteint 2,250 mètres.

Plus à l'ouest encore, nous trouvons la *Babina-Poliana* et le *Saint-Élie* (Sviati Iliya), reliant les hauteurs précédentes au **Kara-Dag (1450 mètres)**. Cette dernière

chaîne qui décrit une courbe vers le sud, est séparée par la *klisoura* ou défilé de *Katchanik* de l'important massif du Schar (*Schar-Dag* ou *Schar* Pl.).

C'est par la trouée de Katchanik, qui fait communiquer la vallée de la Sitnitsa, sous-affluent de la Morava, avec celle du Vardar, et par suite le bassin du Danube avec le versant de la mer Égée, que passe le chemin de fer de Mitrovitsa à Salonique.

Le **Schar** s'étend du sud-ouest au nord-est, c'est la chaîne la plus élevée et la plus rocheuse de la péninsule des Balkans. Son plus haut sommet est la pyramide gigantesque du *Liubotrn* (3,050 mètres), le point le plus élevé de la péninsule. La chaîne s'étend au sud jusqu'à la région élevée où se trouvent les lacs d'*Okhrida* et de *Presba.*

A l'est du Schar s'étendent, du nord au sud, deux chaînes parallèles; la plus orientale est formée par la *Babouna Planina*, entourée par le grand arc de la Tcherna-Rêka. Elle se termine au mont *Nidje* (2,500 mètres) au nord du lac d'Ostrovo.

La deuxième chaîne se termine par le *Peristeri* (2,400) tout près du lac de Presba, à l'est duquel se trouve la *Sukha Kora,* continuant la ligne précédente jusqu'aux lacs de *Kastoria* et d'*Ostrovo.*

Cette région comprend plusieurs plaines importantes : celles de *Koumanovo*, au sud du Kara-Dag et de *Chtiplié*, toutes deux sur la rive gauche du Vardar, celle de *Skopie* (turc Uskub), formée par la partie supérieure de la vallée du même fleuve, des deux côtés de celui-ci. Sur la rive droite, celle du *Prilep*, à l'ouest de la Babouna Pl. et celle de *Bitol* ou *Monastir* entre cette chaîne et celle de la Soukha Gora.

CHAPITRE II

HYDROGRAPHIE.

I. — Les mers.

A. — Côtes de la mer Noire.

La mer Noire (bulg. *Tcherno-More*, turc *Kara-Deniz*) baigne l'extrémité orientale de la Bulgarie au nord et au sud des Balkans.

Les côtes bulgares commencent à 150 kilomètres au sud des bouches du Danube, non loin de *Mangalia*, cette dernière ville se trouvant encore sur le territoire roumain. Elles sont d'abord constituées par l'extrémité de la plaine basse et marécageuse de la *Dobroudja*, dont la plus grande partie appartient depuis 1878 à la Roumanie.

Dans cette région, la côte se dirige presque exactement du nord au sud, puis à partir du cap *Kali-Akra*, ou *Guélaré*, elle se retourne vers le sud-ouest, de manière à décrire une grande concavité qui se termine au nord de Varna et au milieu de laquelle se trouvent les ports de *Baltchik* et de *Kavarna* qui, bien que situés sur une côte rectiligne, sont favorisés par la direction de celle-ci, qui les abrite contre les vents du nord et, par la profondeur des eaux, dans le voisinage du rivage.

La côte commence déjà à s'élever ; le cap Kali-Akra atteint une hauteur de 60 mètres au-dessus de la mer. Les grands bâtiments ne peuvent s'avancer que jusqu'à 10 et parfois 15 kilomètres de la terre.

La baie semi-circulaire de *Varna* est comprise entre

les caps de *Saint-Dimitri* et de *Galata*. Sa profondeur varie de 1 à 10 mètres jusqu'à 53 mètres du rivage, de 10 à 18 mètres jusqu'à 700 mètres, et de 18 à 27 à partir de cette dernière distance jusqu'à 2 kilomètres.

Cette baie a le grave inconvénient d'être absolument ouverte aux vents du nord-est; en outre, le fond est trop peu consistant pour retenir les ancres des navires pendant les tempêtes. Pourtant le port de Varna, situé au fond de cette baie est le plus important de la Bulgarie, quoique moins favorablement doué que celui de Bourgas en Roumélie. L'existence de la voie ferrée de Varna à Roustchouk, qui jusqu'à ces dernières années faisait partie de la route la plus directe pour se rendre de l'Europe centrale à Constantinople, a largement contribué à maintenir et à accroître l'importance du port de Varna.

En quittant, au cap de *Galata*, la baie de Varna, la côte reprend sa direction nord-sud et la conserve jusqu'au cap *Emineh* (*Eminskii nos*), où vient se terminer la chaîne des Balkans. Entre ces deux caps se trouve l'embouchure du *Kamtchik*. Cette portion de la côte devient de plus en plus escarpée, et la ligne d'ancrage, éloignée de 4 kilomètres du rivage au nord de l'embouchure du Kamtchik se rapproche ensuite jusqu'à 1 ou 2 kilomètres.

Au delà de ce cap, la côte se retourne brusquement vers l'ouest, selon une direction à angle droit sur la précédente. C'est le commencement d'une vaste échancrure de 40 kilomètres environ d'ouverture extérieure dans laquelle se trouvent plusieurs golfes assez étendus. Le premier est celui de *Mesemrria* ou *Missivri*, à l'extrémité ouest duquel se trouve la ville dont il porte le nom. Celle-ci est située à la pointe d'une petite pres-

qu'île et rattachée seulement à la terre par une chaussée. Sur la côte voisine se trouvent des dunes formées de sables dont la disposition change selon les vents.

Plus au sud-ouest on rencontre une seconde baie dont une partie de la côte est bordée par un lac salé, à l'extrémité duquel se trouve la ville d'*Ankhialo*.

En ce point commence la baie de Bourgas. Celle-ci a une étendue de 12 kilom. 500 de l'est à l'ouest et une longueur de 10 kilomètres. La ville elle-même et son port se trouvent à l'extrémité ouest du golfe, et en arrière, à peu de distance, s'ouvrent dans les terres trois grands lacs communiquant avec la mer par des passages plus ou moins étendus. Au sud-est de Bourgas, dans une échancrure du rivage large de 3 kilomètres et longue de 5, se trouve l'excellent mouillage de *Tchenguéné-Kaléci*, le seul point de ce littoral où les navires puissent trouver un abri sûr.

La profondeur de cette petite baie est, en outre, partout assez considérable pour que les bâtiments puissent approcher à très faible distance du rivage. C'est la présence de ce mouillage qui donne au golfe de Bourgas son avantage à l'égard de celui de Varna ; autrement, le manque de protection contre les vents du large, la nature défavorable du fond se ressentent également dans les deux endroits.

La ligne jusqu'à laquelle peuvent s'avancer les vaisseaux s'éloigne du rivage à partir du cap Emineh ; elle s'en trouve à une distance de 6 à 10 kilomètres. Dans le golfe de Bourgas, cette ligne est en moyenne à 2 kilomètres du rivage.

A l'extrémité de la baie de Bourgas, nous rencontrons la ville de *Sozopol* (autrefois *Siscpolis*) située comme Mesemvria et Ankhialo à l'extrémité d'une presqu'île.

Une petite baie de 3 kilomètres sur 2 kilomètres et demi située au sud-ouest de cette presqu'île est bien garantie par elle et par l'île de *Krikos*. Elle constitue ainsi un assez bon mouillage.

Au delà de Sozopol, la côte, assez abrupte, bordée à peu de distance par la chaîne de la Strandja-Planina, est extrêmement découpée et présente un nombre considérable de caps et de petits golfes dans lesquels nous remarquerons, sur le territoire ottoman, car la côte bulgare se termine au village de Keupri-Keui, les ports d'*Aktebolou* (Agathopolis), de *Yeniadé* et de *Midia*. Les abords de cette partie de la côte sont dangereux à cause des bas-fonds.

B. — CÔTES DE LA MER ÉGÉE.

Nous ne pousserons pas plus loin cette description, la partie des côtes de la mer Noire qui se rapproche de Constantinople ainsi que les rives de la mer de Marmara se trouvant en dehors des régions habitées par la race bulgare. Nous arriverons immédiatement à la *mer Egée* ou mer de l'*Archipel*, appelée par les Bulgares comme par les autres peuples orientaux *mer Blanche* (bulg. : *Bélo More;* turc : *Aq Deniz*; grec : *Aspri thalassa*).

A la vérité, la population des rivages de cette mer est presque exclusivement hellénique, mais la race bulgare s'en rapproche assez en beaucoup d'endroits pour que leur description puisse trouver place dans une étude sur la Bulgarie.

La possession d'une partie de ces côtes ouvrant aux Bulgares une route facile vers la Méditerranée aurait eu une importance considérable pour la nouvelle principauté en rendant complètement indépendantes ses relations avec les puissances occidentales, et le traité de

San-Stéfano lui avait en effet accordé la partie du littoral comprise entre les golfes de Lagos et d'Orfano. On sait que ces concessions furent annulées par le traité de Berlin.

Le littoral de la mer Égée est généralement bas et marécageux. Il se dirige de l'est à l'ouest et possède une forme assez régulière, mais il présente plusieurs golfes étendus.

Le premier et le plus vaste est le golfe de *Saros*, presque parallèle au détroit des Dardanelles dont il est séparé par la presqu'île de Gallipoli.

A l'ouest de celui-ci se trouve le golfe d'*Enos* dans lequel se jette la Maritsa. Il fournit aux navires un excellent abri contre tous les vents, sauf celui du sud-ouest, mais il est peu profond et sujet à s'ensabler, surtout dans le voisinage de la ville d'Enos, ce qui a conduit à porter plus à l'ouest, à *Dédéagatch*, où l'abord est plus facile, la tête de ligne du chemin de fer venant d'Andrinople par la vallée de la Maritsa. Le golfe de *Lagos*, à l'ouest de celui d'Enos, est préférable à cause de sa plus grande profondeur qui est de 18 mètres à peu de distance de la terre et est encore de 6 mètres tout près du rivage.

Ce golfe communique avec le lac nommé *Bourou-Gueul*.

Après avoir dépassé l'embouchure de la Mesta, nous arrivons au port de *Kavala*, puis à celui d'*Orfano* à l'entrée du golfe du même nom, limité à l'est par la curieuse presqu'île de la *Chalcidique*, dont nous n'avons pas à nous occuper, sa population étant exclusivement grecque, à l'exception de quelques moines russes et serbes habitant trois des nombreux couvents du *mont Athos*.

A l'ouest de la Chalcidique, se trouve le golfe de *Salonique* (Solounski Zaliv) au fond duquel se jette le Vardar, et dont la côte occidentale appartient complètement à la région hellénique.

C'est aux environs de Salonique que la race bulgare se trouve le plus rapprochée du rivage qu'elle atteint en quelques endroits.

II. — Les rivières.

A. — Versant de la mer Noire.

La moitié environ des pays bulgares appartient au bassin du Danube, qui est limité au sud par la plus grande partie de la chaîne septentrionale du Balkan. Nous verrons cependant qu'un de ses principaux affluents, l'*Isker*, a sa source au sud de cette chaîne.

Le Danube.

Le *Danube* (blg. *Dounav*, roum. *Dunere*. turc *Touna*) a ses sources dans la forêt Noire (G.-D. de Bade). Deux ruisseaux, la *Brege* et la *Brigach* concourent à le former en se réunissant près de *Donaueschingen*. Le fleuve est navigable à partir d'Ulm.

Après avoir reçu la Save en face de Belgrade, il forme la limite entre le royaume de Serbie et les pays de la couronne de Hongrie.

Peu après, resserré entre les Carpathes et les Balkans qui se rapprochent vers ses deux rives, il se rétrécit jusqu'à ne plus occuper qu'un étroit défilé entre les montagnes, la *Klisoura*, longue de 126 kilomètres, dont la largeur descend jusqu'à 113 mètres, tandis que la profondeur du fleuve atteint 75 mètres.

Dans la partie la plus étroite, au-dessous d'Orsova, la navigation était autrefois tout à fait impossible, et est encore aujourd'hui très dangereuse, non seulement en raison de la vitesse du courant, mais surtout à cause des rochers qui s'élèvent du lit du fleuve.

La partie la plus resserrée et la plus dangereuse de ce défilé est connue sous le nom de *Portes-de-Fer*.

On a pu y créer cependant un canal de 25 à 40 mètres de largeur dans lequel la navigation est toujours possible, et de nouveaux travaux viennent d'être entrepris pour la rendre plus facile.

A partir d'un point situé entre Orsova et Verciorova, le Danube baigne à gauche le royaume de Roumanie.

Au delà des Portes-de-Fer, la nature des rives, auparavant montagneuses, boisées, peu cultivées et impraticables, change complètement. Des hauteurs accompagnent encore la rive droite pendant quelque temps, mais à partir de l'embouchure du *Timok*, frontière de la Serbie et de la Bulgarie, les montagnes s'éloignent des deux rives et le fleuve coule entre le plateau de Bulgarie, dont le bord escarpé le domine au sud, et la plaine basse de la Roumanie au nord, dont les parties voisines du fleuve sont souvent marécageuses et submersibles pendant les crues.

Le long de la rive roumaine se trouvent un grand nombre de lacs ou étangs ayant une assez grande longueur parallèlement au fleuve.

Il y en a beaucoup moins sur la rive droite; nous citerons les étangs qui se trouvent à l'embouchure du Vid et le lac de Svichtov (ou Sistovo) séparé seulement du fleuve qu'il rejoint à son extrémité Est, par une étroite bande de terre en partie recouverte par les flots.

De nombreuses îles, dont quelques-unes possèdent une certaine étendue, divisent le cours du Danube, notamment en amont de Rahovo, de Nikopolis et de Svichtov, entre l'embouchure de la Yantra et celle du Lom.

Après Silistrie, le Danube cesse d'être frontière pour entrer complètement sur le territoire roumain.

Peu après, il change brusquement de direction et coule du sud au nord, resserrant entre son cours et la mer Noire le territoire de la Dobroudja. On a cru que le Danube se dirigeait autrefois directement vers la mer à travers la Dubroudja, mais on a dû reconnaître qu'un seuil de 50 à 60 mètres de hauteur sépare constamment le cours actuel du littoral, et qu'il n'existe aucune trace d'un lit de fleuve à l'endroit présumé de son passage.

Au-dessous de Tulcea (pron. Toultcha), le Danube se divise en bras nombreux, embrassant un delta de 2,558 kilomètres carrés, dont les îles ressemblent à de vastes mers de verdure, coupées par des bras de fleuve, des lacs et des étangs, habitées par d'innombrables troupes d'oiseaux de mer, des loups et des troupeaux de buffles. Les bras les plus écartés sont à leurs extrémités distants de 89 kilomètres; les trois principaux sont ceux de *Kilia* (profond de 4 à 5 mètres), le plus septentrional, impropre à la navigation, celui de *Soulina*, large à son embouchure de 100 à 130 mètres et profond de 10 à 20; c'est le seul qui soit complètement navigable; enfin le bras de *Saint-Georges*, profond de 8 à 10 mètres. La cession de la Dobroudja à la Roumanie a complètement éloigné la frontière bulgare des bouches du Danube.

Dans la portion limitrophe de la Bulgarie, le Danube

possède les largeurs suivantes : entre Vidin et Calafat, 780 mètres; entre Nikopoli et Turnu-Magurele, 675 mètres (pendant la guerre de 1877, on y jeta un pont formé de 120 pontons) ; entre Svischtov et Zimnitsa (roum. Zimnicea), 780 mètres; entre Roustchouk et Giurgevo, 900 mètres; entre Toutrakan et Oltenitsa, 525 mètres; entre Braïla et Galatz, 600 mètres.

Sa profondeur entre les Portes-de-Fer et Braïla est en moyenne de 4 à 7 mètres. Au-dessous de ce point, elle est de 8 à 10 mètres, mais il y a des endroits où elle est beaucoup plus considérable et va jusqu'à 20 mètres.

La rapidité du courant, au-dessous des Portes-de-Fer, est de 1 mètre par seconde; dans le défilé, elle atteint 3 mètres.

Les plus hautes eaux ont lieu en mai et dans la première moitié de juin, au moment de la fonte des neiges, dans la partie inférieure du bassin d'abord, puis dans la partie supérieure; elles durent de 4 à 6 semaines. A la fin de juin, on peut considérer les terrains riverains précédemment submergés, comme devenus secs et praticables. Des inondations de moindre hauteur et de moindre durée ont encore lieu au moment des pluies d'automne, fin octobre ou novembre. Les plus basses eaux se présentent du commencement de septembre au milieu d'octobre.

Pendant l'hiver, les glaces que charrie le fleuve gênent toujours beaucoup la navigation, quoique le Danube ne se prenne pas entièrement tous les ans. Dans l'espace de 40 années, de 1835 à 1875, il a été complètement gelé 32 fois, dont une fois en novembre, 19 fois en décembre, 7 en janvier et 5 en février.

Sur tout le cours roumano-bulgare du Danube, il

n'existe encore aucun passage fixe. En quelques endroits, des bateaux à vapeur relient les villes importantes situées de part et d'autre du fleuve, notamment à Roustchouk et Giurgevo, où aboutissent d'une part, le chemin de fer roumain conduisant à Vienne et Paris par Verciorova et Orsova, et de l'autre, la ligne bulgare de Roustchouk, à Varna, que des bateaux à vapeur relient avec Constantinople. On a commencé l'année dernière la construction d'un pont de chemin de fer qui traverse le fleuve sur le territoire roumain entre *Feteschti* et *Tchernavoda.*

La longueur totale du cours du Danube est de 2,860 kilomètres, dont 855 pour le cours inférieur entre Orsova et la mer, pendant la plus grande partie duquel il forme la frontière de la Bulgarie.

La superficie de son vaste bassin qui embrasse la majeure partie de l'Allemagne du Sud et de l'Autriche-Hongrie, la Bosnie, la Serbie, la Roumanie et la Bulgarie septentrionale, est de 805,572 kilomètres carrés.

Les villes les plus importantes baignées par le cours inférieur du Danube, en Bulgarie et en Roumanie, sont :

Roumanie, R. G. : Turnu-Severin, Calafat.
Bulgarie, R. D. : Vidin, Lom-Palanka, Rahovo (Orêkhov).
Roumanie, R. G. : Turnu-Magurele, Zimnitsa (roum. Zimnicea), Giurgevo (roum. Giurgiu).
Bulgarie, R. D. : Nicopoli (Nikopole) Sistovo (Svichtov), Roustchouk (Roussé).
Bulgarie, R. D. : Silistrie.
Roumanie, R. D. : Tchernavoda (Cernavoda).

Roumanie, R. G. : Hirsova, Galatz.
Roumanie, R. D. : Toultcha (Tulcea).
En Russie : Ismaïl, R. G. du bras de Kilia.

Les affluents bulgares du Danube.

Parmi les nombreux affluents du Danube, nous n'avons à considérer ici que ceux qui se jettent dans le fleuve après avoir parcouru le territoire bulgare. Ils appartiennent donc tous à la rive droite.

Nous citerons d'abord la **Morava** bien que le cours de cette rivière ne pénètre pas sur le territoire de la principauté. Mais une de ses branches, la Morava méridionale (*Youjna Morava*), appelée aussi *Morava bulgare* (*Blgarska Morava*) arrose, ainsi que la plupart de ses affluents des terres dont la population est en majorité bulgare. La Morava méridionale (longueur 243 kilomètres), prend sa source au pied du plus haut sommet du Karadag, qui sépare le bassin de la Morava de celui du Vardar. Parcourant une vallée assez resserrée qui lui impose de nombreux circuits, elle passe près de Vrania, de Leskovats, de Nich, d'Alexinats et se réunit à Stalatch avec la Morava occidentale (*Zapadna Morava*) ou serbe (*Srpska Morava*). Ces deux rivières réunies forment la Grande Morava (Velika M.), qui se jette dans le Danube en aval de Semendria (serbe : Smederevo).

Les principaux affluents de la Morava bulgare sont : sur la rive gauche : la *Veternitsa*, la *Yablanitsa* et la *Toplitsa ;* sur la rive droite : la *Vlasina* et la *Nichava*. Cette dernière rivière dont le cours est long de 130 kilomètres, prend sa source sur le versant méridional du

Kom dans le Balkan de Berkovitsa en territoire bulgare, traverse Pirot et Nich et se jette dans la Morava non loin de la dernière de ces villes; elle reçoit la *Trnska réka* entre Tsaribrod et Pirot.

Le **Timok** (longueur 135 kilomètres) est formé du *Timok blanc* (*beli Timok*) et du *Timok* de *Trgovitsa* qui sortent du Balkan de Saint-Nicolas et se réunissent près de Kniajevats. Une troisième branche, le Timok noir (serbe: Tsrni Timok), venant de l'ouest, rejoint le cours principal à Zaïtchar. Le Timok constitue la frontière entre la Serbie et la Bulgarie à partir de *Galova* (10 kilomètres au-dessous de Zaïtchar) et se jette dans le Danube en aval de la ville serbe de Negotin.

Sa vallée, large de 1500 à 2,200 mètres, est généralement bien cultivée.

Plusieurs gués existent dans son cours supérieur et quelques ponts sur la partie inférieure.

Ses affluents ne sont que des torrents de peu d'importance.

Les tributaires du Danube à l'est du Timok appartiennent exclusivement à la Bulgarie.

La *Topolovitsa*, qui se jette dans le fleuve au-dessus de Vidin, sort de la ligne de partage entre le Timok et le Danube au nord de Koula, arrose une vallée de moyenne largeur et est partout guéable.

Elle peut servir à inonder les fossés des fronts ouest et nord de Vidin.

La *Sviato-Petra réka*, est un petit ruisseau qui se jette dans le Danube immédiatement au-dessous de Vidin, dont il peut inonder les fossés du front sud. Elle traverse une étendue marécageuse d'environ 49 kilomètres carrés, qui rend difficiles les abords de la place.

Le *Vitbol* sort de la chaîne frontière de la *Verchka-Tchouka,* au sud de Koula, et se jette à 10 kilomètres au-dessous de Vidin.

Sa vallée en se rétrécissant, particulièrement avant d'entrer dans les marécages voisins du Danube, forme un défilé boisé, devant lequel les Bulgares, poursuivis par l'armée serbe arrêtèrent le 16 et le 17 octobre 1885 le corps du général Liechanin et donnèrent le temps aux détachements répartis entre Bregovo et Belogradjik de venir renforcer la garnison de Vidin.

L'*Artcher* (*Artcharitsa*) ou *Popadia-Dere,* cours d'eau de volume très variable, à sec dans la saison chaude, torrentiel au moment des crues, vient du Balkan de Kadi-Boghaz et se jette dans le Danube près d'*Artcher-Palanka.*

Le **Lom** prend sa source dans le voisinage du col de Saint-Nicolas. Son cours sinueux traverse une vallée fertile. Il se jette dans le Danube, près de Lom-Palanka. Des affluents assez nombreux, quoique petits, lui donnent une certaine importance.

La *Tsibritsa,* petit cours d'eau presque partout guéable, se jette près de *Tsibar Palanka* ou Tsibra. Les sources de cette rivière se trouvent dans le Petit-Balkan.

L'**Ogost** coule dans une large et fertile vallée. Il sort du Balkan de Tchiprovets et se jette dans le Danube un peu en amont de Rahovo ou Orèkhovo. Il est généralement guéable quoiqu'il atteigne 100 pas de large.

Le **Skit** est formé par cinq ruisseaux descendant du Petit-Balkan, au nord de Vratsa. Il se jette dans le Danube, tout près de l'embouchure de l'Ogost et également au-dessus de Rahovo: Il atteint à peine 40 à 50 pas de large et est toujours facilement guéable. Sa profondeur est rarement supérieure à $0^{m},60$.

Dans la région comprise entre le Skit et l'Isker, la terrasse calcaire danubienne est privée d'eau sur un espace d'environ 35 kilomètres de longueur et, d'après Kanitz, ressemble à la Dobroudja.

Quoique dépourvue d'arbres, elle n'est cependant pas déserte, elle est cultivée dans le voisinage des villages et couverte de pâturages de grande étendue.

L'Isker, le plus important des affluents bulgares du Danube, est formé par plusieurs ruisseaux sortant des lacs du Rilo; les principaux sont la *Léva réka*, le *Tcherni Isker* et le *Béli Isker*.

Cette rivière présente la curieuse particularité d'avoir ses sources au sud des Balkans, de sorte qu'elle traverse complètement cette chaîne dans un étroit défilé d'environ 75 kilomètres de longueur. Ce passage est resserré entre de véritables murailles calcaires qui, en certains endroits, plongent leur pied dans les eaux de l'Isker. Le sentier qui suit la rivière se trouve en un point à 350 mètres au-dessus de l'eau.

C'est dans cet endroit que l'Isker atteint sa plus grande profondeur qui est de 3 mètres. Elle varie ensuite jusqu'à son embouchure de 1 à 2 mètres.

L'Isker est guéable jusqu'à Korilo au sud du Balkan. Au nord de la chaîne, sa vallée possède une largeur de 1500 à 3,700 mètres. Le fond en est fertile, mais humide et malsain.

Depuis Tchoumakovtsi, le bord droit de la vallée, souvent très rapproché de la rivière, est rocheux et escarpé, tandis que la rive gauche s'élève doucement.

L'Isker passe d'abord à Samokov, puis un peu à l'est de Sofia, à Korilo, Lioutibrod, Tchoumakovtsi, et se jette dans le Danube près de Guiguen.

Ses principaux affluents sont : sur la rive droite, le

Petit Isker (mali Isker), qui prend sa source au nord d'Étropol et suit une vallée étroite et rocheuse.

La *Panega*, dont les sources situées au nord de Yablanitsa, ne tarissent jamais, se jette au-dessous de Tchoumakovtsi après avoir traversé un défilé.

Sur la rive gauche : la *Vladaïska réka* qui descend du plus haut sommet du Vitocha et passe à Sofia et la *Blatliva réka* dont un affluent passe à Slivnitsa.

Le **Vid** est formé du *Vid blanc* (*Béli Vid*) et du *Vid noir* (*Tcherni Vid*) (1) qui se réunissent au-dessous de Teteven.

Le premier vient des environs du col de Rabanitsa et coule dans un lit granitique. Le fond de sa vallée se réduit souvent au lit même de la rivière, de sorte que la route venant du col de Rabanitsa la traverse 33 fois à gué dans l'espace de 2 heures de chemin jusqu'à Ribaritsa. Le Vid noir sort du Balkan de Teteven et coule avant son confluent dans un défilé de passage difficile.

Après la réunion des deux branches, le Vid possède une masse d'eau assez importante, mais très variable. Sa largeur près de Plevna est normalement de 42 mètres et dans les hautes eaux de 75.

Sa profondeur est en moyenne de 1 mètre à $1^{m},50$. Il peut sur tout son cours être traversé à gué, à cheval et souvent à pied.

Le sol de la vallée est ferme et bien cultivé. A l'est de Telich, le Vid traverse le défilé de Sadovets enfermé

---

(1) Ces dénominations de blanc et noir que reçoivent un certain nombre de cours d'eau de la Bulgarie danubienne correspondent à une différence dans la couleur des eaux, différence qui provient de la nature du fond de la rivière.

entre de hautes murailles calcaires. Un peu plus loin, il passe à 6 kilomètres à l'ouest de Plevna. Sur la plus grande partie du cours de cette rivière, sauf dans le voisinage de son embouchure, le bord droit de la vallée est formé par des hauteurs calcaires atteignant en un endroit jusqu'à 50 mètres et parfois très rapprochées de l'eau. Sur la rive gauche, au contraire, le terrain s'élève en pente douce. La largeur de la vallée du Vid, qui est, aux environs de Plevna, de 2 kilom. 5, se réduit ensuite à 1 kilomètre pour s'élargir jusqu'à 3 kilomètres et même 6, près de l'embouchure.

Parmi ses affluents, nous citerons seulement sur la rive droite la *Grivitsa* qui passe à Plevna et reçoit près de cette ville la *Toutchenitsa.*

L'Osma ou **Osem** est formé, comme le Vid, de deux cours d'eau appelés *blanc* et *noir*. L'Osem blanc sort du Balkan de Troïan, le noir du Balkan de Karlovo. Ils se réunissent un peu au-dessous de Troïan (où passe l'Osem blanc).

L'Osem, dont le cours est très sinueux, suit depuis la réunion des deux branches une vallée très étroite dont la largeur dépasse rarement 2 kilomètres et se réduit parfois à de véritables défilés dont l'un près de Lovtcha (Lovêtch) n'a que 500 mètres et un autre un peu en avant de Karahasan, 200 mètres seulement de largeur. Les bords de cette vallée, qui sur la rive droite surtout sont très rapprochés du fleuve, dépassent souvent 50 mètres et parfois 100 mètres d'élévation. Le sol de la vallée de l'Osem est bien cultivé mais souvent marécageux.

L'Osem passe à Boulgareni et se jette dans le Danube en amont et tout près de Nikopoli, non loin de l'embouchure du Vid et en face de celle de l'Olt (Roumanie).

La largeur de la rivière n'est ordinairement que de 20 à 30 mètres; elle ne s'augmente guère dans la partie inférieure de son cours, car l'Osem ne reçoit que des affluents venant d'une région sèche et par suite très peu importants. Sa profondeur moyenne n'est que d'un mètre environ; aussi serait-il facilement guéable sans la configuration souvent escarpée de ses rives.

La **Yantra** (au moyen âge Yetër) sort du Balkan de Chipka, passe à Gabrovo où elle coule du sud au nord, puis change de direction vers l'est avant d'arriver à Tirnovo, ville auprès de laquelle elle décrit de nombreux circuits pour reprendre ensuite la direction sud-nord, qu'elle conserve jusqu'au Danube dans lequel elle se jette près de Krivina. La largeur très variable de la Yantra est de 10 à 20 mètres dans la partie supérieure de son cours; elle est ensuite de 40 à 50 mètres et à Bêla atteint 70 mètres. Sa profondeur varie de $0^{m}70$ à $1^{m}20$.

Jusqu'à Tirnovo, la vallée de la Yantra est très étroite. Aux environs de cette ville elle traverse un défilé des plus pittoresques, taillé par la rivière dans des rochers dont les parois s'élèvent des deux côtés à une égale hauteur. Cette gorge se trouve à l'entrée de la zone calcaire formant transition entre les roches de la haute chaîne et la terrasse où s'est creusé le lit du Danube.

Plus loin, la vallée s'élargit jusqu'à 1100 mètres, et après des variations de largeur assez considérables traverse, avant d'arriver au Danube, un second défilé de 12 kilomètres de longueur et de 150 mètres de large.

Dans la partie moyenne, la vallée est fertile et bien cultivée; dans la partie inférieure, elle est humide et exposée à de fréquentes inondations.

Parmi les nombreux affluents de la Yantra nous citerons :

Sur la rive droite :

1° La *Drenovska rêka*, qui passe près de Travna et reçoit la *Kilifarska rêka ;* 2° le *Yaïla-Deré* ou *Yaïla rêka*, qui vient du Sakhar-Balkan et se grossit des rivières d'*Elena*, de *Bebrovo* et de *Zlataritsa* (*Elenska rêka*, etc.). Ces rivières reçoivent les eaux de la région comprise entre les Balkans de Travna et de Tverditsa et le Sakhar Balkan.

Sur la rive gauche : la *Rositsa*, qui vient du Balkan de Kalofer et passe à Selvi après avoir traversé le Petit-Balkan dans un étroit défilé.

Le **Lom** (1) est formé par la réunion du *Lom Blanc* et du *Lom Noir*.

Le premier est constitué par plusieurs petits ruisseaux qui se réunissent près de Razgrad. Il parcourt dans son cours supérieur une vallée assez large et fertile qui se rétrécit de plus en plus et, 7 kilomètres au-dessus du confluent des deux Lom, se transforme en un défilé resserré entre des murailles calcaires presque à pic.

Le *Lom Noir* prend sa source près de Yaslar, au nord d'Osman-Bazar. Son cours est très sinueux, ses rives sont en général plates et basses et souvent inondées. Les deux cours d'eau se réunissent à 20 kilomètres de Roustchouk et se jettent dans le Danube, tout près et en amont de cette ville.

Depuis le confluent, la vallée du Lom est un défilé

---

(1) On appelle parfois cette rivière *Lom de Roustchouk* pour la distinguer du cours d'eau de même dénomination qui arrose la Bulgarie occidentale.

continu formé par des hauteurs rocheuses de plus de 100 mètres.

La rivière atteint sa plus grande largeur, environ 30 mètres, près du pont de pierre de Roustchouk. Sa profondeur ne dépasse nulle part 1 mètre.

Au delà du Lom, dans le territoire du *Deli-Orman*, on ne trouve plus que des affluents de très peu d'importance dont la plupart sont même complètement desséchés pendant une partie de l'année. Quelques-uns des cours d'eau de cette région disparaissent dans le sol avant d'arriver au Danube. La plupart ont été barrés avant l'endroit de la perte, par les habitants, afin de constituer des réservoirs.

Les Tributaires de la mer Noire au sud du Danube.

La mer Noire ne reçoit au sud du Danube aucun tributaire important.

Nous citerons seulement les suivants :

Le ruisseau ou rivière de *Pravady* (Provadiïska rěka), qui, à la vérité, ne se jette pas directement dans la mer, mais dans le lac de Devno. Ce cours d'eau se forme au nord-est de Choumla et reçoit les eaux de l'angle compris entre les hauteurs du Deli-Orman et le plateau de Choumla.

Entre Yeni-Bazar et Pravady, sa vallée se rétrécit en un défilé de 28 kilomètres de long, resserré entre des murailles calcaires nues, tandis que dans sa partie inférieure la rivière traverse des bas-fonds marécageux qui en rendent le passage difficile en dehors des communications existantes.

La profondeur de la rivière de Pravady varie de 0m,70 à 1m,40.

Le **Kamtchik** (bulg. *Kamtchia*) est formé de deux branches qui se réunissent près du village de Sandakly, mais dont les cours supérieurs sont séparés par la chaîne principale du Balkan.

La première branche appelée par les Bulgares *Grand Kamtchik* (*Goléma Kamtchià*) et par les Turcs *Akylli-K.*, sort du Sakhar-Balkan, au sud-ouest d'Osman-Bazar. C'est un torrent au lit assez large, mais à sec une partie de l'année. Sa vallée ouverte dans le cours supérieur se retrécit en forme de défilé près du village d'*Eski-Stamboul* (auquel les Bulgares ont rendu son nom antique de *Préslav*) pour s'élargir ensuite de nouveau.

La deuxième branche, appelée *K. fou* (ou *sauvage*) (blg. *Louda Kamtchia*, turc *Deli K.*), a sa source au sud de la chaîne principale du Balkan entre Sliven et Kotel (Kazan). Ce cours d'eau traverse donc la chaîne entre les Balkans de Karnobad et d'Aïtos, et, par suite, sa vallée forme un défilé presque continu entouré de hauteurs boisées qui dominent la rivière de 200 à 300 mètres. Pendant une partie de son étendue, le défilé est suivi par une route carrossable, parfois taillée dans le flanc du coteau et traversant l'eau en plusieurs endroits.

Après la réunion des deux cours d'eau, le Kamtchik a une largeur variant de 30 à 40 mètres et une profondeur de 1m,50 à 2 mètres.

Sa vallée, qui a en moyenne 3,600 mètres de largeur, est en partie boisée, en partie marécageuse.

L'*Aïvadjiïska réka* (turc, Tchifté Deré), coule dans une vallée étroite, et se jette dans le petit golfe de Gueuséké, à 13 kilomètres au nord de Cap Emineh. Elle formait dans la plus grande partie de son cours la frontière entre la Bulgarie et la Roumélie orientale.

Plusieurs petits cours d'eau se jettent dans les lacs de Bourgas.

Au delà, par suite du faible espace compris entre la chaîne de la Strandja Planina et le bord de la mer, on ne trouve plus que des ruisseaux de faible longueur, parmi lesquels nous citerons seulement le *Gabadjia Déré* (blg. *Velika réka*) et la *Rezova.*

B. — Les tributaires de la mer Égée.

La mer Égée reçoit plusieurs fleuves assez importants dont le cours arrose en partie les terres bulgares du versant sud des Balkans, ce sont : la *Maritsa,* la *Mésta,* la *Strouma* et le *Vardar.*

Le plus considérable d'entre eux est la **Maritsa**, appelée dans l'antiquité *Hebrus.* Elle sort du versant nord du Rhodope, non loin du Rilo, à l'est du bassin de Samokov et à peu de distance des sources de l'Isker. Elle coule vers l'est jusqu'à Andrinople et ensuite vers le sud. Déjà flottable à Philippopoli, la Maritsa devient navigable pour des bateaux plats à partir d'Andrinople.

Elle se divise en deux bras avant de se jeter dans le golfe d'Énos, à côté de la ville de ce nom, et non loin (à l'est) du port de *Dédé-Agatch,* auquel aboutit la voie ferrée qui depuis Belovo accompagne le fleuve.

La Maritsa, dont la source se trouve à l'intérieur,

mais tout près des limites de la Roumélie orientale, parcourt, de l'ouest à l'est, une grande partie de ce pays où elle baigne Belovo, Tatar-Bazardjik, Philippopoli, Tirnovo (en Roumélie), Harmanli. Elle entre sur le territoire turc un peu en amont de Mustafa-Pacha et passe ensuite à Andrinople et à Demotika avant d'aboutir à Énos.

La profondeur de la Maritsa est variable et son lit irrégulier, ce qui nuit beaucoup à la facilité de la navigation. Dans la partie moyenne du cours, cette profondeur, de 1m,50 à peine dans la saison sèche, atteint 4 mètres après les pluies. La vitesse, très variable également, est en temps ordinaire de 0m,65 à 1 mètre par seconde. La largeur du fleuve dépasse souvent 200 mètres.

La vallée de la Maritsa embrasse les vastes et fertiles plaines de Philippopoli et d'Andrinople, séparées l'une de l'autre par un défilé qui commence en amont de Tirnovo-Seïmen et s'étend jusque vers Harmanly, et dans lequel les derniers chaînons détachés de la Sredna-Gora et du Rhodope s'avancent jusqu'aux rives du fleuve. Dans les parties ouvertes, le fond de la vallée est souvent marécageux.

Les principaux points de passage sur la Maritsa sont les ponts de Belovo, Tatar-Bazardjik, Philippopoli, Seïmen, Mustafa-Pacha, et Andrinople, plus deux ponts de chemin de fer, près de Tirnovo et près de Kuleln-Bourgas (à 14 kilomètres est de Demotika).

Il existe encore un grand nombre d'autres ponts de construction plus ou moins primitive.

Le bassin de la Maritsa est limité par la chaîne principale des Balkans (de la mer Noire à la Porte-de-Fer, par la branche méridionale de cette chaîne), par l'ex-

trémité occidentale de la Sredna-Gora et par les hauteurs qui joignent cette chaîne au Rhodope, enfin par le Rhodope lui-même jusqu'au rivage de la mer Égée.

Les principaux affluents de la Maritsa sont :

A gauche :

1° La *Topolnitsa* ou Kuzlu-Déré, qui prend sa source dans la Sredna-Gora, traverse le bassin de Zlatitsa, coule dans une étroite vallée montagneuse, et se jette dans la Maritsa au-dessus de Tatar-Bazardjik ;

2° La *Strêma* ou Guiopsou-Déré (dans l'antiquité Sirmius), sort de la Stara-Planina, où ses sources correspondent sur le versant sud à celles du Vid sur le versant nord. En quittant le fertile bassin de Karlovo, elle traverse la Sredna-Gora dans un défilé de 14 kilomètres de longueur, puis parcourt la plaine de Philippopoli et se jette dans la Maritsa à 12 kilomètres au-dessous de cette ville. Le Guiopsou est partout guéable ;

3° Un grand nombre de cours d'eau sans importance se jettent dans la Maritsa entre l'embouchure du Guiopsou et Tirnovo. Un peu au-dessous de cettte localité le fleuve reçoit le *Sasli-sou* ou *Sasliika* (dans l'antiquité *Arzus*), qui arrose la plaine d'Eski-Zagra (Stara-Zagora) ;

4° La **Toundja** (autrefois *Tonsus*) est le plus important des affluents de la Maritsa. Elle sort du Balkan de Kalofer, coule à travers les champs de roses du beau bassin de *Kazanlyk*, traverse ensuite à l'extrémité de la Sredna-Gora un défilé de 28 kilomètres de longueur, qui la conduit dans le bassin également fertile de *Slivno-Yamboli*, dans lequel son cours se tourne brusquement vers le sud.

Au-dessous de Kizilyénidjé et après la frontière ottomane, la Toundja traverse un défilé rocheux d'environ 35 kilomètres, dans le tiers supérieur duquel se trouve le bassin de Srem, entouré de montagnes circulaires, dont la plaine alluviale est extraordinairement fertile.

La Toundja peut être facilement traversée dans le bassin de Kazanlyk. Plus bas, on trouve encore plusieurs gués, mais en général elle n'est franchissable que sur les ponts. Sa profondeur moyenne est de 1 mètre à 1^{m},80 ; sa largeur atteint jusqu'à 60 mètres.

La Toundja passe à Yamboli, Kizilyenidjé, en Bulgarie; Tatar-Kicui, en Turquie, et Andrinople où elle se jette dans la Maritsa.

Elle reçoit sur ses deux rives plusieurs affluents peu considérables;

5° L'*Erguéné-Déré*, qui coule entièrement en territoire ottoman, est un cours d'eau assez important qui sort du Kara-Tépé et se jette dans la Maritsa à 27 kilomètres de l'embouchure de ce fleuve.

La partie supérieure de son cours est accompagnée par le chemin de fer de Constantinople à Andrinople, qui le traverse trois fois.

Les affluents de droite sont les suivants :

1° Le *Ieli-Déré* ou *Tchépinska réka* sort du bassin de Tchépina dans le Rhodope, par un défilé de 14 kilomètres de longueur et se jette dans la Maritsa au-dessus de Tatar-Bazardjik;

2° Le *Tchepeli-Déré* ou *Derin-Déré* (bulg. *Tchepelarska réka*) descend du Kara-Balkan, passe à Staninaka, et se jette dans la Maritsa, à l'est de Philippopoli en face de l'embouchure du Guiopsou. Vallée étroite, parfois bordée de hautes murailles de rochers ;

3° L'*Outou-Déré*, qui sort de l'*Aïguiroloulk-Dag*, passe à Haskovo (Has-Kieuï) et se jette dans la Maritsa, près de Harmanly, après avoir traversé un défilé étroit et infranchissable;

4° **L'Arda** est le plus important des affluents de droite. Cette rivière sort du mont Krouchevo et reçoit dans son cours supérieur de nombreux tributaires.

Sa vallée, séparée de celles des autres affluents par la branche orientale du Rhodope, est ouverte et partout bien cultivée. Sa largeur moyenne est de 450 à 750 mètres.

L'Arda, dans son cours moyen et inférieur, n'est franchissable que sur les ponts et par les gués, et même pendant 70 kilomètres de son cours inférieur on ne trouve aucun moyen de passage.

Entre Tcham-Déré et Bech-Tépé, l'Arda forme la frontière entre la Roumélie orientale et la Turquie. Cette rivière se jette dans la Maritsa au-dessus d'Andrinople;

5° Nous citerons encore, en dehors du pays bulgare, le *Kizildeli Tchaï* qui sort du Rhodope et a son embouchure près de Demolika.

La **Mesta**, appelée par les Turcs Kara-sou (eau noire) est formée de deux rivières, la *Béla Mesta* (M. Blanche) et la *Tcherna M.* (M. Noire), qui sortent de l'angle formé par le Rilo et le Rhodope au sud de Samokov et vis-à-vis des sources de l'Isker et de la Maritsa. Elle se jette dans la mer Égée au nord-est de l'île de Tasos. Son bassin est limité à l'est par le Rhodope et à l'ouest par le Perim-Dag et les diverses chaînes qui lui font suite et atteignent les rives de la mer Égée dans le voisinage de Kavala.

Après un cours d'environ 24 kilomètres, la Mesta traverse un défilé de 7 kilomètres de long, puis la vallée s'élargit. Près de Nevrokop, elle forme un bassin fertile d'environ 50 kilomètres carrés de superficie, duquel le fleuve sort par un étroit défilé rocheux pour entrer plus loin à 35 kilomètres au-dessus de son embouchure, dans la plaine marécageuse de *Sarischban*.

La Mesta possède généralement un volume d'eau important, et, depuis le bassin de Nevrokop, ne peut plus être franchie que sur les ponts.

Elle reçoit plusieurs affluents peu importants parmi lesquels nous citerons seulement sur la rive gauche la *Bistritsa* et le *Dospad Deré* qui sortent tous les deux du Rhodope et se jettent dans le fleuve au-dessus de Nevrokop.

Quoique la Mesta et ses affluents arrosent des terres presque exclusivement peuplées de Bulgares, son bassin se trouve en entier en dehors des limites politiques de la principauté de Bulgarie.

La Strouma, appelée par les Turcs Kara-sou, comme la Mesta, et par les Grecs *Strymon*, prend sa source près du mont Vitocha, au sud de Sofia, dans la principauté de Bulgarie.

Elle parcourt d'abord entre la Koniavo Pl. et la Dovanitsa Pl., puis entre cette chaîne et le Rilo, une vallée accidentée généralement assez étroite, de sorte que les routes qui la suivent, allant de Bulgarie en Macédoine, sont souvent établies sur les collines qui la bordent.

Cette vallée présente cependant plusieurs élargissements séparés par des défilés ; les plus importants de ces espaces ouverts sont : 1° la plaine marécageuse de Radomir ; 2° le bassin très peuplé et bien cultivé de

Kustendil; 3° le bassin de *Djoumaia*, en Macédoine, moins vaste que le précédent, mais également très fertile; 4° le bassin de *Orahovo*.

La Strouma quitte ce dernier par un défilé de 14 kilomètres de long, mais au delà sa vallée s'élargit et conserve jusqu'à la plaine de Sérès une largeur moyenne de 2 kilomètres.

La Strouma se jette dans le lac *Takinos* (turc : Takino-gueul) qui s'écoule lui-même dans le golfe d'Orfano. Elle possède un grand volume d'eau et ne peut plus être passée à gué au-dessous du bassin de Djoumaïa. Au sortir de ce bassin elle rencontre plusieurs seuils qu'elle franchit en formant des cataractes.

La Strouma reçoit sur la rive droite plusieurs petits affluents; la *Svetla*, la *Dragovichtina*, la *Yeleschnitsa*. Mais le seul tributaire important de ce côté est la *Stroumitsa* qui prend sa source au sud-est de Chtiplié et arrose une vallée large de 7 kilomètres dans laquelle se trouve à peu de distance, sur la rive droite de la rivière, la ville de Stroumitsa.

Parmi les affluents de gauche, tous très peu importants, nous citerons la *Djermenska réka*, qui sert d'écoulement à plusieurs lacs du Rilo et passe à Doubnitsa, en Bulgarie, et la *Rilska réka*, qui descend également du Rilo.

Le **Vardar** (dans l'antiquité Aksios), le plus occidental des quatre grands tributaires de la mer Égée, a ses sources entre la Schar-Planina et la Sukha-Gora. Il coule d'abord du sud au nord, puis, en traversant la plaine de Tetovo, décrit un grand arc qui le fait changer complètement de direction et l'amène près d'Uskup ou Skopié; après quoi il coule du nord-ouest au sud-

est pour atteindre le golfe de Salonique dans lequel il se jette en formant un delta aux nombreuses branches, un peu à l'ouest de la ville de Salonique.

Entre Uskup et la mer, le Vardar baigne encore Velès ou Keupreuli et Négotin.

Les principaux affluents sont :

Sur la rive gauche :

1. Le *Lepenats*, qui prend sa source sur le versant septentrional de la Schar-Planina, au sud de la célèbre plaine appelée Kosovo-Polié. Il traverse le défilé de Katchanik, entre la Schar-Pl. et la Tserna-Gora, et se jette dans le Vardar, au-dessus d'Uskup.

Un affluent de l'Ibar (affluent de la Morava), la *Sinitsa*, prend sa source dans la plaine de Kosovo, un peu au nord du Lepenats. Les vallées de ces deux rivières établissent par suite une communication facile entre les bassins du Vardar et du Danube. Aussi est-ce par cette voie que passe le chemin de fer de Salonique à Mitrovitsa, qui doit, en se prolongeant plus tard par Novi-Bazar jusqu'à Sarayevo, relier la mer Égée à la vallée de la Save.

2. La *Ptchina* sort de la Babina-Poliana et contourne le Mont Koziak au nord, tandis que son affluent de gauche, la *Kriva*, qui passe à Kriva-Palanka, l'entoure au sud. La Ptchina se jette dans le Vardar au nord de Veles. La ligne de chemin de fer, qui joint le Vardar à la Morava, d'Uskup à Vranià, suit la vallée de la Ptchina à quelque distance à droite de cette rivière.

3. La *Bregalnitsa* a sa source dans les monts Malesch et, après un cours assez sinueux, passe à Chtiplié et se jette dans le Vardar entre Veles et Négotin. Entre cet affluent et le précédent se trouve une vaste plaine nommée *Ovtché-Polié*.

Sur la rive droite, le principal affluent du Vardar est la Tcherna-Rêka (turc Kara-sou), dont le cours, décrivant un très grand arc à concavité tournée vers le nord, embrasse avec le haut et le moyen Vardar un système complet de montagnes comprenant la Babouna-Pl., la Verila-Pl. et la Setcha-Pl. Elle se jette dans le Vardar un peu au sud de l'embouchure de la Bregalnitsa.

A l'ouest du Vardar, nous citerons encore la *Bistritsa* qui se jette également dans le golfe de Salonique, mais qui, malgré son nom essentiellement slave (rivière claire), arrose actuellement un pays complètement hellénisé.

III. — Lacs.

Quelques lacs d'une assez grande étendue se trouvent dans le voisinage du Danube, sur sa rive gauche, spécialement auprès de Svischtov et en aval de Silistrie.

En dehors de ceux-ci nous n'avons à citer en Bulgarie que des lacs de montagnes et des lacs littoraux communiquant avec la mer et analogues aux « Graus » de notre littoral méditerranéen.

Dans la première catégorie, outre les nombreux lacs du Rilo, nous trouvons l'étang de *Batak* (*Batachko-Blato*) dans le Rhodope et quelques petits lacs dans la Stara-Planina, entre autres le *Lac Jaune* (bulg. *Jelto-Yezero*, turc *Sary-Gueul*) dans le Balkan de Karlovo.

Parmi les lacs littoraux, nous citerons en premier lieu le lac de **Devno** (*Devensko-Yezero*), près de Varna. Il a une longueur d'environ 15 kilomètres et plus d'un kilomètre de large.

Son débouché est formé par un canal de 30 mètres de

large et de 2 kil. 50 de longueur, traversé au sud de Varna par un pont de pierre.

Nous avons dit que ce lac reçoit quelques cours d'eau dont le plus important est le ruisseau de *Pravady*.

Au nord d'Ankhialo se trouve un *lac salé* (Solensko-Yezero) d'une longueur de 10 kilomètres environ sur deux de large, séparé de la mer le long de sa plus grande dimension par une bande de terre de 250 mètres de large.

Les lacs de **Bourgas** (*Bourgaski Yezera*) sont au nombre de trois :

1. L'*Atanasko-Yezero*, au nord de la ville de Bourgas, n'est séparé de la mer que par une dune sablonneuse large de 50 pas, en certains endroits.

2. Le lac de *Vayakieuï*, à l'ouest, communique avec la mer par un canal de 70 mètres de large, qu'un pont de pierre traverse près de Bourgas.

3. Le lac *Akrianou* ou *Mandresko-Yezero*, au sud-ouest, dont les eaux s'écoulent par une ouverture de 800 mètres de largeur, reçoit quelques affluents d'une certaine importance, notamment la *Mandra rêka*.

Le long du rivage de la mer Égée se trouve un assez grand nombre de lacs de même nature, mais moins importants. Tels sont : le *Yala-Gueul*, près de l'embouchure de la Maritsa; le *Bourou-Gueul*, qui reçoit plusieurs petits affluents et communique par une large ouverture avec le golfe de Lagos ; le lac *Takhinos*, dans lequel se jette la Strouma et qui s'écoule lui-même dans le golfe d'Orfano; les lacs *Bechik* et *Sangara*, qui forment une ligne séparant la presqu'île de Chalcidique du continent.

Dans la partie la plus occidentale des pays bulgares

se trouvent plusieurs lacs intérieurs importants, parmi lesquels nous citerons :

1. Le lac d'*Ostrovo*, près de la ville du même nom.

2. Le lac de **Prespa**, situé à 850 mètres au-dessus du niveau de la mer, dans les montagnes qui séparent l'Albanie de la Macédoine. Il a 178 kilomètres carrés de superficie.

D'après les indigènes, ses eaux s'écouleraient dans le suivant.

3. Le lac d'**Okhrida**, d'une superficie de 269 kilomètres carrés, dans une situation des plus pittoresques, à peu de distance au nord-ouest du précédent. Il est à une altitude de 700 mètres. Son eau bleue est si claire et si transparente qu'on peut y suivre les mouvements des poissons à une profondeur de 15 à 20 mètres. Les eaux de ce lac s'écoulent dans la mer Adriatique par le *Drin Noir*, dont l'embouchure se trouve au sud de Scutari.

Ces deux lacs se trouvent à l'extrême limite des pays bulgares et déjà même, sur leurs rives occidentales, la population est fortement mélangée d'Albanais.

DEUXIÈME PARTIE

HISTOIRE

CHAPITRE III

LES ORIGINES DE L'ÉTAT BULGARE ET SON EXISTENCE JUSQU'A LA CONQUÊTE GRECQUE.

Le peuple bulgare occupe actuellement la partie de la Péninsule des Balkans, désignée dans l'antiquité sous les noms de *Mœsie, Thrace* et *Macédoine*. On possède fort peu de renseignements sur l'origine des populations primitives de ces régions. Les documents philologiques, si précieux pour rechercher et déterminer la parenté des peuples, font ici presque complètement défaut. Pourtant certaines indications fournies par les auteurs anciens sur les mœurs et le caractère de différentes nations barbares de la péninsule ont donné lieu de conclure qu'elles appartenaient à une même race dont les Albanais seraient les descendants les plus directs. Des analogies grammaticales assez nombreuses entre les langues, d'origines très diverses, qui se parlent actuellement dans la péninsule, analogies qui ne peuvent guère s'expliquer que par l'influence d'un idiome antérieur, viennent corroborer cette hypothèse.

D'après l'opinion de Frédéric Müller, cette race, qu'il appelle *Thraco-Illyrienne*, se serait la première séparée du tronc indo-européen pour venir habiter le pays dont

une partie appartient encore aujourd'hui à ses descendants, les Albanais. Ceux-ci pourraient donc être comptés au nombre des plus anciens habitants de l'Europe.

Les Thraco-Illyriens auraient constitué deux branches, l'une orientale formée par les Macédoniens et les Thraces auxquels se rattachaient les Gètes et les Daces, l'autre occidentale comprenant les Illyriens et les Épirotes, desquels procèdent directement les Albanais.

Ces nations, que dès le commencement de l'ère chrétienne nous voyons soumises à la domination romaine, avaient eu auparavant leurs heures glorieuses; sous Alexandre le Grand, elles avaient conquis l'Asie, avec Pyrrhus, roi d'Épire, elles disputèrent à Rome l'empire du monde. Mais, une fois vaincues, elles n'échappèrent pas à l'absorption par les races plus civilisées, et, tandis que la partie septentrionale se latinisait, l'hellénisation du midi de la péninsule devenait complète; les habitants de quelques régions, surtout dans les montagnes les moins accessibles, échappaient seuls à cette assimilation. Une tribu du Rhodope, près des sources de la Maritsa, les *Besses*, conservait encore sa langue primitive au v[e] siècle, et les Albanais paraissent, comme nous l'avons dit, être les représentants les plus purs de la race thraco-illyrienne dont ils possèdent encore les qualités et les défauts tels que les dépeint Hérodote.

Les Romains avaient pénétré dans la péninsule dès le commencement du II[e] siècle avant J.-C., mais la conquête ne fut complète que dans le cours du I[er] siècle de l'ère chrétienne. La Macédoine avait été de bonne heure réduite en province romaine, la Mœsie subit le même sort l'an 29 avant J.-C. et la Thrace 26 ans après. Sous Dioclétien, cette dernière province en forma quatre nou-

velles appelées *Thrace* (Roumélie occidentale), *Mont Hémus* (Roumélie orientale), *Europe* (environs de Constantinople), *Rhodope* (Roumélie méridionale). La Mœsie, déjà divisée au temps de Trajan en *Mœsie supérieure* (appelée plus tard Mœsie Ire) et *Mœsie inférieure* (puis IIe), forma ensuite deux nouvelles provinces, la *Scythie* (dans la Dobroudja actuelle) et la *Dacie ripuaire*, constituée entre les deux Mœsies pour rappeler le souvenir de la conquête de Trajan, perdue par ses successeurs. Lors de la division de l'empire par Constantin en préfectures et en diocèses, les provinces de *Scythie*, *Mœsie IIe*, *Thrace*, *Mont Hémus* et *Rhodope* furent comprises dans le diocèse de *Thrace* et la préfecture d'*Orient*. Les autres appartinrent à la préfecture d'*Illyrie*, les provinces de *Dacie ripuaire*, *Dacie intérieure* et *Dardanie* (Serbie méridionale et Macédoine septentrionale) constituant le diocèse de *Dacie*, celles de *Macédoine Ire*, *Macédoine IIe* formant avec la Grèce le diocèse de *Macédoine*.

La question de savoir à quelle époque les **Slaves** apparurent pour la première fois dans la péninsule a été très vivement controversée par les historiens de cette nation. Quelques-uns d'entre eux les ont considérés comme les habitants primitifs et ont même voulu voir dans les Thraces des représentants de leur race. D'après quelques autres, parmi lesquels on peut citer *Schafarik*, les Slaves n'auraient, au contraire, pas paru sur la rive droite du Danube avant le dernier quart du Ve siècle. Le savant professeur bulgare, M. Martin *Drinov*, émet un avis différent auquel se range M. Jiretschek, dont l'*Histoire des Bulgares* fait autorité dans ces questions.

D'après ces historiens, des Slaves se trouvaient déjà

établis en Dacie (dans la Transylvanie et la Valachie actuelles) au milieu des habitants primitifs de race thrace, à l'époque de la conquête de ce pays par les Romains, c'est-à-dire au commencement du IIe siècle de notre ère. Cette circonstance explique la popularité acquise et conservée jusqu'à nos jours par le nom de Trajan chez les Slaves du sud, aussi bien que chez les Roumains, Ce nom est en effet fréquemment répété dans les légendes populaires des Serbes et des Bulgares; il a servi à désigner maintes localités au sud comme au nord du Danube; le conquérant romain de la Dacie fut même rangé au nombre des divinités slaves.

A la fin du IIe siècle, les Slaves se sont rapprochés du Danube. Au nombre des peuples de races diverses qui, à cette époque, disputèrent aux Romains la possession des pays riverains, l'histoire enregistre les noms des *Karpi* (d'où provient la dénomination de Carpates) et des *Kostoboki*, qui étaient vraisemblablement de race slave.

A la suite des victoires remportées sur eux par les empereurs Carus, Dioclétien et Galère, vers la fin du IIIe siècle, un grand nombre de ces barbares, entre autres la nation tout entière des Karpi, furent transportés sur la rive droite du Danube en Mœsie et en Thrace. Ce fut le commencement de la colonisation slave dans la péninsule des Balkans. Dès le commencement du Ve siècle, dit M. Drinov, on trouve des noms slaves parmi ceux des grands dignitaires de l'Empire d'Orient; deux empereurs même, Justin Ier (518-527) et son neveu Justinien Ier (527-565) appartenaient à la race slave. Celle-ci était donc certainement, dès cette époque, largement représentée dans les provinces byzantines.

L'émigration la plus importante avait eu lieu vers la

fin du Ve siècle, à la suite des incursions de ces innombrables hordes barbares, Wisigoths, Huns, Sarmates, Alains, Ostrogoths qui, pendant plus d'un siècle, parcoururent, en le dévastant, tout le pays, jusque dans le voisinage de Constantinople. L'invasion slave à cette époque eut son point de départ dans la Dacie, particulièrement dans la région à l'ouest des Carpathes qui forme aujourd'hui la Transylvanie. Deux peuples slaves en sortirent : les *Antes*, qui devaient disparaître au bout de peu d'années, se dirigèrent vers l'est; les *Slovènes*, dont le nom servit à désigner l'ensemble de la race, occupèrent, à l'ouest des premiers, la plus grande partie de la péninsule, et s'avancèrent même jusqu'en Péloponèse. En 626, alliés aux Avares, ils vinrent, sans succès il est vrai, assiéger Constantinople ; Thessalique fut aussi à quatre reprises différentes, de 594 à 687, l'objet de leurs attaques. A cette époque, ils avaient déjà parcouru la péninsule jusqu'à ses extrémités les plus éloignées, et formaient la majorité de la population des provinces de Scythie, Mœsie, Dacie, Dardanie, Macédoine, Epire, et d'une partie de la Thrace. Les Grecs eux-mêmes donnaient à ces régions le nom de *Sklavinia* (Σκλάβινια).

Mais la population slave de la péninsule ne constituait pas alors une véritable nation; elle était partagée en un grand nombre de tribus (plemena) gouvernées d'une manière démocratique, et groupées en petites confédérations n'ayant aucun lien politique les unes avec les autres.

Les noms d'un certain nombre de ces peuplades ont été conservés. Dans la Dobroudja habitaient les *Séveriani;* le long du Danube, un groupe désigné par les

historiens contemporains sous le nom de « *Sept tribus slaves* »; puis les *Branitchevski*, les *Koutchevani*, les *Timotchani*, les *Moravani;* au sud du Balkan, les *Zagortsi*, les *Dregovitchi*, les *Moratsi ;* en Macédoine et en Epire, les *Sakoulati*, les *Brziatsi*, les *Smoliani*, les *Stroumiani*, les *Rünkhini*, les *Voïnitchi*, les *Zagortsi;* en Hellade et dans le Péloponèse, les *Miltsi*, les *Yezertsi*, les *Velotsitchi*.

Les noms de la plupart de ces tribus provenaient de la situation géographique de leurs demeures, par exemple : Timotchani, riverains du Timok; Moravani, de la Morava, etc.; Sêveriani, hommes du Nord (sêver); Yezertsi, habitant près d'un lac (yezéro); Zagortsi, d'au delà de la montagne (gora), etc.

Comme cela s'est passé chez d'autres nations européennes, c'est à un peuple, étranger à la fois par sa race et par sa patrie d'origine, que revient le mérite d'avoir réuni en un seul faisceau les tribus slaves éparses de la péninsule, et d'en avoir formé un corps politique.

C'est en effet une tribu de race finnoise, originaire des bords de la Volga, qui vint au VII[e] siècle jouer dans la région balkanique le rôle qui, en Gaule, fut rempli par les Francs, et c'est le nom de cette peuplade que portent actuellement les Slaves qui habitent la moitié orientale de la péninsule.

Comme nous le ferons remarquer en traitant la question ethnographique, cette circonstance n'infirme en rien la nationalité slave des Bulgares modernes, pas plus que le fait d'avoir pris le nom d'une tribu germanique ne décide de la parenté de race des Français.

Les **Bulgares** habitaient, dans la première moitié du VII[e] siècle, le pays compris entre le Don et la Volga.

Vers l'an 660, la nation, à la mort d'un de ses plus puissants chefs, *Kouvrat* ou *Kourt*, se divisa en cinq fractions, commandées chacune par l'un des fils du défunt.

Deux de ces tribus restèrent dans leur pays d'origine, et plus tard, s'étant avancées vers le nord, fondèrent entre la Volga et la Kama, un royaume connu sous les noms de *Grande-Bulgarie* et de *Bulgarie Noire*, lequel subsistait encore au XIII[e] siècle, époque à laquelle il fut détruit par les Tatars. La capitale de cet État portait le nom même de la race, *Boulgar*. Les Tchouvaches, qui habitent actuellement les environs de Kazan, seraient les derniers descendants des Bulgares de la Volga.

Les fractions commandées par les deux plus jeunes fils de Koubrat allèrent s'établir, l'une en Pannonie (Hongrie actuelle), l'autre dans l'Italie méridionale.

Le troisième fils du défunt, **Isperik** ou **Asparouk,** conduisit ses compagnons le long de la mer Noire, jusqu'au bord du Danube. Ils s'arrêtèrent d'abord en Bessarabie, dans l'angle ou coin (en slavon *ongl*, en tartare *Boudjak*), formé par le Dniester, le Danube et la mer Noire, puis dirigèrent leurs incursions au delà du fleuve, dans la Mœsie et même jusqu'en Thrace. Vers la fin du VII[e] siècle, à la suite d'une expédition malheureuse envoyée contre eux par les Grecs, ils s'établirent définitivement sur la rive droite, en Dobroudja, d'où ils expulsèrent les Sêveriani, puis occupèrent toute la région littorale jusqu'au Balkan. Au X[e] siècle, le centre de gravité de leur domination se trouva dans le bassin du Kamtchik; c'est là qu'était leur capitale **Prêslav.** Pour conserver la possession de la Thrace, les empereurs de Constantinople durent consentir au payement d'un tribut et renoncer à toute prétention sur la Mœsie.

Les conquêtes des Bulgares furent rapides, et à la fin

du VIII[e] siècle, ils occupaient presque toute la moitié orientale de la péninsule, et avaient réuni sous leur domination le plus grand nombre des tribus slaves.

Le passage du Danube par les hordes d'Asparouk peut donc être considéré comme le point de départ de l'histoire politique des Bulgares; quant à leur histoire nationale, c'est au premier établissement des Slaves dans la péninsule qu'il convient de la faire remonter.

L'histoire des premiers rois bulgares est tout entière remplie par le récit de leurs luttes avec l'Empire grec, luttes qui, malgré des alternatives de succès et de revers, eurent pour résultat définitif l'extension des possessions bulgares dans la direction du Midi.

Un siècle seulement après l'avènement d'Asparouk, une usurpation du trône mit fin au règne de sa dynastie. *Kormisos*, en inaugura, en 753, une seconde dont le gouvernement fut troublé par de nombreuses guerres civiles, ce qui n'empêcha pas les Bulgares de s'avancer jusqu'aux portes de Constantinople et de Thessalonique. *Kardam* qui régna de 791 à 797, imposa de nouveau aux Grecs, après plusieurs campagnes victorieuses, l'obligation de payer un tribut annuel.

Avec les premières années du IX[e] siècle, commence le règne de l'un des plus puissants souverains des Bulgares, **Kroum**, aussi célèbre par sa cruauté toute barbare que par ses talents militaires et politiques.

Lorsqu'il monta sur le trône (802), le royaume bulgare embrassait déjà la Mœsie et la Valachie, s'étendant ainsi des Balkans aux Karpathes. Kroum conquit au nord sur les Avares une partie de la Pannonie, et au sud, il s'empara de Sofia, restée jusqu'alors aux mains des Grecs et étendit sa domination dans la vallée de

la Strouma. Une expédition dirigée par l'empereur grec Nicéphore, parvint cependant jusqu'à la résidence de Kroum, *Preslav*, qui fut incendiée; mais le roi bulgare ayant fait occuper tous les passages des Balkans, l'armée grecque fut à son retour cernée et complètement détruite. L'empereur lui-même fut tué et l'on raconte que Kroum, en vrai barbare, ordonna de placer la tête du malheureux souverain au bout d'une pique et de l'exposer dans son camp : ensuite il fit enchâsser son crâne dans une monture en argent et s'en servit comme d'une coupe pour boire les jours de fête à la santé de ses hôtes.

Une autre campagne conduisit, après une victoire remportée près d'Andrinople, l'armée bulgare sous les murs de Constantinople. L'empereur grec dut encore consentir au payement d'un tribut annuel. Kroum se disposait à recommencer la guerre lorsqu'il fut frappé d'apoplexie le 13 avril 815.

Il n'avait pas seulement contribué à l'accroissement de la puissance bulgare par ses victoires et ses conquêtes, mais aussi par ses mesures administratives et ses lois d'une rigueur barbare, il est vrai, qui eurent pour effet d'établir l'ordre et la cohésion dans une société à peine constituée.

Les successeurs immédiats de Kroum, vécurent en paix avec les Grecs et tournèrent au contraire, sans grands succès, leurs efforts vers l'ouest, du côté des Francs et des Serbes.

Boris, qui monta sur le trône vers 852, recommença la lutte contre Byzance, tout en continuant à guerroyer contre les Francs, les Serbes et les Croates. Il put ainsi s'emparer, d'un côté, du pays s'étendant jusqu'à l'Ibar

4

et de l'autre de la Macédoine septentrionale y compris *Okhrida*, ainsi que d'une portion du littoral de la mer Noire au sud des Balkans.

Les succès matériels ne marquèrent pas seuls le règne de Boris; un événement d'une autre nature lui donne une place spéciale dans l'histoire des Bulgares. Les Slaves de la Moravie qui touchaient aux limites septentrionales des possessions bulgares, venaient d'embrasser le christianisme, convertis par Cyrille et Methode; Boris, que ses conquêtes avaient rendu voisin des Francs, se trouvait entouré d'États chrétiens. Il crut donc utile à ses intérêts politiques de recevoir aussi le baptême. A la suite d'une campagne victorieuse contre l'empereur Michel III, il lui offrit la paix à des conditions peu onéreuses et profita de cette circonstance pour faire profession de la foi chrétienne. L'empereur lui servit de parrain et le nom de Michel fut choisi par Boris comme nom de baptême.

Conformément aux usages de l'époque, le souverain contraignit ses sujets à embrasser ses nouvelles croyances et réprima avec la plus grande rigueur la résistance de ses boyars, résistance qui avait été poussée, du reste, jusqu'à l'insurrection.

L'introduction officielle du christianisme en Bulgarie s'opérait précisément à l'époque où s'élevaient entre le pape Nicolas et le patriarche de Constantinople, Photius, les compétitions, présages du schisme entre les deux Églises. C'est de Constantinople que Boris avait reçu la foi chrétienne, mais naturellement hostile à la pensée d'une dépendance quelle qu'elle soit, de ce côté, il chercha bientôt à se rapprocher du pape, auquel il envoya une ambassade pour demander des prédicateurs et surtout pour réclamer l'érection d'un patriarcat, ou

tout au moins d'un archevêché qui assurât l'autonomie de l'Église bulgare. Ni le pape Nicolas, ni son successeur Adrien ne s'étant décidés à lui donner satisfaction sur ce dernier point, Boris se retourna vers le patriarche de Constantinople, qui fit droit à sa demande et lui envoya un archevêque.

Boris abdiqua en 880 en faveur de l'aîné de ses fils et se retira dans un monastère, mais il en sortit quatre ans après pour déposer son successeur, dont l'incapacité mettait en péril les résultats acquis pendant son propre règne. Il lui substitua son plus jeune fils Siméon et rentra dans le cloître où il mourut en 907.

Bien que la mission des frères de Thessalonique, *Cyrille* et *Methode* ait coïncidé avec le règne de Boris, elle n'a pas eu ,comme on l'a quelquefois cru par erreur, d'influence directe sur la conversion des Bulgares; ainsi que nous le verrons dans le chapitre consacré spécialement aux questions religieuses, c'est aux Slaves occidentaux que s'adressa la prédication des deux missionnaires. Mais leurs principaux disciples se trouvant, après la mort de leurs maîtres, l'objet des persécutions des Allemands, émigrèrent en Bulgarie. Ils exercèrent une influence considérable sur le développement intellectuel du pays et furent les créateurs de la littérature slave-bulgare qui, bien que presque entièrement restreinte aux œuvres religieuses, n'en brilla pas moins d'un vif éclat sous le règne suivant et mérita de faire donner à l'ancienne langue slavonne le nom de *paléo-bulgare* (drevnoblgarskiï iezik).

Le second fils de Boris et son successeur définitif, **Siméon**, fut, à tous les points de vue, l'un des souverains les plus remarquables qui aient occupé le trône

de Bulgarie. Élevé à Constantinople, ses qualités naturelles d'esprit et d'intelligence avaient été développées par l'éducation.

Pendant un règne de 43 ans, il sut d'abord, par des campagnes victorieuses, étendre au loin les limites de son empire, et lui donner ensuite vingt années d'une paix ininterrompue, grâce à laquelle la civilisation put se développer d'une manière exceptionnelle. La littérature bulgare, particulièrement encouragée par le souverain, atteignit un haut degré d'épanouissement.

Ce règne si glorieux avait cependant commencé par une invasion des Grecs qui, alliés aux Hongrois, s'avancèrent jusqu'à Prêslav; mais Siméon, avec l'aide des Petchenègues, riverains du bas Dnieper, reprit bientôt l'avantage et imposa à l'empereur byzantin, Léon le Philosophe, une paix qui fut observée jusqu'à la mort de celui-ci.

Dans les campagnes suivantes, pendant la minorité et le règne de Constantin Porphyrogénète, Siméon vint jusqu'à cinq fois mettre le siège devant Constantinople et enleva aux Grecs presque toute la péninsule. La Morée, l'Hellade et quelques points des côtes restaient seuls en leur pouvoir. Les Serbes et les Croates ressentirent aussi l'effet de ses armes.

Vers la fin du règne de Siméon, les limites de l'empire bulgare, partant de la mer Noire, près de Mesemvria, embrassaient presque toute la Thrace et la Macédoine, la Thessalie jusqu'à l'Olympe, l'Épire et le littoral de l'Adriatique, depuis l'embouchure du Kalamas en face de Corfou, jusqu'à celle du Drin. Après avoir suivi le cours de cette rivière, la frontière atteignait l'Ibar puis la Save. Au delà du Danube, les Bulgares possédaient encore la

Syrmie, la Valachie, une partie de la Hongrie et de la Transylvanie.

En présence d'une domination aussi étendue, on ne peut s'étonner que Siméon ait pris le titre de *César* (en slave *tsésar*, et plus tard, par abréviation, *tsar*), qui lui fut d'ailleurs reconnu par le pape Formose. Aspirant ouvertement à se substituer aux empereurs byzantins, il s'intitula même « **Empereur et autocrate de tous les Bulgares et Grecs** ». (*Tsar i samodrjets vsêm Blgarom i Grkom.*) Ce titre fut porté par ses successeurs jusqu'en 1393.

C'est à la même époque, probablement, que l'Église bulgare obtint la réalisation de son vœu le plus cher, l'érection d'un patriarcat. Le siège du patriarche était Prêslav, qui, depuis les premiers temps de l'établissement des Bulgares en Mœsie, n'avait pas cessé d'être la résidence de leurs souverains, et dont Boris avait fait une ville que les récits contemporains représentent comme magnifique.

Le successeur de Siméon, *Pierre*, vécut en paix avec l'empire grec pendant plus de 30 ans, mais cette période de calme n'accrut pas la prospérité de la Bulgarie. Au contraire, des dissensions intérieures, les révoltes des nobles, mécontents de la politique pacifique de leur souverain, les troubles suscités par l'hérésie des Bogomiles, dont les doctrines attaquaient l'ordre social autant que la foi et la constitution religieuse, affaiblirent l'empire bulgare et préparèrent sa dissolution.

En 963, un boyar nommé *Chichman Moker*, originaire de Tirnovo, réussit à soulever en sa faveur les populations des provinces méridionales et à se rendre indépendant. Il constitua avec l'Albanie, la Macédoine,

les territoires de la Morava, de Vidin et de Sofia, un nouvel État que l'on désigne sous le nom d'*Empire de la Bulgarie occidentale.*

Avant sa mort, qui arriva en 968, Pierre put voir ses États envahis à plusieurs reprises par les Petchénègues, les Magyares et les Russes.

Boris II, son fils aîné, s'allia à l'empereur Jean Zimiscès pour résister à une nouvelle invasion des Russes, commandés par Sviastoslav. Celui-ci fut repoussé jusqu'à Drster (Silistrie), où il s'enferma, et, après un siège de trois mois, obligé de capituler et de repasser le Danube.

L'empereur grec, peu reconnaissant du secours que lui avait prêté Boris, profita de ce que ses troupes occupaient la Bulgarie pour la garder en sa possession. Il obligea le tsar à l'accompagner à Constantinople, où il lui fit déposer les insignes de la souveraineté, ne lui donnant en échange qu'une dignité à la cour impériale. L'empire de Kroum et de Siméon disparaissait ainsi, mais l'indépendance bulgare n'était pas encore anéantie, car elle subsistait dans l'État fondé en Macédoine par Chichman.

L'empire de la Bulgarie occidentale vit refleurir pendant quelques années la puissance bulgare sous le règne de **Samuel**, le plus jeune fils et le second successeur de Chichman.

Homme énergique, doué de sérieuses qualités politiques et militaires, il profita des difficultés causées à l'empire grec par les révoltes qui éclatèrent à la mort de Jean Zimiscès, pour conduire vigoureusement la guerre déjà commencée sans succès par son frère aîné *David*. Tandis que les Bulgares de la Mœsie se

soulevaient contre la domination byzantine et lui facilitaient la prise de possession des villes du Danube, il envahissait le Thrace ainsi que la Thessalie et l'Hellade, où existaient encore de nombreux éléments slaves. Il réussit de la sorte à reconstituer presque complètement l'empire des tsars de Prêslav, dont le titre lui fut confirmé par le pape.

Mais la ténacité de l'empereur grec Basile II, qui soutint contre Samuel une lutte de 28 ans, finit par être couronnée de succès. Trois guerres consécutives, dont la première seule se termina heureusement pour Samuel, anéantirent les conquêtes par lesquelles il avait inauguré son règne. La bataille livrée devant le mont *Bêlasitsa*, près de la Stroumitsa, mit fin à la lutte par la destruction de l'armée bulgare (1014), et Samuel mourut peu de temps après, du saisissement qu'il éprouva à la vue de 15,000 prisonniers bulgares que Basile lui renvoyait après leur avoir fait crever les yeux.

Sous le règne de Samuel, la capitale de l'empire bulgare qui, sous ses deux prédécesseurs, avait été successivement transportée à Sofia, Moglena, Voden, fut fixée d'abord à *Prespa*, puis à **Okhrida**. C'est dans cette dernière ville que fut transféré le siège du patriarcat bulgare qui se trouvait auparavant à Prêslav. Le patriarcat d'Okhrida survécut à l'indépendance bulgare et conserva, au moins nominalement, son autonomie jusqu'au XVIIIe siècle.

Samuel eut deux successeurs : son fils *Radomir* et son neveu *Vladislav*, pendant les règnes desquels s'acheva la ruine de l'empire bulgare. Après la mort de Vladislav (1015), la Bulgarie demeura sans souverain. Une grande partie des nobles encouragés par la veuve

du tsar, acceptèrent volontairement la domination byzantine; quelques autres, conduits par le fils de Vladislav, *Froujin*, et un noble nommé *Ivats*, qui avait été le compétiteur du dernier tsar, prolongèrent la résistance pendant quelques années. *Froujin* finit par se rendre et reçut un emploi à la cour de Constantinople; Ivats, pris dans un guet-apens, fut aveuglé.

La Bulgarie se trouva ainsi tout entière réunie à l'empire grec en la possession duquel elle demeura pendant un siècle et demi.

CHAPITRE IV

LE SECOND EMPIRE BULGARE.

Les Bulgares n'acceptèrent pas volontiers la domination grecque, et pendant toute la période de dépendance ils firent de nombreuses tentatives pour recouvrer leur liberté. Les insurrections qui éclatèrent simultanément en 1040 à Nich, sous la conduite de *Pierre Delian*, descendant des anciens tsars, et à Durazzo, sous celle d'un boyar nommé Tikhomir, ainsi que le mouvement qui, en 1073, tenta de rétablir l'empire bulgare au profit du prince serbe *Constantin Bodin* eurent un succès momentané. Mais ce n'est qu'en 1186 que commença la grande insurrection qui, sous la conduite de *Jean* et de *Pierre Asên*, devait rendre définitivement l'indépendance aux Bulgares.

Les frères **Asên**, originaires de Tirnovo, étaient de la race des anciens tsars (1) et jouissaient d'une grande

(1) Il n'est donc pas exact, comme on le dit quelquefois, que les Asên

popularité dans leur pays. L'établissement de nouveaux impôts et la dureté des collecteurs grecs fut l'occasion de la révolte. Dans une assemblée des nobles et du peuple, tenue à l'occasion de la consécration d'une église fondée par les deux frères, sous la dédicace de saint Démétrius (Dimitrii), l'archevêque de Tirnovo, Basile, excita les assistants à secouer le joug byzantin et proclama **Jean Asên** empereur des *Bulgares et des Grecs*.

Grâce à l'alliance des *Kumans*, peuple de race touranienne, qui habitait alors la rive gauche du Danube et poussait de fréquentes incursions en Mœsie et en Thrace, Jean Asên arriva assez promptement à se rendre maître du pays compris entre le Danube et les Balkans. Il s'allia aussi avec le prince de Serbie, *Nemania* et même un moment avec Frédéric Barberousse, en marche pour la Terre-Sainte, mais le fer d'un assassin vint terminer ce règne glorieux.

Pierre, qui gouvernait alors le territoire de Prêslav, put, à la nouvelle du crime commis sur son frère, arriver à temps pour saisir le pouvoir, mais il ne le conserva que deux ans et mourut comme son prédécesseur, laissant le trône à un troisième frère plus jeune, **Kaloïan**. Homme cruel, mais brave et intelligent, ce dernier sut rendre à l'empire bulgare nouvellement restauré une puissance presque égale à celle de ses plus glorieuses époques passées.

Kaloïan eut la satisfaction de voir l'empire grec succomber sous les coups d'ennemis inattendus, les Croisés

---

fussent de race roumaine. Cette erreur historique provient sans doute de ce qu'à cette époque, le nom de *Valaques* était donné aux habitants de la Mœsie.

conduits par Baudoin de Flandre. Il eût volontiers contracté alliance avec l'empereur latin, mais l'accueil hautain et malveillant fait par ce dernier à ses avances, le décida à le traiter en ennemi et à favoriser au contraire les tentatives des Grecs.

Allié aux Kumans, comme ses prédécesseurs (il avait même épousé une femme de cette race), il s'empara d'abord d'Andrinople et peu de temps après battit complètement l'armée de Baudouin, accourue pour secourir la place. L'empereur latin fut fait prisonnier et emmené à Tirnovo, puis un peu plus tard mis à mort dans des circonstances racontées de façons très diverses par les historiens.

Kaloïan se disposait à mettre le siège devant Thessalonique, capitale d'un royaume vassal de l'empire latin lorsqu'il fut assassiné à l'instigation de sa femme.

L'avènement au trône des **Asên** avait fixé à **Tirnovo**, lieu d'origine de cette famille, la capitale de l'empire qui pendant les périodes antérieures avait été établie d'abord à *Préslav*, puis pour quelque temps à *Prespa* et à *Okhrida*. Cet emplacement fut définitif et aujourd'hui encore, bien que des circonstances politiques et géographiques aient amené à placer à Sofia le siège du gouvernement de la Bulgarie émancipée, Tirnovo, la cité des Tsars est considérée comme la capitale historique et en quelque sorte comme la ville sacrée de la Bulgarie. Aussi est-ce là que siégea l'assemblée nationale qui, après la délivrance du pays, lui donna sa première constitution et son premier prince.

A l'exemple de plusieurs de ses prédécesseurs, Kaloïan avait renoué des relations avec Rome, et après d'assez longues négociations, il reçut du pape Innocent VIII la couronne royale pour lui et le titre de *primat* pour l'archevêque de Tirnovo, ce qui n'empêcha

pas d'ailleurs le souverain de se qualifier d'*empereur*, et le prélat de *patriarche*.

Après l'assassinat de Kaloïan, *Boril*, l'un des complices de ce crime, s'empara du trône, mais bien qu'il eût fait alliance avec l'empire latin, il ne put se maintenir longtemps au pouvoir, et un fils de Jean Asên, revenant de Russie où il s'était réfugié à la mort de son oncle, put chasser l'usurpateur et monter sur le trône sous le nom de **Jean Asên II** (1218). Ce prince fut l'un des plus grands souverains du nouvel empire bulgare. Il se distingua surtout de ses prédécesseurs par son caractère doux et humain, ce qui ne l'empêcha pas de faire plusieurs fois la guerre avec succès. Par son habile politique et sa sage administration, autant que par ses victoires, il porta la puissance de l'empire bulgare, ainsi que sa prospérité intérieure, au plus haut degré qu'elles aient jamais atteint. Il fit refleurir le commerce, les arts, la littérature, construisit ou dota des églises et des monastères, tout en respectant la liberté de conscience de ses sujets, et fit reconnaître par les autres patriarches l'autonomie de celui de Tirnovo. Il contribua aussi largement à l'extension et à l'embel lissement de sa capitale.

Ce règne glorieux commença par une expédition heureuse contre un roi d'Épire, Théodore, qui, violant un traité d'amitié, avait envahi le territoire bulgare. Jean Asên, victorieux à Klokotnitsa, près de la Maritsa, fit prisonnier Théodore, mais le garda seul, tandis qu'il renvoya chez eux les autres captifs, qui devinrent autant de défenseurs de sa cause. Il conquit ainsi par sa conduite habile autant qu'humaine, plutôt que par ses armes, la plus grande partie des États de Théodore, dont la population était du reste en majorité slave, et

il étendit les limites de sa domination jusqu'à la mer Adriatique. La Macédoine tout entière se trouva en son pouvoir. Plus tard, allié à l'empereur grec Jean II Vatatsès contre les Latins, il vint mettre le siège devant Constantinople. Il ne put prendre cette ville, secourue par les flottes des Génois, des Pisans et des Vénitiens, mais il s'empara du reste de la Thrace.

Jean Asên mourut en 1241. Il n'eut que trois successeurs de sa race, et ceux-ci se laissèrent enlever la plus grande partie de ses conquêtes. En 1257 s'éteignit la dynastie des **Asênides (Asênovtsi)**.

Le trône se trouvant vacant, les nobles assemblés élurent un petit-fils d'Étienne Nemania, roi de Serbie, *Constantin*, dont la famille possédait des biens aux environs de Sofia.

Le nouveau tsar prit le nom de *Constantin Asên*. Il ne fut pas très heureux dans ses guerres avec les Hongrois ni avec les Grecs qui venaient de reprendre possession de Constantinople. Après vingt ans de règne, une grave maladie, qui le mit dans l'impossibilité de gouverner par lui-même, livra la Bulgarie à l'anarchie pendant que trois compétiteurs se disputaient le trône. Au bout de plusieurs années de guerre civile pendant lesquelles le pays eut à subir l'invasion des Tatars appelés par l'un ou l'autre des prétendants, un noble, d'origine kumane, **Gorges Terter**, put, en 1280, se rendre définitivement maître du pouvoir et fonda une nouvelle dynastie, celle des **Terterides (Tertérovtsi)**.

La Bulgarie ne fut pas plus heureuse sous son règne que sous le précédent; elle eut à subir pendant plusieurs années les ravages des Tatars qui finirent par détrôner

Terter, bien que celui-ci eût donné une de ses filles en mariage à *Tchoki*, fils de leur khan *Noguï*.

Un boyar nommé *Smilets* fut alors placé sur le trône par les Tatars qui, quelque temps après, se tournèrent contre lui. *Théodore Svetoslav*, fils de Terter, après s'être servi pour renverser Smilets de l'aide des envahisseurs, réussit, après avoir tué leur chef Tchoki, à en délivrer le pays. S'appliquant surtout à rétablir en Bulgarie la tranquillité intérieure, il réussit à améliorer la situation de l'Empire. Ayant dû faire la guerre à l'empereur grec Andronic II, qui lui suscitait des compétiteurs, il obtint contre lui d'importants succès et profita des difficultés qu'éprouvaient déjà les Grecs avec les Turcs en Asie Mineure pour reconquérir une partie de la Thrace, entre la mer Noire et la Toundja. La seconde moitié de son règne, qui prit fin en 1322, fut absolument pacifique.

Son fils, Georges Terter II, après un an de règne, mourut sans héritier. Avec lui se terminait la dynastie des Terterides.

Quelques années auparavant (1290), un noble nommé **Chichman**, d'origine kumane comme Terter, s'était constitué une principauté indépendante dans la Bulgarie occidentale avec *Bdyn* (Vidin) pour capitale. Son fils *Michel* y régnait au moment de la mort de Georges Terter II. Tandis que les villes d'au delà des Balkans se donnaient aux Grecs, les boyars de la Bulgarie du Nord prirent pour tsar Michel, qui devint ainsi le fondateur d'une nouvelle dynastie, celle des **Chichmanides** (1) (**Chichmanovtsi**), qui devait être la dernière.

(1) On désigne les membres de cette dynastie sous le nom de *Chich-*

Étienne Chichman, continuant les traditions des dynasties précédentes, inaugura son règne par une guerre contre les Grecs. Allié aux Tatars et aux Roumains, il reprit la Thrace septentrionale, et plus tard, à la faveur de la guerre civile occasionnée par la rivalité d'Andronic l'Ancien et de son petit-fils Andronic le Jeune, il s'avança jusque sous les murs de Constantinople. Il avait cependant dans l'intervalle épousé la fille d'Andronic le Jeune, la veuve de Svetoslav, en répudiant la fille de Miloutin, ancien roi de Serbie. Ce divorce fut l'origine d'une inimitié qui ne fit que s'accroître et finit par mettre aux prises les deux États slaves. Malgré l'alliance de Jean Basarab, prince des Roumains, et l'aide des Tatars, les Bulgares furent complètement défaits par les Serbes à la bataille de *Velboujd* (auj. Kustendil), pendant laquelle Michel fut tué.

Cette victoire décidait en faveur de la Serbie la lutte pour la prééminence dans la péninsule, commencée depuis qu'Étienne Nemania avait réussi à réunir en un seul État plusieurs des principautés serbes. Arrivée à son apogée dans le deuxième tiers du XIV° siècle avec *Douchan* qui, maître de la Macédoine, de l'Albanie, de la Thessalie et de la plus grande partie de la Thrace, se fit couronner « *Empereur* (*tsar*) *des Serbes et des Grecs* », la puissance de la Serbie ne fut pas de longue durée et commença à péricliter dès la mort de ce grand souverain. Ainsi, vers le milieu du XIV° siècle, une même décadence atteignait les États chrétiens de la pé-

---

manides de Vidin, pour les distinguer des souverains de la Bulgarie occidentale au XI° siècle, que, d'après leur lieu d'origine, on appelle *Chichmanides de Tirnovo.*

ninsule et ouvrait le chemin aux envahisseurs ottomans qui, en 1365, par la prise d'Andrinople, affirmaient leur établissement en Europe.

Après leur victoire de Velboudj, les Serbes avaient imposé comme souverain à la Bulgarie un fils de l'impératrice répudiée. Mais il fut renversé au bout d'un an et remplacé par un neveu du tsar Michel, *Jean Alexandre*, qui prit le nom d'*Asên*. Gendre de Jean Basarab, prince des Roumains, le nouveau tsar bulgare devint bientôt aussi beau-frère de Douchan. Ces alliances de famille donnèrent lieu à une union des trois États qui, dirigée principalement contre l'empire grec, eut malheureusement pour résultat de diminuer la force que celui-ci pouvait opposer à l'ennemi commun, le Turc.

Le danger extérieur n'empêchait même pas les divisions à l'intérieur des différentes nations chrétiennes. Déjà sous le règne de Jean Alexandre, les côtes de la mer Noire étaient devenues le domaine d'un « *despote* » indépendant nommé *Dobrotitch* ou *Dobritch* (il a laissé son nom à la région appelée *Dobroudja*, et à une petite ville [au sud-est de Silistrie], qui, sous la domination turque, portait le nom de Hadji-Oglou Bazardjik). Le tsar eut encore la malheureuse inspiration de partager son héritage entre les deux fils qui lui restaient : Jean *Chichman III* qui, bien que le plus jeune, reçut la couronne impériale, régna sur la Bulgarie orientale, avec Tirnovo pour capitale, tandis que Jean *Stratsimir* ou *Strachimir* eut pour résidence Vidin et pour domaine la partie occidentale de l'empire.

La rivalité des deux frères, fils de mères différentes, ne contribua pas peu à accélérer la perte de la Bulgarie, dont ils devaient être les derniers souverains. En 1370,

cinq ans après la mort de Jean Alexandre, les Turcs étaient déjà maîtres de tout le pays au sud des Balkans, et, peu de temps après, Chichman dut se reconnaître leur vassal.

Une tentative de résistance à la tête de laquelle se trouvait le roi de Serbie *Voukachin* n'aboutit qu'à la malheureuse bataille de la *Maritsa*, dans laquelle 4,000 Turcs surprirent et défirent complètement l'armée chrétienne, forte de 60,000 hommes (1371).

Les Turcs envahirent ensuite la Macédoine, puis l'Albanie, et, en 1382, s'emparèrent de Sofia par surprise.

De nouveau, en 1386, les Serbes tentèrent d'arrêter les envahisseurs; le Ban de Bosnie, *Tverdko,* qui avait réussi à s'emparer de la Dalmatie et à s'attacher la Croatie, s'allia à *Lazare,* roi de Serbie et à quelques autres princes de même race et recommença la guerre, profitant de ce que le sultan Mourad se trouvait occupé à guerroyer en Asie. Les commencements ne furent pas heureux, car le sultan, revenant subitement en Europe, envahit le sud-est de la Serbie et força Lazare à lui payer un tribut. Mais l'année suivante, les chrétiens obtinrent plus de succès. Les deux princes ayant réuni une armée de 30,000 hommes attaquèrent à *Plotchnik,* sur la Toplitsa, l'armée ottomane inférieure en nombre, et la détruisirent presque entièrement.

Ce succès décida Chichman, qui, bien que gendre de Lazare, n'avait pas osé rompre avec les Turcs, à secouer complètement leur domination. Mais Mourad envoya bientôt une nouvelle armée qui s'empara en peu de temps de la plupart des villes bulgares et vint mettre le siège devant Nicopolis, où s'était réfugié Chichman. L'énergique défense du tsar obligea le grand vizir qui commandait l'armée à appeler à son aide le sultan. A l'ap-

proche de celui-ci, Chichman demanda la paix et l'obtint; mais ayant ensuite refusé d'en exécuter les conditions, il dut subir un nouveau siège et fut, en définitive, forcé de se rendre à discrétion. Amené devant le Sultan, il implora sa grâce. Le vainqueur, rompant pour cette fois avec les traditions de sa race, fut généreux, et, non content de laisser la vie sauve au tsar et à sa famille, il le replaça sur le trône de Bulgarie. Dans ces conditions, tout en conservant une existence nominale, l'empire de Tirnovo était de fait une province turque.

Le tsar de Vidin, Strachimir, qui, au commencement de son règne, avait vu ses États pendant cinq ans au pouvoir des Hongrois, dut cette fois accepter, comme son frère, la suzeraineté ottomane (1388).

L'année suivante, fut livrée la célèbre bataille de *Kossovo polié*, de laquelle date l'asservissement de tous les Slaves de la péninsule. L'armée chrétienne, formée par les Serbes, les Croates et les Bosniaques, auxquels s'étaient joints beaucoup de Bulgares et de Roumains, avait à sa tête le roi de Serbie *Lazare*. Le sultan *Mourad* commandait en personne les troupes ottomanes, dans les rangs desquelles combattaient plusieurs vassaux chrétiens. Mourad fut tué dans sa tente au commencement de la bataille, par un Serbe, *Milosch Obilitch*; mais son fils *Bajazet* prit aussitôt le commandement et remporta une victoire complète. Lazare, fait prisonnier, fut immolé avec un grand nombre de nobles sur le corps de Mourad. A la suite de cette malheureuse bataille, dont le souvenir est encore vivant chez tous les Slaves du Sud, la Serbie devint vassale des Turcs.

Peu de temps après, la Bulgarie vit disparaître les derniers restes de son autonomie.

Chichman ayant paru disposé à s'allier aux Hongrois, le Sultan envoya son fils *Tchélébi* pour prendre de nouveau possession de la rive droite du Danube. La capitale des tsars, Tirnovo, fut emportée d'assaut le 17 juillet 1396 et livrée au pillage. Le dernier patriarche *Euthymius*, après avoir, comme par miracle, échappé à la mort, fut exilé en Macédoine. Chichman fut, suivant les uns, fait prisonnier à Nikopolis et mourut en captivité ; suivant les autres, il trouva la mort dans une dernière bataille livrée près de Samokov.

Les rapides progrès des Turcs avaient fini par émouvoir les États voisins de la péninsule. Le roi de Hôngrie, *Sigismond*, après avoir réclamé le secours des pays occidentaux, s'avança à la tête d'une armée dans laquelle se trouvaient un grand nombre de chevaliers, surtout des Français. D'abord victorieux, il s'empara des places du Danube et de toute la Bulgarie occidentale; mais ayant rencontré l'armée du Sultan près de Nikopolis (1), il subit une défaite complète (1396). Cette nouvelle victoire des Ottomans établissait d'une manière définitive leur domination dans cette région.

Strachimir, le dernier souverain bulgare, disparut et avec lui tout vestige d'existence politique, et le nom même de la nation bulgare s'évanouit pour plus de quatre siècles.

Les campagnes de Vladislav, roi de Pologne et de Hongrie et de Jean Hunyad, prince de Transylvanie qui, en 1443 et 1444, s'avancèrent une fois jusqu'aux Bal-

---

(1) D'après Jiretschek, le lieu de cette bataille n'est pas Nikopolis sur le Danube, mais une autre ville du même nom, *Nicopolis ad Hæmum*, dont les ruines se voient encore auprès du village d'Eski-Nikoup, non loin du confluent de la Rousitsa et de la Yantra.

kans et l'autre fois jusqu'à la mer Noire, ne changèrent rien à la situation de la Bulgarie.

Le 29 mai 1453, Constantinople tombait aux mains des Turcs et, dans les dix années suivantes, la Serbie et la Bosnie voyaient disparaître les dernières traces de leur indépendance.

En Albanie seulement, la résistance se prolongeait encore quelques années, grâce aux exploits d'un héros d'*origine slave, Georges Kastriota*, plus connu sous le nom turc de *Skanderbeg*, qui pendant 24 ans, de 1444 à 1468, tint en échec les envahisseurs. Les habitants bulgares du pays de Dibra prirent une part active à cette lutte suprême.

CHAPITRE V

LA BULGARIE SOUS LA DOMINATION OTTOMANE.

Ainsi, dès le commencement du XVe siècle, la Bulgarie tout entière depuis la mer Noire jusqu'au Timok était soumise aux Turcs. Un grand nombre d'habitants, chassés de leurs demeures dévastées, cherchèrent un refuge dans les hautes vallée du Balkan où ils construisirent de nouveaux villages dont la population demeura toujours pure de tout mélange avec les conquérants.

Une partie du clergé et des nobles s'enfuit en Valachie et en Hongrie. Les défenseurs les plus dévoués de la cause chrétienne et de l'indépendance bulgare avaient été déportés en Asie ou dispersés dans les provinces entièrement soumises aux Turcs ; en revanche, quelques nobles qui voulaient, de cette façon, conserver

leurs biens et leurs privilèges embrassèrent la religion des vainqueurs et furent imités par une faible portion du peuple.

Ce sont les descendants de ces Bulgares mahométans, dont le plus grand nombre habite dans le voisinage du Rhodope, que l'on nomme aujourd'hui les *Pomaks* (1) (pluriel : *Pomatsi*). Tout en pratiquant l'islamisme, ils ont toujours conservé la langue et une grande partie des mœurs de leurs ancêtres. Il est juste de constater que les conversions intéressées furent beaucoup moins nombreuses chez les Bulgares que chez les Serbes de Bosnie ou les Albanais.

Les habitants des pays conquis furent réduits à la plus triste condition. La jouissance d'une partie des terres seulement leur fut laissée, encore était-elle considérée comme la propriété du trésor impérial. Le reste fut affecté aux mosquées sous le nom de *vaqouf* (pl. evqaf) ou partagé entre les vainqueurs.

Une sorte de régime féodal fut organisé au profit des chefs turcs, qui reçurent des fiefs (*spahiliks*) dont les plus importants étaient appelés *ziamet*, les autres *timar*. Quelques-uns de ces fiefs furent aussi conférés aux boyars qui embrassèrent l'islamisme.

Comme les seigneurs féodaux de l'Europe occidentale, ces spahis étaient astreints à fournir au sultan une troupe armée, d'importance proportionnée à leurs revenus.

Les habitants indigènes, privés de tous droits et considérés par les Musulmans comme un troupeau (raïah), étaient soumis à de lourds impôts, soit au profit du

---

(1) On fait dériver ce nom du verbe *pomagam*, j'aide.

trésor impérial comme le *haratch* ou *capitation*, la *dîme* sur les produits de la terre ou des troupeaux, soit au bénéfice du seigneur local. Il est vrai qu'ils étaient exempts du service militaire, mais ils étaient exposés à subir une mesure d'autant plus odieuse qu'elle était tout à fait arbitraire, l'enlèvement des jeunes garçons de 10 à 12 ans pour le recrutement du corps des janissaires dans lequel les Bulgares se trouvèrent bientôt très nombreux. Plusieurs même s'élevèrent par ce moyen à de hautes dignités.

Quelques villes cependant, qui, dès les premiers temps de l'invasion s'étaient soumises aux Turcs, en avaient obtenu la reconnaissance de privilèges importants qui furent respectés jusqu'au XVIIIe siècle. Ces localités, situées pour la plupart à proximité des Balkans et au nombre desquelles se trouvaient Panaghiourichté, Slivno, Travna, Yamboli, s'étaient engagées à fournir aux sultans un certain nombre de soldats armés et entretenus à leurs frais. De là le nom de *roïnitchki sela* (villages militaires), qui leur fut donné. En compensation elles étaient exemptes de la plupart des impôts et s'administraient librement sous l'autorité de leurs chefs ou *voiévodes*.

Tous les territoires bulgares furent compris dans le gouvernement général du *Begler-beg* de *Roum-ili* qui résidait à Sofia et étendait son autorité sur toute la péninsule, sauf la Bosnie et quelques points du littoral. Ce gouvernement se divisait en sandjaks, dont les suivants se trouvaient en pays bulgare :

En Thrace : Visa, Kirkilissa, Tchirmen.
En Macédoine : Uskup, Salonique, Okhrida.

Dans la Bulgarie proprement dite : Silistrie, Nicopoli, Vidin, Sofia, Kustendil.

Cette organisation subsista jusque dans les premières années de notre siècle.

Malgré le caractère tyrannique de leur domination, les Turcs en raison de la nature purement militaire de leur état social à l'époque de la conquête, et aussi à cause de leur profond mépris pour les infidèles, ne cherchèrent jamais à s'assimiler les races vaincues, ce que d'ailleurs la supériorité numérique et la culture plus élevée de ces dernières eût rendu impossible. Ils restèrent toujours à l'écart, ne voyant dans les habitants indigènes que des sujets ou des serviteurs, mais non des concitoyens. Si cette conduite eut pour résultat de rendre éternellement précaire leur établissement en Europe, c'est peut-être à elle, en revanche, qu'ils ont dû de ne pas être absorbés à leur tour par les vaincus plus nombreux et plus civilisés, comme l'ont été par exemple les Mandchoux dans l'empire chinois.

Par suite de ce système, les Turcs ne songèrent jamais à enlever à leurs sujets, ni leur religion, ni leurs langues nationales. Ils leur abandonnèrent même une partie de l'administration locale et du pouvoir judiciaire, par exemple ce qui concernait les affaires de famille, héritages, mariages, etc.

Les autorités ecclésiastiques, restées seules debout après la disparition des souverainetés chrétiennes, étaient naturellement désignées pour servir d'intermédiaires entre le gouvernement turc et les populations indigènes, et pour exercer la part de pouvoir civil abandonnée à celles-ci. La constitution théocratique

de la société musulmane disposait les Turcs à accueillir favorablement une semblable combinaison.

Aussi Mahomet II conféra-t-il au patriarche de Constantinople l'autorité spirituelle et en partie temporelle sur tous les chrétiens orthodoxes de l'empire, qui constituèrent ce que les Turcs appelaient la *nation des Romains* (*Roum-mileti*).

Dès l'origine, les Bulgares se trouvèrent directement soumis au patriarche de Constantinople, par suite de la disparition du patriarcat de Tirnovo, et de l'hellénisation de celui d'Okhrida. Nous n'entrerons pas ici dans les détails de leur histoire religieuse, réservant pour un chapitre spécial l'étude de cette question, très importante au point de vue du développement de la nationalité bulgare dans la période moderne.

Le fonctionnement assez irrégulier de l'administration turque et la configuration d'une partie du pays avaient permis dans toute la péninsule, à des hommes résolus, d'échapper complètement à la domination ottomane, et de soutenir la résistance d'une façon presque continue. Ces partisans nommés en Grèce *Klephtes*, en Serbie *Haïdouks*, s'appelaient en Bulgarie **Haïdouts**, et, organisés en petites troupes, avaient pour résidence habituelle les défilés du Balkan, du Rhodope, du Strandja-Dag ou du Tchar. Il faut, pour être impartial, reconnaître que la renommée a accusé les Haïdouts de mêler à leurs luttes patriotiques bien des actes de pur et simple brigandage. Ils ont, du reste, laissé dans les traditions populaires des souvenirs moins glorieux que leurs confrères serbes ou grecs, ce qui tient peut-être aussi au caractère du Bulgare, plus pacifique et par suite moins porté à célébrer les faits d'armes.

Aussi la plus grande partie de la population supporta-t-elle avec patience la domination des Turcs, qui, d'ailleurs, à l'époque de la puissance de ceux-ci, était beaucoup moins dure qu'elle ne le devint plus tard lorsque l'affaiblissement de l'autorité des sultans eut livré l'empire ottoman à l'anarchie.

Jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle, M. Jiretschek ne signale qu'une seule tentative de révolte, qui eut lieu sans résultat, dans plusieurs villes, notamment à Tirnovo, vers 1595, au moment où Sigismond Batory, prince de Transylvanie, était en guerre avec la Turquie.

A la fin du XVII[e] siècle, la puissance ottomane parvenue à son apogée, commença à décroître après l'échec du siège de Vienne (1683). Les Turcs furent bientôt refoulés à l'intérieur de la péninsule des Balkans, et à plusieurs reprises les armées impériales franchissant le Danube, vinrent jusqu'à Nich, Vidin et même Sofia, porter l'espoir de la délivrance aux populations chrétiennes.

Cependant les espérances ainsi conçues furent vaines. La paix de Passarowitz (en serbe Pojarevats) (1718), avait donné à l'Autriche, avec la Petite-Valachie, une partie de la Serbie; mais en 1737, à la suite d'une campagne commencée pourtant par des succès, les Autrichiens perdirent tous ces avantages. Cette expédition fut la dernière entreprise de l'Autriche dans les provinces turques, et dès lors les peuples de ces régions cessèrent de compter sur elle et tournèrent toutes leurs espérances vers la Russie, qui, de son côté était naturellement portée à s'intéresser à ces nations, slaves et orthodoxes comme elle.

En 1701, Pierre le Grand, avait envoyé à Constantinople le premier ambassadeur russe. Le gouvernement turc en éprouva une telle défiance qu'une garde de janissaires fut placée à la porte de l'envoyé du tsar, pour empêcher les chrétiens d'entrer en relations avec lui. Un peu plus tard l'impératrice Catherine obtint par le traité de Kaïnardji, non seulement le protectorat des principautés danubiennes et des concessions territoriales qui fixaient au Boug les limites de son empire, mais encore un droit formel de protection sur tous les chrétiens orthodoxes de l'empire ottoman.

A la fin du XVIIIe siècle la Turquie était en pleine décadence. Les tentatives de réformes d'un sultan éclairé, Selim III, avaient échoué devant les préjugés et la mauvaise volonté de son entourage. Le pouvoir central était à la merci des janissaires et, de tous les côtés, des pachas se rendaient indépendants.

Les chrétiens, bien entendu, ne gagnèrent rien à cet état de choses, au contraire ; pris entre deux feux, soumis aux exactions et aux mauvais traitements des deux partis, ils n'en éprouvèrent qu'un redoublement de misère.

L'évêque bulgare de Vratsa, *Sofroni*, nous a laissé dans ses mémoires un tableau frappant, dans sa naïveté, de l'état de la Bulgarie dans les années pendant lesquelles des troupes de malfaiteurs appelés *kirdjalis*, gens de toutes races, en grande partie soldats licenciés ou déserteurs, pillaient des villages entiers qu'ils livraient ensuite aux flammes. A la même époque, un Bosniaque musulman *Pasvan-Oglou* ou *Pasvandji*, s'emparait du gouvernement de Vidin, et y résistait victorieusement à des armées bien supérieures en nombre

envoyées à trois reprises contre lui par le sultan, qui dut, en définitive, lui laisser la possession de son pachalyk. Il faut reconnaître que cet aventurier n'était pas sans posséder de réelles qualités, en dehors même de ses talents militaires. C'est ainsi qu'il employa son pouvoir à l'embellissement de Vidin, dotée par lui d'utiles institutions, entre autres d'une école et d'une bibliothèque. Ardent adversaire de toute réforme, sa mémoire est encore en grande vénération chez les musulmans intransigeants.

On comprend quelle devait être l'affreuse situation des habitants des possessions de Pasvan-Oglou et des régions voisines, constamment traversées par ses troupes ou par celles du sultan et pillées aussi bien par les unes que par les autres.

Pendant les premières années du XIXe siècle, les guerres qui mirent plusieurs fois la Russie aux prises avec la France empêchèrent la première d'agir en Orient selon ses aspirations. Mais l'attention de l'empereur Alexandre Ier ne fut pas pour cela détournée du but indiqué, dit-on, par Pierre le Grand à ses successeurs. Un projet de partage de l'empire ottoman fut même étudié entre Alexandre et Napoléon au moment du traité de Tilsitt.

Aussi la Russie se hâta-t-elle de profiter des quelques années de paix qui suivirent pour porter secours aux Serbes qui venaient de se révolter sous la conduite de *Kara-Georges*. Les principautés danubiennes, ainsi qu'une grande partie de la Bulgarie, furent occupées par les troupes russes, mais les armements de la France décidèrent l'empereur à conclure la paix de Bucarest (1812), avantageuse d'ailleurs, qui lui don-

nait la Bessarabie et portait jusqu'aux bouches du Danube les limites de l'empire russe.

Quelques années après éclatait la révolution hellénique qui, grâce à l'influence dont jouissaient alors les Grecs dans tout l'empire et ses dépendances, étendit son action bien au delà des provinces de nationalité grecque, particulièrement en Roumanie et en Bulgarie. L'esprit d'indépendance qui soufflait ainsi du nord au sud de la péninsule ne fut pas sans toucher les Bulgares, aussi bien que les Serbes et les Grecs ; mais les situations respectives de ces pays étaient absolument différentes. La Bulgarie se trouvait alors au centre des provinces ou États dépendants du Sultan. Ravagée, appauvrie et presque dépeuplée, elle n'avait pas la force de lutter seule contre les Turcs, et, isolée des puissances chrétiennes, presque inconnue même, en Europe, elle ne pouvait compter sur aucun secours étranger. Aussi beaucoup de patriotes bulgares, voyant l'impossibilité de combattre utilement dans leur propre patrie, allèrent-ils mettre leurs bras au service de leurs frères de Serbie, ou de leurs coreligionnaires grecs, tandis que de nombreuses familles, fuyant la domination turque ou chassées par la misère, allaient chercher un asile dans les provinces récemment incorporées à la Russie. En 1821, il y avait déjà 18,000 Bulgares en Bessarabie.

Cette population, qui s'augmenta encore considérablement dans les années suivantes, a jusqu'aujourd'hui conservé sa langue et le sentiment de sa nationalité.

Les événements de Grèce avaient mis de nouveau la Turquie aux prises non seulement avec la Russie, mais

encore avec la France et l'Angleterre. Grâce aux souvenirs glorieux de leur histoire ancienne, les Grecs avaient vu l'Europe entière s'intéresser à leur sort, et la bataille de Navarin (1827), dans laquelle la flotte turque fut détruite par celle des puissances alliées, rendit une place dans l'Europe moderne à la plus illustre des nations antiques.

La Russie avait aussi retiré de cette campagne quelques avantages personnels, mais la convention d'*Akerman*, qui, entre autres, consacrait son protectorat sur les principautés danubiennes, ne fut qu'une simple trêve rompue dès la fin de l'année 1827.

Les Russes n'entrèrent cependant en campagne que l'année suivante, en mai, et ils arrivaient un mois plus tard sur le Danube.

La ville maritime de Varna avait été prise pour premier objectif de la campagne, choix très judicieux, puisque la possession de ce port par les Russes, maîtres de la mer Noire depuis le désastre subi par la flotte turque, leur permettait d'établir sur la côte leur base d'opérations pour pousser la guerre vers l'intérieur de l'empire.

L'armée russe se dirigea en effet vers cette ville, après s'être emparée, non sans quelque résistance, de plusieurs places sur les deux rives du Danube et en Dobrodja. Mais, au mois de juillet, les premiers ordres furent modifiés et l'armée, se détournant vers l'ouest, s'avança sur Choumla qui, entourée de retranchements improvisés, résista vigoureusement. On se décida alors à revenir au projet primitif et à entreprendre le siège de Varna, mais sans renoncer toutefois à celui de Choumla. Aussi les opérations poursuivies de part et d'autre avec des moyens insuffisants traînèrent-elles en longueur.

Malgré le concours de la flotte, ce n'est qu'au mois d'octobre, et à l'aide d'intelligences gagnées à prix d'argent, que la place de Varna capitula.

Ce résultat obtenu, le corps de l'ouest leva le siège de Choumla et battit en retraite jusqu'au Danube.

Cette campagne avait coûté aux Russes 40,000 hommes sur les 100,000 qui avaient passé le Prut.

Dès le mois de février de l'année suivante, un coup de main aussi heureux que hardi fit tomber au pouvoir des Russes le port de Sizopol, au sud de la baie de Bourgas, leur procurant ainsi une base d'opération au delà des Balkans.

L'armée russe, forte seulement de 70,000 hommes, avait à sa tête un nouveau chef, *Diebitsch*, qui, avec une audace imitée depuis par Gourko, se décida à porter immédiatement la guerre en Roumélie. La campagne s'ouvrit au mois de mai et, après s'être emparés de Silistrie à la suite d'un siège de près de deux mois, les Russes marchèrent droit sur les Balkans, qu'ils franchirent à la fin de juillet par le col de *Tchalikavak*, sur le chemin de Choumla à Karnobad. Ils arrivaient le 19 août devant Andrinople sans avoir rencontré de résistance sérieuse. Cette marche audacieuse, qui valut au général Diebitsch le surnom de *Zabalkanskii* (Transbalkanien), intimida le gouvernement ottoman, qui fit des propositions de paix. L'ordre de marcher sur Constantinople, donné à propos par le général en chef, stimula la lenteur orientale, et le traité fut signé à *Andrinople* le 14 septembre 1829.

Il maintenait tous les avantages acquis antérieurement par la Russie et lui accordait, en outre, la totalité des bouches du Danube, certains territoires en Asie, le

droit de passage par les Dardanelles et la libre navigation de la mer Noire.

Les Russes évacuèrent quelque temps après le sol bulgare, sur lequel ils ne devaient plus se montrer que bien des années plus tard.

Ces expéditions les avaient mis en contact avec les habitants que les soldats étaient surpris d'entendre parler une langue presque semblable à la leur et de voir pratiquer la religion orthodoxe. L'arrivée des Russes au sud du Danube fut naturellement accueillie avec joie par les Bulgares qui, voyant en eux presque des compatriotes, crurent venu l'instant de leur délivrance. Un grand nombre d'entre eux prirent part à la guerre, et les haïdouks contribuèrent à faciliter à l'armée de Diebitsch le passage des Balkans. Mais ni la conquête ni la libération de la Bulgarie n'entraient alors dans les vues du gouvernement russe, et les tentatives d'insurrection générale ne furent pas favorisées; un des principaux chefs de partisans bulgares, Georges Stoïkov *Mamartchov*, fut même arrêté par les Russes. Aux doléances que lui exprimait une députation de Bulgares, Diebitsch répondait que dans les négociations on s'était occupé des Serbes et des Roumains et qu'une autre fois on s'occuperait de leur nationalité. Cette autre fois s'est fait attendre cinquante ans.

Bien qu'une clause d'amnistie eût été contenue dans le traité d'Andrinople, beaucoup de Bulgares quittèrent leur pays en même temps que l'armée russe pour aller s'établir soit en Bessarabie, soit dans les principales villes de Roumanie.

Ce mouvement se continua pendant les années suivantes et augmenta encore en intensité, lorsqu'en 1861 le gouvernement turc commença à établir en Bulgarie

les Circassiens ou *Tcherkesses* fuyant le Caucase devant la conquête russe.

CHAPITRE VI

LA RENAISSANCE BULGARE.

Bien que les événements politiques et militaires qui signalèrent dans la péninsule des Balkans le premier tiers de notre siècle n'aient pas exercé d'influence directe sur la situation de la Bulgarie, ils n'en ont pas moins contribué grandement au réveil du sentiment national chez le peuple bulgare.

Nous avons réservé à d'autres chapitres l'étude des détails de cette renaissance qui fut surtout intellectuelle et qui, bien que malheureusement peu connue en Occident, aurait le droit d'être considérée comme l'un des épisodes les plus dignes d'intérêt de l'histoire contemporaine de l'Europe. Il est pourtant nécessaire pour permettre de mesurer l'espace parcouru en soixante ans par le peuple bulgare d'indiquer dans quel état il se trouvait à l'époque qui nous occupe en ce moment.

On sait quelle était la situation des populations chrétiennes vis-à-vis du gouvernement turc ; la Macédoine nous en donne aujourd'hui un exemple, et au commencement du XIXe siècle elle était encore pire, car, d'une part, l'empire ottoman était plus réfractaire que maintenant à l'influence de la civilisation occidentale, et de l'autre, l'anarchie, les guerres civiles et les invasions étrangères contribuaient largement à l'appauvrissement du pays.

Mais si le gouvernement des sultans ne savait pas garantir la vie et les biens de ses sujets chrétiens, il ne chercha jamais à détruire leur nationalité ou leur religion. A cet égard, les Bulgares eurent bien plus à se plaindre des Grecs, leurs coreligionnaires pourtant et leurs compagnons de servitude. Nous avons déjà signalé l'influence que ces derniers surent acquérir dès le lendemain de la conquête; elle ne fit que s'accroître avec le temps et en raison de l'affaiblissement du pouvoir des sultans. Avec l'habileté politique qui est l'une des qualités de leur race, ils comprirent toute l'importance de l'instrument qu'ils avaient entre les mains par la possession du patriarcat de Constantinople et ils surent en tirer profit. Peu à peu, tous les sièges épiscopaux furent donnés à des évêques grecs; ce n'est que tout à fait exceptionnellement que l'on vit encore jusqu'au commencement du XIXe siècle quelques prélats bulgares. Les évêques phanariotes prirent naturellement à tâche d'helléniser le clergé placé sous leur direction et, par suite, les écoles tenues exclusivement par les popes. La langue grecque remplaça le slavon et le bulgare et devint même dans les principales villes la langue des affaires et de la conversation. Les gens ayant reçu quelque instruction, n'écrivant ni ne parlant plus leur langue maternelle, en arrivaient à se considérer eux-mêmes comme Grecs, de sorte que la nationalité bulgare n'était plus représentée que par des paysans illettrés. On peut donc dire que jamais peuple n'est parti de si bas, et si aujourd'hui le développement intellectuel et social de la jeune principauté laisse encore à désirer, on aurait vraiment mauvaise grâce à le lui reprocher; aucune nation européenne n'a fait plus de progrès en aussi peu de temps et avec aussi peu de ressources.

Ainsi donc, au commencement de notre siècle, la nationalité bulgare était à reconstituer complètement. Les invasions russes amenant le contact, avec un autre peuple slave plus cultivé, l'émigration qui mit de nombreux Bulgares, appartenant à la classe la plus aisée et la plus éclairée, en relations avec l'Europe occidentale, l'exemple donné par les insurrections couronnées de succès de la Grèce et de la Serbie, toutes ces causes aidèrent à rappeler à la vie ce peuple que l'on pouvait croire près de disparaître. Il n'est pas jusqu'à la propagande hellénique qui n'ait, contre l'espoir de ses auteurs, contribué à ce résultat en répandant dans le pays un certain degré de culture intellectuelle que l'enseignement slave eût alors été impuissant à donner et surtout en associant le pays aux mouvements d'indépendance provoqués par les sociétés grecques.

Les Bulgares, étant donné l'état de leur pays, devaient avant tout chercher à rétablir dans ses droits leur langue populaire, ce symbole matériel de leur nationalité. Il leur fallait aussi conquérir l'autonomie religieuse qui les soustrairait complètement à l'influence hellénique et donnerait à leur race une personnalité légale dans l'empire ottoman.

Le caractère de cette lutte dans laquelle les adversaires étaient les Grecs bien plutôt que les Turcs, devait être surtout moral et intellectuel. Nous en étudierons les péripéties dans les chapitres traitant de l'histoire littéraire et religieuse des Bulgares. Nous nous bornons ici à faire remarquer combien est honorable pour un peuple que l'on s'est si souvent, et bien à tort, obstiné à considérer comme barbare cette révolution sociale accomplie pacifiquement avec les seules armes de la volonté et de la persévérance.

Il ne faudrait pas croire cependant que les Bulgares, à la différence de tous leurs voisins, n'aient jamais tenté d'obtenir par des moyens plus énergiques une amélioration de leur sort. Quoique la masse de la population, pour des raisons de diverses natures, ait en effet supporté plus passivement que les autres peuples la domination turque, de nombreuses insurrections ont éclaté à partir de 1840, en différents endroits des pays bulgares. Mais toutes se trouvèrent circonscrites dans des limites de temps et d'espace extrêmement restreintes et n'eurent que peu ou pas d'influence sur le sort définitif de la nationalité. Il convient cependant de ne pas passer entièrement sous silence les actes de ces patriotes qui le plus souvent payèrent de leur vie ou de leur liberté leur dévouement à la cause bulgare.

Deux tentatives promptement et rigoureusement réprimées avaient eu lieu en 1841 et en 1851 sur la frontière serbe. Après la guerre de Crimée, bien que le traité de Paris eût paru rendre à la Turquie une partie des avantages perdus, l'esprit d'indépendance se manifesta de plus en plus fortement. Un commencement d'organisation secrète prit naissance avec un comité central siégeant à Bucarest. Le principal chef du mouvement était alors Georges *Rakovski*, originaire de Kotel, au sud du Balkan.

Ayant fait ses études dans les grandes villes de l'Europe, il servit d'abord la cause nationale par ses travaux historiques et ethnographiques, œuvres d'imagination beaucoup plus que d'érudition. Il mena aussi quelque temps la vie de haïdouk et travailla à gagner toutes les bandes de ces braves du Balkan, à la cause nationale.

Au moment du bombardement de Belgrade par les Turcs en 1862, il organisa une légion bulgare en Serbie.

En 1867 le comité central secret adressa au sultan Abd-ul-Aziz, un mémoire dans lequel on réclamait l'autonomie du pays sous la souveraineté du sultan qui était invité à prendre le titre d'empereur des Bulgares. Ce document auquel le gouvernement ottoman ne fit aucune attention demandait les immunités exigées depuis par les puissances européennes en faveur de la Roumélie orientale.

Au printemps de la même année deux troupes peu nombreuses d'émigrés bulgares, sous le commandement de *Panaïot Hitov* et de *Philippe Totiou*, passèrent le Danube à Toutrakan et à Svichtov. Malheureusement ils ne trouvèrent aucune aide dans la population, et furent facilement écrasés par les Turcs, infiniment supérieurs en nombre. Presque tous ces ardents patriotes payèrent de leur vie leur généreuse illusion.

L'hiver suivant, une autre expédition conduite par *Hadji-Dimitar-Asénov* et *Étienne Karadja*, et qui devait à l'origine coopérer à une attaque de la Serbie contre la Turquie, fut détruite aux environs de Gabrovo après une héroïque défense.

La Bulgarie se trouvait à cette époque sous l'administration de *Midhat-Pacha*, gouverneur du *vilayet du Danube* (1). Les insurrections promptement réprimées

---

(1) La division administrative de la Turquie venait de subir une nouvelle modification, après avoir varié plusieurs fois depuis le commencement du siècle. Les anciens gouvernements trop étendus avaient été d'abord remplacés par des *eyalets* subdivisés comme auparavant en

par lui furent châtiées avec une inexorable sévérité, non seulement dans ceux qui y avaient pris part, mais dans tous les habitants qui furent soupçonnés de connivence avec les insurgés. Plus d'un fut déporté en Asie

---

sandjaks. Aux environs de 1860 la division des pays bulgares était la suivante :

Bulgarie proprement dite.	Eyalet de *Nich.* Sandjaks de : Nich, Leskovats, Sofia, Kustendil, Samokov.
—	Eyalet de *Vidin.* Sandjaks de : Vidin, Nicopoli, Tirnovo.
—	Eyalet de *Silistrie.* Sandjaks de : Silistrie, Roustchouk, Varna, Babadagh.
Thrace..................	Eyalet d'*Andrinople.* Sandjaks d'Andrinople, Tchirmen, Kirkilissa, Visa, Gallipoli.
Macédoine......	Eyalet de *Salonique.* Sandjaks de : Salonique, Sères, Drama.
—	Eyalet de *Monastir.* Sandjaks de : Monastir, Kastoria, plus une partie de l'Albanie.
—	Eyalet d'*Uskup.* Sandjaks d'Uskup, Vrania, Pristina.

En 1864 on essaya un nouveau système ayant pour but de simplifier et de régulariser l'administration au moyen d'une certaine décentralisation, et en même temps de donner plus de garanties aux populations indigènes en leur permettant de prendre part à l'administration provinciale. Les trois anciens eyalets de Bulgarie furent réunis en un seul grand gouvernement, appelé ***vilayet du Danube,*** dont le chef-lieu était Roustchouk, et à la tête duquel fut placé comme ***vali,*** Midhat-Pacha. Le vilayet se divisait comme autrefois les eyalets en ***sandjaks, kazas*** et ***nahiés,*** administrés respectivement par des ***mutessarifs, kaïmakams*** et ***moudirs.*** Auprès de chacun de ces fonctionnaires siégeait un conseil composé de membres chrétiens et musulmans élus par les habitants payant un certain chiffre d'impôts. Les restrictions apportées à l'éligibilité, et le mode d'élection enlevaient à peu près toute indépendance à ces conseils, où la présence de plusieurs fonctionnaires turcs assurait la majorité aux musulmans. Au chef-lieu du vilayet fonctionnait en outre

pour être allé une fois à Bucarest, l'un des centres de l'émigration. Un grand nombre de jeunes Bulgares furent transportés en Diarbékir ; beaucoup moururent en chemin. Midhat ne craignit pas même de violer le droit des gens en faisant arrêter sur un vapeur autrichien, malgré leurs passeports serbe et roumain, et passer par les armes, deux voyageurs dénoncés comme émissaires de l'insurrection. Les représentations des puissances amenèrent alors le rappel du gouverneur.

Sans ces terribles souvenirs, Midhat-Pacha aurait droit à la reconnaissance des Bulgares, car son administration fut pour la région une période de prospérité inconnue jusqu'alors.

Doué d'un grand talent d'organisation, d'une activité et d'une énergie remarquables, il prit à tâche de faire passer dans la réalité les réformes que le gouvernement de la Porte n'opéra généralement que sur le papier. Toutes les branches de l'administration : justice, impôts, écoles, travaux publics, établissements de bienfaisance, reçurent de lui une puissante impulsion, qui

---

un *conseil d'administration centrale*, composé des cinq principaux fonctionnaires musulmans, des chefs des communautés non musulmanes et de quatre membres élus, deux pour chaque culte.

Cette organisation fut peu à peu étendue aux autres provinces.

En 1876 la région qui nous occupe comprenait les vilayets et sandjaks suivants :

Vilayet du Danube... Sandjaks de : Vidin, Roustchouk, Toultcha Varna, Tirnovo, Sofia, Nich.
Vilayet d'Andrinople. Sandjaks de : Slivno, Philippopoli, Andrinople, Rodosto, Gallipoli.
Vilayet de Salonique. Sandjaks de : Salonique, Sères, Drama.
Vilayet de Monastir.. Sandjaks de : Monastir, Okhrida, Kastoria, Uskup, Prizren (plus l'Albanie septentrionale).

malheureusement s'arrêta à son départ. Mais tous ces services rendus au pays ne lui acquirent pas beaucoup de reconnaissance de la part des habitants, car si, d'une part, sa sévérité impitoyable rendit son gouvernement pénible aux Bulgares, son impartialité, sa volonté réformatrice, d'autre part, mécontentèrent les vieux mahométans qui le qualifiaient dédaigneusement de *pacha des giaours*.

Après la mort de Rakovski, en 1868, un autre écrivain, *Liouben Karavelov*, prit la direction du mouvement national. Mais l'époque des tentatives violentes était passée. Une seule fut préparée en 1873 dans les environs de Sofia, sous la direction de Vasile Levski, mais échoua par trahison.

Toute l'activité des patriotes était alors portée vers la lutte intellectuelle dirigée surtout contre le clergé grec. Soutenue par le concours moral et matériel des émigrés, servie par l'élite de la jeunesse bulgare qui, après s'être mise, dans les universités de l'Europe, au courant de la civilisation moderne, revenait utiliser ses connaissances au profit de sa nationalité, la cause bulgare faisait de grands progrès et remportait en 1870 une victoire pacifique, il est vrai, mais d'une importance capitale, par l'érection d'un **exarchat** autonome qui soustrayait les Bulgares à la domination religieuse et morale des Grecs, et pour la première fois faisait reconnaître l'existence officielle de leur nationalité.

Nous étudierons dans un autre chapitre les circonstances de cet événement qui peut être considéré comme le point de départ de l'histoire contemporaine de la Bulgarie.

CHAPITRE VII

LES INSURRECTIONS ET LA GUERRE TURCO-RUSSE. LES TRAITÉS DE SAN-STEFANO ET DE BERLIN.

Nous arrivons enfin aux événements qui, au commencement du dernier quart de notre siècle agitèrent si profondément l'Europe orientale et transformèrent complètement l'état politique de la péninsule des Balkans. Ces événements, on s'en souvient, eurent pour origine l'insurrection qui éclata pendant l'année 1875 en Herzégovine et en Bosnie. Malgré quelques succès partiels, les Turcs ne réussirent pas à réprimer ce mouvement que la Serbie et le Monténégro encourageaient en secret, en attendant le moment de le soutenir ouvertement en déclarant la guerre à la Turquie.

Ces événements avaient dans toutes les provinces excité au plus haut point le fanatisme des mahométans. Le gouvernement ottoman, affolé, était impuissant à maintenir l'ordre et laissait tout le pays dans l'anarchie, aux mains des plus exaltés.

Les Bulgares, croyant que les Turcs voudraient profiter des circonstances pour essayer d'anéantir leur race, qui depuis quelques années donnait des preuves irrécusables de sa force vitale, s'attendaient à une Saint-Barthélemy. Aussi décidèrent-ils de prendre les devants. Des armes avaient été rassemblées secrètement dans les régions montagneuses où les Turcs étaient peu nombreux, une organisation insurrectionnelle s'était constituée, et le 1er mai avait été choisi comme date du soulèvement; mais il commença quelques jours plutôt à

Panaghiourichté (au nord de Tatar-Bazardjik), où les Bulgares, sous la conduite de Benkovski, firent prisonniers les fonctionnaires turcs.

L'insurrection, dont le principal théâtre fut le sandjak de Philippopoli, gagna bientôt toute la région de la Sredna-Gora, d'une part, tandis que de l'autre elle s'étendait jusqu'à la Maritsa, vers Tatar-Bazardjik et Belovo.

Sur la demande des autorités, le gouvernement turc envoya des bachi-bouzoucks, soldats irréguliers recrutés parmi les pires éléments de la population musulmane d'Europe ou d'Asie et appela aux armes tous les mahométans.

On se figure aisément quelle dut être la situation du pays, livré à ces fanatiques qui, la plupart du temps, n'obéissaient à aucun commandement. L'incendie d'un grand nombre de villages des environs de Philippopoli fut leur premier exploit; lorsqu'après deux sanglants combats, ils se furent, avec l'aide des troupes régulières, rendus maîtres de Panaghiourichté, défendue seulement par 160 insurgés, ils traitèrent la population de cette ville avec une cruauté inouïe; 763 habitants, parmi lesquels 284 femmes et 217 enfants, furent massacrés.

Bien d'autres localités subirent le même traitement : *Klisoura*, *Batak*, *Perouchtitsa*, *Bratsigovo*, furent les plus éprouvées. Dans la région de Philippopoli, 58 villages et 5 monastères furent détruits et 15,000 personnes massacrées dans l'espace de 26 jours.

A la même époque d'autres troupes d'insurgés se montraient sur les deux flancs du Balkan central et oriental dans les environs de Selvi, Gabrovo, Troïan, Tirnovo, Slivno. Une d'elles, forte de 300 à 400 hom-

-mes, soutint un siège de plusieurs jours dans le monastère fortifié de *Drenovo*, dont Fazly-Pacha ne put s'emparer qu'après un bombardement. La répression n'eut d'ailleurs pas moins de férocité dans la Bulgarie du Nord qu'en Roumélie. Les Tcherkesses, qui en plusieurs endroits formaient des colonies, rivalisèrent de cruauté avec les bachi-bouzoucks.

Cependant, l'assassinat des consuls de France et d'Allemagne à Salonique et les révolutions de palais qui, dans l'espace de trois mois, détrônèrent successivement le sultan *Abd-ul-Aziz* et son successeur *Mourad*, pour mettre enfin le frère de ce dernier, *Abd-ul-Hamid II*, sur le trône impérial, attirèrent plus sérieusement l'attention de l'Europe sur les affaires orientales. Les récits des journaux, confirmés par des enquêtes faites sur place par les consuls, signalèrent à l'indignation du monde civilisé les « horreurs de Bulgarie »; mais ce mouvement d'opinion ne produisit aucun résultat pratique.

L'insurrection était à peu près éteinte en Bulgarie, quoique au mois de juin une tentative ait encore été faite par une troupe de 200 hommes bien organisée, commandée par *Khristo Boter*, qui débarqua entre Lom et Rahovo. Après quelques combats, cette troupe fut détruite et son chef tué près de Vratsa.

La déclaration de guerre de la Serbie (20 juin 1876) donna une nouvelle tournure aux affaires.

Beaucoup de Bulgares profitèrent de cette circonstance pour reprendre les armes et vinrent en Serbie où ils constituèrent un corps de 2,000 volontaires.

A la suite des échecs de l'armée serbe et de l'invasion de la Serbie par les Turcs, invasion accompagnée de ravages et d'actes de barbarie rappelant ceux commis

en Bulgarie, la diplomatie européenne intervint pour faire accepter aux belligérants, à partir du 15 septembre, une trêve qui fut suivie, quelques mois plus tard, de la conclusion de la paix sur les bases du « *statu quo ante bellum* ».

Vers la fin de 1876, une conférence des représentants des grandes puissances se tint à Constantinople dans le but de régler la situation des populations chrétiennes de l'empire ottoman, mais elle échoua devant la mauvaise volonté de la Porte à se prêter à des réformes sérieuses, en dépit de la fantasmagorie de l'octroi d'une constitution inapplicable. La conférence, entre autres travaux, avait étudié un projet d'organisation de la Bulgarie. Ce pays devait être divisé en deux provinces ou vilayets avec *Tirnovo* et *Sofia* pour chefs-lieux, chacune de ces provinces étant administrée par un gouverneur chrétien nommé avec l'assentiment des puissances et assisté d'une assemblée nationale élue.

D'après la délimitation étudiée, la plus occidentale des deux provinces embrassait la majeure partie de la Macédoine (1).

Pendant ce temps, des événements beaucoup plus graves se développaient. Le 17 avril 1877, la Russie déclarait la guerre, entraînant plus tard avec elle la

(1) Le vilayet de *Tirnovo* devait comprendre les sandjaks de Roustchouk, Tirnovo, Toultcha, Varna, Slivno, Philippopoli et les cazas de Kirk-Kilissa, Moustafa-Pacha et Kizil-Agatch. Le vilayet de *Sofia* aurait compris les sandjaks de *Sofia*, *Vidin*, *Nich*, *Uskub*, *Monastir* (moins deux cazas au sud), trois cazas dans le nord du sandjak de *Seres*, les cazas de *Stroumitsa*, *Veles* et *Kastoria*. (Annexe au compte rendu de la séance du 21 décembre.)

Roumanie, puis la Serbie, rompant la paix conclue précédemment.

L'entrée en scène du grand empire slave excita un vif enthousiasme chez les Bulgares et ranima leurs plus chères espérances qui, cette fois du moins, devaient être presque entièrement réalisées. Les volontaires bulgares vinrent en grand nombre dès le commencement de la campagne se ranger sous les drapeaux russes, et prirent aux opérations, particulièrement à celles des détachements du général *Gourko* et du général *Skobelef*, une part qui ne fut pas sans gloire et qui montra que dans les veines des pacifiques cultivateurs de la plaine danubienne ou des rives de la Maritsa coulait encore le sang des guerriers qui, sous Boris et Siméon, allaient assiéger Constantinople.

Nous n'avons pas l'intention de placer ici un récit détaillé de la guerre de 1877. Cette campagne a déjà, depuis douze ans, fait l'objet d'un trop grand nombre de travaux pour qu'il soit nécessaire de lui consacrer une nouvelle étude qui accroîtrait d'une manière notable les proportions de notre monographie, sans avoir avec le sujet de celle-ci un rapport bien direct, puisque c'est en somme l'issue de la guerre turco-russe, beaucoup plus que ses péripéties, qui joue un rôle important dans l'histoire de la Bulgarie. Les Bulgares n'y prirent pas part comme nation, bien qu'un grand nombre d'entre eux eussent, comme nous venons de le dire, mis leur courage et leurs bras au service de l'armée libératrice. Nous parlerons dans les chapitres consacrés à l'armée bulgare des actions dans lesquelles se distinguèrent les bataillons de volontaires; mais pour le moment nous nous bornerons, pour ne pas laisser de lacune dans

notre récit, à résumer en quelques lignes la marche des opérations.

L'armée russe, qui depuis l'automne de 1876 se concentrait en Bessarabie, put franchir le Prout dès le jour de la déclaration de guerre ($\frac{12}{24}$ avril 1877). On sait que la Roumanie, après avoir protesté contre la violation de sa neutralité, dut, en présence de l'indifférence de l'Europe, chercher la garantie de ses intérêts dans une entente avec la Russie, tout en restant elle-même, vis-à-vis de la Turquie, dans une attitude de défense, jusqu'à ce que les circonstances de la guerre l'aient conduite à prendre une part active à la lutte.

Retardée par des pluies et par l'insuffisance des moyens de transports, l'armée russe n'arriva qu'à la fin de mai sur la rive gauche du Danube, qu'elle occupa depuis l'embouchure de l'Olt jusqu'à la mer Noire.

Trois semaines plus tard, l'aile gauche passait le fleuve près de Braïla et pénétrait sur le territoire turc par la Dobroudja. Mais le passage principal devait s'effectuer plus à l'ouest afin de conduire immédiatement les troupes au cœur de la Bulgarie. Grâce à un secret rigoureusement gardé, à l'habileté de la direction et à la bravoure des soldats, cette opération, malgré les difficultés que présentaient la largeur du fleuve et la nature marécageuse de la rive de départ dominée par celle d'arrivée, fut effectuée avec un succès qui permet de la classer parmi les plus remarquables de cette espèce. Elle eut lieu, comme on le sait, entre Zimnicea (1) et Svichtov.

L'armée russe, une fois sur le territoire bulgare, fut

---

(1) Prononcez *Zimnitcha ;* c'est à tort qu'on écrit souvent Simnitza.

divisée en trois groupes; l'aile gauche, sous les ordres du grand-duc héritier, devait opérer sur la ligne de la Yantra, puis se porter vers Roustchouk; l'aile droite, commandée par le général Krüdener, était destinée à agir dans la vallée du Vid; enfin, le centre marchait directement sur les Balkans par Tirnovo. Un détachement de 12,000 hommes commandé par le général Gourko, après avoir effectivement occupé Tirnovo le 7 juillet, s'avança audacieusement jusqu'aux Balkans qu'il traversa à l'insu des Turcs, par la passe de *Khaïn-Keuï*, puis, après quelques combats, vint prendre à revers la passe de *Chipka* fortement occupée par l'ennemi. Le manque de simultanéité dans les premières attaques exécutées du côté sud par le détachement de Gourko et du côté nord par la partie principale du corps d'armée permit aux Turcs de prolonger la résistance. Ils durent cependant capituler, le 19 juillet.

Les Russes s'emparèrent ensuite de plusieurs villes de Roumélie, entre autres de *Stara-Zagora* et de *Nova-Zagora* (*Eski* et *Yeni-Zagra*); mais l'arrivée du corps de *Suleïman-Pacha*, transporté en quelques jours d'Antivari à Dédé-Agatch par mer et de là par chemin de fer jusqu'à Andrinople, donnant aux Turcs une supériorité numérique considérable, obligea les troupes de Gourko à repasser les Balkans. Cependant, la position de Chipka ne put être enlevée; après sept jours de combat, les Russes en restèrent définitivement maîtres.

Dans la Bulgarie orientale, où les Russes s'étaient avancés sans résistance sérieuse jusqu'au Lom noir et même un peu au delà, aucune opération importante n'avait eu lieu jusqu'au milieu d'août. Le 23 de ce mois, Mehemet-Ali, qui venait de recevoir le commandement

des troupes turques de cette région, profita de la supériorité numérique de son armée pour prendre une offensive vigoureuse, et à la suite des victoires d'*Aïaslar*, de *Karahasankeuï* et de *Katselevo*, réussit à repousser les Russes jusqu'à l'affluent le plus occidental du Lom. Mais là s'arrêtèrent ses succès, et la bataille malheureuse livrée le 21 septembre sur les positions de *Tchar-Keuï*, *Verboka* et *Tserkovna*, obligea les Turcs à rétrograder à leur tour.

Méhemet-Ali, au moment où il se disposait à reprendre l'offensive, fut rappelé à Constantinople et remplacé par Suleïman, dont les actes ne répondirent pas aux espérances qu'avaient fait concevoir ses succès au Monténégro et en Roumélie. Les Turcs reculèrent jusqu'à la ligne Roustchouk-Varna et les combats parfois très sérieux qui furent encore livrés dans cette région jusqu'à la fin de l'année n'amenèrent aucun résultat notable.

Pendant le même temps, c'est à l'aile droite de l'armée russe, autour de la petite ville de **Plevna**, dont le nom est désormais célèbre dans l'histoire militaire, que se décidait le sort de la campagne.

Le 16 juillet, le IXe corps s'était emparé de Nicopoli. Il devait alors marcher sur Sofia, mais des mouvements de troupes turques ayant été signalés aux environs de Plevna, une division fut envoyée pour occuper cette ville.

En effet, *Osman-Pacha*, qui avait quitté Vidin au commencement de juillet avec des forces importantes, pour se rendre dans la Bulgarie orientale, s'était, à la nouvelle du passage du Danube, arrêté à Plevna, dont il avait reconnu l'importance stratégique, en même temps que la situation favorable à la défensive, et s'était im-

médiatement mis en devoir d'en accroître la force naturelle par toutes les ressources de la fortification passagère.

Aussi, lorsqu'arriva, le 20 juillet, la division commandée par le général Schildner, elle se heurta à des retranchements défendus par des forces infiniment supérieures, et quoique, dans l'impétuosité de l'attaque, les premières lignes eussent été enlevées, les assaillants durent se retirer après avoir essuyé des pertes énormes.

Cet insuccès forçait les Russes à reconnaître l'importance de la position qu'ils devaient attaquer. Aussi ne procédèrent-ils à une nouvelle tentative qu'après avoir renforcé le IXe corps par plusieurs détachements qui en doublaient à peu près l'effectif. A la même époque, le gouvernement roumain, sur les instances pressantes du grand-duc Nicolas, se décida à passer à l'offensive, et une division roumaine vint occuper Nicopoli.

La seconde attaque eut lieu le 30 juillet, et, quoique èxécutée avec des moyens proportionnés à l'importance des forces ennemies et précédée d'une lutte d'artillerie de plusieurs heures, elle n'eut pas plus de succès que la première, tout en occasionnant des pertes qui s'élevèrent à plus de 7,000 hommes.

Un mois entier s'écoula encore avant que l'armée russe, à laquelle s'étaient jointes trois divisions roumaines, tentât une nouvelle attaque. Le prince Charles de Roumanie avait reçu le commandement en chef des forces alliées qui prirent le nom d'*Armée de l'Ouest*.

Le 3 septembre, le général prince Imeretinski avait occupé Lovtcha, après un violent combat; ce succès encouragea les Russes à attaquer encore une fois Plevna. Le 7 au matin, les nombreuses batteries établies sur toute la ligne d'investissement, commencèrent

un bombardement qui se prolongea jusqu'au lendemain, mais l'attaque générale n'eut lieu que le 11 septembre. Le gain de toute une longue et sanglante journée de combat se réduisit à la prise de possession de la redoute de *Grivitsa*, dont les troupes roumaines, qui formaient l'aile droite de l'attaque, s'étaient emparées avec une intrépidité digne des plus vieilles armées. A l'aile gauche, le général Skobelef avait d'abord occupé deux des redoutes de la position de Karchin, mais les Turcs, restés maîtres de la troisième, exécutèrent le lendemain une contre-attaque qui obligea les Russes à abandonner leurs conquêtes.

L'impossibilité de prendre Plevna de vive force devenait évidente; il fallait donc se résoudre à employer les moyens lents et méthodiques de la guerre de siège et l'on appela pour en diriger les travaux le célèbre général du génie, *Tottleben*, le défenseur de Sébastopol. L'armée assiégeante reçut des renforts considérables, et l'on s'appliqua à occuper tout le périmètre de la position, ce qu'on avait omis de faire jusqu'alors. Aussi Osman-Pacha avait-il pu conserver ses communications libres avec Sofia, Vidin et Rahovo et recevoir de ces villes des renforts et des approvisionnements.

La prise du poste fortifié de *Gorni-Doubnik* et de la position de *Telich* par Gourko, qui avait reçu le commandement d'un corps d'armée opérant sur la rive gauche du Vid, celles des positions de *Dolni* et de *Gorni-Étropol*, permirent de fermer le cercle d'investissement qui, sur toute son étendue, fut garni de nombreux ouvrages de fortification de campagne, tandis que des travaux d'approche étaient commencés contre les ouvrages turcs.

Osman-Pacha, voyant qu'il ne pourrait plus résister

longtemps dans la position résolut, de la quitter avec ses troupes en perçant les lignes d'investissement.

Les préparatifs de cette opération, entre autres l'établissement d'un pont sur le Vid, furent commencés le 27 novembre, et, le 28 au matin, les Turcs profitant d'un épais brouillard, passèrent en grand nombre sur la rive gauche de la rivière et attaquèrent avec vigueur les lignes russes en avant de Gorni-Etropol. Ils obtinrent d'abord l'avantage, mais les Russes reçurent des renforts, tandis que les Turcs ne purent être appuyés à temps; leurs troupes disponibles étaient immobilisées dans Plevna par un ordre d'Osman-Pacha, qui leur prescrivait de ne quitter la ville que deux heures après le commencement du combat. Aussi les assiégeants reprirent-ils bientôt le dessus, tandis que sur les autres parties de la position, les troupes alliées attaquaient les ouvrages qui n'avaient pas encore été évacués par leurs défenseurs et les occupaient sans grande résistance. La ville elle-même tomba aux mains des Russes.

Toute résistance étant devenue impossible, Osman-Pacha, conscient d'avoir fait jusqu'au bout son devoir, consentit à déposer les armes (28 novembre).

La défense de Plevna, qui fit d'Osman-Pacha le héros de la campagne de 1877, avait arrêté pendant plus de quatre mois la principale armée russe et retardé d'autant la défaite définitive de l'Empire ottoman.

Aussitôt après la chute de Plevna, une armée commandée par le général Gourko, qui d'ailleurs avait, dès les premiers jours de novembre, commencé son mouvement vers le sud, se mit en devoir de passer les Balkans et de s'avancer sur Sofia. Malgré les difficultés que présentait une marche exécutée en plein hiver,

dans des montagnes couvertes de neige, la Stara-Planina fut franchie par les cols de *Baba-Konak* et d'*Oumourgach*. Les Russes s'avancèrent sans avoir rencontré de résistance très sérieuse jusqu'à Sofia; mais comme ils se préparaient à attaquer cette ville, autour de laquelle avaient été exécutés des travaux de défense, ils apprirent qu'elle venait d'être évacuée par les Turcs. Gourko marcha alors directement sur Philippopoli et arriva devant cette ville le 14 janvier. Pendant ce temps, d'autres corps russes avaient traversé le Balkan central par les cols de *Schipka* et de *Troïan*, assurant ainsi les communications avec la Roumélie.

Aucune résistance n'était plus possible. Les troupes concentrées autour de Philippopoli ayant été dispersées après plusieurs jours de combat par l'armée de Gourko, celle-ci put s'avancer sans rencontrer de résistance jusqu'à *Andrinople*, que les Turcs évacuèrent à son approche. Le 31 janvier, le grand-duc Nicolas signait, dans cette ville, avec les plénipotentiaires turcs, les préliminaires de la paix.

Quelques semaines après la chute de Plevna, l'armée serbe était entrée de nouveau en campagne et avait remporté à Ak-Palanka, Pirot, Prichtina et Vrania, des succès sérieux qui furent interrompus par l'armistice. L'arrêt des hostilités trouva l'armée roumaine devant Vidin, qu'elle s'apprêtait à bombarder, après avoir, à la suite de violents combats, occupé plusieurs villages mis en état de défense par les Turcs.

Le traité de paix, signé le 3 *mars* 1878, à **San-Stefano**, à 5 kilomètres de Constantinople, répondait pleinement aux espérances des Bulgares, en accordant une indépendance presque complète à l'ensemble des pro-

vinces turques, dans lesquelles ils formaient la majorité de la population. Mais on sait que la constitution de la *Grande-Bulgarie* ne fut qu'un beau rêve, bientôt dissipé par les décisions beaucoup moins favorables de la conférence de Berlin.

La Principauté dont le traité de San-Stefano traçait les limites, devait être, il est vrai, comme le fut celle du traité de Berlin, soumise à la suzeraineté du Sultan; mais son territoire était bien autrement vaste : il s'étendait de la mer Noire aux montagnes de l'Albanie, et du Danube à la mer Égée, en englobant presque toute la Macédoine. Sur cette surface, qui représentait les trois cinquièmes de la péninsule des Balkans, vivaient plus de quatre millions d'habitants.

Ses limites septentrionales n'ont pas été changées. Celles du sud, en partant de la mer Noire, suivaient d'abord, à peu de chose près, les frontières données plus tard à la Roumélie orientale, en empiétant cependant, en beaucoup d'endroits, sur le territoire actuellement turc (Andrinople restait à la Turquie, mais se trouvait à 8 kilomètres seulement de la frontière). Avant d'arriver à la Mesta, la limite se détournait vers le midi et suivait les hauteurs de la rive gauche du fleuve, pour atteindre le rivage de la mer Égée, près du *Bourou-Gueul.* La côte appartenait à la Principauté jusqu'à l'extrémité occidentale du golfe d'Orfano, au delà duquel la limite était formée par la ligne des lacs séparant de la terre ferme la péninsule de Chalcidique, qui restait en dehors ; Salonique était aussi laissée à la Turquie ; après avoir passé à peu de distance de cette ville, la frontière se dirigeait vers Kastoria, puis gagnait les montagnes de l'Albanie. La limite occidentale passait à l'ouest du lac d'Okhrida, suivait une partie du

cours du Drin Noir, les sommets de la Char-Planina et du Kara-Dag, et rejoignait la frontière actuelle au sud du col de Saint-Nicolas, en donnant à la Bulgarie Vrania et Pirot.

Cette délimitation était conforme aux traditions historiques, en même temps qu'aux données de l'ethnographie ; en accordant une satisfaction complète aux aspirations des Bulgares, en procurant au nouvel État de sérieux moyens d'existence, elle était de nature à éviter les complications ultérieures et à assurer la paix dans cette région. Mais il faut aussi reconnaître qu'elle rendait illusoire la possession d'une partie des provinces laissées au Sultan en Europe, puisqu'elle coupait en deux tronçons le territoire ottoman.

Nous ne pouvons omettre de faire remarquer ici l'importance documentaire du traité de San-Stefano au point de vue des prétentions élevées sur la Macédoine par les États voisins de cette province. Ce traité, en comprenant la Macédoine dans les limites de la Grande-Bulgarie, a en quelque sorte donné une base officielle aux revendications des Bulgares.

Les puissances européennes s'alarmèrent de voir la Russie résoudre ainsi seule et à sa guise la Question d'Orient. L'Angleterre et l'Autriche surtout voyaient très défavorablement la constitution sur un tel pied d'une Principauté qui semblait, au premier abord, infailliblement destinée à n'être qu'une dépendance de la Russie. La réunion d'un congrès des grandes puissances fut donc décidée pour régler d'un commun accord la question orientale. Ce congrès commença ses travaux le 13 juin, à Berlin, sous la présidence du prince de Bismarck, et put clore ses délibérations à la fin du même mois. Le 1er juillet était signé le **traité de Berlin.**

Le but principal de ce nouvel instrument diplomatique était de détruire l'œuvre de San-Stefano et d'entraver l'affermissement et l'extension de l'influence russe sur la péninsule des Balkans. Il n'est pas sans intérêt de le rappeler en ce moment où l'on voit, par une étrange interversion des rôles, la Russie représentée parfois comme le champion d'un traité dirigé exclusivement contre elle.

Si les stipulations arrêtées par la Conférence de Berlin attaquaient indirectement les intérêts de la Russie, elles étaient directement préjudiciables à ceux des Bulgares. Le principe de l'autonomie politique de la Bulgarie, sous la suzeraineté du Sultan, était bien respecté, mais, au lieu des vastes limites déterminées à San-Stefano, la Principauté acceptée par la diplomatie occidentale n'avait plus que la circonscription du vilayet turc du *Danube*, diminué même des territoires de Nich et Pirot, donnés à la Serbie, et de la Dobroudja, devenue roumaine; elle était donc réduite au pays compris entre le Danube et les Balkans, plus les hautes vallées de l'Isker et de la Strouma. Le reste des pays bulgares, c'est-à-dire plus de la moitié de ceux-ci, demeurait sous l'autorité directe du Sultan, mais avec des différences considérables dans leur situation administrative.

La partie septentrionale de la Thrace entre les Balkans, le Rhodope et la mer Noire, devait former, sous la dénomination peu logique de **Roumélie orientale**, une province distincte, possédant une autonomie administrative complète, sous l'autorité d'un gouverneur général chrétien, nommé pour cinq ans par la Porte, avec l'assentiment des puissances.

Conformément à l'article 18 du traité de Berlin, une commission internationale, qui se réunit quelque temps

après à Philippopoli, capitale de la province autonome, arrêta, sous le nom de *Règlement organique*, les détails de l'organisation politique du pays.

La Macédoine et la partie de la Thrace non comprise dans la Roumélie orientale n'obtenaient d'autres avantages que la stipulation de réformes administratives. Quoique cette promesse, contenue dans l'article 23 (1), fût exprimée en termes généraux, elle n'en a pas moins été acceptée par la Turquie et garantie par les puissances signataires. C'est une des nombreuses clauses inexécutées du traité de Berlin; et puisque l'on s'appuie, pour tenir la Bulgarie à l'écart, sur la violation de ce traité, opérée à son avantage par l'annexion de la Roumélie orientale, il n'est que juste de rappeler que le même traité est violé depuis douze ans au détriment d'un million de Bulgares habitant la Roumélie turque et la Macédoine.

Le morcellement des pays bulgares en trois tronçons est assurément l'une des plus étranges conceptions de la diplomatie européenne. Si l'on peut comprendre une restriction des frontières de la Bulgarie du côté de la mer Égée dans le but de ne pas couper en deux les possessions turques, l'état de choses si compliqué établi par le traité de Berlin, ne peut se justifier par aucune raison géographique ou ethnographique ni même politique, et l'on est tenté de se demander si les membres de la conférence de Berlin, conscients de l'imper-

(1) Art. 23. La Sublime-Porte s'engage à appliquer scrupuleusement, dans l'île de Crète, le règlement organique de 1868,....

Des règlements analogues adaptés aux besoins locaux seront également introduits dans les autres parties de la Turquie d'Europe pour lesquelles une organisation particulière n'a pas été prévue par le présent traité.

fection de leur œuvre, n'ont pas voulu se ménager, par des complications ultérieures, la possibilité de la reviser.

Étant donné que l'on voulait, pour des motifs que nous avons déjà indiqués, restreindre le plus possible le territoire de la Principauté de Bulgarie, la constitution de la Roumélie orientale était une faute évidente.

On pouvait, en effet, être certain *à priori*, de voir cette province bulgare, créée au sud des Balkans, transformer promptement son autonomie administrative en autonomie politique pour arriver ensuite à une union complète avec la Bulgarie du Nord. Le résultat le plus clair de cette création artificielle devait donc être de délimiter le premier agrandissement de la Bulgarie.

Dès 1880, tous les écrivains compétents exprimaient cet avis, et, cinq ans après, les événements leur donnaient raison (1).

Le motif réel et intime de la mutilation de la Grande-Bulgarie, la crainte de l'influence russe, n'était lui-même pas fondé. Il y avait, en effet, une beaucoup plus forte probabilité de voir se jeter dans les bras du grand empire slave, une principauté restreinte, privée de ressources et incapable de vivre sans une protection puissante, plutôt qu'un État assez considérable pour se suffire à lui-même. La bonne politique eût donc été de donner dès l'abord aux Bulgares les moyens de se passer de protection.

En attendant la réunion d'une assemblée de notables qui, conformément à l'article 4 du traité de Berlin, devait élaborer la constitution de la nouvelle principauté et élire le prince, la Bulgarie continuait à être adminis-

---

(1) Voir M. Louis Léger. *La Save, le Danube et les Balkans*.

trée par un commissaire russe qui fut d'abord le prince *Tcherkaskiï*, puis le général *Dondoukov-Korsakov*.

Il est juste de reconnaître que la période d'occupation et d'administration russe fut fructueuse pour la Bulgarie. Après lui avoir, par le succès de leurs armes, donné l'indépendance, les Russes continuèrent leur œuvre de libérateurs par celle d'organisateurs et posèrent les bases de l'administration bulgare, en même temps qu'ils formaient et instruisaient l'armée du nouvel État, et lorsque le gouvernement de la Principauté eut été complètement constitué, la Russie lui fournit encore pendant plusieurs années des fonctionnaires pour ses divers services, des officiers et des instructeurs pour ses troupes.

CHAPITRE VIII

LA BULGARIE INDÉPENDANTE

L'assemblée des notables bulgares se réunit le 10-22 février 1879 à Tirnovo. Elle consacra ses premières séances à l'élaboration de la constitution, d'après laquelle la Bulgarie devait être une monarchie héréditaire et représentative. Nous n'avons pas à examiner ici cette Constitution encore en vigueur actuellement; nous en parlerons dans une autre partie de ce travail.

Le 29 avril, *Alexandre de Battemberg*, de la maison grand-ducale de Hesse, fut élu *prince de Bulgarie*, sous le nom d'**Alexandre Ier**.

Cette élection, conformément au traité de Berlin, fut approuvée par les puissances et sanctionnée par le sultan.

Vers la même époque, le 5-17 mai, était promulgué, par décret impérial, le **Statut organique** de la Roumélie orientale. Ce règlement ayant complètement cessé d'être en vigueur depuis 1886, appartient maintenant à l'histoire, c'est pourquoi nous allons l'analyser ici.

Les bases de l'état politique de la province autonome se trouvaient dans les articles 13 à 21 du traité de Berlin. Les articles 13 et 17 stipulaient que ce pays demeurait sous l'autorité politique et militaire directe du sultan, mais dans des conditions spéciales d'autonomie administrative, avec un gouverneur chrétien nommé pour cinq ans par le sultan, et sous réserve de l'assentiment des puissances.

D'après l'article 15, le sultan avait le droit de pourvoir à la défense des frontières de la province, en y élevant des fortifications et en y entretenant des troupes. Mais celles-ci ne devaient pas faire séjour à l'intérieur du pays et ne pouvaient comprendre de corps irréguliers tels que les bachi-bouzoucks. Une gendarmerie indigène était chargée du maintien de l'ordre, avec le concours d'une milice locale.

Le gouverneur avait le droit, d'après l'article 16, d'appeler les troupes ottomanes en cas de danger extérieur ou intérieur, mais il n'a jamais été fait usage de ce droit, pas plus que de celui de garnison stipulé à l'article précédent.

Le Statut organique fut conçu dans un esprit très libéral et principalement inspiré de la Constitution belge. Pourtant le pouvoir législatif était exercé par une assemblée provinciale d'une composition toute particulière. Elle comprenait 10 membres de droit, chefs religieux des différentes confessions, hauts fonctionnaires de la justice et des finances, 10 membres nom-

més par le gouverneur et 36 élus par le suffrage direct et uninominal. Le droit de vote, sans être universel, était très étendu.

L'Assemblée élisait dans son sein un *comité permanent*, chargé de préparer les projets de loi, de donner son avis en dehors des sessions législatives, sur certains actes du gouvernement et d'exercer une surveillance générale sur l'administration.

A la tête des différents services publics étaient des *directeurs*, au nombre de six, remplissant les fonctions de ministres et constituant le *conseil privé* du gouverneur, qui était obligé d'en prendre l'avis dans certains cas déterminés.

La province devait payer à la Turquie un tribut annuel égal aux 3/10 de son revenu. Il était en dernier lieu fixé à 4,000,000 de francs.

L'usage des trois langues, bulgare, grecque et turque, était garanti ; mais, dans la pratique, le bulgare, parlé par la grande majorité des habitants, avait prévalu, même avant l'union avec la Bulgarie (1).

La Roumélie orientale était, au point de vue administratif, divisée en six *départements* subdivisés en vingt-huit arrondissements. Ces divisions, ainsi que l'organisation judiciaire, qui était sensiblement la même qu'en Bulgarie, subsistent encore aujourd'hui.

Nous parlerons de la constitution assez intéressante de la milice rouméliote en étudiant le développement des forces militaires de la Bulgarie.

Le premier gouverneur général de la Roumélie orientale fut le prince Alexis *Vogoridi* (les Turcs le nom-

---

(1) Dans la milice rouméliote comme dans l'armée bulgare, les commandements se faisaient en russe.

maient *Aleko-Pacha*), qui avait été antérieurement prince de l'île autonome de Samos. Quoique de famille grecque, le prince Vogoridi comptait des Bulgares parmi ses ancêtres, entre autres l'évêque de Vratsa, *Sofroni*. A l'expiration de son mandat il ne fut pas maintenu en fonction ; on lui donna un successeur de pure race bulgare, M. *Gabriel Krestovitch* (Gavril-Pacha), né à Kotel (Kazan), dans le Balkan oriental.

L'assemblée de Tirnovo avait doté la Bulgarie d'une des constitutions les plus libérales qui existassent en Europe. C'était peut-être un présent dangereux pour un peuple venant à peine d'échapper à un régime des plus autoritaires ; c'était, en tout cas, un instrument délicat, au maniement duquel la nation bulgare, malgré sa sagesse et son bon sens naturels, le prince Alexandre, nonobstant sa bonne volonté et son dévouement à sa nouvelle patrie, étaient insuffisamment préparés.

Aussi des froissements ne tardèrent-ils pas à se produire entre la nation et le prince. Celui-ci, plein d'une ardeur juvénile (il avait 22 ans), n'entendait pas jouer le rôle d'un roi fainéant. Il avait tout d'abord choisi ses ministres parmi les hommes politiques qui, lors de l'élaboration de la constitution, s'étaient montrés le plus favorables à l'extension des pouvoirs princiers ; mais les élections générales démontrèrent que ces sentiments n'étaient partagés que par une très faible partie de la population, et le prince dut, après quelque résistance, accepter des ministres appartenant à la majorité de l'Assemblée. La situation n'en devint que plus aiguë, et Alexandre finit par se persuader qu'il lui était impossible de gouverner si sa sphère d'action personnelle n'était pas augmentée. Il en appela à la nation,

demandant pour sept ans la suspension de la constitution, ainsi que des pouvoirs très étendus équivalant à une dictature, préférant, au cas où ces pouvoirs lui seraient refusés, déposer la couronne et quitter la Bulgarie.

Les résultats des élections précédentes faisaient bien connaître que l'opinion publique n'était pas favorable à une semblable politique; aussi le prince crut-il pouvoir recourir à des moyens exceptionnels pour obtenir une assemblée favorable à ses projets : modifications aux lois électorales, envoi de commissaires investis de pouvoirs extraordinaires, arrestation et expulsion des chefs de l'opposition, etc. Il réussit, en effet, et la *Grande assemblée nationale* (Veliko narodno-sobranié), qui avait seule qualité pour modifier la Constitution, fut réunie au mois de juillet 1881 et approuva les propositions du prince.

Malgré l'appui prêté au nouveau régime par les fonctionnaires russes qui se trouvaient alors en Bulgarie, notamment par les généraux Sobolev et Kaulbars, qui faisaient partie du ministère avec les portefeuilles de la guerre et de l'intérieur, Alexandre ne put longtemps gouverner en dehors des sentiments presque unanimes de son peuple.

On raconte d'ailleurs que les ministres russes ne surent pas toujours remplir leurs fonctions avec la modération et la discrétion qui eussent été nécessaires dans des circonstances aussi délicates; ils oublièrent trop facilement que leur rôle auprès du prince était de donner des conseils et non des ordres.

Au bout d'un peu plus de deux ans de pouvoir dictatorial, Alexandre se décida à rétablir la Constitution de Tirnovo, à congédier les ministres russes et à former un

cabinet libéral. Cette tentative malheureuse de gouvernement personnel n'avait eu d'autre effet que de diminuer sérieusement la popularité du prince, qui se trouva tout naturellement porté à chercher à reconquérir l'affection des Bulgares par une politique nettement nationale et opposée à toute immixtion étrangère. Il ne pouvait être que poussé dans cette voie par les sentiments manifestés à son égard par le nouvel empereur de Russie, Alexandre III, dont l'antipathie déclarée avait remplacé la bienveillance marquée d'Alexandre II pour le prince désigné par lui-même aux suffrages des Bulgares. Un grave événement vint quelque temps plus tard permettre au prince de Bulgarie de rentrer en possession de toute sa popularité, mais en s'aliénant définitivement la Russie.

Nous avons déjà remarqué que la force même des choses devait tôt ou tard arriver à réunir la Bulgarie et la Roumélie orientale, séparées par la diplomatie. Malgré la différence des régimes politiques, une union morale s'était tout de suite établie entre la Principauté et la province autonome, qui s'empruntaient réciproquement leurs hommes d'État, leurs fonctionnaires, leurs officiers. Changer cette union morale en unité politique n'était qu'une affaire de temps, et cette tâche était singulièrement facilitée par l'indifférence du gouvernement ottoman et les entraves mises par les puissances à toute action de sa part dans la province autonome.

L'événement se produisit encore plus tôt qu'on ne le prévoyait et surprit l'Europe autant par sa promptitude que par la façon toute pacifique dont il s'accomplit. Un comité avait été formé au mois de juillet 1885, sous la

présidence de *Zacharie Stoïanov* (1), pour préparer la mise à exécution d'un projet qui existait à l'état latent ou déclaré dans tous les esprits, et le 6/18 septembre le gouverneur général Krestovitch était arrêté dans son palais, puis un gouvernement provisoire, présidé par M. *Stranski*, proclamait l'union avec la Bulgarie. La milice et la gendarmerie, y compris presque tous leurs officiers, ayant fait cause commune avec la population, aucune résistance n'avait été possible de la part des autorités. La **révolution de Philippopoli** s'accomplit donc sans aucune effusion de sang. L'union fut acceptée sans plus de difficultés par toute la province; dans quelques villes, le mouvement avait même précédé les événements de la capitale. Le prince Alexandre saisit avec empressement l'occasion qui s'offrait à lui de regagner l'affection des Bulgares. Il reconnut aussitôt l'union, et dans une proclamation datée de Tirnovo, le 8/20 septembre 1885, prit le titre de Prince de la Bulgarie du Nord et du Sud. Le lendemain il se rendait à Philippopoli.

Une députation avait été envoyée à l'empereur Alexandre III pour lui demander son assistance. Il était, en effet, tout naturel de supposer que la Russie verrait avec satisfaction un événement qui reconstituait en partie l'œuvre de San-Stefano. Mais il en fut autrement, et le tsar accueillit froidement la députation, tout en déclarant cependant, paraît-il, qu'il espérait pouvoir s'entendre avec les autres puissances signataires du traité de Berlin et trouver une manière de reconnaître le fait accompli. Encore cette attitude à demi bienveil-

---

(1) Z. Stoianov fut dans la suite président de l'Assemblée nationale bulgare. Il est mort pendant un voyage à Paris en 1889.

lante ne dura-t-elle que peu de temps et fut-elle remplacée par une hostilité formelle, dont le signe le plus évident fut le rappel inopiné des officiers russes qui se trouvaient encore en grand nombre dans l'armée bulgare.

Au cours d'une conférence des ambassadeurs des grandes puissances qui se tint, sans aucun résultat, du reste, à Constantinople, les représentants des trois empires engagèrent la Turquie à occuper militairement la Roumélie orientale, ce que le gouvernement ottoman, le plus directement intéressé pourtant, se garda bien de faire, non seulement à cause de la résistance qu'il savait devoir y rencontrer de la part des Rouméliotes, aidés de l'armée bulgare, mais aussi dans la crainte d'occasionner en même temps un soulèvement en Macédoine.

On vit alors les autres États chrétiens de la péninsule, la Serbie et la Grèce, oubliant qu'ils avaient autrefois souffert et combattu avec les Bulgares, prendre la défense des Turcs, leurs éternels adversaires.

La Grèce garda une attitude expectante, se bornant à renouveler d'anciennes réclamations au sujet de la rectification de ses frontières; mais la Serbie, encouragée peut-être par l'Autriche, qui voyait avec satisfaction l'attention du royaume voisin se porter vers l'Est et se détacher des pays essentiellement serbes de Bosnie et d'Herzégovine, déclara la guerre le 2/14 novembre, et l'armée serbe, mobilisée depuis le mois de septembre précédent, envahit immédiatement le territoire bulgare. Le gouvernement serbe prétendait que, l'équilibre politique de la péninsule étant rompu en faveur de la Bulgarie par la réunion de la Roumélie, la Serbie avait droit à des compensations territoriales qu'elle entendait prendre

dans la région de Vidin. Nous verrons dans le chapitre consacré à l'ethnographie combien peu fondées étaient les prétentions serbes sur cette région. D'ailleurs, la politique de la Serbie en cette circonstance était absolument artificielle et répondait si peu au véritable sentiment national que, lorsque fut lancé l'ordre de mobilisation, bien des gens, dans l'armée comme dans la population, s'imaginèrent qu'on allait marcher vers la frontière méridionale et profiter des embarras de la Turquie pour envahir la Vieille-Serbie.

La Bulgarie se trouva dans la situation la plus difficile et la plus périlleuse. Son armée, à demi désorganisée par le départ des officiers russes, se trouvait alors en grande partie en Roumélie, prête à défendre cette province contre une tentative d'occupation de la part des troupes ottomanes. Les Serbes obtinrent donc d'abord de faciles succès et s'avancèrent, d'un côté vers Vidin et de l'autre vers Sofia, où l'on pouvait craindre de les voir arriver bientôt. Mais le peuple bulgare sut se montrer à la hauteur du péril. Les troupes rappelées de Roumélie, aidées des milices rouméliotes et de nombreux volontaires macédoniens, reprirent l'avantage sur les Serbes et, après la victoire de *Slivnitsa* (7/19 novembre), envahirent à leur tour le territoire ennemi et s'avancèrent jusqu'à Pirot, qui fut occupé le 15/27 novembre. L'intervention officieuse de l'Autriche mit fin, le lendemain, à cette campagne de quinze jours par la conclusion d'un armistice. La paix définitive ne fut cependant signée que le 19 février/3 mars de l'année suivante à Bucarest. Elle rétablissait purement et simplement le *statu quo ante*, et n'accordait même pas à la Bulgarie d'indemnité de guerre. On ne peut d'ailleurs que féliciter les deux nations de ce que le

traité de paix n'a rien stipulé qui pût, dans l'avenir, être une source de ressentiment et mettre obstacle à la réconciliation définitive des deux peuples voisins, frères de race et de croyance.

En étudiant, dans la suite de ce travail, l'organisation militaire de la Bulgarie, nous reviendrons sur les détails de cette campagne, dans laquelle la jeune armée bulgare reçut glorieusement le baptême du feu et eut le bonheur de faire triompher le bon droit.

Le résultat moral des succès obtenus par les Bulgares fut considérable, et on peut leur attribuer en grande partie la reconnaissance du nouvel ordre de choses, accepté, quoique sous une forme déguisée, dans un arrangement conclu, le 5 avril, entre la Porte et le prince de Bulgarie. Celui-ci était reconnu comme *gouverneur de la Roumélie orientale* dans les conditions prévues par le traité de Berlin : il ne devait exister entre les deux pays qu'une *union personnelle*, et une commission internationale devait ultérieurement être chargée d'étudier les modifications à introduire dans le Statut organique de la Roumélie orientale pour le mettre d'accord avec la nouvelle situation politique de ce pays (1). Mais, en fait, les dispositions précédentes n'ont pas été exécutées, sauf celle conférant le gouvernement de la Roumélie au prince de Bulgarie, clause qui ne faisait que reconnaître les faits accomplis.

Bien loin d'une « union personnelle », ce fut une assimilation complète, répondant, du reste, aux vœux

(1) Une autre clause stipulait la remise sous l'administration directe de la Porte, de l'arrondissement de *Kirdjali* et d'une partie de celui de *Rouptchos* situés dans le Rhodope et habités presque entièrement par des mahométans. Cette stipulation est la seule qui ait été complètement observée.

de la grande majorité de la population, qui rattacha les deux pays. Le Statut organique étant aboli en fait, personne ne songea plus dans la suite à le modifier. Aussitôt après la guerre, la Constitution bulgare fut mise en vigueur dans la Roumélie orientale, dont l'organisation administrative, judiciaire, etc., fut identifiée avec celle de la Principauté. La loi militaire bulgare y reçut également son application, et les corps de troupes formés avec la milice roumélioto furent incorporés dans l'armée bulgare.

La conduite pleine d'énergie et de patriotisme du prince Alexandre pendant les derniers événements, les victoires remportées sous son commandement, lui avaient rendu en Bulgarie toute la popularité qu'il avait perdue depuis sa tentative de gouvernement personnel. Son autorité semblait donc plus affermie que jamais, et la puissance le plus directement intéressée dans la question de la Roumélie, la Turquie, prenant son parti de la situation nouvelle, on pouvait considérer celle-ci comme définitivement établie.

Ce fut donc avec le plus profond étonnement que l'Europe apprit les événements de la nuit du 20 au 21 août 1886 (8 au 9 août, vieux style). A la suite d'une conspiration militaire, dont les auteurs avaient réussi à gagner à leur cause deux régiments (1), ainsi que les élèves de l'École militaire, le palais fut envahi et le prince contraint, le revolver sur la poitrine, de signer son abdication. Il fut ensuite emmené à Rahovo, et de

(1) Le 2e régiment d'infanterie (de la Strouma) et le 1er régiment d'artillerie. Ces deux corps furent licenciés après le rétablissement de l'ordre et leurs numéros restèrent longtemps vacants.

là transporté par le Danube à Reni. La promptitude de cet audacieux attentat avait seule permis sa réussite. La suite des événements a montré d'une façon irréfutable qu'il ne répondait en aucune façon aux sentiments populaires, qu'il n'était que l'œuvre d'une poignée de politiciens mécontents et de quelques officiers disposés à rechercher de l'avancement par les procédés en usage parfois dans l'Amérique du Sud.

Dès le lendemain, le lieutenant-colonel Moutkourov, commandant la 5e brigade à Philippopoli, et M. Stamboulov, président de l'Assemblée nationale, prirent énergiquement la défense de la légalité, rallièrent les troupes restées fidèles au pouvoir régulier et dénoncèrent à la vindicte publique le gouvernement provisoire institué par les conspirateurs. Ceux-ci, voyant bien vite que la nation n'était pas avec eux, ne tentèrent pas de résistance sérieuse; la plupart cherchèrent à s'enfuir; quelques-uns furent arrêtés et, dès la fin du mois, l'ordre était rétabli.

Peu de temps après, le prince Alexandre rentrait en Bulgarie, où il était accueilli avec enthousiasme. Mais en présence de l'attitude hostile de l'empereur Alexandre III, exprimée ouvertement par la réponse de celui-ci au télégramme que lui avait adressé le prince dès sa rentrée en Bulgarie, réponse dans laquelle on lisait : « *Je m'abstiendrai de toute immixtion dans le triste état de choses dans lequel la Bulgarie est réduite tant que vous y resterez ; Votre Altesse appréciera ce qu'elle a à faire* », le prince prit la résolution d'abdiquer et de quitter définitivement le pays, ne voulant pas être pour sa patrie d'adoption une cause de troubles et de dangers. Il signifia son abdication dans une proclamation datée du 26 août/7 septembre par laquelle

il confiait le gouvernement à une régence composée de MM. Stamboulov, Karavelov et Moutkourov.

Sans chercher à examiner les causes du guet-apens de Sofia, nous devons faire remarquer que la faute ne saurait, en aucune façon, en être imputée au peuple bulgare. Il a, au contraire, en cette circonstance, fait preuve une fois de plus de sagesse et de calme en ne se laissant pas entraîner par le succès momentané des conspirateurs, et en résistant plus tard à toutes les tentatives faites pour l'entraîner dans une direction contraire à celle qu'indiquaient la dignité et l'intérêt du pays.

Le trône de Bulgarie étant devenu vacant, la Grande Assemblée nationale fut, conformément à la Constitution, convoquée pour procéder à l'élection d'un nouveau prince. Le prince *Valdemar*, fils du roi de Danemark et beau-frère de l'empereur Alexandre III, choisi d'abord, n'accepta pas, et cette première élection fut suivie d'un assez long intervalle pendant lequel plusieurs combinaisons furent étudiées par les régents, entre autres, a-t-on dit, celles qui consistaient à offrir la couronne princière de Bulgarie au roi de Roumanie ou au Sultan, sous la forme d'une union personnelle garantissant l'indépendance du pays. Pendant le même temps, des délégués bulgares parcouraient sans résultat appréciable les capitales des grandes puissances pour essayer d'éclairer les gouvernements sur la situation et les vœux de la Bulgarie, tandis que dans le pays même, le général Kaulbars, envoyé par l'empereur de Russie, soutenait la candidature du prince de *Mingrélie*, patronné par son gouvernement. Enfin, le 25 juin/7 juillet, on procéda de nouveau à un scrutin qui eut pour résul-

tat l'élection du prince **Ferdinand de Saxe-Cobourg,** jeune homme de vingt-six ans, alors lieutenant dans l'armée autrichienne. Il eut le courage, malgré les difficultés de la situation intérieure et l'opposition de l'Europe, d'accepter le titre qui lui était offert et prit possession du trône princier le 2/14 avril 1887.

L'élection du prince Ferdinand ne fut cependant ni confirmée par la Porte, ni reconnue par les puissances européennes, et cette reconnaissance a toujours été refusée jusqu'à présent, malgré les démarches faites à diverses reprises par le gouvernement bulgare. Le seul motif sérieux que l'on puisse alléguer pour expliquer la conduite des puissances, est que l'élection n'a pas été faite conformément au traité de Berlin puisque les députés de la Roumélie orientale ont pris part au vote. On peut faire observer, d'abord, que les Bulgares ne sont pas seuls à violer le traité de Berlin; la Turquie, en n'opérant pas les réformes administratives stipulées en faveur de la Macédoine, l'Autriche-Hongrie, en faisant acte de souveraineté dans les provinces *occupées* de Bosnie et d'Herzégovine, ne se conforment pas plus que la Bulgarie à la lettre du traité. Pourquoi ne pas pardonner à celle-ci aussi bien qu'à celles-là? D'autre part, on doit tenir compte de ce fait que l'union personnelle de la Bulgarie et de la Roumélie a été reconnue formellement, avec la promesse de modifier le statut organique rouméliote. Il n'est pas douteux que cette revision, si elle avait eu lieu, n'ait donné aux Rouméliotes la possibilité d'intervenir dans la nomination de leur prince-gouverneur, puisque, dans le cas contraire, ils se seraient trouvés dans une situation d'infériorité à l'égard des Bulgares du Nord. Si le statut n'a pas été revisé, ce n'est assurément pas la faute des Bulgares.

Quoi qu'il en soit, le gouvernement bulgare s'est passé de la reconnaissance de l'Europe. Grâce à la fermeté d'un ministre auquel on reprochera sans doute d'être trop autoritaire, mais à qui on ne peut refuser ni l'habileté, ni l'énergie, la Bulgarie, sortie victorieuse d'une crise qui aurait mis en péril l'existence d'un État même plus vieux et plus puissant, n'a cessé de travailler à l'amélioration de sa situation intérieure. Une des preuves les plus certaines de la tranquillité du pays, se trouve dans l'indifférence presque complète avec laquelle la nation a accueilli certaines tentatives isolées d'insurrections, que les journaux européens représentaient comme devant mettre la principauté entière à feu et à sang. Le dernier des événements de cette nature, malgré la popularité due aux services rendus autrefois par l'officier qui en fut la victime, eut infiniment moins de retentissement en Bulgarie qu'à l'étranger, et si beaucoup plaignirent la triste fin du major Panitsa, l'un des héros de la guerre de Serbie, bien peu songèrent à protester contre son exécution qui apparut comme une de ces douloureuses nécessités que l'humanité déplore mais que l'intérêt général justifie.

Dans le courant de l'année dernière, le gouvernement bulgare a pu enregistrer à son actif un grand succès dans la question des *évêques de Macédoine*. Nous reviendrons sur ce sujet en étudiant l'histoire religieuse des Bulgares; qu'il nous suffise de rappeler ici que, à la suite d'une note adressée le 4/16 juin 1890 au gouvernement ottoman par M. Stranski, ministre des affaires étrangères de la Principauté, le sultan a consenti à la nomination d'évêques bulgares aux sièges épiscopaux d'*Uskup*, *Okhrida* et *Veles* qui en étaient privés depuis 1876. La même note avait aussi pour but de demander

au gouvernement de la Sublime-Porte d'intervenir auprès des puissances pour obtenir d'elles la reconnaissance du prince Ferdinand. En ce qui touche ce point particulier, la note n'eut pas d'effet, mais le résultat obtenu, quoique partiel, n'en était pas moins considérable. Il contenait d'abord une reconnaissance implicite par la puissance suzeraine de l'état de choses actuel en Bulgarie et témoignait de la bienveillance du Sultan pour la principauté et pour la nation bulgare ; enfin, il sanctionnait en quelque sorte les droits, contestés par les Serbes et les Grecs, de la nationalité bulgare en Macédoine. La vive opposition faite par le patriarcat œcuménique et le royaume de Grèce, ne servit qu'à rendre plus brillant le succès de la politique bulgare. Il faut aussi reconnaître que la conduite du Sultan fut fort sage, puisqu'en donnant satisfaction aux Bulgares sur un sujet d'ordre intérieur, il put éluder la première partie de leurs demandes et éviter ainsi de soulever une question internationale.

Les résultats obtenus dans les affaires intérieures, l'ouverture de nouvelles lignes ferrées, la conclusion d'un emprunt de trente millions, le développement progressif de l'armée, l'équilibre du budget établi pour l'exercice courant sont autant de preuves de la vitalité en même temps que de la sagesse de la nation bulgare.

Elle ne demande à l'Europe que le droit de se gouverner elle-même et de conduire librement ses affaires sans ingérence étrangère de quelque côté qu'elle vienne ; que l'Europe se rende à ces désirs, qu'elle renonce à son attitude dédaigneuse et méfiante, elle n'aura certainement qu'à s'en louer, et ce n'est pas de la Bulgarie

que partiront les étincelles qui doivent, dit-on, mettre tôt ou tard le feu aux poudres accumulées en Europe. **La Bulgarie aux Bulgares** : telle est la véritable et la seule solution de la question orientale.

TROISIÈME PARTIE

ETHNOGRAPHIE

CHAPITRE IX

LA NATION BULGARE

I. — Caractères de la race bulgare

Le territoire décrit dans les deux premiers chapitres est habité par les Bulgares, qui constituent une des branches de la grande famille slave.

On sait que les autres nations slaves sont : les *Russes* (ayant pour variétés les *Russes blancs* et les *Petits-Russiens* ou *Ruthènes*), les *Polonais*, les *Tchèques* (avec les *Slovaques*), les *Vendes* de Lusace, les *Serbo-Croates* et les *Slovènes*.

La race slave, moins nombreuse que les races latine et germanique (en comprenant, dans cette dernière, les Scandinaves) compte 85 millions d'âmes, réparties très inégalement entre la Russie, l'Autriche-Hongrie, l'Allemagne et les divers États de la Péninsule des Balkans.

Par un phénomène dont on retrouve plusieurs autres exemples dans l'histoire des nationalités européennes, les Bulgares doivent leur nom à un peuple étranger à

8

la fois à la grande race dont ils font partie et au pays qu'ils habitent.

Les Bulgares primitifs étaient une tribu de souche finnoise dont, au VIIe siècle, une fraction quitta les bords de la Volga, qu'elle habitait d'abord pour venir s'établir au sud au Danube où elle rencontra une population en majorité slave ou tout au moins slavisée.

Nous avons vu, dans la partie relative à l'histoire des Bulgares comment leur chef *Asparoukh* réunit sous son autorité plusieurs tribus slaves et en constitua un État qui prit le nom des conquérants. Mais ceux-ci, au nombre de 50,000 environ, furent absorbés dans la masse du peuple soumis dont la culture était certainement bien supérieure, par suite du contact avec la civilisation byzantine et de la fusion avec les populations indigènes hellénisées. Dès le milieu du IXe siècle, tous les Bulgares comprenaient le slavon et bientôt après cessaient de parler leur propre langue. A partir de cette époque, l'État bulgare est exclusivement slave et la nation s'est toujours, à bon droit, considérée comme telle.

La formation de la nationalité bulgare présente, en somme, une grande analogie avec celle de la nationalité française. De même que nous voyons chez nous trois races superposées, la race indigène celtique formant le fond de la population, la race latine, ayant donné sa civilisation et sa langue et, enfin, la race franque, la race conquérante qui, après la chute du pouvoir romain donne aux peuples de la Gaule leur organisation politique et leurs premiers rois, de même, nous trouvons en Bulgarie la race indigène, thrace sans doute qui, déjà décimée par les invasions et les émigrations, fut, malgré

la supériorité de sa culture intellectuelle, absorbée par les Slaves qui vinrent ensuite occuper le pays; enfin, la race bulgare qui, bien que conquérante, se fond dans la population primitive et en prend la langue et les mœurs après lui avoir donné son premier chef et son nom.

Les Russes nous offrent un autre exemple du même fait, puisqu'ils doivent leur nom à une tribu scandinave, les *Ruotsi*, et pourtant personne n'a jamais songé à leur contester la nationalité slave, pas plus que le caractère latin aux Français.

Tout d'ailleurs chez les Bulgares, langue, mœurs, croyances, les fait reconnaître pour Slaves.

Les Bulgares sont en général de taille moyenne, fortement bâtis. Le visage est d'un bel ovale, le front proéminent, le nez plutôt droit que recourbé. Les sourcils sont bien fournis, la chevelure fine et rarement foncée.

L'explorateur autrichien Kanitz considère comme un héritage de leurs ancêtres finnois les pommettes saillantes et les yeux peu fendus qu'il a remarqués chez beaucoup de Bulgares. Ce serait, du reste, le seul caractère *touranien* que l'on ait signalé chez les habitants actuels de la Bulgarie.

Le plus beau type de visage se trouve dans le Balkan occidental, où, par suite de leur position, les Bulgares ont pu se conserver sans mélange.

Les femmes sont de taille moyenne et possèdent d'assez jolis traits quand elles sont jeunes. Malheureusement elles se fanent vite et leur beauté ne résiste pas aux durs travaux auxquels elles sont, comme toutes les femmes slaves, assujetties après leur mariage.

Considéré au point de vue moral et intellectuel, le Bulgare possède de grandes qualités. Bien qu'ayant l'esprit moins vif que ses voisins grecs et roumains, il a cependant l'intelligence ouverte. Mais ce qui domine en lui, c'est la volonté, la persévérance, l'amour du travail. Non seulement son pays, mais toute la péninsule des Balkans portent les marques de son industrieuse activité. Les Bulgares sont les meilleurs et presque les seuls cultivateurs de l'ancien empire ottoman. Ils ont changé certaines parties de la plaine méridionale du Danube en de vastes champs de maïs et de blé, rivalisant avec ceux de Roumanie, bien qu'ils n'aient malheureusement encore à mettre au service de cette remarquable aptitude agricole que des instruments rudimentaires.

Ils ne réussissent pas moins dans l'industrie et même dans les arts, celui des constructions spécialement. Des églises, des ponts, quelquefois très remarquables, témoignent de leur habileté sous ce rapport.

Le côté sérieux et pratique domine donc dans le caractère du Bulgare. Aussi est-il généralement froid, concentré, même taciturne. Dans les régions méridionales, où l'oppression a plus durement pesé sur lui, il a même l'air malheureux et triste. Mais dans la plaine du Nord et dans les villages reculés des montagnes, où il a eu moins à souffrir, il est d'un naturel plus gai et plus porté au plaisir.

La moralité des Bulgares est très bonne; laborieux et économes, ils pratiquent toutes les vertus domestiques.

Leur nature essentiellement pacifique les porte à la résignation et ils ont subi le joug turc plus longtemps et plus patiemment que les autres peuples de la pénin-

sule. Mais ils ne sont pas pour cela dénués de courage, et pendant la guerre turco-russe, où les bataillons bulgares combattirent vaillamment à *Eski-Zagra* et à *Chipka*, comme pendant la campagne contre la Serbie, ils ont montré qu'ils étaient encore dignes des compagnons des anciens tsars, qui portèrent plusieurs fois leurs armes jusque sous les murs de Byzance.

La domination turque a, chez les Bulgares comme chez les Serbes, détruit toute espèce de distinction de classe et nivelé complètement la société. Aussi la nation bulgare possède-t-elle actuellement, même sous un gouvernement monarchique, une égalité absolue. Le clergé seul a de tout temps conservé certains privilèges.

Dans les cités danubiennes, les Bulgares sont surtout marchands ou artisans ; sur les plateaux et dans les villes des Balkans, ils se livrent à diverses industries ou à l'élève du bétail, mais dans la plaine ils sont exclusivement agriculteurs.

Sous la domination turque, peu de Bulgares naturellement pouvaient embrasser des carrières libérales, à l'exception de l'état ecclésiastique ou monacal, et plus tard, du professorat ; mais depuis le rétablissement de l'autonomie de leur pays, un grand nombre de jeunes gens se destinent aux professions intellectuelles qui, grâce aux nouvelles institutions, leur offrent des chances d'avenir. On pourrait même craindre que la tendance qui pousse les jeunes gens vers le barreau, l'administration ou la politique, ne finisse par nuire au développement économique du pays, en détournant la classe la plus instruite de l'industrie, du commerce et de l'agriculture, carrières dans lesquelles son intervention serait des plus utiles.

Dans les campagnes de Bulgarie, la famille, comme chez tous les Slaves du Sud, a conservé une organisation patriarcale. Le mariage des fils ne les éloigne pas de la maison paternelle. Dans la ferme bulgare, autour de la maison du chef de la famille, s'élèvent celles des fils et quelquefois des gendres.

Cette constitution antique de la famille a certainement contribué à conserver et à développer les qualités domestiques des Bulgares, et, dans l'état actuel du pays, la solidarité entre les parents a dû beaucoup aider à leur prospérité. Mais on peut se demander si, dans un état social plus avancé, cette organisation laisserait se développer, d'une façon suffisante, la liberté et l'esprit d'initiative, conditions indispensables de tout progrès sérieux.

Il ne nous est pas possible d'entrer dans le détail des mœurs des Bulgares. Nous croyons ne pouvoir mieux faire à ce sujet que de renvoyer au remarquable ouvrage de M. Kanitz, *la Bulgarie danubienne et le Balkan*, où l'on trouvera ces questions traitées de la façon la plus complète et la plus intéressante. Le récit de voyage de M. de Lavelaye, « En deçà et au delà du Danube », publié dans la *Revue des Deux Mondes* en 1886 et paru depuis en volume, contient aussi de nombreux détails de mœurs.

Nous passons aussi ce qui a trait au travail des Bulgares, nous réservant d'en parler dans le chapitre consacré à l'industrie et au commerce.

II. — Importance numérique et étendue territoriale de la race bulgare.

Maintenant que nous avons fait connaissance avec la

population de la Bulgarie, nous allons rechercher quelle est l'importance de cette population, comme nombre d'habitants et comme superficie habitée.

Les renseignements à ce sujet sont nombreux, mais malheureusement peu exacts et souvent contradictoires.

En effet, une partie importante de la population bulgare se trouve encore sous la domination directe de la Turquie, et l'on sait que, par suite du défaut d'état civil régulier et de recensements officiels, les données sur la population de l'empire ottoman, surtout en ce qui concerne les chrétiens, sont très indécises.

Les autorités ecclésiastiques seules tiennent compte de la population chrétienne, mais ici intervient une cause d'erreur encore plus grave. Le clergé grec est encore maître presque absolu de l'église orthodoxe dans les provinces restées soumises au Sultan. Or, personne n'ignore les prétentions helléniques sur la Macédoine. Les popes grecs ont donc tout intérêt à faire passer pour hellène la plus grande partie possible de la population de cette province.

Depuis le moment où l'on a commencé à s'occuper de la nation bulgare, c'est-à-dire tout au plus depuis trois quarts de siècle, les appréciations sur son importance numérique ont varié dans la proportion de 1 à 10. L'historien et philologue tchèque *Schafarick*, vers 1830, ne connaissant encore de Bulgares que ceux qui habitaient entre le Danube et les Balkans, en comptait 600,000, tandis qu'en 1856, des députés bulgares, appelés à Constantinople pour le règlement des questions religieuses, évaluaient à 7,000,000 le nombre de leurs compatriotes.

On ne peut donner de chiffre précis qu'en ce qui concerne la Principauté. Sur les 3,154,375 habitants qu'accuse un recensement tout récent (1888), 2,320,000 appartiennent à la race bulgare.

Le groupe de population bulgare le plus important en dehors des limites de la Principauté est celui de la Macédoine, au sujet duquel les appréciations varient de 1 à 2 millions et pour lequel on peut accepter un chiffre moyen de 1,500,000 âmes.

Pour les autres fractions de la population bulgare, nous trouvons dans l'introduction de l'*Histoire de la littérature*, de Marinov (1887), les chiffres suivants dont nous rapprochons ceux donnés par M. Jirestchek dans son *Histoire des Bulgares* (1876).

		Marinov.	Jiretschek.
		—	—
Turquie...	Macédoine	1.400.000	
—	Vilayet d'Andrinople.	600.000	
Serbie.....	Départements de Nich, Vrania, etc................	200.000	
—	Département de Kraïna.....	86.000	
Roumanie..	Dobroudja...............	240.000	
—	Intérieur................	50.0000	400.000
Russie.....	Gouvernement de Kherson et Tauride	97.000	97.032
—	Bessarabie........	50.000	50.000
Hongrie...	Banat et Transylvanie.	50.000	26.000

Si nous additionnons ces chiffres en en défalquant toutefois ceux qui concernent l'intérieur de la Roumanie, la Russie et la Hongrie, nous obtenons un total de 2,520,000 âmes qui, ajouté aux 2,320,000 Bulgares de

la Principauté, donne une somme de 4,840,000 (1) personnes, constituant un groupe compact de population bulgare. Nous ne pensons pas qu'il y ait lieu de faire entrer en compte les Bulgares de la rive gauche du Danube qui, sans liaison avec la masse de leurs compatriotes et le plus souvent disséminés au milieu de races différentes, doivent être considérés comme perdus pour leur nationalité.

En partant de la mer Noire, et en laissant de côté la Dobroudja où toutes les races se trouvent mélangées, la limite septentrionale du territoire occupé par la race bulgare est formée par le cours du Danube qui la sépare des Roumains, et elle suit ce fleuve jusqu'au Timok, renfermant dans ce trajet une petite enclave de population roumaine à l'ouest de Vidin.

A partir de l'embouchure du Timok, la limite occidentale qui, suivant une direction générale du nord au sud sépare les Bulgares des Serbes, est très difficile à établir, car les renseignements sur cette question sont tous très différents suivant la nationalité ou les sympathies de leurs auteurs.

L'ouvrage serbe *Srpska Zemlià* (la terre serbe), publié en 1882, fait naturellement la part belle à la race serbe. Non seulement il nie absolument l'existence de Bulgares dans le royaume, mais il donne à l'est, comme limite aux Serbes les lignes de partage orientales des bassins du Timok et de la Morava méridionale, ce qui les fait légèrement empiéter sur la Bulgarie et leur attribue entre autres la ville de Trn. Au delà il pro-

---

(1) Nous devons noter cependant qu'une géographie bulgare (Otetchestvenna géografia — 1881) ne parle que de 3,400,000 Bulgares. Plusieurs autres ouvrages, par contre, portent ce chiffre à 5,000,000.

longe la limite suivant la ligne de partage entre la Strouma et le Vardar jusqu'à la Stroumitsa, puis sur la rive droite du Vardar par la ligne de partage méridionale de la Tcherna-Rêka jusqu'auprès de Kastoria. L'auteur attribue ainsi aux Serbes plus de la moitié de la Macédoine avec les villes de Skopié (Uskub), Bitolia (Monastir), Vêles (Keupreuli), Okhrida, etc.

Un autre auteur, M. *Spiridion Goptchevitch*, l'un des plus ardents champions des revendications serbes sur la Macédoine, va encore plus loin, puisqu'il attribue à la race serbe toute la population slave de ce pays jusques et y compris Salonique.

Ces prétentions sont évidemment exagérées et sont du reste contredites par tous les autres documents. Parmi ceux-ci les plus connus sont les cartes de Lejean et de Kiepert, auteurs qui, en raison de leurs nationalités, peuvent être considérés comme impartiaux.

D'après le dernier, la limite des deux races suivrait d'abord le cours inférieur du Timok, puis se dirigerait vers le mont Ozren près d'Alexinats et de là vers Nich qui se trouverait juste sur les confins. Au delà ce ne seraient plus les Serbes, mais les Albanais qui deviendraient voisins des Bulgares.

D'après Lejean, la ligne séparative passerait encore plus à l'ouest, tout près d'Alexinats et suivrait ensuite la chaîne du Yastrebats entre la Toplitsa et la Rasina. Sous la domination turque, du reste, Nich et ses environs étaient considérés comme bulgares, et se trouvaient compris dans les divisions administratives de la Bulgarie. Dès la création de l'exarchat bulgare, les diocèses de Nich et de Pirot, lui furent soumis. On voit donc que, selon l'hypothèse de beaucoup la plus vraisemblable, loin que les Serbes aient quelque territoire

à réclamer aux Bulgares comme ils auraient voulu le faire en 1885, ce seraient plutôt ces derniers qui auraient des droits à faire valoir sur les départements de Pirot et de Nich (1).

Au delà de Vrania, la limite suit à peu près la Tcherna-Gora ou Kara-Dagh, la chaîne du Char, et ensuite le Drin-Noir jusqu'au lac d'Okhrida. Dans toute cette partie, les nationalités albanaise et bulgare s'entremêlent fréquemment et rendent la ligne séparative très irrégulière; mais la plupart des documents sont d'accord sur son tracé général.

Dans la région au sud des lacs d'Okhrida et de Prespa, la rencontre des trois races, bulgare, albanaise et grecque, et la présence d'enclaves de populations turques et macédo-roumaines (Tsintsares) rendent impossible toute délimitation précise. On peut seulement dire qu'en moyenne la limite méridionale de la race bulgare sur ce point serait une ligne allant de Kastoria vers Salonique.

Un ouvrage publié à Philippopoli en 1888, *La Macédoine considérée aux points de vue historique, ethnographique et philologique*, par *Ofeïcoff* (2), ouvrage qui s'occupe presque exclusivement de la rivalité des Serbes et des Bulgares au sujet de cette province, montre par de nombreux exemples tirés des dialectes de la Macé

---

(1) Nous ne voulons pas dire par là, bien entendu, que nous approuvions les revendications que pourraient émettre quelques Bulgares su ces territoires maintenant incorporés à la Serbie. Nous pensons au contraire qu'il y a plus d'intérêt pour la Bulgarie à vivre en bonne intelligence avec sa voisine qu'à posséder quelques districts d'une nationalité douteuse.

(2) Pseudonyme de M. *Chopov*, secrétaire général de l'exarchat bulgare.

doine septentrionale et par des documents historiques de toutes les époques, que les pays au sud du Char, notamment les villes d'Uskub, Prilep, Okhrida, sont bulgares et ont toujours été considérés comme tels. Nous ne faisons qu'esquisser ici ce sujet important, nous réservant de l'examiner en détail plus tard.

Les Grecs prétendent aussi à la priorité en Macédoine et peuvent baser leurs affirmations sur l'influence exercée par eux sur la population entière au moyen de l'église et de l'école, longtemps exclusivement entre leurs mains. Mais, en réalité, la race grecque, essentiellement maritime et commerçante, n'a occupé dans cette région, comme dans toute la péninsule des Balkans et en Asie Mineure, que les îles, les côtes et quelques villes importantes de l'intérieur. Elle ne s'est répandue sur la totalité d'une région que lorsque celle-ci, et c'est le cas pour la Grèce actuelle et pour la péninsule de Chalcidique, était assez étroite et découpée pour se trouver, en fait, entièrement maritime.

En Macédoine donc, la campagne intérieure est exclusivement peuplée de Bulgares; mais ceux-ci, sauf dans la ville de Salonique, où ils sont, du reste, très peu nombreux, n'atteignent jamais le bord de la mer.

La limite méridionale de leur race passe à Vodena, Salonique, Sérès, Drama, puis remonte vers le Rhodope.

A partir de ce moment, on entre dans le territoire turc par excellence, et les trois races se trouvent complètement mélangées. D'après la carte de Kiepert, la ligne au sud de laquelle ne se trouvent plus d'agglomérations bulgares couperait la Maritsa à Demotika, puis redescendrait le long de la rive gauche de ce fleuve jusque dans le voisinage de la mer, pour remon-

ter ensuite au nord est de Rodosto, passer par Visa et rejoindre le rivage de la mer Noire vers le golfe de Bourgas. Lejean fait passer cette limite un peu plus au nord ; mais celle de Kiepert doit être plus voisine de la vérité, car un annuaire bulgare pour 1888 (qui considère comme bulgare la moitié du vilayet d'Andrinople) signale l'existence d'écoles bulgares dans les *cazas* (arrondissements) de Bounar-Hissar, Ouzoun-Keupri et Demotika, situés au sud de la limite de Lejean, et même à Dédé-Agatch, sur la mer Égée. Il existe aussi une sorte de colonie bulgare assez importante dans le voisinage immédiat de Constantinople. On compte trente-cinq villages de cette nationalité dans les Kazas de Tchataldji, Silivri et Tchorlou. Le territoire bulgare embrasserait donc non seulement la principauté actuelle de Bulgarie, y compris la Roumélie orientale, mais encore la partie septentrionale de la Thrace (vilayet d'Andrinople), la plus grande partie de la Macédoine (vilayets de Salonique et de Bitolia ou Monastir) et une petite partie du royaume de Serbie.

Mais la race bulgare n'habite pas seule cette vaste étendue, bien qu'elle forme partout la majorité de la population. On y trouve encore en plus ou moins grand nombre des *Turcs*, des *Grecs*, des *Tsintsares* ou *Macédo-Roumains*, enfin des *Juifs* et des *Tsiganes*, ces derniers ne formant d'ailleurs pas d'agglomérations spéciales, mais se trouvant répandus sur tout le pays.

Lorsque nous étudierons à part chacune des régions politiques du pays bulgare, nous examinerons l'importance des diverses populations dans chacune d'elles. Nous allons seulement ici dire quelques mots de leurs caractères généraux.

On peut faire remarquer tout d'abord que, dans les pays dépendant ou ayant dépendu de l'empire ottoman, les races diverses, lorsqu'elles habitent une même région, ne sont pas mélangées, mais juxtaposées. Dans la plupart des cas on les trouvera réparties dans des villages différents; mais lorsqu'elles sont réunies dans la même localité, ce qui arrive surtout dans les villes ou dans les bourgs importants, elles habitent presque toujours des quartiers distincts.

Jusqu'en 1878, sur le territoire actuel de la principauté de Bulgarie, existait une importante population **turque.** Toute la zone située à l'est d'une ligne allant de Choumla à Silistrie était, sauf sur les rives de la mer Noire, presque exclusivement ottomane. Dans les villes importantes, surtout dans les places fortes du Danube, se trouvaient de nombreux habitants turcs que le gouvernement avait, dès la conquête, pris soin d'y attirer pour en faire les gardiens de cette ligne de défense naturelle de l'empire.

En Thrace ils étaient répandus dans presque tout le pays, sauf dans la région des Balkans.

En Macédoine ils n'ont formé d'agglomérations importantes qu'aux environs des principales villes : Salonique, Monastir, Veles, Séres, Drama, etc.

Mais depuis que la guerre de 1878 a rendu l'indépendance à la majeure partie des pays bulgares, les Turcs abandonnent en grand nombre les endroits où ils ont cessé d'être les maîtres et où leur orgueil de race, soutenu par le fanatisme religieux, les empêche de vivre en devenant les égaux des chrétiens. Le même phénomène s'est produit, du reste, en Grèce et en Serbie, lorsque ces pays ont cessé d'être des provinces turques.

La population musulmane des pays bulgares comprenait, avec les Turcs, trois autres éléments distincts : les *Tatares*, les *Tcherkesses* ou *Circassiens* et les *Pomaks* (Bulgares musulmans).

Les **Tatares**, de même race que les Turcs, furent d'abord établis au XVe siècle en Thrace, où ils fondèrent la ville de Tatar-Bazardjik. Dans la seconde moitié de notre siècle, plusieurs milliers de leurs compatriotes arrivèrent de Crimée et furent répartis sur toute l'étendue de la Bulgarie danubienne.

Malgré leur nom et leur mauvaise réputation, ces Tatares étaient des gens pacifiques, laborieux, intelligents, possédant les qualités des Turcs, sans en avoir les défauts.

Il en était tout autrement des **Circassiens** qui, fuyant la domination russe, avaient quitté le Caucase en 1864 et avaient demandé asile aux Turcs, leurs coreligionnaires, quoique de race très différente.

Un grand nombre de familles tcherkesses furent cantonnées dans les environs d'Andrinople, de Choumla, de Nich, de Sofia et tout le long du Danube. Le nombre de ces colons fut de 150,000 à 200,000 personnes. Mais ensuite la Porte, qui voulait les faire servir à sa politique, leur imposa, malgré leur résistance, d'autres résidences où les musulmans étaient moins nombreux, comme les rives du Timok, frontière serbe, et les vallées du Balkan. Les Bulgares, qui durent supporter toutes les charges de cette colonisation, eurent grandement à souffrir des méfaits de ces tribus barbares dont le brigandage était la seule occupation.

Les Tcherkesses eux-mêmes s'étaient vus, dès leur arrivée et, par suite de la négligence de l'administration

turque, en proie à une affreuse misère qui en fit périr un grand nombre.

Après la guerre turco-russe, Tatares et Tcherkesses disparurent des pays émancipés.

Il ne faudrait pas confondre les **Pomaks** avec les Turcs, avec lesquels ils n'ont de commun que la religion. Ce sont des Bulgares dont les ancêtres, lors de la conquête, ont embrassé l'islamisme par crainte ou par intérêt. Ils sont, d'ailleurs, restés bulgares par les mœurs et la langue, et dans leur costume, ils ne se distinguent de leurs compatriotes chrétiens que par le turban.

Il convient de remarquer, et cela à l'honneur du caractère bulgare, que, contrairement à ce qui s'est passé en Bosnie et en Albanie, où les habitants qui acceptèrent la foi des vainqueurs reçurent en même temps leur fanatisme, en l'exagérant même, et devinrent les plus cruels ennemis de leurs compatriotes restés fidèles au christianisme, en Bulgarie, les indigènes devenus musulmans continuèrent souvent à vivre en bonne intelligence avec leurs frères de race et de langue.

Les Pomaks habitent principalement dans la Bulgarie septentrionale, les territoires compris entre l'Isker et l'Osem, au pied des contreforts du Balkan. Dans la Bulgarie du sud, ils se trouvent en assez grand nombre dans le Rhodope, près de la frontière turque, où ils ont opposé pendant plusieurs années une vive résistance aux autorités chrétiennes.

Le nombre total des Bulgares mahométans n'est guère que de 60,000.

Ainsi que nous l'avons dit, la population **grecque** habite exclusivement les côtes de la région que nous étudions et quelques grandes villes importantes de l'in-

térieur, notamment Philippopoli et Stanimaka. La race hellénique a possédé longtemps dans les pays bulgares, et possède encore en partie, une influence bien supérieure à celle que pourrait lui procurer son importance numérique, car elle ne doit pas compter plus de 150,000 âmes, tant dans la Principauté que dans les provinces bulgares de la Turquie. Cette influence intellectuelle et morale date des temps les plus reculés, de l'époque où les Slaves et les Finno-Bulgares, arrivant dans la péninsule, y trouvaient la civilisation grecque et s'instruisaient à l'école des Byzantins. Après la conquête turque, les Grecs de Constantinople surent conserver une situation privilégiée dont ils profitèrent pour se rendre complètement maîtres de l'Église orthodoxe et, par suite, des écoles, c'est-à-dire de tous les moyens d'instruction et d'éducation. Depuis la création d'écoles bulgares et surtout depuis que l'établissement d'un exarchat autonome a rendu l'Église bulgare distincte de l'Église grecque, cette influence a beaucoup diminué.

Le plus grand nombre des Grecs de Bulgarie se livrent au commerce et à la navigation. Les qualités propres de ce peuple intelligent et entreprenant, son habileté dans les affaires qui ne le cède à aucune des autres races de l'Orient, les relations que lui procurent les Grecs établis en grand nombre dans les villes commerçantes les plus importantes du Levant et de l'Europe, lui assurent la prépondérance dans ces professions.

Les **Tsintsares** ou **Macédo-Roumains**, de race latine comme les habitants du royaume de Roumanie, forment de petits groupes de population sur la lisière occidentale de la Macédoine, principalement aux envi-

rons de Monastir, d'Okhrida, de Prilep, de Séres, etc.

Ceux d'entre eux qui habitent les montagnes sont généralement pasteurs ; dans les villes, ils exercent avec une aptitude remarquable diverses professions industrielles, spécialement celles qui se rapportent au bâtiment.

En dehors des Tsintsares, la race latine est représentée en Bulgarie par quelques colonies roumaines venues de la Valachie et établies sur la rive droite du Danube. La plus importante, forte de 15 à 20,000 âmes, habite 26 villages des environs de Vidin ; les autres se trouvent près de Rahovo et de Nikopoli.

Les **Israélites** sont assez nombreux dans toutes les villes de Bulgarie et de Macédoine. Ainsi, Salonique en compte jusqu'à 70,000, Sofia 4,200, Philipopoli et Roustchouk environ 2,000, etc. Presque tous sont originaires de l'Espagne, d'où leurs ancêtres s'expatrièrent au XVIe siècle, et dont ils parlent encore généralement la langue.

Comme dans tous les pays, la plupart de ces Israélites se livrent au commerce ou aux opérations de banque et de change. Quelques-uns, cependant, exercent une industrie. Ils habitent encore dans toutes les villes un quartier spécial, aux rues étroites, aux maisons malsaines, rappelant le Ghetto des cités italiennes du moyen âge.

Les **Tsiganes** sont les frères de race de ces vagabonds, connus en France sous le nom inexact de *Bohémiens*. Comme eux, ils sont en majorité nomades et exercent les professions de rétameurs, maréchaux ferrants, saltimbanques. On en trouve cependant, en

Bulgarie, de sédentaires; certains villages en comptent jusqu'à 70 familles. Ces derniers sont fréquemment maquignons, métier pour lequel ils ont une aptitude toute spéciale, ou bien forgerons, quelquefois même cultivateurs.

Les Tsiganes sédentaires ont adopté l'islamisme, mais le pratiquent avec très peu de ferveur et d'exactitude; ils ont presque oublié leur langue maternelle et se servent à la fois du turc et du bulgare.

CHAPITRE X

LANGUE ET LITTÉRATURE BULGARES

I. — Langue bulgare.

La langue bulgare appartient à la famille slave, elle se ressent même très peu de la diversité des races qui ont donné naissance à la nation bulgare actuelle. Quelques particularités communes au roumain et à l'albanais comme la présence des voyelles sourdes, l'usage de l'article à la fin des noms, l'absence de l'infinitif (1), ont été rapportées à la langue parlée par les habitants primitifs appartenant à la famille thrace, mais on n'a, par contre, pu découvrir aucun reste authentique de l'idiome finnois, parlé par les compagnons d'Asparoukh.

La grammaire bulgare est essentiellement slave et si le vocabulaire est, à la vérité, très impur, cela n'est

(1) L'infinitif existe bien en roumain, mais il y est très rarement employé; il manque au contraire complètement au grec moderne.

pas dû aux ancêtres des Bulgares, mais à leurs voisins et à leurs maîtres, aux Grecs et aux Turcs. Toutes les langues modernes de la péninsule, le roumain, le serbe, le néo-grec se trouvent du reste dans le même cas.

L'existence de la langue bulgare comme idiome littéraire remonte à la fin du IXe siècle, comme nous le verrons dans la seconde partie de ce chapitre. C'est le *vieux bulgare* qui est encore actuellement l'idiome liturgique des slaves orthodoxes et qui nous présente le plus ancien type connu de la famille slave. Sa place entre les langues slaves correspond ainsi, sous quelques rapports, à celle du latin dans la famille romane.

Le bulgare moderne diffère cependant du vieux bulgare, principalemont par la simplification de certaines formes grammaticales. Tandis que tous les autres idiomes slaves conservaient presque intégralement les flexions des noms et pronoms de l'ancienne langue, dont la richesse sous ce rapport était supérieure à celle du latin et ne le cédait que de peu au sanscrit, le bulgare se transformait dans le sens analytique comme les langues néo-latines et germaniques (1). Par contre, les flexions verbales se sont conservées beaucoup plus fidèlement que dans les autres dialectes slaves modernes.

Nous allons jeter un coup d'œil sur les principales particularités de la langue bulgare.

---

(1) Ce caractère analytique qui fait du bulgare la plus moderne des langues slaves, lui constitue une réelle supériorité sur les autres idiomes de la même famille. Si l'utopie d'une langue slave générale devait jamais se réaliser, c'est certainement le bulgare qui, malgré ses imperfections, serait le plus apte à la constituer.

L'alphabet dont on se sert habituellement pour l'écrire est essentiellement le même que celui de la langue russe. L'ancien alphabet de saint Cyrille, appelé ecclésiastique, dont le précédent est dérivé, n'est plus employé, en Bulgarie comme dans les autres pays orthodoxes, que pour les livres liturgiques et les inscriptions.

La plupart des écrivains contemporains rejettent quelques-unes des lettres russes et en ajoutent au contraire une ou deux autres, conservées de l'ancien alphabet; mais, aucun système fixe d'orthographe n'a encore été adopté; chacun écrit à sa guise, l'un se conformant strictement à la prononciation, l'autre prenant pour base l'étymologie ou même écrivant absolument au hasard.

La prononciation augmente encore cette confusion car elle varie beaucoup, surtout en ce qui concerne les voyelles, d'une localité à l'autre. La position de l'accent produit dans le langage populaire des modifications de sons d'autant plus incertaines qu'aucune règle ne détermine l'accentuation, qui change suivant les dialectes.

Ces imperfections s'expliquent, du reste, si l'on songe à l'état politique dont la Bulgarie n'est sortie, et en partie seulement, que tout récemment. Malgré les efforts faits depuis longtemps par les patriotes en faveur de l'instruction nationale, il ne pouvait exister de centre intellectuel assez important pour imposer et faire reconnaître à tous des règles uniformes de langage. Quoique parlé par un peuple bien plus avancé en civilisation, le roumain présente encore, en certains points, une confusion semblable.

En ce qui concerne les parties du discours, le bul-

gare se distingue de toutes les langues sœurs, par ce fait qu'il possède un article qui se place à la fin des mots, comme en roumain, en albanais et dans les langues scandinaves.

La déclinaison, ainsi que nous l'avons dit, s'est considérablement simplifiée. Au lieu des sept cas de l'ancien slavon (nominatif, génitif, datif, accusatif, vocatif, instrumental, locatif), le bulgare n'en a plus que quatre: nominatif, datif, accusatif, vocatif, encore les formes spéciales du datif et de l'accusatif sont-elles d'un emploi très rare.

Il est à remarquer que le vocatif, complètement rejeté par les langues occidentales (même par celles qui ont gardé d'autres cas, comme l'allemand et le néerlandais), s'est trouvé, au contraire fidèlement conservé par les langues du sud-est, le roumain, le bulgare, le grec moderne, bien que ces langues fussent de familles différentes.

L'adjectif qualificatif possède, comme en russe et dans l'ancienne langue slavonne les deux formes, définie et indéfinie, mais restreintes au masculin singulier.

La conjugaison est, au contraire, beaucoup plus complète en bulgare qu'en russe. Elle a conservé l'imparfait et le passé défini de l'ancien slavon et possède un mode conditionnel qui lui est particulier. Mais une singularité que le bulgare partage seulement parmi les langues indo-européennes avec le grec moderne et l'albanais est l'absence complète de l'infinitif. Dans toutes les phrases où une autre langue emploierait ce mode, il est remplacé par une proposition incidente précédée d'une conjonction. La même tournure est, du reste, presque constamment prise en serbe et en roumain, langues qui possèdent cependant un infinitif. C'est une des particu-

larités que l'on attribue à l'influence de la race indigène primitive.

Nous avons déjà dit que le vocabulaire bulgare est très impur. Il contient surtout un nombre considérable de mots turcs. Tous les termes relatifs à l'administration, à la justice, aux impôts, la plupart des noms de métiers et même ceux d'un grand nombre d'objets d'usage domestique sont turcs. Le langage populaire contient aussi beaucoup de locutions, d'adverbes, d'interjections, provenant de la langue des anciens maîtres de la Bulgarie.

La langue grecque a contribué également, pour une certaine part, à la constitution du vocabulaire usuel bulgare. Les mots se rapportant à la religion ou à l'enseignement lui appartiennent en grande partie.

Enfin il est presque inutile de faire remarquer que, parlée par un peuple qui n'a que depuis peu d'années accès à la civilisation occidentale, la langue bulgare a dû, pour se mettre au niveau des autres idiomes cultivés, adopter pour toutes les idées nouvelles, dans l'ordre moral, comme dans l'ordre scientifique ou industriel, les termes en usage dans les langues occidentales, notamment un grand nombre de mots français et russes.

Mais si, dans son ensemble, le vocabulaire bulgare est fortement altéré par les éléments étrangers qu'il contient, à ne considérer que le fond purement slave, le bulgare est de tous les idiomes modernes de cette famille celui qui a le moins modifié la forme des mots de l'ancienne langue.

Il n'a, sous ce rapport, de rival que le russe, qui lui est même inférieur. Les vocabulaires de ces deux lan-

gues sont, du reste, extrêmement ressemblants, surtout au point de vue de la langue écrite, la prononciation étant bien plus sujette aux variations.

Le Bulgare a conservé l'usage, dans l'intérieur des mots, des lettres appelées *grand ière* et *petit ière* (ou dans les grammaires russes, *signe fort* et *signe doux*), auxquelles il donne un son semblable à celui de l'*e* sourd du français dans *me, te*. Ces lettres sont remplacées en russe par Q et E. La lettre *ious* qui, en paléo-slave, était une nasale, et qui, dans les autres langues slaves, est habituellement remplacée par *ou* (1), est restée en bulgare, mais a pris également le son de l'*e* sourd, sauf dans certaines terminaisons verbales, où elle se prononce *a*. Quelques dialectes macédoniens ont conservé l'ancienne nasale. Les autres sons de la langue bulgare sont communs à toutes les langues slaves.

Comme tous les idiomes longtemps privés de vie littéraire, le bulgare se trouve fractionné en un nombre infini de dialectes possédant les mêmes caractères généraux, mais différant par la prononciation de certaines lettres, la position de l'accent tonique et surtout l'usage d'un plus ou moins grand nombre de mots étrangers.

Les dialectes de la Bulgarie danubienne et ceux de la Roumélie présentent peu de divergences. Ce sont eux qui ont donné naissance à la langue littéraire. On trouve des différences plus considérables dans ceux du bassin de Sofia (dialecte des *Schopes*) et de la Macédoine. Ces derniers offrent quelques particularités qui les rapprochent du serbe, par exemple la vocalisa-

---

(1) Sauf en polonais où cette lettre a gardé sa prononciation nasale (on). Elle est représentée par un *a* avec une cédille.

tion fréquente de la consonne *l* (p. ex. : *Bougarin*, bulgare, au lieu de *Blgarin*) ; mais ils n'en appartiennent pas moins à la langue bulgare dont ils possèdent les caractères distinctifs, tels que l'usage de l'article et l'absence des désinences casuelles.

II. — Littérature bulgare.

L'origine de la littérature bulgare se trouve dans les travaux évangéliques des saints *Cyrille* et *Méthode*. C'est, en effet, dans la langue des Slaves établis dans leur pays d'origine, en Macédoine, que ces apôtres ont traduit les saintes Écritures. Cette langue, qui était destinée à devenir l'idiome religieux de tous les Slaves orthodoxes, était d'abord exclusivement désignée sous le nom de *slovène* (dont nous avons fait *slave*) ; mais, dès le Xe siècle, on trouve chez les auteurs grecs la dénomination de langue *bulgare* employée concurremment avec la première et avec la même signification.

Après la mort des deux saints, leurs disciples, chassés des régions slaves de l'Ouest, théâtre de leurs premiers travaux, vinrent en Bulgarie, pays dont quelques-uns d'entre eux, notamment le plus illustre de tous, *Clément*, étaient originaires. Grâce à l'accueil qu'ils reçurent du tsar Boris et surtout de Siméon, prince doté d'une culture intellectuelle rare à cette époque et littérateur lui-même, ils purent donner un développement considérable aux lettres slaves qui, moins d'un siècle après leurs premiers commencements, avaient presque atteint le niveau des littératures grecque et latine de la même époque. Mais le mouvement littéraire ne sortit pas de l'Église. Tous les écrivains, parmi

lesquels les plus connus furent l'évêque *Constantin*, *Jean* l'exarque, le prêtre *Grégoire*, lui appartenaient. Leurs œuvres sont presque toujours des recueils de sermons, des vies de saints, des traductions des écrits des Pères grecs, rarement des travaux de philosophie ou de dialectique.

Ce caractère absolument religieux ne quitta pas l'ancienne littérature bulgare jusqu'au moment de sa disparition. Les controverses auxquelles donna lieu, au Xe et au XIe siècles, l'hérésie des Bogomiles ne firent que l'accentuer, tout en offrant un nouveau champ à l'activité des auteurs bulgares.

La littérature bogomile se distingua pourtant par une certaine originalité, car une grande partie de ses productions, quoique présentées sous la forme de récits bibliques, ne sont autres que des légendes populaires ou des traditions conservées du paganisme.

A partir du XIIIe siècle, au temps des tsars de Tirnovo, la littérature bulgare, sans perdre son caractère principal, donna cependant naissance à un certain nombre d'œuvres historiques ayant généralement le caractère de chroniques (lètopisi). Les travaux originaux prirent place plus fréquemment à côté des traductions du grec, toujours en honneur.

Quelque restreinte qu'elle fût, l'ancienne littérature bulgare n'en exerça pas moins une grande influence. La Bulgarie, la dernière venue parmi les nations slaves indépendantes d'aujourd'hui, fut alors l'initiatrice des peuples voisins. Sa langue devint l'idiome religieux et politique des pays orthodoxes, en se modifiant toutefois légèrement dans chaque contrée. Elle s'imposa même à la Roumanie daco-romaine, dont elle cacha longtemps la véritable nationalité. C'est donc à juste titre que l'on

donne souvent à la plus anciennement connue des langues slaves le nom de *vieux bulgare*.

Il semble que, mis à part le caractère profondément distinct des littératures orientales et occidentales du moyen âge, on puisse trouver plus d'une analogie entre les rôles et les destinées de la littérature bulgare et de la littérature romane ou provençale. L'une et l'autre, après avoir brillé d'un vif éclat avant celles des nations sœurs, après leur avoir servi d'inspiratrices et de modèles, disparurent en même temps que l'indépendance politique des peuples auxquels elles appartenaient.

Après la conquête ottomane, le dur régime imposé aux Bulgares par leurs vainqueurs ne favorisait guère les travaux intellectuels. Cependant les Turcs, considérant les indigènes comme des esclaves plus que comme des sujets, ne cherchèrent nullement à se les assimiler et ne firent rien pour supprimer leur langue.

Il est pénible de penser que ce furent des chrétiens, des Européens, qui entreprirent cette tâche. Les Grecs avaient su, après la conquête, conserver une situation prépondérante à Constantinople. Ils arrivèrent peu à peu à se rendre complètement maîtres de l'Église orthodoxe dans toute l'étendue de l'Empire ottoman et, comme conséquence, de toutes les écoles exclusivement entretenues par les communautés chrétiennes. Des évêques grecs remplacèrent partout les évêques bulgares, et leur langue prit la place du slavon non seulement dans la liturgie, mais encore dans l'enseignement de l'école. Le grec devenait de la sorte le seul idiome cultivé ; aussi tous les hommes ayant quelque instruction, les gens riches, les bourgeois des villes principales, prirent-ils l'habitude de parler cette langue et

parfois ils en arrivèrent à perdre le sentiment de leur propre nationalité. Ceux même qui continuaient à parler le bulgare l'écrivaient en caractères grecs. Il n'y a pas bien longtemps que l'on rencontrait encore, dans certaines villes des Balkans, des vieillards ayant conservé cette habitude. Les Bulgares établis à l'étranger étaient couramment comptés comme Grecs et se considéraient souvent eux-mêmes comme tels, et en Bulgarie, les hommes les plus éclairés, ne connaissant que la civilisation hellénique, croyaient ne pouvoir mieux faire que d'encourager la création d'écoles grecques. Cependant, vers la fin du siècle dernier, pendant le plus complet anéantissement de la nationalité bulgare, elle donne quelque signe de vie dans les œuvres de deux prêtres, le moine *Païsii* et l'évêque *Sophroni.*

Quoique la date de leurs travaux fasse de Païsii et de Sophroni les précurseurs de la renaissance littéraire bulgare, leur langue tient encore au vieux bulgare et conserve des formes grammaticales complètement disparues aujourd'hui.

Bien que les deux écrivains appartinssent à l'Église, leur plume ne se borna pas aux choses religieuses. C'est un sentiment tout patriotique qui porte Païsii à écrire son *Histoire du peuple, des tsars et des saints bulgares*, par laquelle il veut montrer que son peuple n'est pas inférieur aux nations voisines, et il est bien ainsi l'ancêtre de ces écrivains néo-bulgares, qui rechercheront dans l'histoire les souvenirs capables de ranimer le sentiment national chez leurs compatriotes. Sophroni se borne à raconter sa vie, mais ses mémoires sont un tableau saisissant de l'état misérable de son pays à la fin du XVIII[e] siècle, alors que la faiblesse du gouvernement de la Porte abandonnait les provinces aux exac-

tions des pachas et aux déprédations des brigands de toute espèce.

Mais en réalité, ce n'est que plus tard que commença, pour ne plus s'arrêter, le mouvement à la fois littéraire, pédagogique et politique qui devait amener la résurrection de la langue bulgare et exercer une influence considérable en faveur de l'autonomie religieuse et politique de la Bulgarie.

Les grands événements de la fin du XVIII[e] siècle et du commencement du XIX[e], les luttes de la Grèce et de la Serbie pour la liberté, n'avaient pas été sans écho dans la nation bulgare, surtout chez ceux de ses membres qui, à diverses époques, avaient quitté le territoire ottoman, et dont un grand nombre se trouvaient réunis dans diverses villes de Russie, de Roumanie ou d'Autriche.

Quelques-uns des riches négociants bulgares de Bucarest et d'Odessa, ayant échappé à l'hellénisation, se décidèrent à faire pour la défense de leur nationalité autant que les Grecs pour la leur propre. Non seulement ils encouragèrent par leur générosité la publication de livres et la fondation d'écoles, mais un certain nombre d'entre eux firent aussi œuvre d'auteur.

C'est un ouvrage bien modeste qui inaugura l'ère nouvelle de la littérature bulgare, un simple alphabet contenant des notions populaires de physique et d'histoire naturelle, publié en 1824 à Braschov (Kronstadt), en Transylvanie, par un médecin originaire de Kotel, *Pierre Béron* ou Bérovitch, le doyen de la renaissance bulgare.

Le mouvement, une fois commencé, ne cessa de s'accélérer et de s'étendre. Les écrivains et les livres se multiplièrent. En 1835, un progrès important fut ac-

compli par la fondation, à **Gabrovo**, de la première école bulgare, à laquelle s'ajoutèrent bientôt celles de *Koprivchtitsa, Svichtov, Karlovo*, etc. Dix ans après, il en existait au moins 53, dont 31 dans la Bulgarie danubienne, 18 en Thrace et 4 dans la Macédoine du nord-est. En même temps, trois imprimeries bulgares s'établissaient à Constantinople. (Il en avait existé précédemment à Salonique et à Smyrne.)

La littérature bulgare, pendant sa première période de renaissance, eut surtout un caractère pédagogique; il s'agissait de faire connaître au peuple sa langue et son histoire. Parmi les écrivains de cette époque, nous citerons *Neofite Rilski*, un prêtre à qui l'on doit la première grammaire bulgare et qui, joignant l'action au précepte, fut lui-même instituteur dans les écoles de Gabrovo et de Koprivchtitsa.

Nous ne pouvons omettre de mentionner ici le nom de *Veneline*, qui, bien qu'étranger à la Bulgarie par sa naissance et par la langue dans laquelle furent publiées ses œuvres, contribua puissamment, par ses travaux historiques et littéraires, à répandre la vérité au sujet de la nation bulgare.

Une fois les premières positions occupées, l'activité litéraire des Bulgares prit une nouvelle direction. La lutte à la fois politique et religieuse contre la prépondérance grecque donna naissance à de nombreux travaux historiques, à d'éloquents plaidoyers en faveur des droits des Slaves de la péninsule. La presse bulgare commença à se développer, et ses organes, parfois éphémères, publiés à Bucarest, Braïla, Constantinople, Salonique, combattirent activement pour la cause nationale.

L'un des écrivains les plus originaux de cette période

est *Georges Rakovski*, qui, successivement conspirateur, proscrit, voire même chef de haïdouks dans les Balkans, trouva cependant le moyen d'aborder avec une fécondité extraordinaire presque toutes les branches de la littérature. Dans ses travaux les plus importants, qui traitent d'histoire et d'ethnographie, on est obligé de reconnaître qu'une imagination exaltée par le patriotisme joue souvent un plus grand rôle que l'érudition.

Liouben Karavelov, *Slaveïkov*, *Botev*, méritent aussi d'être nommés parmi les représentants de la littérature politique. En dehors des œuvres de polémique et de la collaboration aux journaux, le premier de ces écrivains s'attacha aussi à la peinture des mœurs populaires ; le second se distingua par ses satires spirituelles contre la tyrannie phanariote. Botev, qui mourut en héros dans une tentative d'insurrection en 1876, a laissé des poésies d'une réelle valeur.

Citons encore pour terminer ce rapide tableau de la littérature bulgare contemporaine, *Kozlov*, dont les œuvres poétiques imitent les chants populaires et *Vazov*, l'un des plus brillants poètes contemporains ; enfin deux historiens, *Gabriel Krestovitch*, qui fut le dernier gouverneur de la Roumélie orientale, et surtout M. *Drinov*, dont les travaux ont une grande valeur scientifique, tandis que ceux de M. *Krestovitch* n'échappent pas complètement aux traditions de Rakovski.

Mais née depuis si peu d'années, on comprend que la littérature bulgare vive encore en grande partie sur les autres littératures européennes. La similitude du bulgare et du russe rend faciles les traductions de cette dernière langue qui sert tout naturellement de modèle à sa sœur, laquelle, par une étrange intervention semble

aujourd'hui sa cadette, après avoir été son aînée il y a des siècles.

L'influence française est aussi très sensible sur la jeune littérature bulgare, non seulement à cause de l'intérêt incontestable qu'excitent les œuvres des auteurs français dans tous les pays étrangers et surtout dans les pays slaves, mais aussi parce qu'un grand nombre de Bulgares, l'élite de la jeunesse intelligente de leur pays, complètent leur éducation dans les écoles de la France ou des pays de langue française.

L'instruction publique en Bulgarie avait suivi une marche progressive parallèle à celle du développement littéraire. La concession de l'autonomie religieuse obtenue en 1870, fit faire un pas énorme à l'enseignement bulgare, qui se trouva par le fait même substitué à l'enseignement grec dans les écoles dépendant des paroisses qui ressortissaient à l'Exarchat.

Les écoles eurent à l'égard de l'affranchissement de la Bulgarie une influence considérable, car elles contribuèrent puissamment à ranimer dans la masse du peuple le sentiment de la nationalité. Ainsi que le fait remarquer M. Léger (*La Bulgarie.* Avant-propos), *contrairement à ce qui s'était passé chez les Serbes, l'affranchissement moral par le livre et par l'école a précédé chez les Bulgares l'affranchissement matériel par l'épée et le canon.*

Avant de terminer ce chapitre, nous dirons quelques mots de la littérature populaire bulgare, très riche sous le rapport de la quantité comme celle des autres peuples de l'Europe orientale. Les poésies populaires bulgares, légendes, ballades, rondes qui se

chantent en dansant, etc..., racontent principalement des aventures domestiques, des scènes populaires, des histoires merveilleuses où les génies de la mythologie locale, les *vilas*, les *somodivas*, les *dragons*, jouent le principal rôle.

Plusieurs de ces chansons dépeignent les vexations exercées par les fonctionnaires turcs, la misère des rayas, d'autres chantent les exploits de haïdouks célèbres. Mais ces deux dernières catégories, comparées surtout aux chants analogues des peuples voisins, font bien ressortir le caractère pacifique du paysan bulgare. S'il parle des méfaits des conquérants musulmans, il se borne à exhaler des plaintes sans aspirer à la vengeance.

Les chants bulgares composés de vers assez courts, non rimés, mais présentant souvent dans leurs finales des assonances irrégulières, ne sont pas divisés en couplets comme nos chansons populaires; quelquefois seulement un vers revenant de loin en loin, mais irrégulièrement, forme une sorte de refrain. Les répétitions fréquentes de mots et d'idées les rendent souvent monotones.

Considérées au point de vue littéraire, ces compositions, œuvres de poètes souvent illettrés, n'ont qu'une faible valeur, mais elles sont précieuses par les renseignements qu'elles donnent sur les sentiments, les mœurs, les superstitions du peuple bulgare.

Plusieurs érudits se sont occupés de recueillir et de publier les poésies populaires bulgares. Nous citerons entre autres les frères *Miladinov*, qui payèrent de leur vie leur dévouement à la cause bulgare; un Serbe, M. *Verkovitch*, qui a recueilli les chants populaires des Bulgares de Macédoine, enfin M. *Dozon*, décédé en

1891, étant professeur à l'École des langues orientales, qui, longtemps consul de France dans les pays slaves du Sud, a publié à Paris un important Recueil de Chants nationaux bulgares avec traduction française.

CHAPITRE XI

RELIGION.

I. — L'Église bulgare.

Presque tous les Bulgares appartiennent à la religion chrétienne orientale, appelée par ses adhérents *orthodoxe* (*pravoslavna*) et par les catholiques occidentaux, *schismatique* ou *grecque*.

Nous savons qu'un très petit nombre de Bulgares avaient, après la conquête turque, embrassé l'islamisme. Leurs descendants sont actuellement 60,000 environ. Un plus petit nombre encore, à peu près 40,000, appartient à l'Église latine.

Avant d'entamer l'histoire religieuse des Bulgares, il convient de dire quelques mots des caractères fondamentaux de leur culte.

La séparation des deux Églises d'Orient et d'Occident, commencée au IXe siècle, au temps du pape *Nicolas* et du patriarche de Constantinople, *Photius*, devint définitive au XIe siècle. Elle eut pour cause plutôt une lutte d'influence, une querelle de suprématie, que de sérieuses divergences dogmatiques.

Actuellement, la question de la primauté du pape est considérée comme le seul point important de dissidence entre les catholiques et les orthodoxes, les parties les

plus caractéristiques de la doctrine et des pratiques catholiques, les sacrements, l'organisation du sacerdoce, le sacrifice de la messe, le culte des saints, l'usage du jeûne et de l'abstinence ne présentant guère dans les deux cultes que des différences de forme.

Certaines même de ces différences, par exemple le mariage des prêtres ou la célébration des offices dans diverses langues, ne sont que le maintien d'anciens usages que l'Église romaine a dans la suite prohibés « en règle générale », sans les condamner cependant, puisqu'elle les autorise, à titre exceptionnel, dans certains rites orientaux qui lui sont rattachés. Le rite ruthène (dit uniate), par exemple, observé en Gallicie et dans quelques parties de la Pologne russe et de la Petite-Russie, n'est qu'une fraction de l'Église orthodoxe slave réunie à l'Église romaine, en conservant tous ses usages particuliers.

A l'origine de la séparation, le patriarche de Constantinople avait conservé une certaine suprématie sur toute l'Église orientale, et semblait destiné à y occuper une situation analogue à celle du pape en Occident. Mais dans la suite, la Russie d'abord, puis les autres États orientaux, constituèrent des Églises séparées, dites *autocéphales*, sur lesquelles le patriarche *œcuménique* n'eut plus qu'une prééminence purement honorifique.

Il n'y a donc aujourd'hui dans l'Église orientale aucune autorité centrale exerçant un pouvoir permanent et réel sur l'ensemble des fidèles. Cette circonstance, qui constitue la principale différence entre les deux cultes, a beaucoup contribué à maintenir immuables les traditions et les rites orthodoxes.

La fidélité aux traditions est d'ailleurs un des princi-

paux caractères de la dévotion des chrétiens orientaux, surtout dans les pays slaves. Aussi les anciens usages sont-ils toujours observés scrupuleusement, même les plus incommodes, comme les abstinences et les jeûnes si nombreux dans l'année orthodoxe, qui ne compte pas moins de vingt-deux semaines de jeûne et d'abstinence rigoureuse. Le même respect a été observé à l'égard des jours de fête chômés, qui, en y comprenant les dimanches, se trouvent au nombre de 160.

Les orthodoxes de tous les pays attachent, du reste, une très grande importance aux côtés extérieurs du culte. L'enseignement religieux, la prédication ont peu de place dans les longs offices de la liturgie orientale, et chez le paysan slave, les signes de croix, les prosternements, les saluts aux saintes images remplacent souvent la prière.

La hiérarchie sacerdotale orthodoxe est analogue à celle de l'Église catholique : les mêmes dignités se trouvent dans l'une et dans l'autre ; mais la première présente une assez singulière particularité d'organisation. On y trouve, comme chez les catholiques, un clergé séculier composé des prêtres des paroisses (popes) et un clergé régulier comprenant les moines des nombreux monastères répandus dans toute l'Europe orientale. On sait que les prêtres séculiers sont mariés ; le mariage est même obligatoire pour eux, et l'ordination ne leur est conférée qu'ensuite. Le mariage n'est d'ailleurs, dans aucun cas, permis après l'ordination. Les évêques, au contraire, sont astreints au célibat et ne peuvent, par suite, se recruter que parmi les moines, naturellement soumis à la même obligation ; de sorte que les popes des paroisses ne peuvent, en général, s'élever au-dessus des degrés inférieurs de la hiérarchie.

On désigne vulgairement les deux classes du clergé sous les noms de *clergé blanc* (clergé séculier) et de *clergé noir* (clergé régulier, ordre des moines), bien que le noir soit la couleur habituelle des vêtements des uns et des autres.

L'Église orthodoxe embrasse actuellement la presque totalité des pays suivants : Bulgarie, royaumes de Grèce, de Serbie et de Roumanie, Turquie d'Europe (sauf l'Albanie septentrionale), Russie (moins les anciens pays polonais, les provinces baltiques et la Finlande). Elle compte aussi un grand nombre d'adhérents dans les pays serbes, roumains et ruthènes de l'Autriche-Hongrie.

L'autorité effective du patriarche de Constantinople ne s'exerce que sur les chrétiens orthodoxes de l'empire ottoman et sur les habitants de race grecque de la Bulgarie. Tous les autres pays, même le royaume de Grèce, ont constitué des églises autocéphales, ayant à leur tête un patriarche particulier, un exarque, un archevêque ou (comme en Russie, en Roumanie et en Grèce) un synode.

Les questions religieuses ont, dans la péninsule des Balkans, une importance capitale dont on ne se rend pas toujours un compte exact dans les pays occidentaux. La différence profonde des croyances des vaincus et des conquérants, le fanatisme de ces derniers au moment de l'invasion, ont identifié aux yeux des habitants chrétiens la religion avec la nationalité. Plus tard, les Grecs ayant accaparé la puissance religieuse et en ayant fait un instrument de propagande politique au profit de leur race, les Bulgares, pour défendre, ou plutôt pour reconquérir les droits de leur nationalité, ont été amenés à entamer d'abord une lutte religieuse, du

succès de laquelle dépendait l'avenir de leur nation, menacée d'être absorbée par l'hellénisme. Il nous paraît donc utile de traiter avec quelques détails l'histoire religieuse des Bulgares, intimement liée à celle de leur développement intellectuel et politique.

La conversion des Bulgares au christianisme date du IXe siècle. Leur religion primitive, partagée avec peu de différences par toutes les nations slaves, était un polythéisme assez voisin de celui des Gaulois ou des Germains. Leurs adorations s'adressaient aux astres, aux grandes forces de la nature. *Svarog*, représentant le ciel, était leur dieu principal, ayant pour fils le *Soleil* et le *Feu*. Ils adoraient également la Lune, et sans doute aussi le dieu du Tonnerre, *Péroun*, l'un des rois de l'Olympe des Slaves du Nord.

Un grand nombre de divinités inférieures présidaient à toutes les circonstances de la vie, aux saisons de l'année, aux travaux agricoles ou pastoraux. Bien des superstitions encore vivantes, voire même des pratiques mêlées à celles de la religion chrétienne, sont des souvenirs du paganisme, et parfois le paysan slave confond inconsciemment les saints orthodoxes avec les dieux de ses ancêtres. De semblables faits se rencontrent du reste chez toutes les populations peu éclairées, même dans l'Europe occidentale.

La croyance aux êtres surnaturels, génies ou fées, dont l'imagination populaire peuplait les airs, les eaux, les forêts et les montagnes est surtout restée vivace. Les *Samovilas* ou *Samodivas*, les *Ioudas*, les *Rousalkas*, les dragons mâles et femelles (*zmeiévé* et *zmeïtsi*) jouent un grand rôle dans les légendes et les chants du peuple bulgare.

Les anciens Bulgares avaient la notion de deux principes fondamentaux : le bien et le mal, représentés par deux divinités adverses : le *dieu blanc* (*bélïï bog*) et le *dieu noir* (*tchernïï bog*). Aussi, à côté des divinités secondaires bienfaisantes s'en trouvait-il de méchantes, appelées d'une manière générale *démons* (*bésové*).

C'est cette croyance qui, conservée à l'état latent après l'établissement du christianisme, a facilité un peu plus tard l'éclosion et le développement du bogomilisme.

Avant l'arrivée des Slaves dans la péninsule des Balkans, le christianisme y était déjà établi. Plusieurs apôtres avaient prêché en Macédoine et en Thrace et y avaient fondé des églises. Les barbares, au contact de peuples chrétiens plus instruits qu'eux, arrivèrent en partie à adopter leur religion. A l'époque où Boris monta sur le trône de Bulgarie, les chrétiens étaient déjà assez nombreux dans ses États. Comme nous l'avons vu, ce furent des raisons politiques qui portèrent ce souverain à changer de religion ; entouré d'États chrétiens, il comprit qu'il ne pouvait entrer réellement dans la famille européenne, tant que lui et la majorité de ses sujets seraient païens. Il se fit donc baptiser, et son peuple l'imita malgré la résistance d'une partie des nobles, résistance qui fut réprimée avec une rigueur qui montre que, chez Boris, le barbare n'avait pas encore fait complètement place au chrétien.

Le baptême de Boris avait eu lieu à la suite d'un traité de paix avec Constantinople, et l'empereur Michel III avait été son parrain. C'était donc de Byzance que les Bulgares recevaient le christianisme. Or, c'est précisément à cette époque que commençaient entre le

pape Nicolas et le patriarche de Constantinople Photius les discussions qui devaient amener la séparation des églises d'Orient et d'Occident.

L'Église bulgare se trouvait naturellement indécise entre les deux pouvoirs spirituels rivaux. Car, si d'une part, sa position géographique la rapprochait de Constantinople à qui elle devait ses premiers prédicateurs, et dont elle avait à l'origine, adopté la liturgie, d'autre part la rivalité politique qui, depuis l'origine de l'État bulgare n'avait cessé d'exister entre lui et l'Empire grec, devait porter les souverains bulgares à rompre un lien qui établissait une sorte de dépendance vis-à-vis de Constantinople.

Aussi Boris, peu d'années après son baptême, envoya-t-il une ambassade au pape Nicolas pour lui demander des prédicateurs, et en même temps pour réclamer l'érection d'un patriarcat ou tout au moins d'un archevêché bulgare, concession que les Grecs avaient refusée. Les négociations durèrent assez longtemps; des ambassades, des messages furent envoyés à plusieurs reprises par le souverain bulgare à Nicolas et à son successeur Adrien, des prêtres et même quelques évêques vinrent de Rome en Bulgarie, où ils commencèrent à introduire la liturgie et les coutumes latines; mais la question capitale, celle du patriarcat ne put être résolue. Boris se retourna alors vers Constantinople où les sentiments étaient naturellement devenus plus conciliants. Un concile qui s'y trouvait réuni en ce moment, décida l'envoi en Bulgarie d'un archevêque et de plusieurs évêques. L'archevêque devait être complètement indépendant pour toutes les affaires intérieures, et avoir le second rang après le patriarche.

Ces événements nous montrent que la question de

l'autonomie de l'Église bulgare a été agitée dès l'introduction du christianisme en Bulgarie, et nous pourrons constater dans la suite que les Bulgares ont constamment maintenu leur droit à cet égard et ont toujours considéré une église indépendante comme le corollaire indispensable de leur autonomie nationale.

Après avoir parlé de la conversion des Bulgares, nous ne pouvons passer sous silence le nom de deux hommes qui, bien qu'ils n'eussent pas eu d'action directe sur cet événement, exercèrent une influence considérable sur le développement intellectuel et religieux des peuples slaves. *Constantin*, plus connu sous son nom monastique de **Cyrille**, et son frère aîné, **Méthode**, étaient nés à Salonique, vers 825, d'une famille que l'on croit d'origine slave. Distingués par leur intelligence et leur savoir, ils occupèrent d'abord dans l'empire grec des fonctions administratives ou diplomatiques, puis ils embrassèrent l'un après l'autre l'état religieux dans un monastère du mont Olympe. Ils le quittèrent en 857 pour se rendre chez les Khazares, habitant les rives septentrionales de la mer Noire, puis, en 862, en Moravie, sur la demande du roi de ce pays, *Rostislav*.

Des missionnaires de l'Église latine étaient déjà venus dans ce royaume, ainsi qu'en Pannonie, mais avaient eu peu de succès auprès des habitants. Ceux-ci furent heureux, au contraire, d'entendre les apôtres de Thessalonique prêcher l'Évangile et prier en langue slave.

La nécessité de traduire dans cet idiome les saintes Écritures avait amené Cyrille et Méthode à composer un alphabet que l'on a depuis appelé *cyrillique* (1) et dont

(1) On a soulevé depuis quelque temps la question de savoir si le

ceux employés actuellement par les Russes, les Bulgares et les Serbes sont des modifications.

L'œuvre d'évangélisation de Cyrille et Méthode ayant été contrariée par un parti qui prétendait qu'on ne pouvait prier Dieu que dans certaines langues, les deux frères allèrent à Rome défendre eux-mêmes leur cause et la gagnèrent.

Cyrille mourut dans cette ville en 869, et Méthode fut mis à la tête d'un diocèse de Pannonie et Syrmie, qui venait d'être constitué sur un territoire habité par des Slaves, mais qui dépendait précédemment de l'archevêché de Salzbourg. Cette circonstance lui attira, jusqu'à sa mort, survenue en 885, les persécutions du clergé allemand. Cyrille fut enterré à *Velehrad*, en Moravie. La mémoire des deux apôtres est aujourd'hui en grande vénération chez tous les peuples slaves, et leur fête est célébrée par les catholiques aussi bien que par les orthodoxes.

Méthode mort, ses disciples durent bientôt quitter la Pannonie, et les principaux d'entre eux vinrent en Bulgarie, où ils reçurent de Boris l'accueil le plus favorable; ce furent donc les Bulgares qui, bien que n'ayant pas eu l'occasion d'entendre la parole de leurs illustres compatriotes, recueillirent leur héritage. C'est dans leur pays que se développa d'abord la littérature religieuse slavonne et que se forma la langue qui est encore aujourd'hui la langue sacrée de tous les Slaves orthodoxes.

Les relations entre l'Église bulgare et le patriarcat

---

véritable alphabet de saint Cyrille était bien celui qui a jusqu'à présent porté son nom, et non pas un autre alphabet slave plus ancien appelé *glagolitique*.

de Constantinople ne se maintinrent pas toujours sur le même pied. Les rapports politiques, ordinairement très tendus entre les empereurs grecs et les souverains bulgares, engagèrent souvent ces derniers à se retourner vers Rome. C'est ainsi que nous avons vu *Siméon* recevoir du pape Formose le titre impérial. Il en fut de même de son fils Pierre. C'est vraisemblablement à la même époque (vers 920) que le chef de l'Église bulgare, résidant à **Prêslav**, reçut la dignité de *patriarche*, qui lui fut reconnue dans la suite même par l'Église de Constantinople.

Le patriarcat de Prêslav, après avoir été, pendant quelques années, transporté à *Derster* (Silistrie), disparut avec le premier empire bulgare.

Mais nous savons que l'indépendance bulgare, détruite à Prêslav, s'était maintenue en Macédoine, où un nouvel État venait d'être fondé. Le patriarcat ne disparut pas non plus et, après avoir erré pendant quelque temps de ville en ville, entre *Triaditsa* (Sofia), *Voden*, *Prespa*, le chef de l'Église bulgare fixa définitivement sa résidence à **Okhrida**, capitale des tsars de la Bulgarie occidentale.

Ce patriarcat fut donc incontestablement, d'après les circonstances mêmes de sa création, une institution bulgare. Même sous la domination grecque, le titre d'*archevêque de toute la Bulgarie* fut constamment reconnu à son titulaire, qui le porta encore après la suppression de l'autonomie de ce siège en 1767.

La prétention d'après laquelle il aurait été serbe n'est fondée sur aucune base sérieuse. Nulle partie de la Macédoine n'était à cette époque au pouvoir des Serbes; et le fait que la Serbie se trouvait comprise dans son ressort ne peut être invoqué comme argument,

car des diocèses de la Bulgarie proprement dite, par exemple Sofia, Kustendil et Vidin, en dépendaient également.

La question de la nationalité du patriarcat d'Okhrida n'est pas sans intérêt politique, car, malgré son antiquité, elle a été plus d'une fois invoquée, dans un sens ou dans l'autre, en faveur des prétentions bulgares et serbes sur la Macédoine.

Les limites de ce patriarcat subirent, dans la suite des temps, des variations nombreuses; ainsi, au XIV[e] siècle (vers 1340), sous le règne de Douchan, l'établissement du patriarcat d'*Ipek* lui enleva les diocèses serbes, tandis que, au siècle suivant, il étendit sa prépondérance sur la Moldavie et la Valachie.

Bien qu'il eût conservé une existence indépendante jusque vers la fin du XVIII[e] siècle, le patriarcat d'Okhrida fut bientôt hellénisé. Au XII[e] siècle, il avait déjà eu des titulaires grecs, et, sauf quelques interruptions occasionnées par des retours de la puissance bulgare, cette situation se prolongea jusqu'à nos jours.

Dans la deuxième moitié du X[e] siècle, l'hérésie des *Bogomiles*, dont nous ne pouvons nous dispenser de dire quelques mots à cause de l'influence qu'elle exerça sur la vie politique et sociale du sud-est de l'Europe, commença à se répandre en Bulgarie. Désignée d'après le nom d'un de ses principaux prédicateurs, le prêtre bulgare *Bogomile*, cette doctrine, analogue à celle des Manichéens et des anciens Perses, avait pour base la croyance à deux principes rivaux : celui du bien et celui du mal. Les Bogomiles n'acceptaient qu'en partie les enseignements et les usages chrétiens; ils repoussaient toute hiérarchie, même sociale. L'analogie existant entre leurs croyances et celles de l'ancienne religion

païenne des Slaves, favorisa l'extension de cette hérésie dans toute la péninsule, non seulement en Bulgarie, mais en Serbie et surtout en Bosnie. De là, elle se répandit dans le reste de l'Europe, et les Albigeois du midi de la France, entre autres, peuvent être considérés comme ses adhérents.

Le Bogomilisme imprima une certaine impulsion à la littérature populaire bulgare, mais il eut, au point de vue politique, le résultat fâcheux de contribuer, par les troubles qu'il occasionna, à diminuer la force de l'État bulgare, et à accélérer sa décomposition.

Après l'invasion turque, les Bogomiles acceptèrent sans doute facilement la religion des conquérants, car leur culte disparut complètement de certains pays tels que la Bosnie, où il était auparavant très répandu.

Lorsque l'empire bulgare eut été restauré par les frères *Pierre et Jean Asên*, ceux-ci cherchèrent bientôt à restituer aussi à l'Église nationale son indépendance antérieure. Comme le patriarcat d'Okhrida se trouvait alors sous la domination grecque et, malgré le titre d'archevêque de toute la Bulgarie que portait son possesseur, était absolument hellénisé, un archevêché fut institué à **Tirnovo**, résidence de la nouvelle dynastie. et reçut pour suffragants tous les évêques des pays soumis en ce moment à l'empire bulgare. Un peu plus tard, l'empereur *Kaloïan*, étant entré en relation avec le pape *Innocent III*, reçut de lui pour l'archevêque de Tirnovo le titre de *primat*, qu'il remplaça de sa propre autorité par celui de patriarche, qui, sous le règne de Jean Asên II, lui fut reconnu par le patriarche œcuménique et par tous les autres patriarches orientaux.

Quoique plusieurs empereurs eussent entretenu des

rapports avec Rome, on peut supposer que ceux-ci restèrent à l'état de pures formalités et ne changèrent rien au culte du peuple qui demeura constamment attaché au rite oriental.

Le patriarcat de Tirnovo subsista jusqu'à la prise de cette ville par les Turcs en 1393, et disparut par l'exil de son dernier titulaire ; tous les évêchés qui en dépendaient furent alors soumis à la suprématie de Constantinople.

Ainsi pendant toutes ses périodes d'indépendance, la Bulgarie avait possédé une Église autonome, dont les chefs, subissant les mêmes vicissitudes que les souverains, avaient résidé successivement à *Préslav*, à *Okhrida*, et à *Tirnovo*. La conquête turque seule put anéantir complètement cette autonomie. Lors donc que plus de 400 ans après la prise de Tirnovo, les Bulgares réclamèrent le rétablissement en leur faveur, d'une Église distincte, ils ne firent que revendiquer un droit antique, dont ils avaient été dépouillés par la violence.

Nous savons que les Turcs, malgré le régime de servitude qu'ils imposèrent aux pays conquis, laissèrent aux habitants la liberté d'exercer leur religion, sauf certaines restrictions touchant le culte extérieur, par exemple l'interdiction de se servir de cloches. L'organisation hiérarchique du culte chrétien fut non seulement conservée, mais officiellement reconnue.

Les Grecs de Constantinople, qui, par leur civilisation avancée, leur intelligence, leur habileté avaient su dès l'origine, se créer auprès du Sultan une situation privilégiée, en profitèrent pour remplacer la puissance politique qu'ils avaient perdue, par une souveraineté spirituelle qu'ils purent, avec la connivence du gouver-

nement, étendre sur tous les chrétiens orthodoxes de l'empire ottoman.

La fierté dédaigneuse qui portait les Turcs à négliger les affaires concernant exclusivement leurs sujets chrétiens, fit passer aux autorités religieuses, qui avaient seules survécu à la conquête, certains pouvoirs administratifs et judiciaires. Le patriarche de Constantinople devint le représentant officiel, auprès du Sultan, des chrétiens de toutes races, confondus sous la dénomination de « *Roum-Milleti,* la nation des *Romains* » (les Turcs voulaient dire « des Grecs) ».

Au XVIe siècle, les sultans pensèrent à tirer profit de la dignité, justement enviée, de patriarche œcuménique, et n'accordèrent plus leur investiture que moyennant le payement de fortes redevances. Les patriarches ainsi élus cherchèrent à récupérer leurs dépenses en prélevant des droits analogues pour la collation des évêchés.

Ces procédés assuraient la possession de tous les sièges épiscopaux à des Grecs phanariotes, qui seuls étaient en état de verser les sommes exigées. Cette situation favorisa largement les plans des Grecs, qui étaient d'helléniser le plus complètement possible toutes les populations chrétiennes de l'empire ottoman. Maîtres de presque tous les évêchés, ils s'efforcèrent de placer à la tête des paroisses des prêtres de leur race, qui parfois ne comprenaient même pas la langue de leurs administrés. A partir du XVIIIe siècle, la liturgie grecque fut substituée à la liturgie slavonne. Les écoles tenues par les popes, qui furent longtemps le seul moyen d'instruction mis à la disposition des habitants des campagnes et même des petites villes, furent transformées dans le même sens.

La haine de l'épiscopat phanariote contre tout ce qui était bulgare, s'attaqua même aux objets matériels. Par l'ordre de certains évêques, les manuscrits bulgares, les images présentant des inscriptions slavones étaient brûlés ou enfouis. Des faits de cette nature se produisirent encore dans le premier quart de notre siècle.

Ces procédés étaient arrivés, en quelque sorte, à cacher la nationalité bulgare, mais n'avaient pu la détruire. Malgré tous leurs efforts, les Grecs n'empêchèrent pas son réveil, et les patriotes bulgares, voyant bien quel était le plus redoutable ennemi de leur cause, s'attaquèrent tout d'abord à lui.

De 1830 à 1870, la question religieuse absorba tous les efforts des champions de la nationalité bulgare, qui voyaient que seule la possession de l'autonomie ecclésiastique pouvait permettre de travailler efficacement au relèvement de la nation et à la conquête de la liberté politique.

Les tentatives de réformes administratives, inaugurées en 1839, par le « hat-i-cherif » de Gulhane, suivi, quelques années après, de la promulgation du Code d'organisation appelé *Tanzimat*, engagèrent les Bulgares à s'adresser au gouvernement, et à lui présenter leurs réclamations. Ils se bornaient, du reste, à demander que les évêques fussent choisis parmi leurs compatriotes, et que leur langue nationale fût rétablie dans les églises et les écoles.

Déjà quelques années auparavant, en 1833, les habitants des diocèses de Samokov et d'Uskup, dont les sièges épiscopaux se trouvaient vacants, avaient essayé d'obtenir la nomination d'évêques de leur nation, mais le patriarcat refusa d'agréer les candidats présentés et, sous prétexte de maintenir les saintes traditions de

l'Église orthodoxe, mit de nouveau des prélats grecs à la tête des deux diocèses.

Il est assez intéressant de constater que le diocèse d'Uskup fut un des premiers dans lesquels ait été soulevée la question des évêques bulgares, dont la solution obtenue en 1890 occasionna tant de récriminations injustes contre la Bulgarie.

La lutte pour l'indépendance religieuse se prolongea pendant plus de trente ans, tantôt pacifique, se bornant à des réclamations et à des mémoires présentés à la Porte ou au patriarche, tantôt accompagnée de soulèvements populaires devant lesquels les évêques phanariotes durent parfois abandonner précipitamment leurs résidences. Les chefs du mouvement national sachant que la constitution d'une Église bulgare, émancipée de la domination grecque, aurait pour résultat, non seulement de faciliter la diffusion de l'enseignement slave, mais aussi de donner une existence officielle à leur nationalité, tournèrent vers ce but toute leur activité.

A diverses reprises les Bulgares obtinrent gain de cause auprès du gouvernement, qui consentit à sanctionner la désignation d'évêques slaves ; mais le patriarcat réussit toujours à annihiler ces velléités bienveillantes, soit en refusant d'affecter un diocèse à un prélat déjà consacré, soit en empêchant la consécration ou la prise de possession de l'évêque élu et réclamé par ses diocésains.

En présence de l'extension et de l'énergie toujours croissantes du mouvement bulgare, le patriarcat finit cependant par comprendre qu'il était devenu inévitable de traiter avec les révoltés et de chercher au moins à sauvegarder la plus grande part possible d'influence. Il y avait, en effet, lieu de craindre que les chefs du

mouvement, remettant en usage une tactique familière aux anciens souverains de la Bulgarie, n'allassent demander à Rome ce qu'ils ne pouvaient obtenir de Constantinople et ne provoquassent l'union avec l'Église latine, solution qui aurait eu aussi cet avantage de placer les Bulgares sous la protection directe des grandes puissances catholiques. Des tentatives dans ce sens avaient été faites vers 1860. Une députation bulgare s'était rendue à Rome pour conclure une *union* dans des conditions analogues à celle des Arméniens et des Ruthènes; on avait même nommé un archevêque des Bulgares-Unis. Mais, bien que cette union satisfît les deux principaux desiderata des Bulgares, le libre usage de leur langue et l'indépendance par rapport au patriarcat grec, elle s'éloignait trop de leurs traditions pour pouvoir être généralement acceptée. Aussi, cette tentative n'eut-elle qu'un résultat extrêmement limité.

A partir de 1860, des pourparlers furent engagés à diverses reprises entre les représentants des Bulgares et le patriarcat, mais celui-ci cherchait sans cesse à restreindre les concessions à accorder, consentant à la nomination d'évêques nationaux, à l'emploi de la langue slavonne, mais rejetant absolument la constitution d'une hiérarchie autonome. Cette dernière mesure, considérée à juste titre comme la garantie de toutes les autres, fut pourtant sur le point d'être accordée en 1866. Le patriarcat consentait à instituer un métropolitain portant le titre d'*exarque de toute la Bulgarie*. Mais, comme l'autorité de ce dignitaire devait être restreinte au vilayet du Danube, c'est-à-dire au territoire compris entre le Danube et les Balkans, les Bulgares refusèrent à leur tour de souscrire à cet arrangement dans lequel ils flairaient un piège, tendu dans le but de leur faire

reconnaître publiquement qu'il n'existait pas de Bulgares en dehors des limites précitées.

De commission en commission, de conférence en conférence, les choses traînèrent jusqu'en 1870. A cette époque, enfin, le gouvernement ottoman craignant que la surexcitation, arrivée à son comble dans la population bulgare, ne fût l'occasion de troubles graves, d'autant plus que quelques tentatives d'insurrection avaient eu lieu pendant les dernières années, rompit avec sa politique traditionnelle d'hésitations et d'atermoiements et prit d'autorité une résolution radicale.

Le 27 février 1870 (vieux style), le grand vizir réunit les délégués grecs et bulgares encore occupés à étudier un nouveau compromis, et leur donna lecture d'un firman impérial qui organisait un **Exarchat bulgare**.

En vertu de cet acte qui est encore aujourd'hui la base de la constitution de l'Église bulgare, l'administration de celle-ci était exclusivement confiée à l'*Exarque* et au *Synode* bulgares, de telle sorte que le patriarche ne puisse ni directement ni indirectement s'immiscer dans ses affaires, et en particulier dans les élections des évêques ou de l'exarque. Ce dernier devait cependant, après son élection, recevoir un acte confirmatif du patriarche, dont il devait aussi mentionner le nom dans les prières liturgiques.

La circonscription de l'exarchat, déterminée par l'art. 10 du firman, embrassait tous les diocèses (éparchies) de la Bulgarie danubienne : *Roustchouk*, *Silistrie*, *Choumla*, *Tirnovo*, *Sofia*, *Lovtcha*, *Vratsa*, *Vidin*, *Nich*, *Pirot* (ces deux derniers appartiennent actuellement à la Serbie), *Kustendil* et *Samokov*, ceux de *Philippopoli* et de *Slivno* (moins quelques localités) en Thrace, enfin, celui de *Veles* (ou Keupreuli), en Macédoine.

La résidence de l'exarque était *Constantinople*.

Un second paragraphe de l'art. 10 donnait aux autres diocèses le droit d'accéder aussi à l'exarchat, à condition que les deux tiers au moins des habitants soient consentants à cette réunion.

Les Bulgares macédoniens qui, depuis l'origine de la lutte religieuse n'avaient cessé d'y prendre une part active, réclamèrent bientôt le bénéfice de ce paragraphe et, en 1872, les diocèses d'*Uskup* et d'*Okhrida* obtinrent en effet des évêques bulgares. Il est vrai que pendant les troubles de 1876 et 1877 ces évêques, ainsi que celui de Veles, durent quitter leurs sièges et furent ensuite remplacés par des Grecs; mais le droit des Bulgares n'en avait pas moins été formellement reconnu, et c'est ce droit que la Porte a très justement remis en vigueur au mois d'août 1890.

La promulgation de l'acte de 1870 ne termina pas la lutte. Les Grecs, connaissant l'instabilité d'opinions du gouvernement turc, mirent tout en œuvre pour faire annuler le firman et réussirent à en empêcher l'exécution pendant deux ans. Mais les Bulgares tinrent bon et, en février 1872, ils purent élire leur premier exarque.

Alors le patriarcat, voulant au moins se venger à l'aide des seules armes qui lui restaient entre les mains, réunit un concile par lequel il fit déclarer schismatiques les adhérents du patriarcat. Cette sentence était irrégulière, attendu que le concile n'était pas général et que les Bulgares n'avaient pas été appelés à s'y défendre; mais, d'autre part, sans entrer dans des considérations théologiques, il suffit de jeter un coup d'œil sur l'état actuel et sur l'histoire de l'Église orientale pour constater que la situation de l'exarchat bulgare était exactement celle des autres Églises orthodoxes, russe, rou-

maine, serbe, etc. Le patriarcat de Constantinople n'a jamais traité de schismatiques les Russes ou les Roumains; de quel droit infligerait-il plutôt cette qualification aux Bulgares? Nous savons, du reste, que le rétablissement de l'autonomie de l'Église bulgare n'est qu'un retour à l'ancien droit, antérieur à la conquête ottomane; l'exarque ne fait que relever le trône pontical des patriarches de Prêslav, d'Okhrida et de Tirnovo.

La création d'une Église bulgare autonome n'avait pas d'importance qu'au point de vue religieux. Outre qu'elle rendait aux Bulgares la disposition de toutes leurs écoles, elle donnait à leur nationalité une existence officielle et, dans la personne de l'exarque, lui constituait un chef autorisé. Ce fut donc à tous les égards une grande victoire remportée par les défenseurs de la nationalité bulgare, victoire d'autant plus honorable qu'elle était due tout entière à leur sagesse et à leur persévérance. A partir de 1872, s'il n'existait pas encore de Bulgarie, il existait du moins une nation bulgare. La guerre de 1877 vint lui apporter ce qui lui manquait encore.

Au point de vue religieux, elle n'amena pas de changements importants à la situation antérieure, sauf la séparation définitive des diocèses de Nich et de Pirot donnés à la Serbie. Le domaine de l'exarchat, compris dans les limites de la principauté de Bulgarie et de la Roumélie orientale, s'est trouvé dès lors soustrait à toute ingérence du patriarcat. Mais le parti hellénique sembla vouloir prendre sa revanche sur les territoires bulgares encore soumis à la Porte, notamment en Macédoine, où il a un intérêt majeur à faire dominer sa nationalité et sa langue en vue d'un dernier partage de

la Turquie d'Europe. Les Grecs ont employé dans ce pays tous les moyens imaginables pour entraver l'enseignement de la langue bulgare et pour obtenir l'adhésion des populations au patriarcat, ce qui, aux yeux des autorités, les fait passer pour grecques.

La propagande hellénique a depuis quelques années trouvé un auxiliaire inattendu chez les Serbes, également intéressés à entraver l'action des Bulgares. Mais le zèle patriotique des Macédoniens, généreusement soutenus par leurs compatriotes de la Principauté, l'activité intelligente de l'exarchat, la sollicitude du gouvernement bulgare, ont surmonté ces obstacles, et la cause bulgare n'a cessé de faire des progrès.

La bienveillance du gouvernement turc, longtemps acquise aux Grecs, semble maintenant se tourner vers les Bulgares. Sur la demande du prince de Bulgarie, défenseur naturel de l'Église exarchale, le Sultan s'est décidé, en 1890, à faire droit aux réclamations incessantes des Macédoniens et à rendre aux diocèses d'Uskup, d'Okhrida et de Veles, les évêques bulgares qui leur avaient été accordés par les actes de 1870 et de 1872. Les bérats (décrets) d'investiture ont été, au mois d'août 1890, remis aux prélats, malgré les protestations du patriarcat qui, désespéré de voir lui échapper des positions reconquises, a renouvelé l'ancienne accusation de schisme, de même que sa prétention de faire imposer au clergé bulgare un costume distinct de celui des prêtres grecs.

Il faut espérer que le gouvernement ottoman se montrera cette fois-ci aussi ferme qu'en 1870 et que les Bulgares conserveront une situation que le droit historique et le droit national s'accordent à leur reconnaître,

L'organisation de l'Église bulgare, établie par le firman de 1870, est encore en vigueur aujourd'hui et n'a pas été modifiée par les changements politiques survenus en 1878 (sauf par le fait de l'annexion de Nich et de Pirot à la Serbie).

L'exarque a sous sa juridiction treize diocèses (*eparkhii*), à la tête de chacun desquels est un évêque (*vladika*). Il n'existe pas, comme dans l'Église catholique, de hiérarchie honorifique entre les évêques, qui portent tous également le titre de *métropolitain* (*mitropolit*).

Les évêchés bulgares existant actuellement sont les suivants :

8 dans la Bulgarie du nord : Tirnovo, Roustchouk, Varna et Prêslav, Vratsa, Samokov, Vidin, Sofia, Lovetch (Lovtcha) ;

2 dans la Roumélie orientale : Philippoli, Sliven (Slivno) ;

3 en Macédoine : Skopie (Uskup), Okhrida, Veles (Keupreuli).

En Macédoine, il existe, en outre, dans quelques-uns des diocèses qui ne possèdent pas d'évêques bulgares, à *Salonique*, *Dibra*, *Monastir*, des archiprêtres dépendant directement de l'exarchat et remplissant une partie des fonctions épiscopales.

Comme tous les autres pays orientaux, la Bulgarie compte sur son territoire un grand nombre de monastères, dont quelques-uns remontent à une haute antiquité.

La plupart se trouvent dans les hautes vallées voisines des Balkans, sur les bords pittoresques et escarpés des rivières qui y prennent naissance. Les environs de Tirnovo, la capitale historique de la Bulgarie, sont surtout très riches sous ce rapport, et M. Kanitz, qui y

a compté jusqu'à onze couvents sur un espace de quelques lieues carrées, compare cette région au mont Athos. Mais le plus ancien et le plus célèbre de toute la Bulgarie est celui du *Rilo*, fondé au Xe siècle par saint Jean du Rilo (Světi Ivan Rilskiï).

La vie monastique en Orient est sensiblement différente de celle de l'Europe occidentale, et le religieux semble plutôt avoir cherché dans son monastère le repos et le calme que la force résultant de l'action en commun, qui est le but de la plupart des ordres d'Occident. Aussi ne voit-on pas dans l'église orthodoxe de congrégations comparables à celles des bénédictins, des dominicains, des trappistes, vouées à l'accomplissement d'une œuvre matérielle ou morale. L'entretien, la prospérité du monastère occupent seuls le moine orthodoxe, en dehors des offices religieux. Il faut y joindre aussi, dans quelques couvents, l'instruction des enfants du voisinage.

Les moines bulgares, comme les popes, ont fréquemment pris une part active aux luttes pour la nationalité; souvent des mouvements politiques ont eu pour point de départ des couvents, et parfois, les religieux, par exemple ceux du monastère de *Kopinovo*, près de Tirnovo, en 1836, ont payé de la vie ou de la liberté leur dévouement patriotique.

II. — Cultes étrangers à l'Église bulgare.

Parmi les peuples d'autres races mélangés aux Bulgares, les Grecs et les Tsintsares ou Macédo-Roumains appartiennent, comme les premiers, au culte orthodoxe. Nous avons indiqué plus haut quelles différences de rite et de juridiction avaient été introduites entre les

Grecs et les Bulgares. Les premiers continuent à relever du patriarche de Constantinople, qui a gardé entière son autorité sur plusieurs diocèses de Macédoine.

Dans la principauté de Bulgarie les Grecs ont, grâce à l'entière tolérance du gouvernement, conservé des évêchés spéciaux à *Philippopoli*, *Varna*, *Sizopol*, *Ankhialo* et *Missivri*.

Les Macédo-Roumains sont soumis à la juridiction des prélats grecs et suivent en général le même rite. Ils ont cependant, depuis quelques années, introduit en partie l'usage de la langue roumaine dans la liturgie.

Parmi les populations chrétiennes de la Bulgarie, il faut encore compter un certain nombre d'*Arméniens*, non catholiques (dits grégoriens), habitant les villes du littoral, principalement Varna, et possédant leurs églises particulières. Celles-ci relèvent d'un patriarche arménien-grégorien qui réside à Constantinople.

En dehors des adhérents de l'Église orthodoxe et des Arméniens, presque tous les chrétiens habitant les pays bulgares appartiennent au culte *catholique*. La religion protestante ne compte, en effet, qu'un très petit nombre de membres, généralement étrangers, anglais ou allemands.

Les catholiques appartiennent à deux rites différents: le rite latin et le rite bulgare.

Les fidèles du premier rite sont en petit nombre et (si on en excepte les étrangers) ne se trouvent guère que dans quelques localités des environs de Nikopoli et de Philippopoli. Ils possèdent deux évêques : celui de *Nikopoli*, résidant à Roustchouk et celui de *Philippopoli*.

Les catholiques du rite bulgare ou *Uniates* sont un peu plus nombreux ; ils peuvent être de 20,000 à

30,000 et habitent presque exclusivement la Macédoine. Ils ont conservé la liturgie slave et se conforment aux mêmes usages religieux que leurs compatriotes orthodoxes. Ils reconnaissent pour supérieur ecclésiastique un évêque bulgare résidant à Constantinople.

Aux habitants catholiques de la Bulgarie, nous pouvons ajouter les *Arméniens unis*, dont un certain nombre habitent les villes maritimes. Ils dépendent d'un patriarche de leur rite, résidant également à Constantinople.

Pour terminer l'énumération des cultes pratiqués en Bulgarie, nous citerons encore le Mosaïsme et l'Islamisme. Ces religions sont suffisamment connues pour qu'il n'y ait pas lieu d'en parler spécialement.

QUATRIÈME PARTIE

ÉTAT POLITIQUE ET ADMINISTRATION

CHAPITRE XII

TERRITOIRE ET POPULATION

I. — Limites et superficie de la principauté.

La principauté de Bulgarie (y compris la Roumélie orientale) est bornée au nord par la Roumanie, à l'ouest par la Serbie, au sud-ouest et au sud par l'Empire Ottoman, à l'est par la mer Noire.

La frontière entre la Bulgarie et la Roumanie part de la mer Noire, à 9 kilomètres au sud de *Mangalia*, et, suivant une ligne conventionnelle assez régulière à travers les plaines de la Dobroudja, atteint le Danube en aval de Silistrie. D'après la délimitation établie à la suite du traité de Berlin, la frontière passerait à 600 mètres des murs de Silistrie et laisserait en Roumanie le fort d'*Arab-Tabia*, mais en fait, ce point est resté à la Bulgarie, et, malgré les réclamations des Roumains, la fixation de cette partie de la frontière est toujours demeurée en litige. Au delà de Silistrie, le cours du Danube sépare la Bulgarie de la Roumanie, jusqu'à l'embouchure du Timok.

Cette dernière rivière forme, dans son cours inférieur, la limite entre la Bulgarie et la Serbie, limite qui se con-

tinue plus loin par la ligne de partage des eaux entre le Timok et les affluents du Danube inférieur. Arrivée au col de Kom, la frontière se retourne vers le sud-ouest, coupe la Stara-Planina, passe au nord de Tsaribrod, puis suit la Vlasina-Planina jusqu'à la Babina-Gora.

La Bulgarie devient alors limitrophe de la Turquie, et la frontière, dirigée vers l'est, suit à peu près la ligne de partage entre les bassins du Vardar et de la Strouma; elle entre ensuite dans le bassin de ce dernier fleuve, qu'elle coupe à 25 kilomètres environ en aval de Doubnitsa, passe au sud du massif du Rilo, et atteint le Rhodope, dont elle suit la crête. Dans cette région, la frontière coïncide en général avec la ligne de partage des bassins de la Mesta et de la Maritsa.

La limite suit plus loin le cours de l'Arda, qu'elle abandonne à 50 kilomètres environ avant son confluent avec la Maritsa, pour se relever vers le nord et couper ce fleuve un peu au-dessus de Mustapha-Pacha. Au delà de la Maritsa, elle remonte quelque temps directement vers le nord, puis se dirige vers l'est pour rejoindre la mer Noire, près de la petite baie de Djavola, au sud du golfe de Bourgas.

La limite entre la Bulgarie et la Roumélie orientale partait du Rhodope, en suivant à peu près la ligne de partage des eaux de l'Isker et de la Maritsa, puis rejoignait la chaîne principale du Balkan, dont elle suivait la crête jusque dans le voisinage de la mer Noire qu'elle atteignait en suivant le cours d'une petite rivière, l'Aïvadjik-Déré.

La forme générale de la principauté se rapproche de celle d'un rectangle dont les grands côtés seraient dirigés de l'est à l'ouest.

Son territoire est compris entre 44° 12′ 30″ et 41° 37′ 30″ de latitude nord, et entre 19° 52′ 31″ et 26° 16′ 31″ de longitude est.

Sa superficie est de **99,000 kilomètres carrés**, dont 64.000 pour la Bulgarie septentrionale et 35,000 pour la Roumélie orientale. Ses plus grandes dimensions sont : de l'est à l'ouest, de la mer Noire à la frontière serbe, 460 kilomètres; du nord au sud, du Danube à la frontière turque, 250 kilomètres.

Sous le rapport de la superficie, la Bulgarie occupe le 12e rang parmi les États européens, entre la Roumanie et le Portugal, avant la Grèce et la Serbie.

La principauté se divise en 22 départements (*okroujia*), dont nous verrons plus loin la répartition et l'organisation. Seize d'entre eux se trouvent dans la Bulgarie du nord et six dans l'ancienne Roumélie orientale.

II. — Population.

La Bulgarie, plus avancée au point de vue de la statistique que certains États plus importants, possède des renseignements précis sur sa population. Le dernier recensement, exécuté avec beaucoup d'exactitude, ne date en effet que du 1er/13 janvier 1888. La population de la principauté s'élevait à ce moment à **3,154,375 habitants**, dont 2,193,434 pour la Bulgarie du nord, et 960,941 pour la Roumélie. Cette population donne à la Bulgarie le 14e rang parmi les États européens (entre les Pays-Bas et la Suisse). La Grèce et la Serbie sont moins peuplées d'environ un million d'âmes.

La *population spécifique* de la Bulgarie est de 31 *habi-*

tants par kilomètre carré. Cette densité, qui est environ la moitié de celle de la France, place la Bulgarie au 17e rang entre les pays d'Europe, à côté de l'Espagne et de la Grèce, qui se trouvent sensiblement dans les mêmes conditions. Parmi les États orientaux, la Turquie et le Monténégro présentent seuls une densité inférieure à celle de la Bulgarie (25 ou 26 habitants par kilomètre carré), tandis que la population spécifique n'est plus que de 14 habitants par kilomètre carré en Russie et de 6 en Norwège. La Roumanie et la Serbie comptent 41 habitants par kilomètre carré.

Des recensements avaient déjà eu lieu dans les deux parties de la Bulgarie avant leur réunion, et avaient donné les résultats suivants :

Bulgarie du nord, en 1881, 2,007,919 habitants;
Roumélie orientale, en 1885, 975,030 habitants.

Il résulte de ces chiffres une augmentation de 185,515 habitants en sept ans dans la région au nord des Balkans, soit 26,000 habitants par an en moyenne, et au sud des Balkans, une diminution de 14,089 habitants, tenant surtout à l'émigration des musulmans, et en partie à celle des Grecs (1).

Le tableau suivant donne la répartition de la population d'après les deux derniers recensements entre les départements, ainsi que la décomposition par sexes de la population actuelle. A ce dernier point de vue, la Bulgarie compte 1,591,150 hommes et 1,563,225 femmes.

---

(1) Voir la répartition par nationalité, page 200.

Répartition du territoire et de la population entre les départements.

DÉPARTEMENTS (1).	SUPERFICIE en km².	POPULATION TOTALE.		ACCROISSEMENT annuel pour 1000.	NOMBRE d'habitants par km².	POPULATION	
		Recensements de 1881 et 1885.	Recensement de 1888.			masculine.	féminine.
Sofia	5,587	152,768	182,247	28,0	32	97,751	84,496
Trn	2,183	68,442	76,051	15,9	35	39,686	36,365
Kustendil	5,319	147,141	162,939	15,3	30	82,782	80,157
Vidin	3,122	102,000	115,699	19,2	37	59,236	56,461
Lom-Palanka	3,550	102,212	114,223	16,8	32	58,944	55,279
Rahovo	2,908	74,220	86,781	24,0	29	42,869	43,912
Vratsa	2,610	83,796	87,462	6,3	33	44,038	43,424
Lovetch	4,191	109,603	119,010	25,6	28	58,754	60,256
Plevna	2,694	81,704	92,040	18,1	34	46,766	45,274
Svichtov	2,729	79,045	90,876	21,4	33	46,386	44,490
Sevlievo	1,898	97,591	93,948	— 5,3	49	46,749	47,199
Tirnovo	4,879	206,520	205,344	— 0,8	42	101,832	103,512
Roustchouk	3,966	135,141	154,434	20,4	39	70,826	83,608
Silistrie	2,783	90,294	107,637	24,6	38	54,771	52,866
Razgrad	2,860	119,649	122,370	3,2	42	62,432	59,938
Choumia	4,896	169,796	175,709	4,9	35	89,581	86,128
Varna	8,378	176,286	206,664	24,6	24	108,006	98,658
Tatar-Bazardjik	5,757	131,775	136,698	12,5	23	68,985	67,713
Stara-Zagora	6,445	175,342	203,396	52,0	31	101,695	101,701
Sliven	6,232	226,328	161,303	?	25	80,252	81,051
Philippopoli	6,954	226,254	226,013	0,0	32	112,941	113,072
Bourgas	5,878	111,785	110,363	— 4,2	18	52,533	57,830
Haskovo	3,517	122,105	123,168	2,9	35	63,342	59,826

(1) Il n'a pu être tenu compte, dans ce tableau, des modifications apportées en 1890 aux circonscriptions administratives par suite de la suppression du département de *Rahovo*.

Répartition de la population d'après les âges.

AGES.	HOMMES.	FEMMES.	TOTAUX.
De 0 à 5 ans..........	274.000	262.000	537.000
6 à 10 —	217.000	208.000	426.000
11 à 15 —	177.000	164.000	341.000
16 à 20 —	129.000	134.000	264.000
21 à 25 —	83.000	93.000	177.000
26 à 30 —	89.000	98.000	187.000
31 à 35 —	80.000	95.000	176.000
36 à 40 —	107.000	100.000	208.000
41 à 45 —	95.000	86.000	181.000
46 à 50 —	91.000	66.000	158.000
51 à 55 —	61.000	55.000	116.000
56 à 60 —	48.000	38.000	86.000
61 à 65 —	44.000	42.000	87.000
66 à 70 —	29.000	25.000	54.000
71 à 75 —	28.000	28.000	57.000
76 à 80 —	15.000	13.000	28.000
81 à 85 —	15.000	16.000	32.000
86 à 90 —	5.000	5.000	10.000
91 à 95 —	5.000	5.000	10.000
95 à 100 —	1.800	1.600	3.400
Au-dessus de 100.........	1.900	1.900	3.800
Age inconnu...........	2.500	1.800	4.400

Répartition de la population au point de vue de l'état civil.

	HOMMES.	FEMMES.	TOTAUX.
Célibataires { au-dessous de 15 ans.	705.000	671.000	1.376.000
Célibataires { au-dessus de 15 ans.	183.000	113.000	297.000
Mariés....................	664.000	659.000	1.323.000
Veufs....................	42.000	96.000	138.000
Divorcés....................	1.200	1.300	2.500
État civil inconnu..............	9.000	6.000	15.000

On voit que la proportion des célibataires dans la population adulte est très faible. Le plus grand nombre des mariages est contracté avant 25 ans, 57 p. 100 des jeunes gens et 82 p. 100 des jeunes filles se marient dans ces conditions; 3 p. 100 des fiancés et 14 p. 100 des fiancées ont moins de 18 ans. Parmi les dernières, on en compte même jusqu'à 300 par an qui se marient avant 15 ans; 80 p. 100 des mariages sont contractés par des hommes ayant moins de 30 ans.

La moyenne des naissances est d'environ 37 à 38 par an pour 1000 habitants; le chiffre des ménages sur le même nombre d'habitants étant d'environ 210, il en résulte une moyenne annuelle d'un enfant sur 5 ménages.

La moyenne des décès par an n'est que de 18 à 19 sur 1000 habitants; il devrait donc se produire un accroissement annuel de population de 19 p 1000 environ, qui se constate en effet, comme le tableau précédent nous l'a indiqué, dans un certain nombre de départements; dans quelques autres, au contraire, l'augmentation de la population est très inférieure, et même parfois négative, ce qui, sans parler des erreurs de recensement, peut s'expliquer par le départ d'une partie des habitants; cette particularité se remarque, en effet, dans certains départements où la population musulmane est nombreuse, comme ceux de Choumla, Razgrad, Bourgas, Haskovo.

III. — Population des villes principales.

NOMS DES VILLES.	POPULATION en 1881 ou 1885.	POPULATION en 1888.
Philippopoli (Plovdiv)	33.442	33.032
Sofia (1)	20.541	30.428
Roustchouk (Roussé)	26.867	27.194
Varna	24.649	25.256
Choumla (Choumon)	22.221	23.161
Slivno (Sliven)	20.248	20.893
Stara-Zagora	15.258	16.222
T.-Bazardjik	15.425	15.659
Vidin	13.602	14.772
Plevna (Plêven)	11.129	14.317
Haskovo	13.797	14.191
Svichtov	11.438	12.482
Stanimaka	11.784	12.191
Razgrad	11.034	12.974
Silistrie	10.657	11.414
Vratsa	10.924	11.323
Tirnovo	11.500	11.314
Yambol	10.771	11.241
Tchirpan	11.573	11.024
Dobritsch	9.567	10.717
Kustendil	9.589	10.689
Samokov	10.109	9.658
Kazanlyk	9.469	9.480
Selvi (Sevlievo)	8.359	8.859
Panaghiourichtó	8.510	8.757
Éski-Djouma	10.038	8.616
Lom	6.959	8.564
Karlovo	»	8.036
Gabrovo	7.845	8.216
Toutrakan	7,164	7.926
Doubnitsa	7.497	7.919
Kavakli	7.064	7.282
Lovtcha (Lovetch)	5.973	7.092
Leskovats	6.423	7.090
Troïan	6.301	6.167
Teteven	5.196	5.967
Bourgas	5.865	6.543
Gorni-Orêkhovitsa	5.071	5.689
Kazan (Kotel)	6.010	5.668
Karnobad	5.039	5.811
Pravady (Provadia)	»	5.088

(1) Le véritable nom bulgare de Sofia est *Srédets*, mais ce nom n'est plus usité dans les documents administratifs, ni en général dans les livres.

Les villes suivantes ont de 4,000 à 5,000 habitants : Berkovitza, Ankhialo, Nikopoli, Peschtera, Rakhovo, Baltchik ; de 3,000 à 4,000 : Nova-Zagora, Osman-Bazar, Aïtos, Kalofer, Sopot, Koula, Ihktiman, Drênovo, Prêslav, Harmanly, Loukovit, Elena ; de 2,000 à 3,000 : Brêznik, Bêloslatina, Novi-Bazar, Radomir, Travna, Trn.

On voit que les villes réellement importantes sont rares ; deux d'entre elles seulement, Philippopoli et Sofia, dépassaient 30,000 habitants au dernier recensement. Quatre autres villes ont plus de 20,000 âmes ; quinze sont comprises entre 10,000 et 20,000 habitants ; vingt, entre 5,000 et 10,000, et vingt-cinq, entre 2,000 et 5,000.

La population urbaine, en considérant comme telle celle des villes de 5,000 âmes et au-dessus, offre un total de 485,396 habitants, qui représente 15 p. 100 de la population entière de la principauté.

On a pu remarquer que toutes les villes, sauf sept, ont vu leur population s'augmenter, mais dans une assez faible proportion. La capitale seule se distingue par un accroissement vraiment extraordinaire de 50 p. 100 en sept ans. Aussi égale-t-elle presque maintenant Philippopoli qui, au contraire, a subi une légère diminution. Parmi les autres villes, on ne trouve guère comme présentant une augmentation importante de population que Plevna et Lom. Les populations des deux principaux ports sur la mer Noire et le Danube, Varna et Roustchouk, se sont, au contraire, augmentées dans des proportions très faibles.

V. — Statistique des cultes et des nationalités.

NATIONALITÉS et religions	EN 1881-85. Nombres absolus.	°/₀.	EN 1888. Nombres absolus.	°/₀.
Bulgares	2,027,241	67,9	2,326,250	73,7
Grecs.	64,472	2,1	58,326	1,8
Turcs	727,772	24,3	607,331	19,2
Tsiganes	61,790	2,1	50,291	1,5
Israélites (considérés comme nationalité)	21,000	0,70	23,571	0,74
Chrétiens. Orthodoxes.	2,135,046	»	2,424,371	76,8
Chrétiens. Catholiques.	16,192	»	18,505	0,58
Chrétiens. Protestants.	939	»	1,229	»
Chrétiens. Arméniens..	5,156	»	5,839	»
Musulmans.	792,596	»	676,215	21,3
Israélites (considérés comme religion)...	21,127	»	24,352	0,77

La différence qui existe dans le tableau précédent entre le nombre des Turcs et celui des Mahométans provient de ce que la plus grande partie des Tziganes

et quelques Bulgares (*Pomaks*) professent l'islamisme. Le défaut de concordance entre les deux chiffres relatifs aux Israélites, considérés comme nationalité et comme culte, résulte vraisemblablement de ce que les Juifs, sujets d'une puissance étrangère, sont comptés seulement comme membres du culte et non de la nationalité hébraïque.

En comparant les chiffres des deux recensements, on constate que l'accroissement de la population a profité exclusivement à la race bulgare, qui forme maintenant les 737/1000 de la population totale de la principauté, tandis qu'en 1885 elle ne représentait que les 679/1000. Les Israélites présentent aussi un certain accroissement. Les autres races indigènes, Turcs, Grecs et Tziganes, ont subi des diminutions assez notables résultant évidemment de l'émigration, laquelle, en ce qui concerne en particulier les Turcs, a porté sur plus de 100,000 individus. On sait, du reste, que le même phénomène s'est produit, et d'une façon bien plus sensible encore, en Grèce et en Serbie, lorsque ces pays ont été affranchis de la domination turque, ainsi que dans les fractions du territoire ottoman cédées à ces deux États à la suite du traité de Berlin.

Nous avons vu, dans le chapitre traitant spécialement de l'ethnographie de la région bulgare, que les races autres que la nationalité dominante étaient très inégalement distribuées sur le territoire ; il nous semble donc intéressant d'indiquer la répartition par département des différentes nationalités ; nous y joindrons la statistique des cultes.

Tableau de la répartition, par départe

DÉPARTEMENTS.	BUL-GARES.	°/₀.	TURCS.	°/₀.	GRECS.	°/₀.	ISRAÉ-LITES.
Sofia..........	166,000	91,3	590	0,3	370	»	6,100
Trn...........	75,000	99,0	»	0,0	10	»	20
Kustendil......	162,000	98,5	1,700	1,0	80	»	1,700
Vidin	77,000	66,2	4,200	3,6	113	»	1,400
Lom..........	104,000	90,5	3,200	2,8	44	»	880
Vratsa.	84,000	92,2	900	1,0	6	»	230
Lovetch	113,000	94,9	3,000	2,5	3	»	9
Plevna.	84,000	90,7	5,400	5,8	20	»	340
Rahovo........	70,000	81,2	2,900	3,3	9	»	11
Svichtov.......	66,000	73,2	13,900	15,4	40	»	310
Sovliévo.......	84,000	89,9	8,800	9,4	9	»	27
Tirnovo	181,800	86,9	20,900	10,1	148	»	19
Roustchouk	76,800	49,9	68,000	44,2	378	»	2,000
Silistrie	29,800	27,7	61,000	56,7	289	»	400
Razgrad.......	52,000	42,6	67,000	54,9	80	»	300
Choumla.......	55,000	31,35	113,000	64,4	135	»	1,200
Varna.........	89,900	43,1	92,000	44,2	9,250	4,4	1,100
Tatar-Bazardjik.	121,000	88,3	8,500	6,2	490	0,3	1,400
Stara-Zagora...	175,000	85,7	22,000	10,8	250	0,1	1,200
Sliven.........	124,000	76,9	13,000	8,1	18,000	11,2	1,300
Philippopoli....	182,000	80,1	23,000	10,1	14,000	6,16	2,400
Bourgas......	57,000	55,8	30,000	29,4	13,000	12,7	740
Haskovo.......	94,000	76,5	26,000	21,0	450	0,4	440

ment, des nationalités et des religions.

TSIGANES.	ORTHO-DOXES.	MUSUL-MANS.	CATHO-LIQUES	ARMÉ-NIENS.	PROTES-TANTS.	ISRAÉ-LITES.
2,400	170,000	2,700	1,500	100	220	6,400
460	75,000	180	210	»	10	20
96	158,000	2,400	20	5	7	1,800
1,500	108,000	5,500	190	29	19	1,400
3,500	107,000	5,800	80	3	13	900
1,600	84,000	2,900	23	»	19	220
710	111,000	7,900	14	6	35	9
1,500	84,000	7,200	45	5	7	340
3,300	183,000	8,900	87	»	»	11
930	59,000	15,000	4,400	3	62	311
420	84,000	9,200	30	1	13	1
1,900	177,000	22,000	45	12	17	12
1,600	79,000	70,000	780	940	190	1,200
1,800	31,000	74,000	32	460	4	410
1,900	52,000	69,000	18	29	2	200
2,800	55,000	118,000	96	830	8	1,200
4,300	106,000	96,000	350	1,720	57	1,280
3,700	116,000	19,000	74	170	85	1,400
3,100	177,000	24,000	85	36	188	1,200
4,000	143,000	16,000	310	250	312	1,300
3,200	179,000	33,000	9,800	910	13	2,400
2,200	62,000	37,000	85	140	10	750
2,000	95,000	27,000	69	170	16	341

Le fait le plus caractéristique ressortant de l'examen du tableau précédent concerne la race turque. Les représentants de cette race sont pour la plus grande partie groupés dans la région est de la principauté, et constituent même la majorité de la population dans les quatre départements les plus orientaux : Varna, Choumla, Razgrad et Silistrie, et près de la moitié dans celui de Roustchouk. Au sud des Balkans, les départements orientaux de Bourgas et Haskovo possèdent aussi la plus forte proportion de Turcs, sans que ceux-ci y atteignent toutefois le tiers de la population totale.

Le nombre des Turcs diminue de plus en plus à mesure que l'on s'avance vers l'ouest, et devient presque nul dans la région de Sofia.

Les Grecs, contrairement à une opinion assez répandue, ne forment qu'une très faible partie de la population de la Bulgarie, même dans l'ancienne Roumélie. Répartis dans tous les départements, ce n'est que dans ceux de Philippopoli, Sliven, Bourgas et Varna, qu'ils constituent une agglomération de quelque importance.

Les Israélites, quoique figurant dans tous les départements, se trouvent en plus grand nombre dans ceux qui possèdent une ville importante ou un port.

Les Tsiganes sont à peu près également répartis sur tout le territoire.

La répartition des cultes répond naturellement à celle des nationalités.

Les catholiques se trouvent principalement sur les bords du Danube, aux environs de Nikopoli (département de Svichtov), à Roustchouk, et en Roumélie, dans le département de Phillippopoli. Les Arméniens ont leur principal centre de population à Varna.

Le nombre des **étrangers** indiqué par le recensement de 1888, s'élève à 30,000, soit 1 pour 100 de la population totale. Les recensements de 1881 et de 1885 en Bulgarie et en Roumélie n'en mentionnaient que 20,000, ce qui, en supposant ces données suffisamment exactes, ferait ressortir un accroissement de 50 p. 100 que peut justifier du reste le développement économique du pays.

Cette population étrangère se répartit de la manière suivante entre les différentes nationalités politiques :

Turcs : 11,165 habitants, résidant dans tous les départements, mais principalement dans ceux de Philippopoli, Sofia, Varna, Bourgas, Roustchouk et Sliven.

Grecs : 5,813, surtout dans les départements de Philippopoli, Varna, Bourgas.

Austro-Hongrois : 4,045, dans presque tous les départements, principalement à Sofia, Roustchouk et Philippopoli.

Roumains : 1,322
Russes : 1,053
Serbes : 781
} en petit nombre dans la plupart des départements, surtout à Sofia, Roustchouk et Varna.

Français : 399, dans 12 départements.

Plus 5,900 habitants appartenant à divers autres pays, ou dont la nationalité n'est pas connue.

Les étrangers se trouvent naturellement en plus grand nombre dans les villes importantes et dans les principaux ports de la mer Noire et du Danube. C'est ainsi que le département de Sofia en compte 5,893, celui de Philippopoli, 5,138, celui de Roustchouk, 3,436, celui de Varna, 3,445, celui de Bourgas, 2,951 et celui de Vidin, 1,286.

CHAPITRE XIII

ORGANISATION POLITIQUE

I. — Situation de la Principauté au point de vue international.

La Bulgarie a été constituée par le traité de Berlin en *principauté autonome et tributaire* (1) *sous la suzeraineté du Sultan.* Sa situation politique est donc celle où se trouvaient avant 1878, la Roumanie et la Serbie. Comme c'était le cas pour ces deux États, le lien qui unit la principauté bulgare à la Turquie est de pure forme et n'a aucune influence non seulement sur les affaires intérieures du pays, qui sont en droit complètement soustraites à l'action du Sultan, mais même sur ses relations extérieures, dont la direction, conformément aux traditions du droit public européen, devrait être réservée à la puissance suzeraine.

Quoique le gouvernement de la Porte affecte volontiers de considérer la principauté de Bulgarie comme partie intégrante du territoire ottoman, il n'a jusqu'à présent en aucune circonstance fait concorder ses actes avec ses prétentions, soit qu'il s'agit de défendre ses propres droits comme au moment de la révolution de Philippopoli, soit qu'il y eût lieu, au contraire, de sou-

---

(1) Dans la réalité, la clause du tribut n'a jamais été mise en vigueur; la valeur de ce tribut n'a même pas été fixée par les puissances, et la Porte ne paraît pas avoir élevé de réclamations à ce sujet; par contre, depuis 1886, la principauté verse exactement la redevance imposée à l'ancienne Roumélie orientale.

tenir les intérêts de la principauté vassale ou de garantir l'intégrité de son territoire, comme le cas s'est présenté lors de l'attaque de la Serbie ou des attentats contre le prince Alexandre.

L'indifférence la plus complète semble avoir été adoptée par le gouvernement turc comme règle de conduite à l'égard de la Bulgarie. Depuis quelque temps cependant, une bienveillance évidente, manifestée publiquement par la solution donnée en 1890 à la question des évêques macédoniens, à la suite de l'intervention du gouvernement bulgare, paraît devoir modifier l'ancienne manière d'agir de la Turquie. Pourtant cette puissance, craignant évidemment d'être la cause de complications européennes, s'est toujours refusée à réclamer des États signataires du traité de Berlin, la reconnaissance du gouvernement du prince Ferdinand, gouvernement qui existe en fait depuis quatre ans, qui est unanimement accepté par la nation et reconnu tacitement par la puissance suzeraine, circonstances qui, au point de vue du droit politique moderne devraient largement suffire pour effacer les irrégularités que l'on peut découvrir dans l'élection de 1887.

En ce qui concerne particulièrement la Roumélie orientale, la situation de fait est complètement différente de la situation de droit.

On se souvient de la constitution donnée par le traité de Berlin à ce pays comme province autonome de l'empire ottoman. A la suite de la révolution pacifique de Philippopoli qui, détruisant les fictions diplomatiques, avait, conformément au vœu des populations réuni les deux parties de la Bulgarie, un accord était intervenu, le 6 avril 1886, entre la Turquie et la Bulgarie, accord d'après lequel le prince de Bulgarie recevait pour cinq

ans les fonctions de gouverneur général de la Roumélie orientale. En réalité cette convention n'a jamais été mise à exécution. Elle n'établissait, en effet, qu'une *union personnelle* entre la Bulgarie et la Roumélie, laissant subsister dans ce dernier pays l'ancien ordre de chose tout entier. Or la Roumélie avait été, dès la fin de 1885, complètement assimilée, à tous les points de vue, à la Bulgarie du Nord ; il n'y a donc pas eu d'union personnelle, mais bien une annexion pure et simple. D'après la convention de 1886, une conférence des puissances devait se réunir à l'effet d'examiner les modifications à apporter au statut organique rouméliote ; il n'a jamais été question de convoquer cette conférence. Enfin les pouvoirs concédés au prince Alexandre sont devenus caducs par suite de son abdication. Nous avons montré précédemment combien le peuple bulgare eut peu de part dans cet événement dont on veut, bien injustement, lui faire supporter les conséquences. Il serait assez invraisemblable de prétendre que le prince Ferdinand, non reconnu par la Turquie, ait été substitué au prince Alexandre dans l'exercice des pouvoirs de gouverneur de la Roumélie à lui conférés par le Sultan. On ne peut donc pas dire que l'union de la Bulgarie et de la Roumélie repose exclusivement sur la convention du 6 avril 1886, et qu'elle soit par conséquent limitée dans sa nature et dans sa durée. Cette union, vieille déjà de six ans, a pour elle le plus puissant des droits, celui du fait accompli, ainsi que la reconnaissance tacite, il est vrai, mais évidente de la seule puissance réellement intéressée dans la question, la Turquie, qui, en effet, n'a jamais élevé de protestation contre l'état de choses maintenu ou introduit en Roumélie en contradiction avec la convention de 1886, et n'a fait aucune

tentative pour rétablir son autorité sur ce pays pendant l'interrègne de près d'un an qui suivit l'abdication du prince Alexandre. Les Bulgares sont donc parfaitement fondés à invoquer en faveur de l'union des deux pays, une sorte de prescription résultant de l'exercice constant et non troublé du droit réclamé par eux.

Reconnaissant, conformément à nos plus chères traditions nationales, la volonté des peuples comme le fondement de tout ordre politique, nous ne nous arrêterons pas aux subtilités diplomatiques, et nous considérerons, dans toute la suite de ce travail, la Bulgarie et la Roumélie comme ne formant qu'un seul et même État.

II. — Constitution bulgare.

La Constitution bulgare actuellement en vigueur est celle qui fut votée en 1879 par l'Assemblée des notables de Tirnovo et promulguée le 16 avril de la même année. Les modifications introduites en 1881, à la demande d'Alexandre Ier, ont été rapportées lorsque ce prince eut renoncé à poursuivre sa tentative malheureuse de gouvernement personnel.

Élaborée à un moment où la Bulgarie se trouvait entièrement au pouvoir des Russes, la Constitution bulgare est cependant une des plus libérales de l'Europe.

Si ce libéralisme a pu éveiller dans certains esprits la crainte qu'une semblable organisation politique ne soit prématurée dans un pays venant à peine d'échapper à un régime social digne du moyen âge et dont moins d'un sixième des citoyens savait lire et écrire, on ne peut nier cependant qu'il ne réponde à la constitution essentiellement démocratique de la société bulgare, complètement nivelée, comme, du reste, celle des

États chrétiens voisins, Serbie et Grèce, par la domination turque, et au sein de laquelle n'a pu, en raison de l'état économique du pays, se constituer, comme dans nos sociétés occidentales, une nouvelle aristocratie commerciale et industrielle.

L'esprit libéral des législateurs de Tirnovo n'a pas été poussé jusqu'à ses dernières conséquences, et nous ne croyons pas que personne ait songé à donner au nouvel État la forme républicaine. Il n'y a, du reste, pas lieu de le regretter. Si la République s'impose évidemment comme la forme définitive d'un État parvenu au plus haut degré de civilisation et de perfectionnement social, ce régime exige, pour être susceptible de fonctionner régulièrement, une longue expérience politique et une grande diffusion de l'instruction, c'est-à-dire tout le contraire de ce qui existait en Bulgarie en 1879. Le gouvernement de la Bulgarie est donc, en vertu de l'article 4 de la Constitution, une monarchie constitutionnelle héréditaire. L'hérédité au trône appartient aux descendants en ligne masculine directe du prince régnant. En cas de vacance, le nouveau prince est élu par la *Grande Assemblée nationale*, dont nous verrons plus loin la composition. D'après le traité de Berlin, cette élection doit être sanctionnée par la Porte et soumise à l'assentiment des grandes puissances.

Nous avons vu dans quelles circonstances a été élu le prince actuellement régnant. *Ferdinand Ier*, par la grâce de Dieu et la volonté nationale *Prince de Bulgarie* (s'Bojïa milost i narodna-ta volia, *Kniaz na Blgarïa*), est né à Vienne le 26 février 1861 et appartient à la famille ducale de Saxe-Cobourg. Il est fils d'Auguste-Louis-Victor, duc de Saxe, et de Marie-Clémentine d'Orléans (fille de Louis-Philippe). Il a été élu le 25 *juin* 1887.

On sait que cette élection n'a pas jusqu'à présent été reconnue officiellement par les puissances européennes. Cet acte platonique n'a, du reste, entravé en rien la marche du gouvernement de la principauté et n'a guère pu produire d'autre résultat que de montrer aux Bulgares qu'ils n'ont pas trop à s'inquiéter de ce que peut dire et penser l'Europe à leur sujet.

Le pouvoir exécutif appartient au Prince, qui partage en outre le pouvoir législatif avec l'*Assemblée nationale* (narodno Sëbranié) (1). Les lois votées par l'Assemblée sont soumises à la sanction princière. Le Prince est, en paix comme en guerre, le chef suprême de l'armée. Il exerce le droit de grâce, mais ne dispose de celui d'amnistie qu'avec le consentement de l'Assemblée. Il représente la principauté dans ses rapports avec les puissances étrangères. La liste civile princière est fixée par la Constitution à la somme de 600,000 francs, modeste au premier abord, mais considérable, eu égard aux revenus du pays.

Conformément au principe fondamental du droit constitutionnel, les actes du Prince ne deviennent exécutoires que s'ils sont revêtus de la signature d'un ministre responsable. Les ministères sont au nombre de six : *Affaires étrangères et cultes*, *intérieur*, *instruction publique*, *finances*, *justice*, *guerre*.

Le Parlement bulgare se compose, comme ceux de la Serbie et de la Grèce, d'une Chambre unique, appelée

---

(1) Lorsqu'on emploie ce mot dans une langue étrangère, on lui donne habituellement la forme russe : *Sobranié*. En bulgare comme en russe, ce mot est du genre neutre ; on doit donc en français le mettre au masculin, et non au féminin, comme on le fait souvent.

Assemblée nationale (narodno Sĕbranié), élue au suffrage universel direct. Les députés sont nommés pour trois ans au scrutin de liste par arrondisssement, chaque arrondissement ayant droit à un député pour 10,000 habitants ou fraction de ce nombre supérieure à 7,500. Sont éligibles tous les citoyens bulgares âgés de trente ans et sachant lire et écrire.

L'Assemblée tient tous les ans une session ordinaire du 15 octobre au 15 décembre et peut aussi être convoquée en session extraordinaire. Le budget est voté tous les ans.

Le Prince peut dissoudre l'Assemblée, à charge de faire procéder aux élections dans le délai de deux mois et de convoquer la nouvelle Chambre dans les quatre mois.

Les droits des députés, les attributions de l'Assemblée, sa procédure, sont les mêmes que dans les Chambres de députés des pays occidentaux.

Les députés qui ne sont pas domiciliés au siège de l'Assemblée reçoivent une indemnité de 15 francs par jour, plus leurs frais de voyage. Les autres ont droit seulement à une indemnité journalière de 10 francs.

En dehors de cette Assemblée *ordinaire* (obiknovenno), la Constitution prévoit, dans certains cas, la convocation d'une *Grande Assemblée nationale* (veliko narodno Sĕbranié) élue dans la même forme que l'Assemblée ordinaire, mais comprenant un nombre double de membres.

La convocation de la Grande Assemblée est nécessaire :

1° En cas de modifications au territoire de la principauté ; les délibérations sont prises à la majorité absolue des membres présents ;

2° Pour changer ou reviser la Constitution ; une majorité des deux tiers du nombre total des députés est exigée dans ce cas ;

3° Pour l'élection du prince en cas de vacance du trône ; l'élection est faite à la majorité des deux tiers des membres présents ;

4° Pour l'élection des régents en cas de minorité du prince régnant.

Dans ces deux derniers cas, la convocation est faite par le conseil des ministres.

Tout Bulgare âgé de vingt et un ans et jouissant de ses droits civils et politiques est électeur. La procédure à suivre dans les élections politiques est déterminée actuellement par la loi du 28 novembre 1889.

Les députés sont, comme nous l'avons dit, nommés au scrutin de liste par arrondissement, et l'élection a lieu au chef-lieu de l'arrondissement. Seuls les arrondissements ayant plus de 40,000 habitants peuvent être divisés en deux sections électorales ayant chacune un centre de vote distinct. Les opérations sont dirigées par un bureau électoral présidé par un conseiller général et composé de maires ou conseillers municipaux en nombre triple de celui des députés à élire. Le président et les membres de ce bureau sont tirés au sort publiquement par le président du tribunal départemental, en présence de la commission permanente du conseil général et du conseil municipal du chef-lieu. L'élection a toujours lieu un dimanche et le vote est ouvert de huit heures du matin à quatre heures du soir. Les électeurs sont appelés dans l'ordre alphabétique des communes et d'après leur rang sur la liste communale. Le maire ou un adjoint et deux conseillers municipaux doivent

être présents au vote des électeurs de leur commune. La majorité *relative* suffit, même au premier tour, de sorte que les scrutins de ballottages ne sont jamais nécessaires.

Dans le cas où plusieurs candidats ont obtenu un nombre égal de voix, ce n'est pas l'âge, comme en France, mais le sort qui désigne l'élu.

L'Assemblée nationale est seule juge de la validité des pouvoirs de ses membres.

Les élections à la Grande Assemblée nationale ont lieu dans la même forme que pour l'Assemblée ordinaire. Les membres de cette dernière peuvent être élus à la Grande Assemblée sans perdre leur premier mandat, sauf dans le cas de revision de la Constitution.

L'établissement du vote au chef-lieu d'arrondissement a sans doute eu pour but de rendre les élections plus sérieuses et de permettre d'en contrôler la régularité plus complètement que cela n'aurait été possible dans des communes éloignées et peu peuplées. Mais, d'autre part, ce système, qui peut à la rigueur fonctionner dans un pays de suffrage restreint, à population dense et largement pourvu de moyens de communications, comme la Belgique, est fort peu praticable en Bulgarie, où les communes sont souvent très éloignées du chef-lieu d'arrondissement et où les communications rapides n'existent qu'à l'état d'exception. Aussi les abstentions sont-elles très nombreuses ; les électeurs qui supposent que le candidat de leur opinion a peu de chance de succès se dispensent d'un voyage inutile, et l'on a pu voir, dans les dernières élections de 1890, un grand nombre de candidats obtenir, à quelques voix près, l'unanimité des suffrages exprimés.

Parmi les députés figurent une vingtaine de Maho-

métans, jouissant ainsi dans un État chrétien de l'exercice d'un pouvoir qui n'a jamais pu leur être accordé dans le pays où ils sont les maîtres.

Les droits des citoyens bulgares, l'usage des libertés de la presse, de réunion et d'association, sont garantis par la Constitution dans les termes les plus larges.

Les articles 58 et 59 interdisent l'établissement dans la Principauté de titres de noblesse et même de décorations. Des distinctions honorifiques peuvent seulement être décernées aux militaires pour faits de guerre. Cette dernière prescription n'a, d'ailleurs, pas été complètement respectée, car l'ordre de Saint-Alexandre, fondé par le premier prince bulgare, est donné aux civils aussi bien qu'aux militaires.

La Constitution peut être revisée. La proposition de revision doit être d'abord prise en considération par les deux tiers au moins des membres de l'Assemblée ordinaire. La Grande-Assemblée est ensuite convoquée et, comme nous l'avons fait remarquer, ses décisions doivent réunir les voix des deux tiers du nombre total de ses membres.

Les relations de la Bulgarie avec les puissances étrangères devant théoriquement emprunter l'intermédiaire de la puissance suzeraine, la Principauté n'a, en général, pas de représentants auprès des gouvernements étrangers; elle entretient pourtant des agences diplomatiques dans les deux États voisins, à Bucarest et à Belgrade. Une agence représente également la Bulgarie à Constantinople, auprès du gouvernement suzerain.

La plupart des puissances occidentales sont représentées à Sofia par des consuls généraux, accrédités

comme agents diplomatiques auprès du gouvernement bulgare.

Le drapeau national bulgare est tricolore, blanc, vert, rouge, les couleurs étant disposées par bandes horizontales, le blanc à la partie supérieure.

La Principauté de Bulgarie porte : de gueules au lion d'or, couronné de même. L'écu est surmonté d'une couronne fermée et accosté de deux lions tenant chacun un pavillon bulgare.

CHAPITRE XIV

ORGANISATION ADMINISTRATIVE

I. — Organisation départementale.

Le territoire de la Principauté est actuellement, au point de vue administratif, divisé en 22 départements subdivisés en 85 arrondissements. La division judiciaire correspondant, à très peu d'exceptions près, à la division administrative, nous donnerons le tableau d'ensemble de ces circonscriptions à la fin du chapitre traitant de la justice.

Sur les 22 départements, 6 appartiennent à l'ancienne Roumélie et 16 à la Bulgarie du Nord. Jusqu'au commencement de 1890, cette dernière région en comprenait 17. A cette époque, le département de *Rahovo* a été supprimé et réuni à celui de Vratsa, en même temps que diverses modifications de détail étaient introduites dans la division administrative.

L'organisation administrative de la Bulgarie est imi-

tée principalement de l'organisation belge, qui est elle-même, on le sait, un perfectionnement du système français. Pourtant, l'administrateur bulgare possède, en ce qui concerne la police et l'administration financière, des attributions qui n'appartiennent pas dans les mêmes conditions au gouverneur belge ni au préfet français.

A la tête de chaque département (Okrûjié) se trouve un *administrateur départemental* (okrûjen oupravitel) ou *préfet*, qui est le représentant du pouvoir central dans toutes les affaires administratives ou politiques. Il est chargé de la tutelle administrative des communes; certaines délibérations des conseils municipaux ne sont exécutoires qu'après son approbation, et celles qui entrent en vigueur immédiatement peuvent être annulées par lui, pour cause d'illégalité, après avis de la commission départementale permanente.

Le préfet a la haute direction du service financier du département, et est, à cet effet, assisté d'un *agent financier* (finansov tchinovnik), qui est le chef d'une des deux divisions de la chancellerie préfectorale; l'autre division, la division administrative, est dirigée par le secrétaire de préfecture, fonctionnaire à la nomination du préfet.

Enfin, le préfet est le chef de la police du département, et, à ce titre, a sous ses ordres la *garde de police* ou gendarmerie.

Les préfets sont nommés par décret et répartis, quant au traitement, en 3 classes, déterminées par l'importance de la préfecture. Cinq appartiennent à la 1re classe; six à la 2e classe et onze à la 3e classe.

Chaque département possède un *conseil départemental* (okrûjen sëvët) composé de 15 membres élus pour

trois ans par les habitants. Les conseillers résidant au chef-lieu du département reçoivent, pendant les sessions, une indemnité journalière de 3 francs par jour, les autres, une indemnité de 6 francs.

Le conseil départemental tient par an, en mars et septembre, deux sessions ordinaires de 15 jours. Il répartit les impôts entre les communes, donne son avis sur les projets de chemins de fer, routes, etc., administre les propriétés du département, ordonne les travaux d'intérêt départemental, répartit entre les communes les charges résultant de travaux intercommunaux ainsi que les secours alloués aux municipalités possédant peu de ressources pour leurs établissements communaux ; il établit le budget du département et examine les comptes de l'administration. Parmi les ressources financières du département figurent les centimes additionnels au principal des impôts, les secours alloués par l'État, le revenu des propriétés départementales, enfin le produit de certains impôts. Parmi les dépenses se trouvent les allocations pour les postes, les prisons, la police, les secours aux écoles, l'entretien des enfants assistés, des aliénés et des malades indigents dans les hôpitaux.

Le conseil départemental intervient dans l'administration de la justice en ce qu'il élit les assesseurs qui siègent dans les sessions criminelles du tribunal départemental.

Les décisions du conseil sont définitives, si dans le délai de deux mois elles n'ont pas été annulées par décret.

Le conseil départemental peut être dissous par décret motivé. Les nouvelles élections doivent avoir lieu dans les deux mois.

Une *commission départementale permanente* (postoianna okrûjna kommissia) composée de 4 membres, choisis par le conseil dans son sein, siège dans l'intervalle des sessions. Elle correspond à notre *commission départementale* et à la *députation permanente* du conseil provincial belge. Elle a comme attributions spéciales de vérifier les comptes de l'administration, de donner son avis sur les délibérations de conseils municipaux, entachées d'illégalité, d'examiner les protestations contre les élections communales.

La commission permanente peut être dissoute par arrêté du Ministre de l'intérieur, après avis du conseil départemental.

L'*arrondissement* (okolia) n'a à sa tête, en Bulgarie comme en Belgique, qu'un fonctionnaire, le *chef d'arrondissement* (okoliïskiï natchalnik) ou *sous-préfet*, et pas de conseil élu. Le sous-préfet a surtout pour rôle de servir d'intermédiaire entre la préfecture et les administrations municipales et d'exercer sur ces dernières une surveillance immédiate. Il doit visiter sa circonscription de manière à se mettre en rapport avec les autorités communales et avec la population, et à se rendre compte de la situation et des besoins de toutes les communes. Outre ces attributions administratives, le sous-préfet bulgare est spécialement chargé de la direction de la police de son arrondissement ; il est le chef immédiat de la garde de police (gendarmerie) et possède la qualité d'officier de police judiciaire.

Les sous-préfets sont nommés par décret et répartis, quant aux appointements en deux classes ; la 1re classe comprend 20 sous-préfectures, les 65 autres appartiennent à la 2e classe. On remarquera que tous les arron-

dissements, même ceux au chef-lieu desquels réside le préfet, possèdent un sous-préfet.

Les villes de *Sofia*, *Roustchouk*, *Varna* et *Philippopoli* ont, en outre, un *préfet* ou *sous-préfet urbain* (gradonatchalnik) qui exerce, sur le territoire de la ville, les fonctions d'un préfet de police. L'action du sous-préfet d'arrondissement se trouve, dans ce cas, restreinte à la portion rurale de l'arrondissement. Le préfet ou sous-préfet urbain est nommé par décret. Il veille à l'accomplissement des lois et règlements et peut lui-même prendre des arrêtés de police ; il a l'initiative des mesures que peut nécessiter le maintien de l'ordre.

II. — Police.

Comme nous l'avons déjà mentionné, le maintien de l'ordre est confié, en Bulgarie, à un corps civil appelé *garde de police* (politsciska straja), qui dépend exclusivement du ministère de l'intérieur. Ce corps remplit à la fois, dans les campagnes, les fonctions de nos gendarmes, et dans les villes celles de nos agents de police. Les *gardes de police* (politseïski strajari) sont répartis en brigades commandées par un garde de 1re classe (starchi strajar).

D'après une loi de 1883, portant organisation de la garde de police, il doit y avoir une brigade pour 5,000 habitants, et chaque garde doit correspondre, dans la campagne, à une population de 600 à 1200 âmes. Dans les villes, on compte en principe un garde pour 600 à 800 habitants ; mais ce nombre peut être modifié suivant les nécessités locales.

Tous les gardes résidant dans des communes rurales sont à cheval ; dans les villes, ils sont à pied, sauf dans

les plus importantes comme Sofia, Roustchouk, Varna, Philippopoli, où les deux catégories existent simultanément.

Les gardes de police ont pour chefs supérieurs les préfets et les sous-préfets (et, s'il y a lieu, les sous-préfets urbains).

Dans les principales villes, il existe, en outre, un ou plusieurs *commissaires de police* (politseïski pristavi), placés sous les ordres du sous-préfet urbain ou du sous-préfet d'arrondissement. Le tableau des circonscriptions administratives indiquera la résidence et le nombre de ces commissaires.

Le budget pour 1891 prévoit 300 gardes de 1re classe et 3,000 de 2e classe, dont la moitié à cheval, plus 68 gardes de 1re classe et 550 de 2e classe à pied ou à cheval pour le service sur les frontières.

III. — Organisation municipale.

Les communes bulgares, dont le nombre était, en 1887, de *1795*, sont légalement divisées en communes *urbaines* (gradski obchtini) et communes *rurales* (selski obchtini); les premières sont celles qui jouissaient traditionnellement du titre de ville ou qui ont été classées par une loi comme communes urbaines. Pour pouvoir constituer une commune distincte, un village doit, en principe, se composer au moins de 100 maisons. Les différences d'organisation entre les deux catégories de communes ne sont pas très considérables. Elles portent surtout sur la nature des obligations imposées aux communes, sur le nombre et la durée des sessions des conseils municipaux.

Chaque commune est administrée par un *maire* (kmèt),

assisté d'un ou plusieurs adjoints (pomochtnitsi), deux dans les communes de 7,000 à 15,000 âmes, trois au-dessus de 15,000 âmes (1), et par un *conseil municipal* (obchtinskiï sïvêt) élu pour trois ans dans les villes et pour deux ans dans les communes rurales. Le conseil se compose de 8 membres dans les communes ayant moins de 500 habitants, et de 16 dans celles qui en comptent plus de 15,000. Dans les communes d'importance intermédiaire, le nombre des conseillers varie de deux en deux, suivant la population.

Pour être électeur municipal dans une commune, il faut y payer un impôt quelconque; pour être éligible, avoir trente ans, être propriétaire ou exercer une profession indépendante.

Les maires et adjoints sont élus par les conseils municipaux; ils doivent savoir lire et écrire la langue officielle, sauf, à titre exceptionnel, dans les communes où une autre langue est seule en usage.

Les fonctions de conseiller municipal sont gratuites, mais celles de maire donnent droit à une indemnité, fixée par le conseil municipal, qui peut varier de 200 à 1200 francs dans les communes rurales, et de 800 à 6,000 francs dans les communes urbaines. A Sofia, elle peut s'élever jusqu'à 7,200 francs. Les adjoints reçoivent également une indemnité comprise entre la moitié et les deux tiers de celle qui est allouée au maire.

Les conseils municipaux peuvent être dissous pour illégalité ou mauvaise administration, par décret rendu

(1) Lorsque des hameaux sont très éloignés du chef-lieu de la commune, il peut leur être affecté des *adjoints spéciaux* (namêstnitsi) nommés par le maire et choisis, autant que possible, dans le conseil municipal.

sur la proposition du ministre de l'intérieur, après avis conforme de la commission départementale permanente.

Les attributions des maires et adjoints ainsi que des conseils municipaux ne présentent pas de particularités dignes de remarque. Nous signalerons seulement les deux faits suivants : 1° la tenue des actes de l'état civil n'a pas été remise aux autorités municipales : elle est restée, conformément aux anciens usages, aux mains des ministres des cultes; les maires doivent seulement tenir un registre nominatif des habitants de la commune; 2° dans les communes rurales, le maire est chargé de percevoir les impôts dont il verse ensuite le montant aux caisses d'arrondissement ou de département.

Les conseils municipaux des communes urbaines se réunissent en session ordinaire quatre fois par an; ceux des communes rurales trois fois seulement. Dans tous les cas, les séances sont publiques.

Les communes urbaines sont obligées de pourvoir à l'instruction primaire des enfants des deux sexes; elles doivent, suivant leurs ressources, créer et entretenir des hôpitaux et posséder un corps de pompiers; celles dans lesquelles il n'existe pas de bibliothèque publique doivent entretenir des salles de lecture; les communes rurales sont aussi obligées d'assurer le service de l'instruction primaire; elles doivent posséder un grenier de réserve contenant une certaine provision de grain et entretenir des étalons reproducteurs pour l'amélioration des diverses races de bétail.

Les principales sources de revenu des communes sont : l'octroi, les droits sur la vente du bétail et de la viande, les droits d'abattoir, de marché, de mesurage, de vérification des poids et mesures, de circulation des voitures et bêtes de somme, l'impôt sur les chevaux, le

quart du produit des patentes, l'impôt sur les immeubles (*emliak*), la taxe sur les enseignes, sur les cartes à jouer, sur les autorisations de bâtir, sur les voitures publiques, etc., les droits de timbre, enfin les revenus de propriétés communales, les péages sur les ponts appartenant à la commune, etc.

Quelques-unes des contributions indiquées ci-dessus se cumulent avec des impôts prélevés au profit de l'État; l'emliak et les droits de timbre, par exemple, sont dans ce cas. La taxe sur les enseignes est déterminée d'une façon assez curieuse : elle est de 3 francs si l'enseigne est rédigée en bulgare, de 10 francs si elle est en bulgare et dans une autre langue, et de 50 fr. si elle est écrite seulement dans un idiome autre que la langue officielle.

Outre les recettes ordinaires que nous venons d'énumérer, des ressources extraordinaires peuvent être constituées au moyen de centimes additionnels au principal des contributions perçues par l'État (1).

IV. — Remarques générales.

En comparant le nombre des départements, arrondissements et communes au chiffre de la population totale, nous obtenons les résultats suivants :

La population moyenne d'un département est de 143,000 habitants, les chiffres réels varient de 75,000 âmes (département de Trn) à 226,000 (département de Philippopoli). Pour les arrondissements, la population, qui

(1) A titre d'exemple de l'organisation intérieure d'un département, nous allons donner sur celui de Philippopoli quelques renseignements extraits du rapport du préfet de ce département pour l'année 1889.

Le département de Philippopoli se divise en 6 arrondissements, comprenant 7 communes urbaines et 158 communes rurales formées de

est en moyenne de 37,000 habitants, varie de 17,000 (Zlatitsa) à 68,000 (Kotel) ; le nombre d'arrondissements par département varie de 2 à 7.

La population moyenne des communes s'élève au chiffre assez important de 1700 habitants.

On a pu constater, par tout ce qui précède, que la division administrative de la Bulgarie est calquée

---

222 villages. La répartition des communes et de la population entre les arrondissements est donnée par le tableau suivant :

ARRONDISSEMENTS.	POPULATION.	COMMUNES URBAINES. NOMBRE.	COMMUNES URBAINES. NOMS.	COMMUNES URBAINES. POPULATION.	NOMBRE de communes rurales.	NOMBRE de villages.
Philippopoli	51,710	1	Philippopoli.....	33,032	15	29
Strêma..........	47,072	4	Karlovo.........	8,036	32	46
		»	Kalofer..........	3,899		
		»	Sopot...........	3,686		
		»	Klisoura.........	1,575		
Konouch........	42,094	1	Stanimaka	12,491	32	39
Srnena-Gora.....	33,368	»	»	»	35	46
Ovtchekhêlm.....	33,018	1	Koprivchtitsa....	»	27	33
Rouptchos.......	18,751	»	»	»	17	29

Le budget départemental pour 1890 se balançait par 300,087 francs de recettes et de dépenses.

Les budgets des communes urbaines présentaient en 1889 les chiffres suivants :

COMMUNES.	RECETTES.	DÉPENSES.
	fr.	fr.
Philippopoli.........................	278,131	278,131
Stanimaka...........................	76,840	76,840
Karlovo.............................	40,707	40,707
Sopot...............................	10,518	10,518
Klisoura............................	6,795	6,795
Kalofer.............................	13,000	14,200
Koprivchtitsa.......................	11,150	11,150

sur celle des États occidentaux, particulièrement de la France et de la Belgique. Il est permis de se demander, en considérant le tableau des 22 préfectures et des 85 sous-préfectures de la principauté, si un tel développement de la hiérarchie administrative répondait bien aux nécessités du pays. L'existence des arrondissements, dont l'utilité est si sérieusement contestée en France, nous semble, il est vrai, parfaitement justifiée en Bulgarie. Il importait en effet de donner aux municipalités, nécessairement inexpérimentées, un guide et un surveillant qui n'en soit par trop éloigné; pour ce motif, et en raison de la difficulté des communications, le nombre des arrondissements ne nous paraît pas exagéré; mais était-il bien nécessaire de placer un sous-préfet au chef-lieu même du département, à côté du préfet? Celui-ci pourrait bien, comme en France, administrer directement l'arrondissement du chef-lieu. Quant au nombre des préfets, il nous semble un peu trop considérable, étant donné l'existence des sous-préfets.

Pour les communes rurales, nous donnerons les sommes totales par arrondissements :

ARRONDISSEMENTS.	RECETTES.	DÉPENSES.
	fr.	fr.
Philippopoli	53,092	52,092
Ovtchekhelm	94,009	93,988
Kononch	87,956	88,251
Srnena-Gora	83,563	83,563
Stréma	85,094	85,444
Rouptchos	28,435	31,254

En 1889, sur les 158 maires des communes rurales, 30 seulement savaient lire et écrire, 115 ne savaient que lire, et 13 étaient complètement illettrés.

Plusieurs préfets administrent 6 et même 7 arrondissements, avec une population totale de plus de 200,000 habitants ; le département de Tirnovo, par exemple, qui se trouve dans ce cas, n'est pas plus favorisé que les autres au point de vue de la configuration physique et des communications ; on pourrait donc admettre comme raisonnable une moyenne par département, de 5 arrondissements, représentant une population d'environ 175,000 habitants. Sous la domination turque, le territoire actuel de la Bulgarie ne formait que 7 sandjaks, circonscriptions qui, dans la hiérarchie administrative, peuvent être comparées aux départements ; sans vouloir, en cette circonstance, prendre les Turcs pour modèles, on peut juger inutile de tripler le nombre des administrateurs qui leur suffisaient.

L'existence de préfets spéciaux de police dans certaines villes semble bien peu justifiée, même en tenant compte de tous les éléments susceptibles d'occasionner des troubles dans la capitale ou dans les principaux ports de commerce. Quand on songe qu'à Bruxelles, par exemple, malgré un chiffre de population, un mouvement politique et commercial que les plus grandes villes bulgares sont loin de présenter, aucune institution de ce genre n'existe, on reste convaincu qu'un préfet de police pour une ville de 25 à 30,000 âmes, fût-ce une capitale, est un véritable luxe ; sans compter que les villes en question possèdent chacune de 2 à 5 commissaires de police.

Il nous semble donc, en résumé, que l'on pourrait trouver dans l'organisation administrative de la principauté matière à un certain nombre d'économies. Un mouvement dans ce sens s'était manifesté à la fin de 1889 et avait abouti à la suppression de la préfecture

de Rahovo ; il est regrettable, au point de vue des finances bulgares, que les législateurs se soient trop tôt arrêtés sur ce chemin et n'aient pas supprimé encore 3 ou 4 préfectures, toutes les sous-préfectures des chefs-lieux de département et les préfectures de police.

CHAPITRE XV

ORGANISATION JUDICIAIRE.

L'article 13 de la Constitution bulgare établit le principe de la séparation du pouvoir judiciaire d'avec les pouvoirs législatif et exécutif. Les bases de l'organisation judiciaire de la principauté sont posées par la loi du 25 mai 1880, complétée par quelques lois ultérieures.

La législation actuellement en vigueur en Bulgarie se compose, pour la plus grande partie, des lois ottomanes qui régissaient autrefois le pays (Code civil, Code pénal, Code commercial, loi foncière, etc.) ; quelques-unes d'entre elles sont imitées des codes français. Le Code de procédure est emprunté à la Russie. Enfin, diverses dispositions élaborées par les Assemblées nationales complètent la législation (loi sur les hypothèques, sur les attributions pénales des juges de paix, etc.).

La justice est rendue au nom du Prince.

La hiérarchie des tribunaux bulgares est la suivante :

1° *Tribunal communal* (Obchtinsko sûdilichte) ;
2° *Justice de paix* (Mirovo sûdilichte) ;

3° *Tribunal départemental* (Okrûjno sûdilichte),
4° *Cour d'appel* (Appelativno sûdilichte);
5° *Cour suprême de cassation* (Vrkhovniï kassatsionen sûd).

A l'exception des causes minimes, de la compétence des juges de paix, toute affaire portée devant un tribunal composé exclusivement de magistrats est susceptible d'être examinée à deux degrés de juridiction : en première instance et en appel. En outre, toute sentence rendue par un tribunal quel qu'il soit peut être attaquée en cassation, mais seulement pour vice de forme, la Cour de cassation, ainsi qu'en France, n'ayant pas à se prononcer sur le fond de l'affaire.

Il n'existe pas en Bulgarie de tribunaux de commerce ni de juridiction administrative. Leurs attributions rentrent dans la compétence des tribunaux ordinaires.

Le **Tribunal communal** n'existe que dans les communes rurales. Il se compose du maire et de deux assesseurs élus pour un an par le Conseil communal. C'est principalement un tribunal de conciliation. En outre, il peut décider, en matière civile, sur des litiges dont la cause n'a pas une valeur supérieure à 60 francs, et, en matière correctionnelle, il peut juger les infractions punissables au maximum d'une amende de 20 francs.

La compétence du tribunal communal est restreinte aux habitants de la commune et aux infractions commises sur son territoire. Les décisions de ce tribunal ne sont pas sujettes à appel, mais peuvent être annulées, pour incompétence, par le juge de paix.

Le **Juge de paix** juge seul. Sa compétence s'étend : en matière civile ou commerciale, aux contestations dont l'objet n'excède pas une valeur de 1000 francs. Jusqu'à une valeur de 100 francs la sentence est définitive (sauf, naturellement, pourvoi en cassation). Au delà, il peut être interjeté appel devant le tribunal départemental.

Le juge de paix peut, dans tous les cas, prononcer comme arbitre, et définitivement, sur les causes que les deux parties conviennent d'un commun accord de soumettre à sa décision.

La compétence correctionnelle des juges de paix est réglée par une loi spéciale. Ils prononcent sans appel sur les contraventions passibles : de la *réprimande* (zabêlêjka), d'une amende de 25 francs ou de trois jours de prison, au maximum, ainsi que sur les demandes de dommages-intérêts ne dépassant pas 30 francs. Ils peuvent prononcer, à charge d'appel devant le tribunal départemental, une amende allant jusqu'à 300 francs et un emprisonnement de six mois.

Le personnel d'une justice de paix ne comprend, en outre du juge, qu'un secrétaire.

Il y a en principe une justice de paix dans chaque arrondissement administratif. Dans les villes les plus importantes, il y a deux juges de paix, dont un pour la ville et l'autre pour le reste de l'arrondissement. Exceptionnellement, Sofia en a trois.

En outre, les arrondissements de Pravady (département de Varna), de Bourgas et d'Ankhialo (département de Bourgas) sont divisés en deux ressorts de justice de paix.

Le nombre total des justices de paix est de 95, dont

13 de 1re classe, 38 de 2e classe et 44 de 3e classe (1). Elles sont indiquées dans le tableau qui termine ce chapitre.

Le **Tribunal départemental** correspond à notre tribunal de 1re instance et joue, en outre, le rôle de nos cours d'assises. Sa compétence en matière civile, correctionnelle et criminelle, s'étend à toutes les causes qui échappent aux juges de paix. Tous les jugements des tribunaux départementaux sont susceptibles d'appel, sauf dans le cas suivant.

Les crimes entraînant la peine de mort, celle des travaux forcés, de la détention dans une enceinte fortifiée, ou de la privation de tous emplois publics et de tous droits civils (art. 3, 16 et 33 du Code pénal ottoman), ainsi que les délits politiques et de presse, sont jugés avec l'assistance d'un jury composé de trois assesseurs (sûdebni zasêdateli) tirés au sort par le tribunal sur une liste de 48 noms choisis par le Conseil départemental dans sa dernière session de l'année précédente. Les assesseurs délibèrent *avec les juges* sur la culpabilité ; le tribunal seul prononce sur l'application de la peine (2).

---

(1) Le budget du ministère de la justice prévoit en outre des fonds pour 40 justices de paix supplémentaires, dans les arrondissements où le besoin s'en fait sentir, mais sans indiquer leur emplacement.

(2) D'après le rapport du consulat général d'Angleterre, il y avait, au 1er février 1890, dans les prisons bulgares, 2,626 individus (dont 54 femmes et 47 enfants), sur lesquels 646 avaient été condamnés pour homicide, 191 pour attaques avec violence, 1071 pour vol, 94 pour incendie. Le même rapport constate que, grâce à des mesures énergiques et à une répression sévère, les actes de brigandage, autrefois nombreux, ont presque disparu maintenant et ne se présentent plus qu'à l'état de faits isolés.

Les tribunaux départementaux, comme leur nom l'indique, siègent au chef-lieu de chaque département. Il y en a donc 22. Ils sont répartis en deux classes : 6 de la 1re et 16 de la 2e.

Deux de ces tribunaux comprennent trois chambres ; trois en ont deux. Ils sont composés d'un président, de deux ou d'un seul vice-président, de cinq à neuf juges, de trois ou quatre juges d'instruction, d'un procureur, avec un ou deux substituts. Les autres tribunaux comprennent seulement : un président, trois ou quatre juges, deux ou trois juges d'instruction, un procureur et un substitut.

Les notaires (notariousi), récemment institués, font partie des tribunaux. Il s'en trouve un auprès de chaque tribunal.

A chaque tribunal sont encore attachés un huissier (sûdeben pristav) et ses adjoints (de 2 à 6), ainsi qu'un personnel plus ou moins nombreux de secrétaires, archivistes, etc.

Les **Cours d'appel** statuent en deuxième instance et définitivement sur les jugements rendus par les tribunaux départementaux, à l'exception de ceux qui ont été rendus avec l'assistance du jury.

Il existe trois Cours d'appel, siégeant à *Sofia*, *Roustchouk* et *Philippopoli*. Le tableau joint à ce chapitre indique les départements formant le ressort de chacune d'elles.

Chaque Cour est divisée en deux Chambres et se compose d'un président, un vice-président, huit juges, un procureur et un substitut, plus quelques employés, secrétaires, archivistes, etc.

La **Cour de cassation** siège à Sofia. Elle prononce sur les recours qui sont formés contre les jugements définitifs rendus par les tribunaux de tout ordre.

Elle n'a pas à examiner les jugements au fond, mais seulement à décider si la loi a été suivie et appliquée. Lorsqu'un jugement a été cassé, l'affaire est renvoyée pour être jugée à nouveau devant le même tribunal, composé d'autres juges, ou devant un autre tribunal. Lorsque le jugement annulé avait été prononcé en dernier ressort par une cour d'appel, la cause doit revenir devant une cour d'appel.

Les décisions de la Cour de cassation font jurisprudence et doivent être suivies comme l'interprétation exacte de la loi.

La Cour de cassation comprend : 1 président, 2 vice-présidents, neuf juges, un procureur et deux substituts.

La Bulgarie possède encore, comme juridiction supérieure, la **Cour des comptes**, dont nous parlerons dans le chapitre consacré aux finances.

Notons en terminant que le service pénitentiaire est compris dans le ressort du Ministère de la justice.

Les traités appelés **Capitulations**, qui assurent en Turquie aux sujets des puissances européennes le bénéfice d'une juridiction spéciale, n'ayant pas été abolis formellement par les traités, pour le territoire de la Bulgarie, y sont encore en vigueur.

Les étrangers sont donc, pour les causes dans lesquelles ils sont défendeurs, justiciables des tribunaux consulaires, composés du consul et de deux assesseurs choisis par les nationaux habitant le pays.

Les sentences rendues par les tribunaux consulaires français vont en appel devant la Cour d'Aix.

Tableau des divisions administratives et judiciaires de la Bulgarie.

DÉPARTEMENTS et tribunaux départementaux.	CLASSE des préfectures.	NOMBRE d'arrondissements.	NOMBRE de justices de paix.	ARRONDISSEMENTS et justices de paix.	CLASSE des s/préfectures.	JUSTICES DE PAIX en sus du nombre des arrondissements.	COMMISSARIATS de police.
				A. — RESSORT DE LA COUR D'APPEL DE SOFIA.			
Vidin	2e	3	4	Vidin	2e	Vidin-ville. Vidin (arrondissement).	Vidin.
				Bêlogradtchik	»	»	»
				Koula	»	»	»
Lom-Palanka	3e	3	3	Berkovitsa	1re	»	»
				Koutlovitsa	2e	»	»
				Lom-Palanka	»	»	Lom.
Trn	3e	3	3	Brěznik	2e	»	»
				Trn	»	»	»
				Tsaribrod	»	»	Tsaribrod.
Sofia (1) (3).	1re	6	8	Iskrets	2e	»	»
				Novo-Selo	»	»	»
				Orkhanié	1re	»	Etropol.
				Pirdop	2e	»	»
				Samokov	1re	»	»
				Sofia	2e	Sofia-ville (1er canton). Sofia-ville (2e canton). Sofia (arrondissement).	Sofia (5).
Vratsa	3e	3	3	Bêloslatina	2e	»	»
				Rahovo	1re	»	»
				Vratsa	2e	»	»

Kustendil.	2e	4	4	Bosilograd	2e	»	»
				Doubnitsa	1re	»	»
				Kustendil.	2e	»	»
				Radomir.	»	»	»

B. — RESSORT DE LA COUR D'APPEL DE ROUSTCHOUK.

Svichtov.	3e	2	2	Nikopoli.	1re	»	»
				Svichtov.	2e	»	Svichtov.
Roustchouk. . . . . . (2).	1re	4	5	Bal-Bounar	2e	»	»
				Bêla	»	»	»
				Roustchouk.	»	Roustchouk-ville. . . . . . Roustchouk (arrond.).	Roustchouk (3).
				Toutrakan	1re	»	»
Silistrie	3e	3	3	Ak-Kadûnlar.	2e	»	»
				Kourt-Bounar.	»	»	»
				Silistrie	»	»	Silistrie.
Plevna.	3e	2	2	Loukovit	2e	»	»
				Plevna.	»	»	»
Razgrad.	3e	3	3	Kemenlar.	2e	»	»
				Popovo.	»	»	»
				Razgrad.	»	»	»
Varna. . . . . (2).	1re	5	7	Baltchik	1re	»	»
				Varna.	2e	Varna-ville. . . . . Varna (arrondissement)	Varna (3).
				Dobritch.	1re	»	Kavarna.
				Novo-Selo	2e	»	»
				Provadia	1re	Kozloudja.	»
Lovetch	3e	3	3	Lovetch	2e	»	»
				Teteven	»	»	»
				Troïan	»	»	»

(1) Les chiffres placés au-dessous des noms de quelques chefs-lieux de département indiquent le nombre des chambres dont se compose le tribunal du département.

DÉPARTEMENTS et tribunaux départementaux.	CLASSE des préfectures.	NOMBRE d'arrondissements.	NOMBRE de justices de paix.	ARRONDISSEMENTS et justices de paix.	CLASSE des s/préfectures.	JUSTICES DE PAIX en sus du nombre des arrondissements.	COMMISSARIATS de police.
B. — RESSORT DE LA COUR D'APPEL DE ROUSTCHOUK (*Suite*).							
Sevliévo..........	3e	2	2	Gabrovo..............	1re	»	»
				Sevliévo..............	2e	»	»
				Eski-Djouma..........	1re	»	»
				Novi-Bazar..........	2e	»	»
Choumla..........	2e	5	5	Osman-Bazar..........	1re	»	»
				Prêslav..............	2e	»	»
				Choumla..............	»	»	»
				Gorni-Orêkhovitsa....	2e	»	»
				Drênovo..............	»	»	»
Tirnovo.......... (2).	1re	7	8	Elena................	1re	»	»
				Kesarevo.............	2e	»	»
				Paskalêvo............	»	»	»
				Travna...............	»	»	»
				Tirnovo..............	»	Tirnovo-ville.......... Tirnovo (arrond.).	Tirnovo.
C. — RESSORT DE LA COUR D'APPEL DE PHILIPPOPOLI.							
				Philippopoli..........	2e	Philippopoli-ville...... Philippopoli (arrond').	Philippopoli (4).
				Strêma (chef-lieu Karlovo)..............	1re		»

Philippopoli...... (3).	1re	6	7	Ovtchokhêlm (chef-lieu Golêmo-Konare).....	2e	»	»
				Srnenagora (chef-lieu Brêzovo)..........	»	»	»
				Konouch (chef-lieu Stanimaka)...........	1re	»	»
				Rouptchos (chef-lieu Hvoïna)...........	2e	»	»
Tatar-Bajardjik...	3e	4	4	Tatar Bazardjik......	2e	»	Tatar-Bazardjik.
				Pechtera............	»	»	»
				Panaghiourichté......	»	»	»
				Ikhtiman............	»	»	»
Haskovo.........	3e	3	3	Haskovo.............	2e	»	Haskovo.
				Hadji-Eles...........	»	»	»
				Harmanly............	»	»	»
Stara-Zagora.....	2e	5	5	Stara-Zagora.........	2e	»	Stara-Zagora.
				Kazanlyk............	1re	»	»
				Tchirpan............	»	»	»
				Nova-Zagora.........	»	»	»
				Seïmen..............	2e	»	»
Sliven..........	2e	5	5	Sliven...............	2e	»	Sliven.
				Yambol.............	1re	»	Yambol.
				Kyzyl-Agatch........	2e	»	»
				Kavakly............	»	»	»
				Kotel..............	»	»	»
Bourgas.........	2e	4	5	Bourgas............	2e	Sozopol............	Bourgas (2). Sozopol.
				Akhiolo............	1re	»	»
				Karnobad...........	2e	»	»
				Aitos..............	»	Messemvria..........	Messemvria.

CHAPITRE XVI

INSTRUCTION PUBLIQUE

L'histoire des Bulgares nous a montré le rôle important joué par l'enseignement populaire dans la renaissance de leur nationalité. Une légende, plus ou moins fondée, a attribué au maître d'école allemand une part prépondérante dans l'œuvre de l'unité germanique ; on peut, avec plus de vérité, considérer l'instituteur populaire bulgare comme le précurseur de l'indépendance de son pays. Aussi, depuis l'érection de la Bulgarie en État autonome, le gouvernement et la population n'ont-ils pas cessé d'accorder toute leur sollicitude au développement de l'instruction. Sans doute, si l'on voulait comparer la Principauté aux États de l'Europe occidentale, on trouverait qu'elle est bien arriérée et qu'il lui reste encore beaucoup de progrès à faire. Mais un semblable parallèle serait tout à fait injuste, car il ne faut pas oublier dans quelle situation se trouvaient, il n'y a pas vingt ans, les pays qui constituent la principauté de Bulgarie ; il faut se rappeler que la première école bulgare a été fondée à Gabrovo, en 1835. C'est donc dans l'espace de 55 ans, un peu plus d'un demi-siècle seulement, que s'est opéré le développement intellectuel dont nous allons montrer les résultats en exposant la situation actuelle de l'instruction publique en Bulgarie.

L'organisation de l'instruction dans la Principauté

s'étend maintenant à tous les degrés de l'enseignement, quoique l'instruction supérieure ne soit donnée, ce qui se comprend du reste, que d'une façon très restreinte. Plusieurs écoles spéciales, instituées dans le but de développer dans la jeunesse bulgare les connaissances pratiques, complètent heureusement le système scolaire de la Principauté.

I. — Enseigement primaire.

Examinons d'abord l'état de l'enseignement primaire.

L'instruction est légalement obligatoire pour les enfants de 7 à 12 ans, mais il s'en faut naturellement de beaucoup que cette prescription soit toujours observée dans la pratique, d'autant plus qu'aucune sanction n'est donnée par la loi à son exécution. On n'a qu'à songer aux difficultés que présente, même dans les pays les plus avancés, l'introduction de l'instruction obligatoire, les résistances auxquelles elle se heurte, pour comprendre la situation de la Bulgarie à cet égard. Le chiffre particulièrement faible des petites filles fréquentant les écoles (voir plus bas) s'explique par la condition d'infériorité infligée au sexe féminin dans les pays orientaux, par suite du contact avec la population musulmane.

Le nombre des écoles est d'ailleurs assez élevé. On en comptait, en 1889, 3,844, ce qui représentait une école pour une population de 700 à 800 âmes, et pour 45 élèves en moyenne, le nombre total de ceux-ci s'élevant à 172,183, dont 129,977 garçons et 42,206 filles.

Ces écoles étaient, à la même époque, desservies par 4,386 instituteurs et 537 maîtresses.

A la fin de la guerre de 1877-78, il n'existait encore en Bulgarie que 1088 écoles, dont 61 de filles, avec 1247 instituteurs, 132 maîtresses et 48,000 élèves des deux sexes. *L'importance de l'enseignement primaire a donc presque quadruplé pendant les 10 premières années de l'indépendance bulgare.*

Pourtant, comme le nombre des enfants soumis à l'obligation scolaire est de 537,000 (275,009 garçons et 262,000 filles), la proportion des enfants fréquentant l'école n'est encore que de 47 pour 100 en ce qui concerne les garçons, et 16 p. 100 seulement pour les filles.

Le programme complet de l'enseignement primaire est relativement très développé, et il semble peu probable qu'il puisse être, pour le moment, exactement suivi dans toutes les écoles. Il comprend l'instruction religieuse, la lecture, l'écriture, la grammaire bulgare, les leçons de choses, le calcul, la géographie, l'histoire de Bulgarie, le dessin, le chant et la gymnastique. Aux élèves les plus avancés on donne des notions sur l'organisation politique du pays et les droits des citoyens, ainsi que des principes d'histoire naturelle et de physique. Dans le programme des écoles de filles figurent en outre les travaux manuels. La durée des classes est, en principe, de 26 heures par semaine.

Les écoles primaires sont, comme nous l'avons déjà mentionné, entretenues aux frais des communes, mais des subventions de l'État sont accordées aux municipalités dénuées de ressources suffisantes.

Le budget du Ministère de l'instruction publique pour 1890 prévoyait à cet effet un crédit de 1,200,000 francs. Celui de 1891 alloue seulement 840,000 francs. La somme dépensée par les communes s'élève annuellement à 2,300,000 francs environ.

Si l'on se rappelle que le nombre total des communes de la Principauté n'est que de 1795, on voit, en le comparant avec celui des écoles (3,844), que chaque commune posséderait en moyenne deux écoles ; en fait, presque tous les villages importants en sont actuellement pourvus.

Le recrutement des instituteurs a été une des principales difficultés de l'organisation de l'enseignement primaire, surtout après l'émancipation, car les fonctions administratives et les affaires politiques absorbèrent à ce moment une grande partie du personnel enseignant alors en fonctions. Il existe actuellement pour le recrutement des instituteurs des *cours pédagogiques* dans les collèges de *Kustendil, Kazanlyk*, *Lom* et *Silistrie*. Un cours de préparation pour les élèves-institutrices est établi auprès du collège de filles de Sofia.

Les écoles communales sont placées sous la surveillance de l'État. Cette surveillance est exercée, dans chaque département, par un *inspecteur scolaire départemental* (Okrûjnii outchebnii inspektor), dépendant du Ministère de l'instruction publique.

En outre des écoles communales, il existe aussi un certain nombre d'écoles primaires entretenues par les communautés religieuses non bulgares. Au premier rang pour la quantité figurent naturellement les écoles turques, au nombre de 957, avec 1323 maîtres, 48 maîtresses et 52,000 élèves. Les Grecs possèdent une cinquantaine d'écoles, fréquentées par 4,000 élèves environ ; les Bulgares catholiques, 16 écoles, avec un millier d'élèves ; les protestants, 16 écoles, avec une centaine d'élèves ; les Arméniens, 6 écoles et 250 élèves ; enfin, les Israélites, 30 écoles, avec 2,000 élèves environ.

Ces dernières écoles sont subventionnées par l'*Alliance israélite universelle*, dont le siège est à Paris.

Pour terminer cet aperçu de la situation de la Bulgarie au point de vue de l'enseignement primaire, nous allons donner, par département, la répartition de la population par rapport à l'instruction élémentaire.

Du tableau ci-contre ressort d'abord ce fait que la population féminine est presque entièrement illettrée ; 4,1 pour 100 seulement des femmes savent lire et écrire.

En ce qui concerne les hommes, la situation n'est pas encore bien brillante non plus, puisque la statistique accuse plus des 4/5 d'illettrés ; mais il serait injuste de porter actuellement à ce point de vue un jugement sur la nation bulgare ; ce n'est que dans bien des années, lorsque les générations nouvelles, nées depuis l'émancipation, auront remplacé celles qui avaient grandi sous la domination turque, que l'on pourra juger en toute connaissance de cause du résultat produit par les efforts incontestables de l'État bulgare dans le sens du développement de l'instruction primaire.

Aucune loi bien nette ne se manifeste au point de vue de la répartition, sur le territoire, des gens lettrés ou illettrés, si ce n'est que la Roumélie accuse partout une proportion d'habitants instruits supérieure à la moyenne de la Bulgarie du Nord. On peut remarquer aussi que, dans cette dernière région, contrairement à ce que l'on pourrait supposer, plusieurs départements orientaux, de ceux dans lesquels habite une nombreuse population musulmane, par exemple Varna, Choumla, Roustchouk, Tirnovo, possèdent une proportion relativement forte d'hommes sachant lire et écrire.

DÉPARTEMENTS.	SACHANT LIRE et écrire.		TOTAL.	ILLETTRÉS.		TOTAL.	PROPORTIONS des personnes sachant lire et écrire.		
	Hommes.	Femmes.		Hommes.	Femmes.		Hommes.	Femmes.	En général.
							%	%	%
Sofia	20,700	5,500	26,200	65,000	87,300	164,300	21,2	6,1	13,6
Trn	4,624	500	5,100	33,500	36,300	69,900	11,8	1,4	6,6
Kustendil	10,000	1,100	11,100	72,700	79,000	151,700	12,1	1,4	6,8
Vidin	6,600	1,000	7,600	52,600	55,400	108,000	11,2	1,7	6,5
Lom	5,500	700	7,300	52,300	54,500	156,900	11,2	1,6	6,4
Vratsa	6,500	600	6,100	38,700	42,600	81,300	22,9	0,9	11,9
Lovetch	8,400	1,000	9,400	51,000	58,400	109,500	14,2	1,7	7,9
Plevna	6,400	900	7,300	40,300	44,300	84,600	13,9	2,1	8,0
Rahovo	5,100	300	5,400	39,500	41,700	81,300	12,0	0,6	6,3
Svichtov	6,500	1,500	8,100	27,800	53,900	81,700	14,1	3,5	8,8
Sevlievo	10,000	2,200	12,200	36,700	45,000	81,700	21,4	4,6	13,0
Tirnovo	19,000	4,900	23,900	79,800	98,500	178,400	18,6	4,8	11,7
Roustchouk	12,200	3,900	16,200	68,000	70,100	138,200	17,5	4,7	11,1
Silistrie	7,600	2,100	10,000	47,200	50,300	97,500	13,9	4,6	9,3
Razgrad	7,900	1,900	9,800	54,400	58,000	112,500	12,6	3,3	7,9
Choumla	17,100	6,100	23,200	72,400	80,000	152,400	19,1	7,1	13,1
Varna	18,400	4,400	22,900	97,500	85,100	182,700	17,1	4,4	10,8
Tatar-Bazardjik	15,500	3,500	19,100	53,300	64,200	117,600	22,6	5,0	13,8
Stara-Zagora	19,300	4,000	23,400	82,300	97,600	179,900	19,0	4,0	11,5
Sliven	15,800	5,600	21,500	108,900	30,900	139,800	19,6	6,8	13,2
Philippopoli	21,400	7,800	32,200	151,500	42,300	193,800	21,6	6,8	14,2
Bourgas	10,600	2,500	13,100	17,100	41,600	88,800	21,0	4,8	12,9
Haskovo	12,200	500	12,800	52,000	58,300	110,300	19,8	0,8	20,6
TOTAUX	273,900	63,800	337,800	1,331,400	1,485,100	2,816,600	17,0	4,1	10,7

II. — Enseignement secondaire et supérieur.

L'enseignement secondaire public a reçu en Bulgarie une extension digne d'éloges ; il se donne actuellement dans quinze établissements pour les garçons et cinq pour les filles, car l'instruction secondaire a été dès l'origine, organisée pour les uns comme pour les autres.

L'enseignement secondaire pour les garçons se divise comme c'est actuellement l'usage dans presque toute l'Europe, en *enseignement classique* (klassitchesko prosviêchtenié) et *enseignement spécial* (réalno prosv.). C'est à ce dernier qu'est, avec raison, consacré le plus grand nombre des écoles.

Quelques-uns seulement des établissements d'instruction secondaire donnent l'enseignement complet : on les nomme *gymnases ;* les autres, comme certains de nos collèges de petites villes, ne possèdent qu'un nombre restreint de classes et sont appelés *écoles à trois classes* (triklassni outchilichta). Il y avait aussi, il y a quelque temps, des *écoles à cinq classes ;* mais elles ont toutes été transformées en gymnases.

Les écoles secondaires de filles portent les mêmes dénominations.

Les gymnases ou écoles secondaires de garçons sont tous organisés comme externats ; mais l'État alloue à un certain nombre d'élèves des bourses d'entretien dont le total, d'après le budget pour 1891, s'élève à 191,000 francs.

Pour les jeunes filles, il existe des pensionnats annexés aux quatre gymnases.

Presque tous les établissements d'enseignement secondaire appartiennent à l'État ; il existe cependant aussi des gymnases ou écoles privés entretenus par les

nationalités non bulgares, notamment par les Grecs et les Turcs, à Philippopoli et à Stanimaka.

Voici la liste des gymnases et écoles secondaires de la principauté, avec le nombre des professeurs qui leur sont affectés d'après le budget de 1891, et le nombre des élèves qui les ont fréquentés en 1888 :

Enseignement des garçons.

Gymnases. Villes.	Nature de l'enseignement.	Nombres de professeurs 1891.	Nombres d'élèves 1888.	Écoles à trois classes. Villes.	Nombres de professeurs 1890.	Nombres d'élèves 1888.
Sofia	Classique et spécial.	42	520	Lom	12	100
				Kustendil	15	150
Philippopoli	Id.	31	410	Kazanlyk	9	70
Gabrovo	Spécial.	20	?	Silistrie	8	?
Roustchouk	Id.	23	?	Bourgas	2	?
Tirnovo	Id.	21	?	Stanimaka	2	Non ouverte
Varna	Id.	15	190			
Sliven	Id.	20	220	Svichtov	9	?
Vidin	Id.	9	?			

Enseignement des jeunes filles.

Gymnases. Villes.	Nombres de professeurs 1891.	Nombres d'élèves 1888.
Sofia	17	190
Tirnovo	16	237
Philippopoli	12	130
Stara-Zagora	8	140
Varna	7	65

Les établissements dont il vient d'être question possédaient, au 1er janvier 1890, un total de 5,366 élèves.

L'enseignement supérieur n'est encore qu'à ses débuts en Bulgarie, débuts naturellement très modestes. Une **école supérieure** (visschê outchilichtê) fondée en 1889, à Sofia, forme la pierre d'attente de la future Université bulgare. Cette école, qui est provisoirement installée dans une aile du gymnase, ne comprend encore qu'une faculté de philosophie, divisée en deux sections : des lettres et des sciences.

Mais la plupart des étudiants bulgares suivent encore les cours des universités et des écoles supérieures étrangères; les facultés de droit et de médecine de Paris, notamment, les comptent en assez grand nombre.

Un crédit de 202,000 francs est prévu au budget de 1891 pour l'entretien des étudiants bulgares à l'étranger; leur nombre est de 130 environ.

III. — Enseignement technique.

En dehors de l'enseignement universitaire proprement dit, la Bulgarie possède déjà plusieurs écoles techniques, dépendant presque toutes du ministère de l'instruction publique ; quelques-unes d'entre elles sont mêmes réunies aux écoles secondaires des villes où elles se trouvent.

Les écoles spéciales de la principauté, non compris l'École militaire, qui dépend exclusivement du ministère de la guerre et dont nous parlerons dans un des chapitres consacrés à l'armée bulgare, ont pour but soit de donner l'enseignement théologique aux futurs

ministres du culte orthodoxe, soit de répandre dans la population les connaissances commerciales, industrielles et agricoles, appelées à améliorer la situation économique du pays.

Bien que les questions religieuses ressortissent au ministère des affaires étrangères, c'est celui de l'instruction publique qui a dans ses attributions les écoles ecclésiastiques orthodoxes, qui sont : le *séminaire de Samokov* et l'*école spéciale ecclésiastique* (spetsialno douhovno outchilichté) annexée au gymnase de *Tirnovo.* Le séminaire de Samokov comptait, en 1888, 70 élèves.

Il existe aussi, à *Choumla*, une *école ecclésiastique musulmane* qui n'appartient pas à l'État, mais qui reçoit une subvention sur le budget du ministère des affaires étrangères.

Les écoles techniques qui, toutes dépendent du ministère de l'instruction publique, sont : l'*école commerciale* de *Svichtov*, réunie au collège de la même ville, l'*école industrielle* (outchebna zanaiatchiïnitsa) et les deux *écoles d'agriculture* (zemledéltcheski outchilichta).

L'**école industrielle** établie dans le village de *Kniajevo*, à 7 kilom. 1/2 de Sofia, rappelle, par son organisation, nos écoles d'arts et métiers. L'enseignement y est à la fois théorique et pratique, et les élèves y sont exercés au travail du fer et du bois, ainsi qu'à la verrerie et à la poterie, sous la direction de professeurs chargés des cours théoriques et de maîtres pour les travaux pratiques. Le corps enseignant comprend dix personnes. La durée des cours est de trois ans. Le nombre des élèves qui, en 1883, n'était que de 53, s'élève maintenant à 120, dont 60 boursiers de l'État.

Les **écoles d'agriculture**, accompagnées de fermes-modèles, sont installées dans des domaines appartenant

à l'État : l'un sur le territoire de *Roustchouk ;* l'autre à *Sadovo,* près de Philippopoli. L'enseignement de ces écoles, dirigé principalement vers la pratique, embrasse les différentes branches de l'agriculture, la conduite des exploitations agricoles, la connaissance des instruments et machines aratoires, l'élevage et le soin des bestiaux. Les terres des fermes modèles occupent une superficie de 273,000 hectares à Sadovo et de 586 hectares à Roustchouk. La durée des cours est de trois ans. Le nombre des élèves est de 90 (dont 70 boursiers) à Sadovo, et de 80 (dont 70 boursiers) à Roustchouk (1).

Il convient de citer encore ici : le *cours pratique de viticulture* institué à Vidin par les soins du ministère de l'agriculture, et les *professeurs ambulants d'agriculture*, chargés de faire connaître aux paysans, au moyen de conférences et d'exercices pratiques, les meilleurs procédés de culture et l'usage des instruments aratoires perfectionnés. Ces professeurs, choisis parmi les anciens élèves des écoles d'agriculture de l'étranger ou du pays, sont actuellement au nombre de 17.

La part affectée au ministère de l'instruction publique dans le budget de 1891 représentait une somme de 5,140,985 francs, soit 1/15 du total des dépenses de la principauté. En 1880, cette part n'était, pour la Bulgarie et la Roumélie réunies, que de 2,069,000 francs.

---

(1) Sur 61 élèves sortis jusqu'en 1888 de l'école d'agriculture de Sadovo, 11 sont allés à l'étranger pour continuer leurs études dans l'art vétérinaire, la viticulture et la science forestière ; 12 sont devenus instituteurs communaux, 3 professeurs ambulants d'agriculture, 17 inspecteurs des forêts ; les autres ont embrassé diverses professions agricoles privées.

Les sommes consacrées au développement de l'instruction ont donc plus que doublé dans l'espace de dix ans.

IV. — Bibliothèques et musées.

Pour terminer l'examen des services ressortissant au ministère de l'instruction publique, nous devons encore signaler les musées et bibliothèques de Sofia et de Philippopoli, et le *bureau de statistique*.

La *bibliothèque de Sofia*, fondée en 1879, possédait, en 1890, 20,000 volumes, dont une portion importante se composait de livres techniques ou d'œuvres concernant la Bulgarie et la péninsule des Balkans. En 1882, le nombre des volumes n'était encore que de 13,000.

En outre du musée archéologique, encore assez modeste, M. Jiretschek signale une intéressante collection géologique rassemblée par les soins du ministère des finances (auquel ressortit le service des travaux publics).

La *bibliothèque de Philippopoli* avait, en 1888, 17,000 volumes et paraît s'enrichir chaque année d'un millier de nouveaux livres. Le musée de la même ville possède une importante collection numismatique contenant 2,500 pièces, entre autres des médailles des anciens tsars bulgares, ainsi qu'une section archéologique.

Les livres des bibliothèques de l'État peuvent être prêtés aux lecteurs moyennant une faible caution pécuniaire. Le nombre des personnes ayant fait usage de ce droit s'est élevé, en 1889, à 4,000 pour la bibliothèque de Sofia. La salle de lecture de cette bibliothèque est en moyenne visitée journellement par 50 lecteurs.

Le nombre des lecteurs à la bibliothèque de Philippopoli était d'environ 14,000 en 1888.

La Bulgarie possède à Sofia une *imprimerie nationale*

organisée dès les premières années de l'indépendance. Cet établissement est placé maintenant dans les attributions du ministère de l'instruction publique; il en est de même de l'administration du *Journal officiel* de la principauté (Drjavniï Vêstnik).

V. — Journaux et revues.

L'importance prise actuellement par la presse dans la vie intellectuelle et sociale de tous les pays civilisés nous engage à entrer dans quelques détails au sujet des journaux publiés en Bulgarie. Ils ne sont pas encore bien nombreux, et aucun d'eux, croyons-nous, n'est quotidien : les plus importants paraissent deux ou trois fois par semaine. Voici un tableau de la presse bulgare en 1891, que nous devons à l'obligeance de la direction du journal *la Bulgarie*.

Parmi les journaux ayant un caractère administratif figurent, en dehors du *Journal officiel*, les trois bulletins municipaux (Obchtinski Vêstnitsi) de Sofia, Philippopoli et Varna.

Les journaux politiques publiés à *Sofia* sont au nombre de 4 : *Svoboda* (la Liberté), organe gouvernemental; *Narodni Prava* (les Droits du peuple), feuille d'opposition; *Sélianin* (le Paysan), journal religieux; enfin, *la Bulgarie*, d'opinion nationaliste modérée, qui, rédigée en français, est, par ce fait, le porte-parole de la principauté vis-à-vis de l'étranger.

A *Philippopoli* paraissent *Plovdiv* (Philippopoli) et la *Balkanska Zora* (l'Aurore des Balkans).

Les feuilles de province sont : le *Slavianin* (le Slave), s'imprimant à Roustchouk; *Tcherno-More* (la Mer Noire), à Varna; la *Toundja*, à Yamboli.

En dehors de la principauté, deux journaux bulgares se publient à Constantinople : les *Novini* (les Nouvelles), organe de l'Exarchat, et *Zrnitsa* (l'Aurore).

Les villes de Philippopoli et Varna possèdent chacune une feuille rédigée en langue grecque.

Les revues littéraires ou spéciales sont relativement plus nombreuses. A leur tête nous devons citer les Annales de la Société littéraire bulgare (*Perioditchesko Spisanié*), publiées depuis plus de vingt ans, d'abord à Bolgrad et à Braïla (Roumanie), ensuite à Sofia) à partir de 1878). Ce recueil, qui a dû à la direction de M. Drinov une haute valeur scientifique, contient d'importantes études se rapportant à l'histoire, à l'ethnographie et à la philologie bulgares.

Nous nommerons ensuite les revues littéraires appelées : *Dennitsa* (l'Étoile du matin) et *Déiatel* (le Travailleur), publiées à Sofia, ainsi que la *Svêtlina* (la Lumière), journal mensuel illustré; deux autres revues : *Douma* (la Parole) et *Kritika* (la Critique), paraissent à Philippopoli ; citons enfin une revue bulgare (*Knijitsi*) publiée à Salonique et dans laquelle on trouve notamment d'intéressants documents concernant les dialectes populaires macédoniens.

Comme publications périodiques spéciales, nous trouvons deux revues judiciaires publiées à Sofia et à Yambol, et le *Journal militaire* (Voïennii Journal) qui contient une partie officielle et une partie non officielle où paraissent des études provenant d'officiers bulgares et des traductions des publications militaires étrangères.

VI. — Service médical.

Nous parlerons ici, en raison de son caractère scienti-

lique, du service médical et hospitalier, bien qu'il dépende, comme en France, du ministère de l'intérieur, dont il forme une direction, à laquelle est rattaché le *conseil médical* (meditsinski sövêt).

Dans chaque chef-lieu de département, et dans un assez grand nombre d'autres villes, il existe un hôpital entretenu, au moins en partie par l'État. Sofia en possède un de 200 lits, auquel est annexé un hospice d'aliénés; Varna et Tirnovo ont des hôpitaux de 150 lits; Philippopoli, Roustchouk, Vidin et Sliven, de 100 lits. Les hôpitaux des autres chefs-lieux de département ont chacun 50 lits. Des hôpitaux de 10 lits existent dans les villes suivantes : Samokov, Gabrovo, Elena, Radomir, Doubnitsa, Eski-Djouma, Berkovitsa, Troian, Dobritch, Karlovo, Koula, Tsaribrod, Yambol, Karnobat, Tchirpan, Kotel, Osman-Bazar, Nova-Zagora, Kazanlyk, Belogradtchik, Nikopoli, Toutrakan, Breznik, Panaghiourichté, Harmanly, Ankhialo, Pravady, Rahovo, Baltchik, Koutlovitsa, Orkhanié et Pirdop.

Les médecins en chef des hôpitaux des chefs-lieux de départements remplissent les fonctions de médecins départementaux. Ils servent de conseils à l'administration préfectorale dans les questions d'hygiène publique. Les sept villes dans lesquelles existent des hôpitaux de 1re classe possèdent un médecin départemental spécial.

Chaque arrondissement possède aussi un médecin d'arrondissement; dans les villes où se trouve un hôpital de 3e classe, ces fonctions sont remplies par le médecin de cet hôpital.

Du service sanitaire dépendent encore : le laboratoire du conseil médical, à Sofia, les instituts de vaccination de Sofia et Roustchouk, et les quarantaines de Varna, Bourgas et Baltchik.

Les crédits prévus au budget de 1890 pour le service sanitaire présentaient un total de 1,982,580 francs.

VII. — Cultes.

Nous avons déjà parlé, dans un des chapitres précédents, de l'état et de l'organisation des différents cultes professés par les Bulgares. Il suffira maintenant que nous indiquions la nature des rapports existant entre les communautés religieuses et les pouvoirs publics.

En vertu du titre IX (articles 37 et suivants) de la Constitution, la religion chrétienne orthodoxe (*pravoslavna*) est la religion de l'État. Le prince et ses descendants sont tenus de la professer; cependant, un prince élu, s'il appartient à un autre culte (comme c'est le cas actuel), n'est pas obligé de le quitter.

La Principauté est partie constitutive du territoire de l'Exarchat bulgare, et reconnaît pour autorité ecclésiastique supérieure le Saint-Synode de l'Église bulgare, en quelque endroit qu'il réside; nous savons que son siège est actuellement à Constantinople.

Tous les autres cultes sont entièrement libres, sous la seule condition de ne pas contrevenir aux lois du pays. Leurs affaires religieuses sont gérées par leurs supérieurs ecclésiastiques respectifs, sans ingérence, mais sous la surveillance de l'État.

Les questions religieuses sont, en Bulgarie, du ressort du Ministère des affaires étrangères.

Une subvention est allouée, sur le budget de ce ministère, à l'Exarchat bulgare à Constantinople. Elle s'élève, pour cette année, à 207,000 francs. Les évêques bulgares sont rétribués par l'État et reçoivent des traitements variant de 6,000 à 10,000 francs. Le clergé

des paroisses est entretenu, d'une manière assez modeste d'ailleurs, par les revenus des propriétés ecclésiastiques et par le produit des honoraires du service religieux ou de redevances traditionnelles. Des subventions de l'État (80,000 francs par an) sont accordées aux paroisses les plus nécessiteuses. La question du traitement des prêtres de paroisse n'est du reste pas encore réglée définitivement.

Les cultes israélite et musulman reçoivent aussi de l'État des subventions dont le total s'élève annuellement à 60,000 francs, sans compter les crédits alloués au séminaire mahométan de Choumla et à la commission administrative des biens ecclésiastiques musulmans (vakoufs).

Le culte orthodoxe bulgare possédait, en 1888, dans la Principauté, 10 évêques, dont nous avons donné les résidences au chapitre XI, 1951 prêtres de paroisse (popes) et 1819 églises; le clergé régulier comptait, à la même époque, 264 moines, répartis dans 78 monastères, dont plusieurs servent en même temps d'églises paroissiales; les couvents de femmes, au nombre de 14, contenaient 348 religieuses.

Les églises grecques ressortissant au Patriarchat sont au nombre d'une quarantaine, avec 80 prêtres environ.

En 1889, il existait dans la Principauté 17 églises catholiques, avec 53 prêtres, et 15 églises protestantes avec 24 pasteurs.

CINQUIÈME PARTIE

LA BULGARIE AU POINT DE VUE ÉCONOMIQUE

CHAPITRE XVII

FINANCES

Après avoir examiné les parties principalement politiques ou morales de l'organisation de la principauté de Bulgarie, nous allons maintenant commencer l'étude de son existence matérielle.

L'établissement d'un organisme administratif imité de l'Occident, le développement donné à l'instruction publique, l'entretien d'une armée permanente relativement très nombreuse, imposent à la Bulgarie des dépenses considérables, qui vont sans cesse en croissant.

Le chiffre des dépenses, qui était, en 1879, de 21,500,000 francs pour la Bulgarie, et de 9,360,000 francs pour la Roumélie orientale, soit 30 millions pour les deux pays, s'est élevé, en 1886, après l'union, à 47 millions, et en 1890, à 81,093,000 francs.

Le budget pour 1891 prévoit 80,208,233 francs de dépenses.

I. — Recettes.

Nous examinerons d'abord quelles sont les ressources

qui permettent au gouvernement bulgare de subvenir aux dépenses dont nous venons d'indiquer les totaux.

Les revenus de la Principauté sont constitués :

1° Par le produit des impôts et taxes qui, sur le budget, sont classés en quatre catégories : contributions directes, contributions indirectes (y compris les douanes), taxes et droits divers, amendes ;

2° Par le produit des exploitations en régie et le revenu des propriétés publiques, mobilières ou immobilières.

Le système des impôts a été en grande partie conservé du temps de l'administration ottomane ; la dîme en nature même, après plusieurs tentatives faites pour la remplacer par une contribution en argent, a été rétablie en 1889.

Les *impôts directs* (priami danëtsi) actuellement perçus sont les suivants :

1° La *dîme* (*desiatëk*, en turc *ochour*), prélevée en nature sur les récoltes de toute espèce autres que celles des vignobles. Le produit de la dîme, pour chaque arrondissement, est adjugé par voie d'enchères ;

2° L'*impôt sur les vignes*, payé à raison de 3 francs par 1000 mètres carrés ;

3° Les *impôts fonciers,* comprenant l'*emliak*, taxe de 4 pour 1000 sur la valeur des propriétés immobilières de toute nature, bâties ou non, et l'*idjar*, taxe de 3 pour 100 sur la valeur locative des propriétés non soumises à la dîme. Les propriétés appartenant à l'État, aux communes, aux établissements de bienfaisance, les écoles et les édifices religieux sont exempts de ces deux impôts ;

4° Les impôts sur le *bétail :* le *beglik,* impôt sur les moutons et les chèvres, fixé à 0 fr. 60 par tête pour les

premiers et 1 franc pour les secondes, et le *sertchim*, impôt de 0 fr. 60 par tête sur les porcs;

5° La *taxe d'entretien des routes* (*pûtna povinnost*), payée, à raison de 4 francs par tête, par tout habitant mâle, majeur, à l'exception des hommes présents sous les drapeaux et des infirmes;

6° L'impôt des *patentes* (patentov nalog). Cet impôt s'applique, en Bulgarie, non seulement aux personnes exerçant des professions indépendantes, mais encore aux salariés. Ceux-ci payent annuellement 1 pour 100 de leur traitement jusqu'à 2,000 francs, et 2 pour 100 pour les fractions dépassant ce chiffre.

Les professions indépendantes sont classées suivant leur nature et leur importance, en un assez grand nombre de catégories, à chacune desquelles est appliquée une taxe déterminée ;

7° Les patentes spéciales pour la vente des spiritueux et du tabac.

Ce dernier produit ne constitue pas un monopole de l'État comme en France, mais sa culture, sa préparation et sa vente sont soumises à la surveillance de l'administration.

Parmi les *contributions indirectes*, sont classés :

1° Les droits de *douane* (mita), comprenant les taxes à l'importation et à l'exportation, les premières étant naturellement de beaucoup les plus importantes, les droits de magasinage, plombage, etc. ;

2° Les droits de fabrication et de vente du tabac;

3° Les droits de fabrication des boissons ;

4° La taxe sur le sel marin extrait par l'industrie privée.

La troisième catégorie d'impôts comprend les droits (*berii*) d'enregistrement, de timbre, de légalisation, les

frais de justice, les taxes sur les passeports, les permis de chasse et de pêche, etc.

Les services publics procurant des revenus au Trésor sont les *chemins de fer de l'État* (lignes de Tsaribrod-Sofia-Vakarel, de Roustchouk à Varna et de Yambol à Bourgas), et l'administration des *postes et télégraphes*.

Les principaux revenus provenant des propriétés publiques sont : les droits de quai, les produits des forêts, des domaines ruraux, des marais salants appartenant à l'État, les concessions de mines, les produits de l'École industrielle et des écoles d'agriculture, le revenu du capital de fondation de la Banque nationale, la vente du *Journal officiel*, des publications du bureau de statistique et des travaux de l'Imprimerie nationale, les pensions payées par une partie des élèves des écoles spéciales et des pensionnats de l'État, les redevances des malades traités dans les hôpitaux à titre onéreux.

En outre des ressources régulières que nous venons de mentionner, le budget des recettes prévoit encore quelques revenus irréguliers ou exceptionnels, dont les plus importants étaient, en 1891, la taxe d'exemption du service militaire, payée par les musulmans, et le produit de la frappe des monnaies d'argent.

Nous donnons ci-après le tableau des revenus de la Bulgarie.

Afin de faire ressortir le mouvement ascendant des recettes, nous avons donné les chiffres concernant les années 1888, 1889 et 1891.

Tableau des recettes de la principauté en **1888, 1889** *et* **1891.**

RECETTES.	1888.	1889.	1891.
	fr.	fr.	fr.
A — Impôts.			
a) CONTRIBUTIONS DIRECTES.	31,600,000	32,190,000	39,952,000
Dime.	15,800,000	15,800,000	22,250,000
Taxe sur les vignes	2,150,000	2,400,000	2,500,000
Impôts fonciers { emliak	4,500,000	4,500,000	4,500,000
Impôts fonciers { idjar	200,000	200,000	222,000
Impôts sur le bétail { beglik	5,400,000	5,650,000	5,950,000
Impôts sur le bétail { sertchim	250,000	250,000	270,000
Taxe d'entretien des routes	1,000,000	1,200,000	1,300,000
Patentes	1,200,000	240,000	1,410,000
Patentes pour la vente du tabac et des spiritueux	820,000	890,000	1,500,000
Taxe militaire	(Non établie.)		50,000
b) DOUANES ET CONTRIBUTIONS INDIRECTES	8,758,000	10,460,000	15,893,500
Droits d'importation	4,600,000	6,200,000	8,600,000
— d'exportation	530,000	450,000	800,000
— de magasinage, etc.	130,000	80,000	100,000
— sur le tabac	3,098,000	3,320,000	6,028,500
— sur les liquides	400,000	350,000	350,000
— sur le sel	»	60,000	15,000
c) TAXES DIVERSES.			
Timbre, enregistrement, permis, etc.	2,021,166	1,996,166	3,052,500
d) AMENDES	169,100	193,100	231,500
B. — Produits des exploitations et revenu des propriétés de l'État.			
a) EXPLOITATIONS EN RÉGIE.	1,975,000	4,510,140	5,457,000
Chemins de fer	650,000	3,090,140	3,950,000
Postes et télégraphes	1,290,000	1,390,000	1,475,000
Droits de quai	35,000	30,000	32,000

RECETTES.	1888.	1889	1891.
	fr.	fr.	fr.
b) REVENUS DIVERS.....	4,712,800	3,820,366	5,087,100
Revenu du capital de fondation de la Banque nationale .. .	(1) 1,000,000	500,000	700,000
Forêts....................	350,000	350,000	1,000,000
Mines....................	45,000	75,000	126,000
Salines....................	1,900,000	1,430,000	1,500,000
Produits des écoles industrielles et agricoles...........	1,270,000	116,800	97,000
Pension dans les écoles......	25,000	52,000	52,100
Imprimerie nationale........	500,000	500,000	760,000
Journal officiel ; bureau de statistique................	52,000	101,000	140,500
Divers....................	713,800	695,566	701,500
C. — Recettes irrégulières ou exceptionnelles.			
Ensemble du chapitre.......	4,719,980	10,315,180	10,805,100
Taxe d'exemption du service militaire pour les musulmans	965,500	965,000	850,000
Fabrication des monnaies....	3,000,000	8,000,000	8,000,000
Recettes imprévues.........	600,000	1,200,000	1,300,000
Divers....................	151,486	150,180	655,100
TOTAL.....	53,675,046	63,484,952	80,478,700

(1) Cette somme correspond aux deux années 1887 et 1888.

II. — Perception des impôts. Administration financière.

Le mode de recouvrement des contributions directes rappelle encore le régime turc, en ce que ce sont les maires des communes qui en opèrent la perception. Ils en versent ensuite le montant dans les caisses des *trésoriers* (kovtchejnitsi) d'arrondissement ou de dépar-

tement, qui correspondent à nos receveurs particuliers et en partie à nos trésoriers-payeurs généraux (1).

Les services financiers sont, dans chaque département, sous la haute direction du préfet qui, à ce point de vue, est assisté, comme nous l'avons déjà dit, d'un *fonctionnaire financier* (finansov tchinovnik). A ce fonctionnaire est subordonné un *contrôleur*, chargé spécialement de surveiller la comptabilité des maires.

Un personnel de contrôleurs (un peu plus de 100) est chargé de la surveillance de la fabrication et de la vente du tabac et des boissons spiritueuses.

Le service des *douanes* comprend, sur les frontières et dans les principaux centres commerciaux, 24 bureaux de douanes, répartis en 5 classes : celui de Varna est de 1re classe; ceux de Sofia, Roustchouk, Svichtov, Bourgas, Harmanly, Philippopoli, de 2e classe; ceux de Vidin, Rahovo, Lom et Silistrie, de 3e, et ceux de Tsaribrod, Nikopoli, Kustendil, de 4e. Les 12 autres forment la 5e classe. Il existe de plus 20 postes de douane, en dehors desquels des douaniers sont en outre répartis le long de la frontière.

Le service actif des douanes est assuré par une quarantaine de brigadiers et sous-brigadiers (*starchi strajari* et *pomochtnitsi na starchi-strajari*) et par 550 préposés ou gardes (strajari).

Un peu plus de la moitié des brigadiers et gardes est à cheval.

La surveillance des *forêts* est confiée à 22 *inspecteurs* et à 30 *inspecteurs adjoints*. Ces fonctionnaires ont sous

---

(1) Il existe une trésorerie dans chaque chef-lieu de département et dans 55 chefs-lieux d'arrondissement.

leurs ordres 60 brigadiers (à cheval) et 700 gardes forestiers, dont 300 à cheval.

La régularité dans l'exécution des services financiers et l'observation des prescriptions relatives à la comptabilité est assurée par la surveillance des *inspecteurs des finances*, au nombre de 6, faisant partie du personnel du ministère. La vérification définitive de la comptabilité de toutes les branches des services publics est confiée à la **Cour des Comptes** (Verkhovna smêtna palata), dont les attributions sont semblables à celle de la Cour des comptes française. Elle siège à Sofia et se compose d'un président, 6 conseillers, 1 secrétaire, 2 secrétaires adjoints et 30 référendaires (dokladtchitsi).

En dehors des services financiers proprement dits, le ministère des finances bulgare a, dans son ressort, les questions qui, dans d'autres pays, constituent les attributions des ministres des *travaux publics*, de *l'agriculture* et du *commerce*.

Nous en parlerons dans les chapitres consacrés aux voies de communication, à l'industrie et à l'agriculture.

III. — Budget des dépenses.

Après avoir examiné les sources de revenu de la Principauté, passons aux dépenses. Nous ne pouvons mieux les exposer qu'en reproduisant le budget lui-même au moins dans ses traits principaux.

Afin de ne pas trop multiplier les détails, nous ne donnerons dans ce tableau que les chiffres se rapportant à l'exercice 1891. Nous indiquerons ensuite, mais seulement pour l'ensemble de chaque service, les variations subies par les dépenses depuis la fondation de la Principauté.

Budget des dépenses pour 1891.

CHAPITRES.	DÉTAIL.	SOMMES par Chapitre.	SOMMES par Service.
		fr.	fr.
	Gouvernement.	»	1,609,540
1	Liste civile du Prince	690,800	»
2	Chancellerie du Prince	300,000	»
3	Assemblée nationale	586,000	»
4	Conseil des Ministres	32,700	»
	Dette publique.	»	13,087,618
1	Fonds d'amortissement	3,879,500	»
2 et 4	Tribut de la Roumélie orientale, pensions, secours	4,072,520	»
3	Intérêts et dépenses diverses relatives aux emprunts	5,135,598	»
	Cour des Comptes	»	213,463
	Ministère des Affaires étrangères et des Cultes	»	2,763,143
1	Administration centrale	232,230	»
2	Dépenses extraordinaires	811,501	»
3	Entretien des agences à ouvrir ultérieurement	130,000	»
4	Agence diplomatique de Constantinople	88,158	»
5	— — de Bucarest	43,356	»
6	— — de Belgrade	39,796	»
7	Subvention à l'Exarchat bulgare	207,327	»
8	Entretien de l'Épiscopat bulgare	895,832	»
9	Pensions; secours aux églises et aux ecclésiastiques	237,000	»
10	Subvention au Séminaire musulman	9,000	»
11	Commission des « *vakoufs* »	11,000	»
12	Subvention aux cultes non orthodoxes	58,240	»
	A reporter	....	17,704,061

CHAPITRES.	DÉTAIL.	SOMMES par Chapitre.	SOMMES par Service.
		fr.	fr.
	Report.........	....	17,704,064
	Administration des Postes et Télégraphes......................	»	2,576,022
13	Administration centrale et service des bureaux de postes et télégraphes.....	2,525,512	»
14	Dépenses imprévues.................	50,510	»
	Ministère de l'Intérieur...........	»	8,335,430
1	Administration centrale...............	186,612	»
2	Préfectures........	410,772	»
3	Préfecture urbaine (de police) de Sofia..	20,440	»
4	Sous-préfectures urbaines.............	27,180	»
5	Sous-préfectures d'arrondissement	777,500	»
6	Police (y compris le service de la gendarmerie)	3,770,260	»
7	Dépenses matérielles............... .	737,500	»
8	Subventions aux Conseils départementaux..........................	207,500	»
9,10,11	Dépenses diverses..................	17,000	»
12	Administration sanitaire (personnel)....	48,788	»
13	Laboratoire du Conseil médical.........	10,908	»
14	Administration vétérinaire............	114,576	»
15	Hôpitaux............	781,948	»
16	Médecins de département et d'arrondissement..........................	250,200	»
17	Instituts de vaccination..............	10,200	»
18	Quarantaines.....................	6,960	»
19	Dépenses matérielles.................	756,000	»
20	Dépenses imprévues et fonds de réserve.	198,086	»
	Ministère de l'Instruction publique......................	»	5,140,985
1	Administration centrale..........	163,514	»
2	Établissements d'instruction appartenant à l'État........................	2,214,318	»
3	Pensionnats de l'État................	68,760	»
4	Bourses dans les établissements de l'État.	191,000	»
5	Bourses d'études à l'étranger..........	202,000	»
	A reporter.....	....	33,756,501

CHAPITRES.	DÉTAIL.	SOMMES par Chapitre.	par Service.
		fr.	fr.
	Report..........	....	33,756,501
6	Inspection..........................	225,000	»
7	Secours aux écoles communales........	810,000	»
8	Travaux littéraires et scientifiques......	90,000	»
9	Bibliothèques et musées nationaux......	69,600	»
10	Bureau de statistique................	114,500	»
11	Secours aux anciens instituteurs et à leurs familles....................	10,000	»
12	Bourses artistiques ou industrielles à l'étranger........................	50,000	»
13	Imprimerie nationale................	543,820	»
14	Journal officiel......................	112,640	»
15	Dépenses diverses..	245,803	»
	Ministère des Finances..........	»	13,720,732
1	Administration centrale...............	912,320	»
2	Trésoreries départementales et d'arrondissement.......................	780,191	»
3	Indemnités aux suppléants des trésoriers.	5,000	»
4	Surveillance de la rentrée des recettes publiques........................	2,367,420	»
5	Administration des douanes...........	997,312	»
6	Surveillance de la fabrication des spiritueux et du tabac..................	247,280	»
7, 8	Frais de surveillance, expertises, modèles, etc.......................	42,000	»
9	Administration des salines d'Ankhialo et Baltchik.........................	461,110	»
10	Exploitation des mines de Mochino, Trâvna et Pernik.................	27,140	»
11	Cours pratique de culture de la vigne, à Vidin.........................	16,000	»
12	Défense contre le phylloxera.....	30,000	»
13	Professeurs ambulants d'agriculture....	45,750	»
14	Domaines, vignobles, jardins et pépinières appartenant à l'Etat...............	38,780	»
15	Service forestier...................	872,560	»
16, 17	Dépenses diverses (1)...............	6,608,892	»
18	Dépenses extraordinaires.............	269,034	»
	A reporter.....	....	47,477,233

(1) Dont 5,700,000 francs pour la fabrication de monnaie d'argent.

CHAPITRES.	DÉTAIL.	SOMMES par Chapitre.	SOMMES par Service.
		fr.	fr.
	Report	....	47,477,233
	Direction des Travaux publics	»	7,722,243
19	Administration centrale	435,010	»
20	Chemin de fer de Roustchouk à Varna	1,177,840	»
21	— (Dépenses extraordinaires)	157,000	»
22	Chemin de fer de Yambol à Bourgas	629,300	»
23	— de Tsaribrod-Sofia-Vakarel	1,588,880	»
24	Chemin de fer de Tsaribrod-Sofia-Vakarel (dépenses extraordinaires)	233,600	»
25	Surveillance administrative des chemins de fer Orientaux	9,060	»
26	Administration des Ponts et Chaussées	637,000	»
27	Entretien des ponts et routes	800,000	»
28	Travaux aux salines d'Ankhialo	160,000	»
29,30	Dépenses diverses	80,000	»
31	Travaux exécutés pour les divers ministères	1,638,200	»
32	Indemnités diverses	10,000	»
33	Dettes anciennes	14,937	»
34	Fonds de réserve	151,416	»
	Ministère de la Justice	»	4,391,322
1	Administration centrale	102,600	»
2	Cour de cassation	140,880	»
3	Cours d'appel	251,068	»
4	Tribunaux départementaux	1,647,228	»
5	Justices de paix	670,060	»
6	Justices de paix supplémentaires	225,600	»
7	Dépenses diverses	626,300	»
8	Indemnités de route aux assesseurs judiciaires et aux ecclésiastiques assistant aux prestations de serment	195,000	»
9	Service pénitentiaire	375,500	»
10	Dépenses imprévues et fonds de réserve	92,086	»
	Ministère de la Guerre (1)	»	20,617,435
	TOTAL des dépenses	....	80,208,233

(1) Pour les détails du budget de la guerre, voir VI[e] partie, chapitre XXVI.

Tableau des dépenses des différents services d'après les budgets pour **1880, 1883, 1887, 1889, 1890** *et* **1891.**

SERVICES.	1880 (1).	1883 (1).	1887.	1889.	1890.	1891.
	fr.	fr.	fr.	fr.	fr.	fr.
Gouvernement	1,312,600	1,199,872	1,476,060	1,598,500	1,669,900	1,609,540
Dette publique	»	»	2,237,183	12,532,471	6,677,934	13,071,562
Cour des comptes	»	82,308	114,800	233,937	248,133	243,463
Affaires étrangères, cultes	2,058,570	2,698,768	3,425,451	4,310,058	4,784,739	2,763,443
Postes et télégraphes						2,576,022
Ministère de l'intérieur	8,649,683	5,336,558	6,152,462	8,875,743	8,963,138	8,335,410
Ministère de l'instruction publique	2,069,663	2,967,228	2,664,099	4,472,355	4,682,260	5,140,985
Ministère des finances	8,149,154	14,244,758	9,079,325	12,936,847	15,740,392	13,720,732
Direction des travaux publics				6,770,377	10,340,120	7,722,243
Ministère de la justice	2,338,523	3,169,986	3,335,625	3,512,086	4,078,398	4,391,322
Ministère de la guerre	15,504,750	16,212,250	18,206,678	23,252,044	23,908,121	20,617,435
TOTAUX	40,082,943	45,991,728	46,991,683	78,496,418	81,093,175	80,209,233

(1) Les chiffres de ces colonnes sont les totaux des sommes affectées à chaque service en Bulgarie et en Roumélie.

Il semble, d'après le tableau qui précède, que les dépenses de la Principauté aient atteint un maximum en 1890 et soient entrées, en 1891, dans une période de décroissance. Il est vrai que jusqu'alors le mouvement ascendant avait été rapide, puisque le chiffre total avait doublé dans l'espace de 10 ans. L'un des principaux sujets d'augmentation de dépenses réside dans le service de la dette publique, puis dans l'accroissement des budgets de la guerre (6,000,000 de francs), des finances et travaux publics (5,600,000 francs), des affaires étrangères, cultes, postes et télégraphes (2,400,000 fr.), de l'instruction publique (2,300,000 francs), de la justice (1,900,000 francs).

Il convient de faire remarquer que les départements ministériels dont les attributions intéressent le plus spécialement soit la défense du pays, soit le développement du ses forces morales ou matérielles, sont ceux qui ont profité des augmentations les plus considérables.

Nous donnons ci-contre dans un tableau (page 269) la balance des sommes des recettes et des dépenses pour les exercices écoulés depuis la création de la Bulgarie indépendante.

Les conclusions qui ressortent de ce tableau ne sont pas très satisfaisantes, puisqu'elles constatent que, sauf pendant les deux années extrêmes, le déficit a été l'état normal du budget bulgare. Quoique cette situation n'ait pas empêché de vivre des États beaucoup plus importants, il faut souhaiter à la Bulgarie que le bon présage apporté par le dernier budget ne soit pas une illusion et que l'ère de l'équilibre financier soit définitivement ouverte.

ANNÉES.	DÉPENSES.			RECETTES.			EXCÉDENT.	DÉFICIT.
	BULGARIE.	ROUMÉLIE.	TOTAL.	BULGARIE.	ROUMÉLIE.	TOTAL.		
	fr.	fr.	fr.	fr.	fr.	fr.	fr.	fr.
1879	21,494,555	9,357,699	30,852,254	23,230,537	9,466,255	32,696,392	1,844,338	»
1880	27,306,267	12,776,676	40,082,943	23,486,817	12,012,992	35,499,809	»	4,583,143
1881	29,143,814	12,664,316	41,808,130	28,526,597	12,928,078	41,454,675	»	353,455
1882	29,000,517	12,471,635	41,472,152	26,426,597	12,975,014	39,401,611	»	2,070,541
1883	31,502,427	14,439.302	45,941,729	30,568,280	14,439,302	45,007,582	»	934,147
1884	34,722,423	?	»	33,191,300	»	»	»	(1)1,531,123
1885	35,780,323	?	»	34,899,900	»	»	»	(1) 880,423
1886	34,049,000	13,101,016	47,150,916		47,150,916		0	0
1887		47,218,266			47,218,266		0	0
1888		61,707,944			53,676,046		»	8,031,898
1889		78,496,418			63,484,952		»	15,011,466
1890		81,093,175			72,549,030		»	8,544,145
1891		80,208,233			80,478,700		270,467	»

(1) Pour la Bulgarie du Nord seulement.

On ne peut, du reste, pas trop s'étonner de la situation économique de la Bulgarie. Dans un pays où presque tout est à créer : instruction publique, communications, armée, ces services absorbent bien plus d'argent que dans un État où il suffit d'en assurer le fonctionnement régulier. D'autre part, il est probable que le souvenir encore vivant des abus et des irrégularités auxquels donnait lieu, sous le régime turc, la perception des impôts, empêche ceux-ci de produire tout ce qu'ils devraient donner en réalité. Enfin, des charges spéciales, que nous indiquerons plus loin, obèrent encore les finances bulgares.

Traitements des fonctionnaires.

Dans tout pays civilisé, les appointements des fonctionnaires constituent une partie importante des dépenses publiques.

La Bulgarie, en imitant dans son organisation les États occidentaux et particulièrement la France, n'a eu garde d'échapper à cette situation. Pourtant, s'il est vrai que les fonctionnaires bulgares soient assez nombreux, trop nombreux même parfois, on ne peut leur reprocher d'épuiser les ressources de l'État par des traitements exagérés; ceux-ci sont, au contraire, presque toujours assez modestes; nous en donnerons une idée en faisant figurer ici (page 272 et suiv.) un tableau des émoluments attachés aux principaux emplois des différents services publics.

Les *ministres* reçoivent 18,000 francs par an. Le président du conseil perçoit à ce titre 3,000 francs de plus que ses collègues, et le ministre des affaires étrangères une somme égale, à titre de frais de représenta-

tion. Un certain nombre de préfets reçoivent, pour le même motif, des indemnités variant de 2,400 à 6,000 francs.

L'*agent diplomatique* représentant la Principauté à Constantinople reçoit 20,000 francs ; ceux de Bucarest et de Belgrade, 16,000 francs.

L'examen du tableau ci-joint fait voir immédiatement combien sont peu nombreux les fonctionnaires pourvus d'appointements élevés, si toutefois on peut qualifier ainsi les sommes de 6,600 à 8,400 francs, allouées à quelques hauts emplois de l'administration et de la magistrature. La grande majorité des fonctionnaires reçoit moins de 6,500 francs par an.

On remarquera aussi que les officiers sont particulièrement favorisés comparativement aux fonctionnaires civils. Ainsi, le moins bien rétribué des capitaines reçoit plus que le sous-préfet de 1re classe.

Les membres de l'enseignement jouissent aussi d'une situation relativement avantageuse, qui répond bien à l'importance attachée, en Bulgarie, à tout ce qui concerne l'instruction publique.

La *liste civile du Prince*, fixée légalement à 600,000 francs, est élevée, par des suppléments, jusqu'à 690,000 francs. Cette somme, peu considérable en elle-même, paraît élevée, si l'on considère la modestie des traitements des fonctionnaires de la Principauté.

Dette publique.

Les dépenses ayant pour but d'assurer le fonctionnement des services publics que nous avons déjà examinés ou dont nous parlerons plus loin, ne sont pas les seules qui soient à la charge du Trésor bulgare.

Tableau des traitements

SOLDES.	ARMÉE.	MINISTÈRES, cour des comptes.	INTÉRIEUR.
De 8,500 à 11,000 fr.	Colonel, lieutenant-colonel, major, commandant de brigade	»	»
8,400 francs	....	Directeur général des travaux publics et des postes et télégraphes....	»
8,040 francs	....	....	....
7,800 francs	Major, commandant de régiment......	....	Préfet du département de Sofia.... Préfet de 1re classe.
7,200 francs	....	Président de la Cour des comptes...... Secrétaire général de ministère........	....
6,600 francs	Major, commandant de bataillon......	....	....
6,000 francs	....	Chef de division de 1re classe........	Préfet urbain de Sofia............ Préfet de 2e classe.
5,580 francs	....	Chef de division de 2e classe .... Conseiller à la Cour des comptes	....
5,400 francs	Capitaine commandant d'escadron..	....	Préfet de 3e classe..

des fonctionnaires bulgares.

INSTRUCTION publique.	FINANCES.	FORÊTS, travaux publics.	JUSTICE.
»	»	»	»
»	»	»	»
....	....	....	Président de la Cour de cassation.
»	»	»	»
....	....	....	Vice-président et procureur de la Cour de cassation.
....	....	....	Président de cour d'appel. Juge à la Cour de cassation. Substitut du procureur à la Cour de cassation.
....	Inspecteur principal des finances......	»	»
Directeur de gymnase de 1re classe.	Inspecteur des finances............	»	»
Directeur de gymnase de 2e classe.	....	....	Vice-président de cour d'appel. Procureur à la cour d'appel. Président de tribunal départemental de 1re classe.

SOLDES.	ARMÉE.	MINISTÈRES, cour des comptes.	INTÉRIEUR.
5,010 francs	....	....	....
De 5,000 à 4,500 fr.	Capitaine commandant de compagnie du génie	....	....
De 4,500 à 4,000 fr.	Capitaine commandant de compagnie d'infanterie......	Secrétaire de la Cour des comptes	Secrétaire de préfecture à Sofia......
De 3,999 à 3,500 fr.	....	Référendaire à la Cour des comptes.	Secrétaire de préfecture de 2e classe.. Sous-préfet de 1re classe et sous-préfet urbain.......
De 3,499 à 3,000 fr.	Lieutenant remplissant des fonctions spéciales	Référendaire à la Cour des comptes.	Sous-préfet de 2e cl. Secrétaire de préfecture de 2e classe.
De 2,999 à 2,500 fr.	Lieutenant de compagnie, escadron ou batterie	Référendaire à la Cour des comptes.	Secrétaire de préfecture de 3e cl...
De 2,499 à 2,000 fr.	....	....	....

INSTRUCTION publique.	FINANCES.	FORÊTS, travaux publics.	JUSTICE.
Directeur de gymnase de 3e classe, ou de collège.....	»	»	»
Professeur de 1re cl. Directeur d'école spéciale.........	Trésorier de 1re cl.. Fonctionnaire financier de 1re classe. Contrôleur de 1re cl.	Ingénieur départemental de 1re cl..	Juge de cour d'appel. Substitut du procureur à la cour d'appel.
....	....	Inspecteur des forêts de 1re classe.....	Président de tribunal de 2e classe. Vice-président de tribunal de 1re cl. Procureur de tribunal de 1re classe.
Professeur de 2e cl.	Trésorier de 2e cl... Fonctionnaire financier de 2e classe..	Ingénieur départemental de 2e classe. Inspecteur des forêts de 2e classe......	Vice-président de tribunal de 2e cl. Juges, procureur et substituts de tribunal départemental de 2e et de 3e classe. Juge de paix de 1re classe.
Professeur de 3e cl.	Trésorier de 3e cl... Fonctionnaire financier de 3e et 4e cl. Contrôleur de 2e cl.	Ingénieur adjoint...	Juge de paix de 2e et de 3e classe. Notaire près d'un tribunal de 1re cl.
....	Contrôleur de 3e cl. Trésorier de 4e et de 5e classe........	....	Notaire près d'un tribunal de 2e cl.
....	Contrôleur de 3e et de 4e classe...... Trésorier de 6e cl... Contrôleur de 5e et de 6e classe......	Conducteur des travaux publics de 1re classe........	»

Une somme qui, dans le dernier budget, s'élève à 13 millions et représente par conséquent le sixième environ du total des dépenses, est affectée au service de la dette publique, soit pour l'amortissement du capital, soit pour le payement des intérêts.

La dette de la Bulgarie comprend, d'une part, les charges qui ont été imposées à la Principauté par les traités ou les conventions diplomatiques; de l'autre, des emprunts contractés en vue de l'exécution de travaux d'utilité publique.

Dans la première catégorie figurent :

1° *Les frais d'occupation de l'armée russe.* Une convention entre les gouvernements russe et bulgare en a fixé le montant à 26,545,626 francs (10,618,250 roubles papier, 43 kopeks). Le remboursement de cette dette, commencé en 1883, doit se terminer le 1er juillet 1896; il s'opère par versements semestriels de 400,000 roubles payés en monnaie française ou bulgare, d'après le cours au jour du payement. Les versements ont toujours été effectués par la Bulgarie avec une rigoureuse exactitude; mais, à partir de 1886, le gouvernement russe avait refusé de les recevoir, prétextant de la situation irrégulière du gouvernement bulgare; celui-ci avait alors fait déposer, à la date convenue, les fonds à la Banque nationale, à Sofia. Aussi, lorsqu'en février 1890, la Russie, dans l'espoir d'embarrasser le gouvernement princier, fit réclamer à l'improviste les annuités arriérées, celles-ci purent être payées immédiatement, de sorte que le résultat de cette réclamation fut, en somme, un beau succès pour le gouvernement bulgare, qui put donner une preuve de sa prévoyance et de son exactitude à remplir ses enga-

gements. Au 1er janvier 1890, 4,618,250 roubles restaient encore à payer, et 2,520,000 francs ont été versés dans le courant de 1891 ;

2° Le *tribut de la Roumélie orientale*, que le gouvernement bulgare s'est obligé, par la convention du 1er février 1886, à payer à la Porte. Ce tribut, qui correspond en principe aux 3/10 du revenu de la province, est fixé actuellement à 2,951,000 francs ;

3° Les *anciennes dettes de la Roumélie*, comprenant en capital 4,024,528 fr. 40 dus au gouvernement turc, et 3,194,798 francs, montant d'un emprunt contracté à la Banque ottomane. La première dette s'amortit au moyen de payements annuels de 500,000 francs, dont deux avaient déjà été effectués et dont un troisième a eu lieu en 1890 ; au sujet de la seconde, le budget prévoit annuellement une somme de 232,646 francs pour le payement des intérêts.

Les emprunts contractés par le gouvernement bulgare sont :

1° Une émission de *bons du Trésor* pour une valeur de 6 millions, autorisée par la loi du 11/23 juillet 1886 pour l'achat de la ligne de Roustchouk à Varna. Ces bons ont été divisés en deux séries, dont la première, représentant avec les intérêts une valeur de 3,180,000 francs, a été remboursée en 1889, et la deuxième, d'une valeur de 3,360,000 francs, intérêts également compris, était remboursable en 1890 ;

2° Un emprunt de 46,780,000 francs à 6 p. 100, conclu à la même époque et dans le même but. La somme affectée en 1891 au payement des intérêts de cet emprunt s'élève à 2,740,065 francs ; 534,500 francs sont prévus, en outre, pour son amortissement ;

3° Un *emprunt hypothécaire* de 30,000,000 de francs

à 6 p. 100 pour la construction des lignes de Sofia-Vakarel et de Yamboli-Bourgas. Cet emprunt, effectué en 1889 par l'intermédiaire de la Länderbank et du Bankverein de Vienne, est gagé sur les deux lignes de chemins de fer ci-dessus. Le service des intérêts de cet emprunt comporte une dépense de 1,777,200 francs pour les intérêts et de 325,000 francs pour l'amortissement.

Au chapitre de la dette publique sont ajoutés, dans le budget, les sommes affectées aux pensions et secours, ainsi qu'au payement d'indemnités dues à la Société des chemins de fer orientaux pour des transports effectués pendant la guerre contre la Serbie, ainsi que pour la prise de possession du tronçon de Vakarel à Belovo.

Le tableau ci-contre (page 279) donne, en résumé, la situation actuelle de la dette publique bulgare.

IV. — Comparaison entre le budget de la Bulgarie et ceux des États voisins.

Afin de permettre de comparer l'administration économique de la Bulgarie à celles d'autres pays, nous terminerons ce chapitre par un tableau mettant en regard les chiffres principaux de son budget avec ceux des États chrétiens voisins : Serbie, Roumanie et Grèce, et du Portugal, qui est le pays de l'Europe occidentale se rapprochant le plus de la Bulgarie par sa population et sa superficie.

Les chiffres donnés dans ce tableau (page 280) se rapportent à l'année 1890.

	MONTANT total.	RESTANT dû.	SOMMES A PAYER annuellement. Amortissement.	SOMMES A PAYER annuellement. Intérêts.
	fr. c.	fr. c.	fr.	fr.
Frais d'occupation	26,545,626 00	12,007,450 00	2,100,000	»
Tribut de la Roumélie	»	»	»	2,951,000
Dettes de la Roumélie	4,024,528 40	3,024,528 40	500,000	»
	3,194,798 00	3,194,798 00	»	232,646
Emprunt de 1886	46,780,000 00	45,846,000 00	233,500	2,806,650
Emprunt de 1889	30,000,000 00	30,000,000 00	»	1,177,200
Indemnité pour transports de guerre	2,100,000 00	1,000,000 00	»	»
Droit de jouissance de la ligne Belovo-Vakarel	Redevance annuelle.	»	»	139,500
TOTAUX		95,072,776 40	2,833,500	7,906,996
TOTAL GÉNÉRAL			10,740,496	

	BULGARIE.	ROUMANIE. (1)	SERBIE. (1)	GRÈCE. (1)	PORTUGAL (1). — En milreis (= 5 fr. 68).
Nombre d'habitants	3,154,375	5,376,000	2,096,013	2,187,208	4,306,554
	fr.	fr.	fr.	fr.	Milreis.
Gouvernement	1,669,900	63,560 } 3,914,178 }	1,618,000	1,726,658	4,277,505
Affaires étrangères	4,784,739	1,480,854	902,816	2,263,154	426,519
Cultes	»	(Avec l'Instr. publique.)	(Avec l'Instr. publique.)	3,224,430	(Avec la Justice.)
Intérieur	8,963,138	11,623,581	2,602,172	4,887,001	1,282,517
Instruction publique	4,682,260	16,579,502	3,320,170	»	1,116,509
Finances	15,740,392	21,713,975	905,469	1,464,318	3,748,827
Travaux publics	10,340,120	5,995,994	2,959,541	»	5,129,199
Justice	4,078,398	4,764,574	1,751,223	5,143,262	932,393
Guerre et Marine	23,908,121	36,417,134	9,646,404	23,268,784	7,396,860
Service de la Dette	13,071,562	61,574,180	19,307,295	29,716,363	18,053,103
Divers	243,463	741,468	3,183,680(2)	19,564,870(3)	3,104,365
TOTAUX des dépenses	81,093,175	164,869,000	46,196,865	91,258,840	45,467,797
RECETTES	72,549,030	164,869,000	46,196,865	93,543,365	40,972,694

(1) Les chiffres concernant la Roumanie, la Serbie, la Grèce et le Portugal sont empruntés à l'*Almanach de Gotha*, édition de 1891.
(2) Y compris les pensions et subventions.
(3) Y compris 4,700,000 francs de pensions et 8,413,000 francs de frais d'administration (?).

CHAPITRE XVIII

VOIES DE COMMUNICATION.

I. — Routes.

Nous savons déjà que le service des travaux publics est rattaché au ministère des finances, dans lequel il constitue une direction générale. Un ministère spécial avait été créé il y a quelques années, mais il n'a eu qu'une existence éphémère. Ce service est chargé de la construction de tous les bâtiments civils appartenant à l'État, mais ses attributions les plus importantes se rapportent aux voies de communication, routes et chemins de fer.

L'Europe orientale est célèbre pour le mauvais état de ses routes ; mais la Bulgarie, sur ce point comme sur beaucoup d'autres, donne aux États voisins l'exemple du progrès. Il est juste cependant de reconnaître que ce n'est pas seulement aux efforts du gouvernement national que le pays est redevable de cette situation ; sous le régime turc, Midhat-Pacha, dont l'administration, bien que de courte durée (1865-67), a été signalée par nombre de travaux utiles, avait doté la Bulgarie danubienne d'un réseau d'excellentes routes que la Principauté n'a eu ensuite qu'à réparer et à entretenir. L'intérêt de la population n'était, du reste, pas le seul motif de la construction de ces voies, dont le plus grand nombre avait une importance stratégique.

Actuellement les routes sont officiellement classées

en *routes nationales* (drjavni pûtichta), *routes départementales* (okrûjni pûtichta) et *chemins vicinaux* (mejdouselski pûtichta). Cette classification est basée sur celle adoptée en France.

D'après la loi, les routes et chemins doivent avoir les largeurs suivantes :

	CHAUSSÉE.	ACCOTEMENTS.	LARGEUR totale.
Routes nationales de 1re classe.....	6m,50	5m,00	11m,00
— de 2e classe......	5m,00	5m,00	10m,00
Routes départementales..........	5m,00	4m,00	9m,00
Chemins vicinaux................	3m,50	2m,50	6m,00

Les matériaux pour l'entretien et la construction des routes sont pris dans les carrières ouvertes ou à ouvrir, sans que le propriétaire de la carrière ait droit à indemnité, sauf pour les dégradations qui pourraient être causées à sa propriété à l'occasion de l'extraction ou du transport des matériaux.

Tous les travaux d'établissement et de construction des routes sont soumis à la haute surveillance de la Direction des travaux publics, et, en ce qui concerne les routes départementales et les chemins vicinaux, à celle du Conseil départemental. Les travaux sont exécutés sous la direction des ingénieurs départementaux. Chaque département possède un de ces ingénieurs, assisté d'un ou deux conducteurs.

La somme affectée pendant chacune des dernières années à la construction et à l'entretien des routes nationales (non compris les frais de personnel) s'élevait à un peu plus de deux millions.

Voici, d'après une loi votée en 1889, le classement des routes nationales et départementales. Quelques-unes de ces voies (elles sont indiquées entre parenthèses dans le tableau ci-après) n'étaient pas encore construites au moment du vote de la loi.

Numéros.	ROUTES NATIONALES DE 1re CLASSE.	Longueur.
1.	Sofia, Ikhtiman, Philippopoli, Haskovo, *frontière* vers Andrinople	280 kilom.
2.	Sofia, Ablanitsa, Lovetch, Tirnovo, Osman-Bazar, Choumla, Varna	185 —
3.	Sofia, Radomir, Kustendil, *frontière* vers Koumanovo et Uskub	106 —
4.	Sofia, Tsaribrod, *frontière* vers Pirot	65 —
5.	Philippopoli, Kazanlyk, Gabrovo, Roustchouk	270 —
6.	Philippopoli, Papazli, Tchirpan, Stara-Zagora, Sliven, Bourgas	210 —
7.	Roustchouk, Razgrad, Choumla, Osman-Bazar, Kotel, Bougourdji, Kizyl-Agatch, *frontière* vers Andrinople	286 —
8.	Sofia, Berkovitsa, Koutlovitsa, Lom-Palanka	160 —
	LONGUEUR TOTALE	1892 kilom.

Numéros.	ROUTES NATIONALES DE 2e CLASSE.	Longueur.
(1).	(Koutlovitsa, Bêlogradtchik, Vidin, Koula)	(173) kilom.
2.	Ablanitsa, Plevna, Blgareni, Bêla	200 —
3.	Orkhanié, Rahovo	122 —
(4).	(Vratsa, Rahovo)	(75) —
(5).	(Loukovit, Rahovo)	(60) —
6.	Blgareni, Svichtov	35 —
(7).	(Troïan, Tekó, Sopot, Karlovo)	(77) —
8.	Pernik, Breznik, Trn, *frontière* vers Pirot	76 —
9.	Tirnovo, Elena, Tvrditsa, Nova-Zagora	110 —
10.	Silistrie, Choumla, Prêslav, Verbitza, vers Yambol	200 —
(11).	(Dobritch, Baltchik)	(36) —
12.	Svichtov, Pavel, Bêla	35 —
13.	Sevliévo, Gabrovo, vers Chipka	26 —
14.	Varna, Dobritch, Silistrie	132 —
15).	(Kazanlik, Stara-Zagora, Tirnovo-Seïmen)	(85) —
	LONGUEUR TOTALE terminée en 1889	936 kilom.
	LONGUEUR TOTALE en construction ou en projet	506 kilom.

SOLDES.	ARMÉE.	MINISTÈRES, cour des comptes.	INTÉRIEUR.
5,010 francs.......	....	....	....
De 5,000 à 4,500 fr.	Capitaine commandant de compagnie du génie........	....	....
De 4,500 à 4,000 fr.	Capitaine commandant de compagnie d'infanterie......	Secrétaire de la Cour des comptes.....	Secrétaire de préfecture à Sofia......
De 3,999 à 3,500 fr.	....	Référendaire à la Cour des comptes.	Secrétaire de préfecture de 2e classe.. Sous-préfet de 1re classe et sous-préfet urbain........
De 3,499 à 3,000 fr.	Lieutenant remplissant des fonctions spéciales........	Référendaire à la Cour des comptes.	Sous-préfet de 2e cl. Secrétaire de préfecture de 2e classe.
De 2,999 à 2,500 fr.	Lieutenant de compagnie, escadron ou batterie......	Référendaire à la Cour des comptes.	Secrétaire de préfecture de 3e cl...
De 2,499 à 2,000 fr.	....	....	....

INSTRUCTION publique.	FINANCES.	FORÊTS, travaux publics.	JUSTICE.
Directeur de gymnase de 3e classe, ou de collège.....	»	»	»
Professeur de 1re cl. Directeur d'école spéciale.........	Trésorier de 1re cl.. Fonctionnaire financier de 1re classe. Contrôleur de 1re cl.	Ingénieur départemental de 1re cl..	Juge de cour d'appel. Substitut du procureur à la cour d'appel.
....	....	Inspecteur des forêts de 1re classe.....	Président de tribunal de 2e classe. Vice-président de tribunal de 1re cl. Procureur de tribunal de 1re classe.
Professeur de 2e cl.	Trésorier de 2e cl... Fonctionnaire financier de 2e classe..	Ingénieur départemental de 2e classe. Inspecteur des forêts de 2e classe......	Vice-président de tribunal de 2e cl. Juges, procureur et substituts de tribunal départemental de 2e et de 3e classe. Juge de paix de 1re classe.
Professeur de 3e cl.	Trésorier de 3e cl... Fonctionnaire financier de 3e et 4e cl. Contrôleur de 2e cl.	Ingénieur adjoint...	Juge de paix de 2e et de 3e classe. Notaire près d'un tribunal de 1re cl.
....	Contrôleur de 3e cl. Trésorier de 4e et de 5e classe	....	Notaire près d'un tribunal de 2e cl.
....	Contrôleur de 3e et de 4e classe...... Trésorier de 6e cl... Contrôleur de 5e et de 6e classe......	Conducteur des travaux publics de 1re classe........	»

Constantinople. Cette route, dont le tracé est indiqué par la nature même, existait déjà dans l'antiquité. On voit encore en beaucoup d'endroits, notamment aux environs de Sofia, de Tatar-Bazardjik et de Tchirpan, à quelque distance de la route actuelle, des restes d'une voie romaine que les Bulgares appellent *Traianov pàt*, et les Turcs, *Traian Yolou*, la route de Trajan. Cette voie, l'une des plus importantes de l'empire, servait de communication entre la haute Italie et Constantinople. Le chemin de fer qui, depuis quelques années, relie, par Sofia et Belgrade, Constantinople à l'Europe occidentale, suit presque exactement le même tracé.

Parmi les autres routes, un grand nombre a pour point d'origine *Sofia*, qui, grâce à sa situation à la rencontre de plusieurs bassins fluviaux, a possédé de tout temps un nœud de communication de grande valeur qui faisait de *Serdica* une cité importante quinze siècles avant qu'elle ne devînt la capitale de la Bulgarie. Plusieurs de ces routes relient Sofia aux ports du Danube, à *Lom*, *Rahovo*, *Nikopoli, Svichtov*, *Roustchouk*, tandis qu'une grande artère, que doublera dans quelques années une voie ferrée, traverse dans toute sa longueur la région danubienne pour atteindre la mer Noire à *Varna*, après être passée à *Lovetch*, *Tirnovo* et *Choumla*.

Un réseau assez serré couvre la région située au sud de Sofia et rattache la capitale à *Radomir*, *Kustendil*, *Samokov*, puis se prolonge en Macédoine vers *Uskub*, sur le Vardar, et *Djoumaia*, sur la Strouma.

Dans la Bulgarie orientale, le principal port danubien, *Roustchouk*, est aussi le point de départ de plusieurs routes qui se dirigent vers *Tirnovo* (puis, au delà des Balkans vers *Kazanlyk*), et vers *Varna*, par Razgrad et Choumla.

Au sud des Balkans, une route qui se sépare à Philippopoli de l'artère principale et se dirige vers Eski-Zagra, Slivno et *Bourgas*, peut être considérée comme la voie centrale de la Roumélie.

Les autres routes établissent, en général, des communications transversales entre les voies principales et servent notamment à relier les deux versants des Balkans, dont nous avons, dans l'étude physique du pays, indiqué les principaux passages. La région du Rhodope est au contraire très pauvre en chemins praticables, de sorte que la Roumélie orientale reste à peu près sans communications directes avec la Macédoine et le sud-ouest de la Thrace.

II. — Chemins de fer.

Le réseau ferré de la Bulgarie est encore très peu étendu, ce qui n'a rien de surprenant, si on le compare à ceux des États voisins et particulièrement à celui de la Turquie, moins considérable encore. L'empire ottoman ne possédait, à la fin de 1889, que 658 kilomètres de chemin de fer, dont 305 seulement en Europe : la Serbie en avait alors 526 kilomètres ; la Grèce, 708, et la Bulgarie, 709 (actuellement 819).

Le réseau bulgare se compose actuellement de la ligne principale de *Tsaribrod* à la frontière turque, vers *Andrinople*, avec son embranchement de *Tirnovo-Seïmen* à *Yambol* et *Bourgas*, et de la ligne de *Roustchouk* à *Varna*.

Sa longueur totale, qui est de 819 kilomètres, se décompose de la manière suivante :

Lignes et embranchements.		Exploités par l'État.	Exploités par une compagnie.
		kilom.	kilom.
Ligne principale	de la frontière serbe (Tsaribrod) à Sarambey	171	»
	de Sarambey à la frontière ottomane	»	206
Embranchement	de Tirnovo-Seïmen à Yambol	»	106
	de Yambol à Bourgas	110	»
Ligne de Roustchouk à Varna		226	»
Totaux		507	312

La ligne de *Roustchouk* à *Varna* est la plus ancienne voie ferrée de Bulgarie ; elle fut, en effet, construite de 1865 à 1868 par une compagnie anglaise qui en conserva l'exploitation jusqu'en 1886, époque à laquelle, en exécution d'une clause du traité de Berlin, cette ligne fut acquise par le gouvernement bulgare au prix de 52,777,500 francs.

Cette ligne satisfaisait moins un intérêt local qu'un intérêt européen ; c'était, en effet, une section du trajet le plus direct entre l'Europe occidentale et Constantinople. Sur la rive gauche du Danube, à Giurgevo, en face de Roustchouk, aboutit le chemin de fer venant de Vienne par Bucarest, et de Varna part un service de paquebots, complétant par mer le trajet jusqu'à Constantinople. Cette route, qui, par suite du manque d'un pont sur le Danube, entre Giurgevo et Roustchouk, exigeait un double transbordement, se trouve mainte-

nant avantageusement remplacée par la voie directe passant par Belgrade et Sofia.

Au point de vue purement bulgare, la ligne de Roustchouk à Sofia, reléguée en quelque sorte dans un coin de la Principauté, aboutissant, il est vrai, aux deux principaux ports, mais ne les mettant pas en communication avec l'intérieur du pays, n'a qu'un intérêt très restreint. Elle se trouve, de plus, à la limite de la région du Deli-Orman, la moins peuplée et la moins fertile de la Bulgarie.

A partir de Roustchouk, la ligne suit d'abord la rive droite du Lom Noir, puis, au nord de Choumla, entre dans la vallée de la rivière de Pravady. Elle accompagne ce cours d'eau, dont elle traverse trois fois le cours jusqu'à Varna, où elle arrive en longeant la rive septentrionale du lac Devno. Le tracé assez sinueux de la ligne a été conduit de manière à contourner autant que possible les accidents de terrain et à éviter les grands mouvements de terre ou les travaux d'art importants.

La ligne de Roustchouk à Varna, dont la longueur totale est, comme nous l'avons vu, de 226 kilomètres, dessert les dix stations suivantes : *Roustchouk, Tchervena-Voda, Vetovo, Razgrad, Ichiklar, Cheïtandjik, Kaspidjan* ou *Shumla-Road, Provadia, Guébedjé, Varna,* plus une halte à *Tchiflik.*

La distance moyenne d'une station à l'autre est ainsi de 25 kilomètres ; en réalité cette distance varie entre 17 et 33 kilomètres. Un seul train par jour circule dans chaque sens sur la ligne et accomplit le trajet en 6 heures 30 au minimum, ce qui donne une vitesse de 35 kilomètres à l'heure, à peu près celle de nos trains de banlieue.

La grande ligne de *Tsaribrod* à *Mustapha-Pacha*, malgré son unité géographique, se trouve entre les mains de deux administrations différentes : la *Compagnie des Chemins de fer orientaux* (baron Hirsch), qui exploite la partie ancienne, de Sarambey à la frontière turque, et l'État bulgare, qui exploite la partie récemment construite, entre la frontière serbe et Sarambey.

La section de Mustapha-Pacha à Sarambey n'est autre qu'une portion de la ligne de Constantinople à Andrinople et Philippopoli, construite en 1869 par la Compagnie qui l'exploite encore actuellement. Le réseau des Chemins de fer orientaux comprend encore, outre les deux embranchements de *Tirnovo-Seïmen* à *Yambol* et d'*Andrinople* à *Dédé-Agatch*, la ligne de *Salonique* à *Mitrovitsa*, par *Uskub*. L'embranchement de *Yambol* a été construit en 1872 ; il devait se prolonger au delà des Balkans jusqu'à Choumla et rejoindre la ligne de Roustchouk-Varna à la station de Kaspidjan. Les études de cette ligne avaient été faites, et même les travaux commencés sur la section Kaspidjan-Choumla, mais tout était déjà abandonné avant la guerre turco-russe.

Le traité de Berlin avait substitué la Bulgarie à la Turquie en ce qui concernait les droits et les devoirs de cette dernière au point de vue du raccordement des chemins orientaux avec les réseaux européens, raccordement prévu dans la concession accordée au baron Hirsch, mais non exécuté.

Une « conférence à quatre » entre l'Autriche-Hongrie, la Turquie, la Serbie et la Bulgarie, se réunit à Vienne en 1883, pour étudier cette question, et arrêta les dispositions relatives à la construction de la ligne de Bel-

grade à Belovo. Le gouvernement bulgare fut chargé de la construction de la portion de cette ligne se trouvant sur le territoire de la Principauté, et en confia les travaux à une Compagnie bulgare.

La section qui se trouvait alors sur le territoire de la Roumélie orientale fut construite par la Compagnie Hirsch.

Mais au moment de l'ouverture de l'exploitation, au mois d'août 1888, le gouvernement bulgare prit possession de cette section pour la réunir à celle qui avait été construite sur le territoire de la Bulgarie proprement dite. Un accord est intervenu en 1889 pour régler les conditions de cette occupation, au sujet de laquelle le gouvernement de la Principauté doit payer à la Compagnie des Chemins de fer orientaux, à titre d'indemnité, une rente annuelle de 139,500 francs.

L'embranchement qui part de *Tirnovo-Seïmen*, station située entre *Harmanly* et *Haskovo*, pour se diriger au nord sur *Yambol*, a été ouvert à l'exploitation en 1872. Il appartient toujours à la Compagnie Hirsch, qui l'a établi, tandis que son prolongement jusqu'à *Bourgas*, construit en un an environ (sur une longueur de 110 kilomètres), avec le concours du régiment de pionniers et particulièrement de la compagnie des chemins de fer (1), appartient à l'État qui l'exploite directement.

Le réseau constitué par la grande ligne de Tsaribrod à Harmanly et l'embranchement de Tirnovo-Seïmen à Yambol et Bourgas se trouve donc partagé entre deux

---

(1) La construction de cette ligne, conduite de la manière la plus économique possible, n'est revenue qu'à 7,500,000 francs, soit 68,000 fr. par kilomètre.

exploitations complètement étrangères, rivales même, ce qui constitue un sérieux inconvénient pour l'exécution du service.

La grande ligne venant de *Belgrade* où, par un pont sur la Save, elle se rattache à *Semlin* au réseau hongrois, passe à *Nisch* et à *Pirot*, puis entre en Bulgarie à l'ouest de *Tsaribrod*.

Elle traverse alors, entre cette localité et Slivnitsa, une région assez accidentée, d'où elle pénètre dans le bassin de Sofia. Pendant ce trajet, elle franchit un assez grand nombre de petits affluents de la Nischava et de l'Isker, puis cette dernière rivière même, un peu après avoir touché l'extrémité nord de la capitale.

La ligne s'élève ensuite pour franchir les hauteurs qui séparent le bassin du Danube de celui de la Maritsa, hauteurs dont le point culminant, près de Vakarel, est à l'altitude de 860 mètres. La voie ferrée descend alors sur la rive droite de la Maritsa, qu'elle suit constamment, à très faible distance du fleuve, jusqu'à la station de *Kouleli-Bourgas*, au delà d'Andrinople. Pendant cette partie de son trajet, la ligne a naturellement à franchir les nombreux affluents de droite de la Maritsa.

La voie quitte le territoire bulgare tout près de la station de *Mustapha-Pacha*, qui se trouve elle-même en Turquie.

Nous avons déjà vu que la longueur de cette ligne, en Bulgarie, est de 377 kilomètres. La distance de Mustapha-Pacha à Constantinople est de 356 kilomètres.

Les stations desservies sont les suivantes :

1° Sur la section exploitée par l'État :

Tsaribrod, Dragoman, Slivnitsa, Kostinbrod, Sofia,

Kazitchan, Novi-Han (Yeni-Han), Vakarel, Ikhtiman, Kabaapli, Bania-Kostenets, Belovo, Sarambey;

2° Sur la section exploitée par la Compagnie Hirsch :

Tatar-Bazardjik, Philippopoli, Katounitsa-Stanimaka, Papazly, Hadji-Eles—Nova-Mahala, Kaïadjik-Haskovo, Tirnovo-Seïmen, Harmanly.

La distance moyenne d'une station à l'autre est de 13 kilomètres sur la première section et de 22 sur la seconde.

Un seul train ordinaire circule quotidiennement dans chaque sens entre Tsaribrod et Sarambey; il met, à faire ce trajet, 5 heures et demie, ce qui correspond à une vitesse de 28 kilomètres à l'heure.

Au delà de Sarambey, deux trains font le service directement jusqu'à Andrinople, avec des vitesses de 22 et 32 kilomètres à l'heure.

En outre, la ligne est parcourue par les trains de l'*Orient-Express*, accomplissant deux fois par semaine le trajet de Paris à Constantinople, et *vice versâ*, en 94 heures, c'est-à-dire un peu moins de 4 jours. Par ces trains, Sofia se trouve à 10 heures d'Andrinople, 19 de Constantinople, 12 de Belgrade, 42 de Buda-Pesth, 48 de Vienne et 74 de Paris.

Le nombre des voyageurs transportés sur la ligne de l'État pendant les 4 derniers mois de 1889 a été de 11,180.

L'embranchement de *Yambol* quitte la grande ligne à la station de Tirnovo-Seïmen, l'avant-dernière avant la frontière ottomane. La voie franchit aussitôt la Maritsa sur un pont en fer, puis remonte du sud au nord la vallée du *Sazly-Sou* jusqu'à Nova-Zagora, et se détourne vers l'est pour arriver à Yambol. Il n'existe,

en outre des deux terminus, que quatre stations, à *Kara-Bounar*, *Radne-Mahale*, *Nova-Zagora*, *Kermenlié*.

La distance moyenne entre elles est de 21 kilomètres.

Trois trains de voyageurs seulement, par semaine, accomplissent le trajet dans chaque sens, en quatre heures et demie environ.

Bien que cette ligne desserve une région fertile, elle est tout à fait négligée par la Compagnie. D'après M. Jiretschek, la voie et ses accessoires sont dans le plus triste état.

Les tarifs sont, du reste, trop élevés et n'encouragent pas les habitants à employer le chemin de fer pour le transport de leurs produits agricoles. Avant l'ouverture de la ligne de Bourgas, ils trouvaient déjà plus avantageux d'expédier leurs denrées vers ce port par terre, que de les envoyer à Dédé-Agath par le chemin de fer.

La ligne de *Yambol* à *Bourgas*, qui continue directement la précédente, se dirige d'abord au nord-est vers *Karnobad*, puis, décrivant un angle, redescend vers Bourgas.

Elle dessert les stations intermédiaires de *Straldja*, *Karnobad* et *Aitos;* cette dernière ville se trouve à 13 kilomètres environ au nord de la station qui porte son nom.

Cette ligne est desservie dans chaque sens par un train quotidien, dont le trajet dure quatre heures quarante minutes.

La ligne de Bourgas met en communication avec la mer Noire, Sofia et Philippopoli; mais le fait qu'entre les deux tronçons exploités par l'État bulgare, se trouvent intercalées des sections appartenant à la Compa-

gnie Hirsch, diminue considérablement la valeur du réseau.

Aussi est-il question de construire une ligne qui, partant de *Yambol*, suivrait la vallée de la Toundja en desservant *Sliven,* puis redescendrait par Stara-Zagora et Tchirpan, et longerait la rive gauche de la Maritsa jusqu'à *Sarambay*, en passant au nord de Philippopoli et de Tatar-Bazardjik. Le trajet complet de Sofia à Bourgas s'exécuterait ainsi sur les rails de l'État.

Une autre ligne, dont le tracé n'est pas encore définitivement arrêté, doit relier *Yambol* à *Choumla,* en franchissant les Balkans, projet qui existait déjà, du reste, sous le régime ottoman.

La plus importante des voies projetées et, vraisemblablement, la première à entreprendre, est celle qui doit aller de *Sofia* à *Kaspidjan,* sur la ligne de Roustchouk à Varna.

Les études de cette ligne avaient été commencées en 1882, à partir de Sofia, mais elles ont été reprises en 1889 sur de nouveaux plans et conduites avec beaucoup d'habileté, car, bien que le tracé parcoure une région déjà très accidentée et rencontre de nombreux faîtes de partage entre les affluents du Danube, le projet ne prévoit pas de courbes de moins de 300 mètres de rayon, ni de rampes supérieures à 15 millimètres.

Le tracé, qui présente un développement total de 470 kilomètres, descend d'abord, en quittant Sofia, la vallée de l'Isker jusqu'au village de Roman, à partir duquel il se dirige à l'est vers *Tirnovo*, en passant par *Lovetch* et *Sevliévo*. Il gagne ensuite *Osman-Bazar*, puis *Choumla*, et rejoint la ligne de Roustchouk-Varna à la station de *Kaspidjan* ou Shumla-Road.

Il suffit d'examiner, sur la carte, le tracé de cette ligne pour reconnaître immédiatement son importance capitale.

Longeant les dernières pentes des Balkans, elle est appelée à donner une impulsion nouvelle au commerce de cette zone fertile et peuplée, privée, par son éloignement, de l'usage de la grande voie fluviale; elle lui ouvrira un double débouché, d'une part vers la mer Noire par Varna, de l'autre vers la capitale du pays et vers l'Europe centrale, par l'intermédiaire de la grande ligne internationale.

Au point de vue stratégique, elle n'a pas moins d'importance. Elle est, en effet, parallèle aux deux grandes lignes de défense du Danube et des Balkans, à une distance de une à trois journées de marche de chacune d'elles, et de plus, elle relie les frontières de l'est et de l'ouest et met en communication les trois plus grands centres militaires de la Bulgarie septentrionale : Sofia, Choumla et Roustchouk.

Une autre ligne, longue d'environ 80 kilomètres, partant de Sofia et se dirigeant sur Kustendil, est aussi en projet; les études ont été commencées récemment jusqu'à *Pernik*. La construction d'une voie ferrée dans cette direction avait, du reste, été commencée par les Turcs et, comme à Choumla, abandonnée presque aussitôt. On en trouve encore des traces, notamment aux environs de Brĕznik.

Les recettes et les dépenses prévues aux budgets des quatre années 1888, 89, 90 et 91, pour les chemins de fer de l'État, sont indiquées dans le tableau suivant :

	1888.	1889.	1890.	1891.
Dépenses.	fr.	fr.	fr.	fr.
Roustchouk-Varna.	(1) 50,000	1,211,506	1,054,440	»
Tsaribrod-Saram-bey...........	800,000	1,741,542	2,315,920	»
Yambol-Bourgas..	»	»	400,000	»
TOTAUX...	850,000	2,953,048	3,769,360	3,950,000
Recettes.				
Roustchouk-Varna.	»	1,256,020	1,391,500	1,334,840
Tsaribrod-Saram-bey,..........	650,000	1,834,120	1,727,000	1,824,480
Yambol-Bourgas..	»	»	450,000	629,300
TOTAUX...	650,000	3,090,110	3,568,500	3,788,620

(1) Pour le contrôle administratif.

III. — Communications fluviales et maritimes.

La Bulgarie ne possède qu'une seule voie de communication fluviale, de première importance il est vrai, le *Danube*. Aucun autre cours d'eau bulgare n'est navigable, la Maritsa même ne peut porter de bateaux que sur le territoire ottoman, à partir d'Andrinople. Le Danube est jusqu'à présent la seule grande voie transversale de la Bulgarie du Nord, et sert aussi bien aux communications intérieures de cette région qu'à ses relations avec l'extérieur. Nous nous bornerons ici à en faire mention, nous réservant de parler, dans le chapitre consacré au commerce, des principaux ports

danubiens et des entreprises de navigation qui les desservent.

L'exécution des travaux nécessaires pour faciliter la navigation du bas Danube en aval de Galats, ainsi que l'élaboration des règlements de police fluviale et la surveillance de leur exécution ont été confiées par le traité de Paris (1856) confirmé à cet égard par celui de Berlin, à une *Commission européenne*, siégeant à *Galats*, et composée des délégués de l'Allemagne, de l'Autriche-Hongrie, de la France, de la Grande-Bretagne, de l'Italie, de la Roumanie (depuis 1878), de la Russie et de la Turquie. La Serbie et la Bulgarie sont représentées dans cette Commission par des délégués ayant voix consultative.

Les règlements de navigation applicables à la partie du fleuve comprise entre les Portes-de-Fer et Galats, élaborés également par la Commission européenne, sont appliqués sous l'autorité d'une Commission mixte composée de représentants de l'Autriche-Hongrie et de chacun des États riverains (Roumanie, Serbie et Bulgarie) et d'un délégué de la Commission européenne désigné, à tour de rôle, par chacune des puissances, et pour une durée de six mois. Cette Commission siège à Giurgevo (Roumanie).

IV. — Postes et télégraphes.

La Bulgarie ne possède encore que 112 bureaux de poste et télégraphe, ce qui représente à peine 1 bureau pour 25,000 habitants, et ne donne pas une moyenne de 2 bureaux par arrondissement. Les lignes télégraphiques représentaient, en 1888, une longueur de 4,402 kilomètres.

Le mouvement des lettres et télégrammes en 1888 est indiqué par les chiffres suivants (1) :

DÉSIGNATION.	EXPÉDIÉ à destination de la Bulgarie.	EXPÉDIÉ à destination de l'étranger.	TOTAL des correspondances expédiées.	REÇU de l'étranger.
Lettres..........	1,752,139	429,082	2,181,221	614,604
Cartes postales...	412,745	51,336	464,081	41,460
Journaux.........	1,488,334	77,100	1,565,434	675,858
Livres et autres imprimés......	71,191	11,826	83,017	79,152
Objets divers	225,419	81,488	309,937	101,610
Mandats postaux.	(1) 118,338	(2) 12,148	130,486	(3) 1,567
Objets exempts de taxe..........	999,025	9,715	1,008,740	2,886
Télégrammes officiels..........	121,002	525	121,527	261
Télégrammes de service........	19,609	892	20,501	977
Télégrammes privés..........	371,413	59,629	431,042	82,210

(1) Représentant une valeur de 11,833,131 francs.
(2) Représentant une valeur de 1, 254,875 francs.
(3) Représentant une valeur de 157,777 francs.

Le nombre total des lettres et cartes postales expédiées s'élève à 2,645,302, ce qui représente seulement une moyenne d'environ 1 correspondance par tête d'habitant.

Le chiffre des télégrammes privés n'indique qu'une moyenne annuelle d'une dépêche par 7 habitants ou 13 dépêches pour 100 habitants.

(1) Ces données sont empruntées à la *Statistique de la Bulgarie*, de M. St. Gruitch, publiée dans la *Revue militaire serbe* (Ratnik), avril-juin 1890.

Les mêmes moyennes dans l'Europe centrale (France, Belgique, Allemagne) sont d'environ 15 lettres par personne, et 40 à 45 dépêches pour 100 habitants.

Quoique le mouvement des correspondances postales et télégraphiques soit encore, comme on vient de le voir, assez restreint en Bulgarie, il est cependant en progrès sensible, puisqu'à la fin de 1880 il se chiffrait seulement par 20 lettres et 5 dépêches pour 100 habitants.

La Bulgarie fait partie de l'Union postale universelle; les tarifs postaux internationaux y sont par conséquent réglés comme dans les autres États européens.

Pour les correspondances à l'intérieur, il existe une taxe spéciale de 5 centimes pour les lettres nées et distribuées dans une même localité. Pour toutes les autres, la taxe minima est de 15 centimes.

Le service des postes et télégraphes est rattaché au Ministère des Affaires étrangères, et placé sous l'autorité d'un directeur spécial.

Les chiffres suivants qui représentent les recettes et les dépenses de cette administration pendant les quatre dernières années, montrent qu'elle est loin de constituer pour le budget bulgare une source de revenu.

ANNÉES	RECETTES.	DÉPENSES
	fr.	fr.
1888	1,290,000	2,683,823
1889	1,390,000	2,646,092
1890	1,432,500	3,003,498
1891	1,475,000	2,576,022

CHAPITRE XIX

AGRICULTURE

I. — Climat.

On peut, au point de vue du climat, distinguer en Bulgarie quatre régions : la région *septentrionale* constituée par la plaine danubienne ; la région *centrale* ou *montagneuse*, comprenant les grandes chaînes avec leurs ramifications et les bassins qu'elles entourent ; la région *méridionale* ou *rouméliote* au sud de la Sredna-Gora ; enfin, la région *littorale*.

La première de ces régions appartient à la zone de température moyenne de l'Europe. Exposée sans abris aux vents froids du nord et du nord-est, elle subit des hivers longs et rigoureux, pendant lesquels le thermomètre descend parfois à Roustchouk jusqu'à — 18° ; la neige y tombe en grande abondance ; on en voit, paraît-il, quelquefois encore au mois de juin.

Le printemps est encore froid et pluvieux, mais l'été est tempéré, car la muraille des Balkans protège le pays contre les vents chauds du sud ; pour le même motif, cette saison est habituellement sèche ; la température maxima est d'environ 37°.

En général, le climat de cette région est sain ; les habitants en sont bien portants et robustes ; il faut cependant faire exception pour quelques parties dans lesquelles existent des causes locales d'insalubrité ; ainsi, les rives du Danube, marécageuses en beaucoup d'endroits, notamment aux environs de Vidin et de

Silistrie, sont ravagées par les fièvres paludéennes et la fièvre typhoïde.

Les parties élevées de la région centrale doivent naturellement à leur altitude un climat rigoureux; quelques-uns de ses points sont même presque toute l'année couverts de neige, mais les nombreux bassins enfermés entre les différentes chaînes, par exemple ceux de Sofia, Karlovo, Kazanlyk, etc., possèdent grâce à leur situation abritée de toute part, une température particulièrement modérée.

A Sofia, la température moyenne est de 9°.

La région méridionale, abritée par les Balkans contre les vents froids et ouverte au contraire à ceux du sud, jouit d'un climat chaud analogue à ceux de l'Espagne et de l'Italie; aussi la plupart des cultures de l'Europe méridionale peuvent-elles y réussir.

La région littorale, exposée aux vents du nord-est, possède un climat semblable à celui de la zone septentrionale, mais tempéré par le voisinage de la mer; en hiver, la neige fond rapidement; les chaleurs de l'été sont modérées par les vents soufflant régulièrement, le matin, de la terre, et le soir, de la mer. La température de cette région varie ordinairement de — 13° en décembre, à + 32° en août.

Ces dernières régions aussi sont saines, à l'exception des parties marécageuses de la vallée de la Maritsa ou des environs de Bourgas.

Les *vents* qui soufflent en Bulgarie peuvent se distinguer en vents *réguliers* qui sont les vents littoraux dont nous venons de parler, et le vent dit « du soir » (*vetchernik*) qui, de 6 heures du soir à 8 heures du matin souffle des montagnes, et en vents *irréguliers* dont les

principaux sont : le vent d'ouest (*iasnets*), qui éclaircit le temps, d'où son nom (de *iasen*, clair); le vent du nord (*krivets*), sec et froid; le vent du midi, chaud et humide; le vent d'est (*romanets*).

II. — État de l'agriculture bulgare.

L'agriculture et les travaux qui s'y rattachent ont toujours constitué l'occupation principale de la nation bulgare. D'après la statistique des professions, fournie par le recensement de 1888, la population agricole de la Principauté embrasse 2,336.058 individus (familles comprises), sur un total de 3,154,375 habitants ; ainsi, l'agriculture occupe ou nourrit plus des 2/3 de la population bulgare.

Du reste, le territoire de la Bulgarie est presque partout très fertile. La plaine danubienne est recouverte d'une terre végétale excellente; dans la région méridionale, beaucoup plus accidentée, les vallées sont encore d'une fertilité remarquable, et la douceur du climat y permet la culture de toutes les plantes du Midi.

La nation est, en outre, très bien douée au point de vue des travaux de la terre ; les Bulgares passent, à bon droit, pour les meilleurs cultivateurs de la péninsule, et, en dehors même de leur pays, notamment à Bucarest, à Constantinople et aux environs de ces villes, ils exercent en grand nombre la profession de jardinier et de maraîcher.

Cependant, malgré ces conditions favorables, malgré l'activité naturelle des Bulgares, l'agriculture est encore, dans leur pays, dans un état d'infériorité considérable par rapport à l'Europe occidentale, générale-

ment moins privilégiée au point de vue de la qualité du sol et de la main-d'œuvre.

Cette situation tient surtout à plusieurs causes, heureusement temporaires, et que l'on peut espérer, la bonne volonté du peuple et de l'État aidant, voir disparaître dans un avenir plus ou moins rapproché.

La première de ces causes réside dans les traditions de la domination turque; la fiscalité maladroite des autorités ottomanes enlevait au cultivateur une grande partie de ses revenus, sans lui procurer en retour aucun avantage; elle mettait souvent obstacle à la récolte ou à la rentrée des produits, pour faciliter la constatation de la valeur imposable; le manque de sécurité des campagnes engageait le paysan à ne produire que le strict nécessaire pour sa subsistance et celle de sa famille; il y était encore encouragé par un autre motif, le défaut de communications, qui lui permettait difficilement de tirer parti de ses récoltes par l'exportation. Mais l'une des causes maîtresses de l'infériorité de l'agriculture bulgare, c'est l'ignorance du paysan; on sait bien que dans tous les pays le cultivateur, quelque adroit qu'il puisse être, est naturellement routinier, les progrès ou les améliorations viennent rarement de lui, elles sont dues en général à des citadins, mécaniciens, chimistes ou agronomes théoriciens, et le paysan ne les accepte qu'avec méfiance. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que le cultivateur bulgare, complètement isolé de l'Europe occidentale, soit resté attaché à ses anciens procédés de culture.

L'émancipation de la Bulgarie ne pouvait faire disparaître d'un seul coup tous ces défauts constitutionnels.

Il n'était pas possible, sous peine de compromettre gravement les finances du jeune État, de changer com-

plètement l'assiette des impôts et de remplacer par de nouvelles taxes celles auxquelles la population était habituée depuis de longues années ; la dîme même, le plus défavorable des impôts au point de vue des contribuables comme de l'État, a dû être maintenue après plusieurs tentatives de suppression, sans doute à cause de la difficulté qu'éprouvaient les paysans à se procurer le numéraire nécessaire à l'acquittement des taxes en argent.

Au point de vue des communications, le gouvernement fait, comme nous l'avons vu, les plus louables efforts pour les améliorer et les augmenter, et quoiqu'il reste encore beaucoup à faire, un progrès sensible est déjà à constater à cet égard. L'élévation des tarifs sur le réseau des Chemins de fer orientaux constitue encore, cependant, un sérieux empêchement à la circulation des produits agricoles de la Roumélie.

Quant aux imperfections résultant de l'ignorance, on peut espérer qu'avec le désir de s'instruire si développé chez les Bulgares et la sollicitude témoignée par l'administration à tout ce qui concerne la diffusion des lumières, les progrès seront constamment en rapport avec les moyens mis en œuvre ; l'organisation des écoles d'agriculture, l'envoi d'une partie de leurs élèves comme instituteurs dans les villages, l'établissement de professeurs ambulants d'agriculture et de cours pratiques dont nous avons parlé dans un des chapitres précédents, la distribution par l'État de semences ou de plants des meilleures espèces, aideront certainement à faire connaître et utiliser en Bulgarie les perfectionnements modernes de l'agriculture.

La superficie du sol cultivé ou utilisé pour l'agricul-

ture est de 84,549 kilomètres carrés, répartis de la manière suivante :

Champs, jardins, vergers, etc.	29,109 kil. car.
Prairies, pâturages.................. ..	8,316 —
Vignobles...........	1,155 —
Forêts............	45,968 —

Nous rappellerons, à ce sujet, que la superficie totale de la Principauté est de 99,276 kilomètres carrés; il reste donc, en dehors des terres cultivées ou couvertes de forêts, 14,727 kilomètres carrés ou plus d'un sixième de la superficie totale; les agglomérations exclusivement urbaines n'occupent évidemment qu'une faible portion de cette surface, qui se compose ainsi, pour la plus grande partie, de terrains en friche.

Les personnes tirant leur subsistance de l'agriculture se répartissent comme il suit, d'après les indications du recensement de 1888 :

	CHEFS de maison.	OUVRIERS, serviteurs, etc.		MEMBRES de la famille.	TOTAL.
		Hommes.	Femmes.		
Agriculture proprement dite, élevage, culture maraîchère.	524,183	103,593	611,865	1,075,486	2,315,127
Travaux forestiers, apiculture, chasse, pêche............	5,596	779	5,545	9,008	20,928
TOTAUX.....	529,779	104,372	617,410	1,084,494	2,336,055

On remarquera immédiatement, dans le tableau qui

précède, le nombre relativement considérable des cultivateurs indépendants.

La Bulgarie est, en effet, un pays de petite propriété. Les domaines d'une certaine étendue (*tchifliks*) existant sous la domination turque ont été, depuis, morcelés en grand nombre et acquis par les paysans bulgares. Les domaines les plus importants dépassent rarement une centaine d'hectares. M. Jiretschek cite des arrondissements (Nova-Zagora et Stara-Zagora), dans lesquels les plus grandes fermes ont 50 hectares, et emploient à leur culture 3 paires de bœufs ; les propriétés descendent souvent jusqu'à un hectare et même au-dessous. Certains petits cultivateurs ne possédant qu'un seul bœuf s'entendent entre voisins pour constituer alternativement l'attelage nécessaire au labour.

Comme chez nos paysans, l'amour de la propriété, le désir de se rendre indépendant et d'arrondir ses biens est très développé chez les Bulgares. L'émigration turque qui a suivi la guerre leur a donné la facilité de satisfaire leur ambition. D'après M. Jiretschek, les habitants chrétiens ont, en Roumélie orientale seulement et pendant une période de quatre ans et demi, acheté des terres aux Turcs pour une valeur de près de 16 millions de francs. Dans l'arrondissement de Seïmen, les neuf dixièmes des ouvriers travaillant autrefois dans les fermes turques seraient devenus propriétaires.

Cette situation est évidemment de nature à élever beaucoup l'état moral et matériel du peuple bulgare. Les campagnes bulgares ne possèdent, à proprement parler, pas de prolétariat, et l'indigence y est presque inconnue.

Lorsque le propriétaire ne cultive pas lui-même ses

terres, il les fait en général exploiter sous la forme de métayage ou fermage à moitié. Les produits, après prélèvement des semences pour l'année suivante, sont partagés également entre le propriétaire et le fermier.

A l'époque des moissons, des travailleurs supplémentaires, des femmes principalement, viennent en grand nombre, des régions montagneuses, dans la plaine et les vallées.

Les instruments aratoires employés en Bulgarie sont encore très primitifs ; on y fait presque exclusivement usage d'une charrue sans roues, munie seulement d'un soc en fer de petite dimension (1) ; on se sert même, mais en très peu d'endroits, de charrues entièrement construites en bois. La bête de trait ordinairement employée dans les travaux agricoles est le buffle, quelquefois le bœuf, presque jamais le cheval.

Le système des jachères est général en Bulgarie ; on laisse même, suivant leur nature, les terres se reposer pendant deux ou trois années.

Le prix de la terre est en moyenne de 16 à 80 francs pour 1000 mètres carrés, et le rapport en blé de la même étendue représente environ 107 kilogrammes.

III. — Productions végétales.

Les **céréales** occupent la première place parmi les productions agricoles de la Bulgarie et se cultivent à peu près sur tout le territoire.

---

(1) Les dessins de deux modèles de ces charrues se trouvent dans l'ouvrage de M. Jiretschek : *Cesty po Bulharsku*, p. 132.

Le *blé* se récolte spécialement dans les départements de Tirnovo, Philippopoli, Roustchouk, Choumla, Sofia, Slivèn, Silistrie, Haskovo, Vidin, Sevlievo, Svichtov et Razgrad.

Le département de Sofia produit la meilleure qualité. La production annuelle des départements énumérés ci-dessus varie de 12 à 35 millions de kilogrammes. La production totale de la Principauté est de 925 millions de kilogrammes.

La récolte du blé dépasse sensiblement les besoins de la population et permet de faire de cette céréale un objet d'exportation. En 1887, 104 millions de kilogrammes ont été vendus à l'extérieur.

Le *seigle* se cultive principalement dans les départements de Philippopoli, Sliven, Sofia, Haskovo, Lom. La production annuelle du premier de ces départements est de 30 millions de kilogrammes environ; celle des autres est beaucoup plus faible et varie de 6 à 10 millions de kilogrammes. On sème, paraît-il, avec succès, le seigle dans les régions montagneuses jusqu'à une altitude de 2,000 mètres.

On a exporté, en 1887, 18,500,000 kilogrammes de seigle; la production totale est de 174 millions de kilogrammes.

On cultive en assez grande quantité l'*orge* qui, en Orient comme en Afrique, sert à la nourriture des chevaux. Le département de Rahovo en produit, par an, environ 60 millions de kilogrammes; ceux de Tirnovo, Roustchouk et Philippopoli, de 13 à 16 millions de kilogrammes. La quantité exportée était, en 1887, de 8,800,000 kilogrammes, sur une production totale de 235 millions.

La culture de l'*avoine* est beaucoup moins impor-

tante : on n'en récolte que 119 millions de kilogrammes et on n'en exporte que 67,000 kilogrammes ; les département qui occupent le premier rang pour cette culture, Sofia, Tirnovo et Sevliévo, en produisent de 7 à 12 millions de kilogrammes.

Le *maïs* qui, ainsi que le seigle, joue un grand rôle dans l'alimentation populaire, est récolté en quantités assez importantes : 220 millions de kilogrammes par an. La plupart des départements en produisent des quantités variant de 8 à 24 millions de kilogrammes. Ceux de Lom, Vidin, Tirnovo, Sevliévo, occupent le premier rang.

De tous les produits agricoles de la Bulgarie, le maïs est, après le blé, l'objet le plus important d'exportation. La quantité exportée en 1887 a été de 50 millions de kilogrammes.

On cultive aussi le *millet*, et dans les régions montagneuses, le *sarrasin*, qui donne lieu à une exportation de 19 millions de kilogrammes.

Le *riz* est actuellement très peu cultivé en Bulgarie. On ne trouve que quelques rizières aux environs de Philippopoli, dans la vallée du Vid, et à Kotcherinovo, près du Rilo. C'était pourtant, autrefois, une des cultures principales des régions de Philippopoli et de Tatar-Bazardjik; mais après la guerre, l'administration russe avait interdit l'exploitation des rizières à cause des fièvres pernicieuses qu'elles occasionnent, et lorsque cette interdiction, maintenue par le gouvernement de la Roumélie orientale, eut été levée en 1885, les rizières, généralement transformées en prairies, n'ont été rétablies que partiellement. On peut cependant exporter encore 39,000 kilogrammes de riz provenant de la Roumélie.

Les *légumes* jouent un grand rôle dans l'alimentation des paysans bulgares, qui ont du reste beaucoup de goût et d'habileté pour la culture maraîchère. Bien que celle-ci n'ait pas une très grande extension, elle est très généralement répandue, chacun cultivant pour ses propres besoins. Même, dans certains départements, notamment dans ceux de Tirnovo, Vidin, Silistrie, la production en légumes dépasse la consommation et permet d'en exporter une certaine quantité, qui, en 1877, représentait, pour toute la Principauté, un poids de deux millions de kilogrammes. La Roumanie constitue le principal débouché de ce commerce. Les légumes dont l'usage est le plus répandu sont : les fèves, les pois, les lentilles, les choux, le piment, les oignons, l'ail, le poireau, les concombres, le céleri, les carottes, les raves, le raifort, les tomates et les melons, de diverses sortes. La culture des pommes de terre commence seulement à se répandre ; M. de Lavelaye, en 1885, remarquait que l'on n'en voyait presque pas ; dans quelques régions montagneuses, ce végétal, si populaire dans l'Europe occidentale, est encore complètement inconnu.

L'arboriculture est également en honneur en Bulgarie ; les maisons des villages sont en général entourées d'arbres fruitiers, parmi lesquels dominent les poiriers, les pommiers, les pruniers, les cerisiers, les coignassiers, les abricotiers, les pêchers, les néfliers, les mûriers. On trouve surtout de belles espèces de pommiers, poiriers et cerisiers.

Les noyers se rencontrent en grand nombre en Roumélie ; on y trouve aussi des amandiers dans la plaine de Stara-Zagora et des châtaigniers dans la région de

Kazanlyk. Les figuiers et les grenadiers ne paraissent pas réussir.

Les régions les plus favorisées au point de vue de la culture des arbres fruitiers sont le Balkan oriental, les environs de Tirnovo et la plaine de Kustendil. Cette dernière région, particulièrement riche en pommes, poires et prunes, exporte une grande quantité de ces fruits jusqu'en France.

Les prunes servent à la fabrication d'une sorte d'eau-de-vie appelée *slivovitsa*. Dans le bassin de Kazanlyk, on extrait des noix une huile dont on exporte environ 25,000 kilogrammes par an.

La culture de la **vigne** a reçu en Bulgarie une grande extension : on trouve des vignobles dans toute la Principauté, mais, dans les départements de Sofia et de Trn, ils n'existent qu'en quantité insignifiante. La superficie cultivée de cette manière embrasse, avons-nous déjà dit, 1155 kilomètres carrés. Nous devons faire remarquer cependant que ce chiffre, donné dans l'ouvrage de M. François-Joseph de Battenberg : *Bulgariens volkswirthschaftliche Entwickelung* (1), ne correspond pas aux évaluations officielles relatives à l'impôt sur les vignes ; le budget pour 1889 prévoit, en effet, que cet impôt de 3 francs par *dulum* (mesure turque de 900 mètres carrés) donnera un produit de 2,400,000 francs ; on a donc admis l'existence de 800,000 dulums ou 720 kilomètres carrés (2) ; cette

(1) Page 30. — 722,458 ouvrati (l'*ouvrat*, mesure locale, représente 16 ares).

(2) Le rapport très détaillé, établi par le consulat général d'Angleterre (1889), donne, pour la superficie des vignobles, 178,500 acres, soit 714 kilomètres carrés.

dernière évaluation restant très probablement au-dessous de la réalité, on peut admettre que la superficie réelle des vignes en Bulgarie est d'environ 900 kilomètres carrés.

La viticulture est particulièrement importante dans le département de Tirnovo, sur les bords du Danube, depuis le Timok jusqu'au delà de Roustchouk, et dans presque toute la Roumélie, plus particulièrement dans le département de Philippopoli et dans la région située immédiatement au sud de la Sredna-Gora.

Les vignes bulgares sont susceptibles de donner un vin de bonne qualité, mais l'inexpérience des habitants au point de vue œnologique les empêche de tirer un bon parti de leurs raisins. Le vin qu'ils fabriquent ne peut ni se conserver longtemps ni être transporté au loin, ce qui diminue beaucoup l'importance de son exportation, laquelle pourrait sans cela atteindre des proportions considérables.

L'*école pratique de viticulture* installée à Vidin a pour but de porter remède à cette situation en enseignant aux vignerons bulgares les meilleures méthodes pour la culture de la vigne et la préparation du vin.

La production en vin dans toute la Principauté s'élève à environ 252 millions de litres.

Les départements de Philippopoli, Stara-Zagora et Bourgas, exportent en Turquie une partie de leur récolte. Les autres régions dont la production dépasse la consommation envoient leur excédent dans les parties moins favorisées de la Principauté, notamment à Sofia et aux environs.

Nous donnons ci-après la répartition de la culture de la vigne et de la production du vin dans les départements qui occupent à cet égard les premiers rangs :

DÉPARTEMENTS.	SUPERFICIE cultivée en vignes en kilomètres carrés.	QUANTITÉS de vin en hectolitres.
Tirnovo	65	36.400
Stara-Zagora	60	35.100
Sliven	45	28.600
Philippopoli	43	20.800
Lom	40	20.100
Roustchouk	40	19.500
Vidin	37	26.000
Varna	33	18.000
Choumen	32	16.900
Svichtov	30	18.800
Kustendil	30	18.400

Parmi les **plantes industrielles** qui croissent en Bulgarie, nous citerons d'abord le *tabac*, cultivé principalement dans les départements de Kustendil, Choumla, Haskovo et Stara-Zagora. Le meilleur est, paraît-il, celui qui est récolté dans le sud du département de Haskovo. La préparation et la vente du tabac ne sont pas monopolisées par l'État, mais ce produit supporte des droits assez considérables, et les cultivateurs et fabricants sont soumis à diverses restrictions et à une surveillance analogue à celle qui s'exerce dans presque tous les pays sur le commerce des boissons spiritueuses.

La production du tabac, assez variable d'année en année, était en 1887 de 1,860,000 kilogrammes pour un espace cultivé d'environ 2,600 hectares. En 1882, sur une production totale un peu plus faible, le département de Haskovo seul avait fourni 540,000 kilogrammes.

La *rose* est, comme l'on sait, en Bulgarie une plante

industrielle de premier ordre, quoique sa culture en grand soit restreinte à une région peu étendue située sur le versant sud du Balkan central, et comprenant les parties septentrionales des départements de Philippopoli et de Stara-Zagora, et une faible portion de celui de Tatar-Bazardjik. Les vallées de Kazanlyk et de Karlovo fournissent plus des deux tiers de la production totale. Au nord des Balkans, cette culture ne se rencontre qu'aux environs de Travna.

L'huile qu'on extrait de ces fleurs alimente presque entièrement la parfumerie européenne. En 1881 il a été distillé 4,928,931 kilogrammes de roses produisant seulement 1,888 kilogrammes d'essence; il faut, en effet, environ 3,000 kilogrammes de fleurs pour produire un kilogramme d'essence; on comprend que, dans ces conditions, le prix de cette huile soit extrêmement élevé; la mesure appelée *muskal*, représentant 5 grammes, se vend en effet de 4 à 5 francs.

Les fleurs sont en grande partie distillées par les paysans eux-mêmes dans des appareils rudimentaires, mais il existe aussi quelques distilleries à Kazanlyk.

La presque totalité de la production s'exporte en Autriche, en Allemagne, en France et en Angleterre.

D'autres *plantes oléagineuses* se cultivent encore en Bulgarie, particulièrement le *sésame*, l'*anis*, le *pavot*, et même, en faible quantité, le colza; on y cultive aussi quelques *plantes tinctoriales*, le *safran*, la *garance*, etc.

Comme *plantes textiles*, nous trouvons le *chanvre*, qui se cultive principalement dans le Rhodope et dans le Balkan de Teteven; le *lin*, qui, à la vérité, est plutôt traité par les Bulgares comme plante oléagineuse, et le *coton*, qui ne réussit qu'en Roumélie, spécialement dans

le département de Haskovo; encore cette culture est-elle très restreinte; en 1880, elle n'occupait que 700 hectares.

Les **forêts** du territoire bulgare ont eu beaucoup à souffrir des déprédations des habitants et du manque absolu de réglementation protectrice auquel on n'a commencé à remédier qu'en 1883. Aussi une partie des régions boisées existant dans les parties du pays où la population est assez dense ont-elles disparu ; certaines montagnes même, le Vitocha, par exemple, ont aussi été dénudées. Il resterait cependant encore une superficie boisée d'environ 46,000 kilomètres carrés (évaluation approximative et probablement exagérée), qui représente en somme une étendue considérable, puisqu'elle correspond à près de la moitié de la superficie totale de la Principauté. La plus grande étendue boisée se trouve en Roumélie, où elle représente de 60 à 65 p. 100 de la superficie totale, tandis que dans la Bulgarie du Nord les forêts ne couvrent que 20 p. 100 environ de la surface du pays.

Les plus belles forêts se trouvent naturellement dans les montagnes, particulièrement dans le Rhodope, la région la plus riche, à cet égard, de toute la Bulgarie, sur le Rilo, sur les pentes nord des Balkans, dans la Sredna-Gora.

Dans les régions moins élevées, on trouve aussi des forêts aux environs de Samokov, de Doubnitsa, de Vratsa, dans la haute vallée de la Maritsa (forêt de *Belovo*), près de la mer Noire, entre Varna et Baltchik (forêt de *Batov*) ; enfin nous avons déjà signalé, en traitant de l'orographie, l'existence de la vaste région boisée appelée *Deli-Orman*, entre la ligne Roustchouk-Varna et la mer Noire.

Les principales essences forestières sont : le *chêne*, qui se rencontre dans les régions les moins élevées, jusqu'à une altitude de 1300 mètres environ ; c'est l'essence la plus répandue ; le *hêtre*, qui accompagne habituellement le chêne, mais s'élève jusque vers 1500 mètres ; le *tilleul*, le *tremble*, le *charme*, qui se trouvent à la même altitude, particulièrement sur le Rilo ; le *pin*, le *sapin* et le *mélèze*, qui commencent à 1300 mètres et subsistent seuls de 1500 à 2,000 mètres ; on les rencontre surtout sur le Rilo, dans la partie centrale de la Stara-Planina et dans le Rhodope, la région la plus méridionale où ils croissent en Europe ; les conifères sont très rares dans les autres parties de la Bulgarie.

Les bois appartenant à l'État ne procurent qu'un revenu de 350,000 francs. Ainsi que nous l'avons dit, le gouvernement bulgare s'est occupé de la protection des forêts, et des lois de 1883 et de 1889 ont établi une surveillance sur les bois appartenant aux communes et aux particuliers, réglementé les coupes dans les forêts publiques, interdit les déboisements complets, prescrit des mesures pour éviter la dégradation des arbres par le bétail, etc. Le peu de temps écoulé depuis l'élaboration de ces lois ne leur a pas permis de produire encore des résultats sensibles.

IV. — Animaux.

A côté de la culture du sol, l'élevage du bétail est une des occupations les plus importantes de la population bulgare. Les moutons, dont la chair entre pour une grande part dans l'alimentation des habitants de toutes races, et dont la laine et la peau sont des matières

industrielles de première nécessité, occupent, comme nombre, le premier rang. La meilleure race se trouve dans la région de Karnobad. Puis viennent les chèvres, que l'on trouve principalement sur les pentes nord des Balkans.

Il existe actuellement, en Bulgarie, 6,870,000 têtes de moutons et 1,200,000 de chèvres. Les porcs, que l'on rencontre un peu partout, sont cependant beaucoup moins nombreux, on n'en compte que 416,000 têtes. Les Bulgares n'utilisent, du reste, que très imparfaitement cet animal, dont les paysans de nos pays savent si bien tirer profit. D'après les observations des voyageurs, les paysans orientaux paraissent ignorer complètement l'usage des salaisons et des diverses autres manières de conserver la viande de porc.

Les départements de Sliven, Vidin, Svichtov, Trn, Choumla, sont les premiers au point de vue de l'élevage des moutons; ceux de Vratsa, Lovetch et Sofia, pour les chèvres; enfin, ceux de Bourgas et Varna, pour les porcs.

Comme gros bétail, on rencontre surtout en Bulgarie le *buffle*, animal d'une grande utilité pour le cultivateur qui l'emploie à peu près exclusivement comme bête de trait, pour tous les charrois agricoles. L'élevage des buffles est particulièrement important dans les départements de Tirnovo, Silistrie, Sevlievo, Bourgas et Varna, mais il s'étend aussi, dans des proportions plus ou moins importantes, à presque toutes les autres parties du pays. On trouve aussi, quoique en moins grande quantité, des bœufs, dont la meilleure race habite les environs de Plevna. On semble, dans quelques endroits, tendre à remplacer pour les charrois le buffle ou le bœuf par le cheval.

Les chevaux qui, dans les campagnes, ont été em-

ployés presque exclusivement jusqu'à présent comme montures ou comme bêtes de somme, sont petits, mais forts et résistants à la fatigue et aux privations. Les meilleurs se rencontrent dans les environs de Tirnovo et dans le Deli-Orman.

Les ânes et les mulets ne sont pas très nombreux.

On n'a pas, sur le nombre des bœufs, chevaux etc., de renseignements précis comme sur celui des moutons et des chèvres soumis à des impôts spéciaux.

Parmi les animaux de basse-cour, les plus répandus sont les poules et les canards; les oies et les dindons sont plus rares.

Auprès de chaque village, il existe des terrains possédés par la communauté des habitants, où chacun de ceux-ci envoie pâturer ses bestiaux, quel qu'en soit le nombre.

Les moutons donnent lieu à un commerce d'exportation assez important; plus de 300,000 de ces animaux ont été expédiés en 1888, principalement à destination de la Turquie, de la Grèce et de la France.

Les *animaux sauvages* sont représentés dans la faune bulgare par un assez grand nombre de variétés. On peut encore trouver des *ours* dans les Balkans, le Rhodope, le Rilo et même le Vitocha; le *loup*, le *renard*, le *chevreuil*, le *cerf*, se rencontrent dans toutes les grandes forêts; on peut encore citer la loutre, dans le Balkan, le lynx, assez rare cependant, dans la Sredna-Gora; le sanglier, dans la Sredna-Gora et le Rhodope; le lièvre, dans le Rhodope; le chat sauvage, l'écureuil, la chèvre sauvage.

Comme *oiseaux sauvages*, on rencontre l'aigle, sur le Vitocha et le Rilo; le vautour, sur cette dernière mon-

tagne; la perdrix, la caille, le faisan; enfin, le long du Danube, un grand nombre d'oiseaux aquatiques, tels que : pélicans, hérons, mouettes, poules d'eau.

Les *poissons* que l'on trouve le plus fréquemment dans les eaux bulgares sont : l'esturgeon, le saumon, la truite. On pêche parfois dans le Danube des esturgeons pesant de 200 à 350 kilogrammes. Le caviar, que l'on prépare avec les œufs de ce poisson, s'exporte principalement en Russie.

Avant de terminer ce qui a rapport à l'agriculture, il convient de citer encore deux industries essentiellement rurales et qui, à ce titre, doivent de préférence trouver leur place ici; nous voulons parler de l'élevage des *abeilles* et des *vers à soie;* ces industries sont répandues à peu près dans toute la Bulgarie, mais sans avoir nulle part une très grande importance; la production du miel et de la cire correspond en général à la consommation locale; un petit nombre de départements, principalement celui de Sliven, sont en état d'en exporter au dehors.

L'élevage des vers à soie avait, il n'y a pas très longtemps, une grande importance en Bulgarie; dans chaque village et presque dans chaque maison, on s'occupait de la récolte ou de la préparation de la soie. Mais à la suite de maladies sur les vers, cette industrie a beaucoup diminué, sans disparaître cependant. Les départements de Tirnovo, Sliven, Haskovo, sont les régions où elle est encore le plus florissante.

En général, la production en soie alimente exclusivement l'industrie locale; cependant une petite partie s'exporte en Russie et en Italie.

Nous réservons pour le chapitre suivant, consacré à

l'industrie, ce qui a trait aux matières animales manufacturées, telles que les peaux, la laine, etc. Nous examinerons aussi dans ce chapitre, comme s'y rapportant plus spécialement, les richesses minérales du sol bulgare.

CHAPITRE XX

INDUSTRIE

I. — Richesses minérales.

La Bulgarie est assez riche en gisements minéraux, qui malheureusement sont insuffisamment ou même pas du tout exploités.

Le principal gisement de minerais **de fer**, et le seul exploité d'ailleurs, se trouve dans les environs de *Samokov* (y compris une partie du département de Tatar-Bazardjik); il est constitué par du fer magnétique; ce minerai est travaillé dans la région même, par un procédé analogue à la méthode dite catalane. La production a beaucoup diminué, car elle n'alimente plus que 8 fours contre 90 qui existaient à l'époque turque (1). Dans la région des mines se trouvent aussi des forges appelées « samokovi » (forges automatiques) possédant des marteaux du poids de 150 à 250 kilos, mus hydrauliquement.

Le sol du *Vitocha* contient des particules de fer magnétique, qui se trouvent dans les dépôts d'alluvions

(1) D'après Schkorpil, *Prirodni bogatstva na Blgaria*, 1881, il existait encore 48 fours au moment où il écrivait.

formés dans les vallées par les torrents à la suite des orages, et qu'on peut recueillir au moyen de lavages.

On peut aussi trouver des minerais de fer en d'autres endroits; de l'*oxyde magnétique* (exploité autrefois), dans le Balkan d'Étropol et dans l'arrondissement de Kavakly (département de Sliven); de l'*hématite* rouge, près de Bourgas; de la *limonite*, près de Yambol, Bourgas, Étropol, Elena; de la *pyrite de fer*, dans les arrondissements de Nova-Zagora, Nova-Mahala, Kotel, Teteven, etc.

Des gisements de **plomb argentifère** existent dans le Balkan d'Etropol, dans le *Rhodope*, près de *Loukovitsa*, dans les environs de *Yambol*, de *Kustendil*, de *Tchiprovets*. Dans ce dernier endroit, ainsi que dans le Balkan d'Etropol, ils ont même été exploités autrefois, mais ils sont abandonnés maintenant. Le gisement de Loukovitsa avait donné lieu, en 1885, à une concession accordée à des négociants de Philippopoli, mais des difficultés financières en ont empêché l'exploitation.

On trouve de la *pyrite de cuivre* en divers endroits, notamment dans l'arrondissement de Yambol, auprès de Brěznik et dans le Balkan d'Etropol, et du *cuivre natif* dans le Balkan oriental; mais ce métal, pas plus que le plomb, ne donne lieu actuellement à une exploitation industrielle. Dans l'antiquité, on exploitait, paraît-il, des minerais de cuivre dans le Balkan de Troian et près de Sozopol; au moyen âge, on travaillait ce métal à Peschtera (département de Tatar-Bazardjik).

De la *cassiterite* (oxyde d'étain) existe mêlée à la pyrite cuivreuse, dans le Balkan d'Etropol, et du minerai de *manganèse* se trouve dans quelques endroits du département de Varna.

Une mine de *chrome* est exploitée à Zlatitsa.

Un certain nombre de rivières de Bulgarie, entre

autres la Topolnitsa, l'Isker, la Yantra, l'Arda, roulent des *sables aurifères*. Ceux de la Topolnitsa sont encore exploités par des orpailleurs (*zlatari*) qui viennent chaque été de Macédoine, spécialement de Nevrokop. L'or qu'ils recueillent se vend sous le nom de *sou altyn* (en turc, or de l'eau).

On trouve aussi, dans les environs de Brêznik, de l'*or natif*, qui était régulièrement recueilli avant la guerre par des ouvriers macédoniens; ce travail a été depuis abandonné; le gouvernement turc encourageait cette industrie et avait conféré aux mineurs de Nevrokop certains privilèges et une sorte de monopole pour l'exploitation des gisements aurifères de toute la Turquie d'Europe.

C'est le **charbon de terre**, qui constitue l'exploitation minérale la plus importante de la Bulgarie; il en existe des gisements très nombreux, notamment près de Belogradtchik, dans toute la région de Sofia, dans le Balkan central (Travna, Elena, Drênovo), dans le Balkan oriental (Eski-Djouma, Kotel), près de la mer Noire, entre Aïtos et Bourgas, enfin, au centre même de la plaine danubienne, dans les environs de Plevna, Lovetch et Vratsa. Mais un petit nombre seulement de ces gisements sont exploités : ce sont d'abord ceux de la région de Sofia, dont le principal est situé au sud-ouest de cette ville, entre le Vitocha, la Lunlin-Planina et le Golo-Brdo; les principales localités de cette région houillère sont : *Mochino*, *Kalkas*, *Raïlovo;* les gisements appartiennent à l'État, qui les afferme (1); l'ex-

(1) Le contrat actuellement en cours date de 1887; il a été conclu pour 15 années. Le concessionnaire paye un droit de 4 fr. 50 par tonne de charbon extrait.

ploitation s'y fait en galeries; la production, de 500 tonnes en 1879 s'était élevée à 1500 en 1880 et à 3,400 en 1881; presque tout est employé à Sofia; le même département possède encore d'autres gisements près de Radomir et de Pernik, et à Dospeï, dans l'arrondissement de Samakov; ce dernier seul est exploité.

Un autre bassin houiller fort important est celui de Travna, situé au sud-est de cette ville, dans la direction de Maglich : Belnovrkh, Krstets, Seltsi, en sont les principaux centres; les produits de ces exploitations s'expédient principalement à Tirnovo, et aussi à Svichtov, Roustchouk.

Ce bassin a vraisemblablement une étendue bien plus considérable que ne l'indiqueraient les points actuellement exploités.

Les **roches** qui se rencontrent le plus fréquemment dans la constitution du sol bulgare sont : le *granit* et la *syénite* qui se trouvent dans la plupart des montagnes, particulièrement dans le Rilo, le Rhodope, la Sredna-Gora, le Vitocha, le *gneiss*, l'*amphibolite*, dans le Rilo, le *trachite* dans le Rhodope. On trouve aussi du *porphire* dans le Balkan de Sliven, du *basalte* dans la Srnena-Gora (département de Philippopoli), du *marbre blanc* près de Novo-Selo et de Stanimaka, dans le département de Philippopoli, dans celui de Stara-Zagora près d'Omartchevo, dans l'arrondissement de Kavakli, enfin dans le Rilo, et dans le Balkan de Berkovitsa, près de cette dernière ville; les pentes méridionales du Balkan, dans l'arrondissement de Kazanlyk, contiennent du *marbre noir*; le Rhodope, dans le département de Tatar-Bazardjik présente, en grande quantité, une sorte particulière de marbre que nous

trouvons désignée dans des livres bulgares sous le nom de *marbre gris* (siv mramor, dans la Géogr. des frères Schkorpil) ou *marbre bleu* (sin mermer, dans « *Les richesses naturelles de la Bulgarie* »). Aux environs de Philippopoli, on trouve de la *serpentine*, et dans l'arrondissement de Karlovo, une pierre lourde, douce, verdâtre, qui contient, paraît-il, du cuivre ou du plomb, d'où son nom turc de *kourchoum-tachy* (pierre de plomb).

Un très grand nombre de **sources minérales** existent sur différents points de la Bulgarie.

Les sources *thermales* les plus importantes se trouvent dans les régions suivantes :

Dans la région de *Sofia*, dans la ville même et ses environs immédiats à Gornia-Bania, Kniajevo (carbonate, silicate et sulfate de soude), à *Kustendil* (alcalines), à *Saparevo* (sulfureuses), à *Zvontsi* (sulfureuses).

Dans la *Srédna-Gora*, les eaux de *Hissar* (sulfurées-sodiques, carbonatées, ferrugineuses, silicatées), de *Krastovo* (bicarbonate et sulfate de soude), dans la vallée du Guiop-Sou, de *Streltcha* (sulfureuses) au sud de Koprivchtitsa, de *Bata* près de Panaguiourichté.

Les sources les plus importantes de ce groupe et même de toute la Bulgarie sont celles de Hissar que fréquentent d'assez nombreux malades qui viennent y chercher la guérison des catarrhes, des maladies des voies respiratoires, de l'anémie. Des restes de bâtiments anciens indiquent qu'il y avait déjà dans l'antiquité une station thermale importante en cet endroit.

Dans la partie méridionale du département de Tatar-Bazardjik, sont les sources de *Tchépina*, *Varvara*, *Eli-Déré*, *Bania* et *Dolnia-Bania*.

Dans la partie orientale de la Rouméli, il en existe à *Kazanlyk* (sulfureuses), et à *Pavel*, dans le voisinage de la ville précédente, près de *Nova-Zagora*, de *Sliven* (sulfureuses et ferrugineuses), d'*Aïtos* (alcalines), à *Medovo*, dans le département de Bourgas, et à *Sousam* (ferrugineuses), dans celui de Haskovo.

Les *sources froides* se rencontrent principalement dans le Balkan oriental, à *Imtché* (sulfureuses), dans le Balkan d'*Aïtos*, près de *Kotel* (sulfureuses), entre *Elena* et *Travna* (sulfureuses), à *Nova-Mahala* (arrondissement de Yambol) (sulfureuses et carbonatées), à *Meritchler* (salines) dans l'arrondissement de Tchirpan.

Pour terminer cet aperçu des richesses minérales de la Bulgarie, il convient enfin de mentionner les **salines** de la mer Noire. Elles sont exploitées en deux endroits : à *Ankhialo*, on extrait le sel des eaux d'un lac littoral; c'est l'État qui, en cet endroit, fait exécuter ce travail en régie ; il en retire un revenu annuel de 1,500,000 fr. pour une production de 10 à 15,000,000 de kilogr. de sel (en 1882, elle a été de 17,550,000 kilogr.). A *Baltchik*, le sel est retiré des eaux de la mer; la production annuelle est d'environ 600,000 kilogr. : l'exploitation est abandonnée à l'industrie privée.

II. — État de l'industrie bulgare.

L'industrie est encore assez arriérée en Bulgarie, comme du reste dans toute la Péninsule; nous savons cependant que ce ne sont pas l'intelligence ni l'activité qui manquent aux habitants; ce ne sont pas non plus en général les matières premières qui font défaut, c'est

donc dans des circonstances extérieures qu'il faut chercher la cause de cette infériorité ; l'état social et économique résultant de la longue domination turque en est la principale cause, en ce sens qu'il a empêché la Péninsule orientale de prendre, au point de vue industriel et commercial, un développement comparable à celui des pays souvent moins bien doués naturellement, de l'Europe occidentale ; l'indifférence manifestée, à de rares exceptions près, par le gouvernement ottoman, vis-à-vis des entreprises susceptibles d'utiliser ou d'accroître les richesses naturelles du pays, le manque de moyens de communications et de transport ont enrayé toute activité industrielle, et ont amené les Bulgares à borner leur travail à la satisfaction des besoins locaux.

Il faut aussi reconnaître, malheureusement, que la situation ne s'est pas améliorée dans des proportions bien considérables depuis l'émancipation; sans doute des progrès ont été accomplis chaque fois que cela s'est trouvé au pouvoir de la législation; la création d'écoles industrielles, le développement des communications postales et télégraphiques, et, dans une mesure moindre, des chemins de fer, la sécurité rendue aux campagnes sont des circonstances propres à favoriser le développement économique du pays; mais d'autres facteurs interviennent qui neutralisent l'influence des premiers. L'industrie a pris aujourd'hui une telle extension dans l'Europe occidentale, qu'il est bien difficile à de nouveaux venus de se faire place sur le marché international au milieu de producteurs qui déjà ont de la peine à écouler leurs produits. L'amélioration des communications de la Bulgarie avec le reste de l'Europe a donc pour résultat, moins de favoriser l'exportation des produits bulgares, que de faciliter l'importation des mar-

chandises étrangères, qui, c'est le cas pour presque tous les objets manufacturés, peuvent se vendre plus avantageusement que les produits similaires de l'industrie locale; le contact avec la société occidentale développe aussi le goût des marchandises étrangères; les plus importantes des industries indigènes, notamment celles qui se rapportent au vêtement, ont grandement à souffrir pour les causes précédentes.

Plusieurs motifs s'opposent aussi à la création d'établissements industriels: d'abord le manque de capitaux, puis le goût exagéré pour les carrières libérales, défaut commun à tous les peuples orientaux, sans parler des autres, qui porte la partie la plus intelligente et la plus instruite de la population à se consacrer à la politique, aux affaires judiciaires, etc., au lieu d'employer au développement industriel du pays son activité et ses connaissances acquises dans les grandes villes de l'Europe. C'est donc surtout l'élément étranger qui semblerait pour le moment appelé à contribuer à l'extension de l'industrie en Bulgarie; mais il n'est pas jusqu'à présent très nombreux; l'état encore insuffisant des communications, les préjugés répandus en Europe sur l'instabilité de la situation politique de la Principauté ont sans doute contribué à détourner l'attention des capitalistes ou des industriels européens; du reste, les Bulgares n'encouragent pas trop l'établissement de maisons étrangères, craignant, non sans raison peut-être, que ce ne soit la source d'une exploitation plus nuisible qu'utile à leur pays; c'est ainsi, par exemple, que la nationalité bulgare est exigée des soumissionnaires de travaux publics.

Il ne semble donc pas qu'avant bien des années, tout au moins, la Bulgarie puisse devenir un pays industriel; l'ensemble des conditions physiques, morales et écono-

miques dans lesquelles se trouve ce pays, indique du reste que c'est dans le développement de son agriculture qu'il devra trouver sa principale source de richesse, l'industrie restant en quelque sorte accessoire et ne devant être appelée qu'à satisfaire aux besoins du pays même; il faut cependant, pensons-nous, faire une exception pour les mines, qui pourront peut-être, le jour où un réseau plus complet de chemins de fer permettra de les exploiter utilement, devenir l'objet d'entreprises importantes.

Nous pouvons, tout d'abord, nous faire une idée de l'importance relative de l'industrie, en Bulgarie, par le nombre de personnes qu'elle occupe; le recensement de 1888 nous donne à ce sujet les renseignements suivants :

INDUSTRIES.	CHEFS de maison.	EMPLOYÉS.	MEMBRES de la famille vivant aux frais des précédents.	TOTAUX.
Travail de la pierre, de la terre, etc.	2.766	3.117	4.092	9.975
Exploitation de mines, travail des métaux	15.950	49.892	29.625	95.467
Fabrication de machines, etc	1.581	1.993	2.367	5.941
Travail du bois	10.527	12.587	18.572	41.686
Professions se rapportant à l'habitation	7.884	8.956	13.173	29.913
Travail des peaux	2.532	3.251	3.880	9.663
Professions se rapportant au vêtement	28.952	33.725	40.165	102.842
Professions se rapportant à l'alimentation	10.430	11.120	13.672	35.522
Divers	560	569	473	1,602
TOTAUX	81.082	125.510	126.019	332,611

La portion de la population qui vit de l'industrie ne représente donc pas beaucoup plus du dixième du nombre total des habitants. La petite industrie, celle qui se rapporte à la préparation des choses d'usage journalier, est la plus largement représentée.

III. — Industries exercées en Bulgarie.

Les industries les plus répandues en Bulgarie sont celles qui ont pour objet l'utilisation des matières premières fournies par l'agriculture.

En première ligne vient l'*industrie textile*, et spécialement la fabrication des étoffes de laine ; deux sortes de draps, la plus épaisse nommée *aba*, la plus légère, *chayak*, sont spéciales au pays; elles sont surtout fabriquées par des paysans travaillant dans leurs maisons ; il existe cependant des fabriques dans quelques villes ; Sliven, notamment, en compte, dans la ville ou les environs, huit, dont une est la propriété de l'État, bien qu'exploitée par l'industrie privée ; elle fournit de drap l'armée bulgare et même en partie l'armée turque ; on trouve aussi des tissages de chayaks à Gabrovo (cinq établissements), à Sevlievo et à Travna. Plusieurs des fabriques de Sliven et de Gabrovo font usage de machines à vapeur. La production annuelle représente une valeur de 2,750,000 francs environ pour la première de ces villes, et de 750,000 francs pour la seconde. La fabrication des rubans de laine est aussi extrêmement répandue ; il en existe des fabriques à Karlovo, Sopot, Kalofer, Gabrovo, Samokov, Pirdop, Stara-Zagora, Tirnovo, Travna ; en outre, beaucoup de paysans s'occupent à ce travail.

Dans toute la région des Balkans, et particulièrement

à Tchiprovets, Elena, Kotel, etc., on fabrique des tapis de très bonne qualité.

Les industries précédentes indiquent que la préparation des laines doit avoir une assez grande importance.

La *filature* et le *tissage* du *coton* sont assez répandus, mais sans avoir la même importance que pour la laine. On fabrique en quelques endroits des étoffes de *soie*, et on se sert aussi fréquemment de cette matière pour l'ornementation d'étoffes de natures différentes, drap ou toile; c'est un travail qui revient naturellement aux femmes et dont elles s'acquittent souvent avec beaucoup de goût.

La préparation des *peaux* a possédé autrefois une extension beaucoup plus grande qu'aujourd'hui; se trouvant, pour la plus grande partie, entre les mains des Turcs, cette industrie a été fortement éprouvée par l'émigration qui a suivi l'établissement de la principauté de Bulgarie; les principaux centres de ce métier sont: Sevlievo, Varna, Roustchouk, Choumla; on y prépare non seulement les cuirs ordinaires, mais les maroquins, cuirs de Russie, etc.; les peaux de mouton garnies de leurs poils sont d'un usage général pour la fabrication de vêtements d'hiver et de coiffures; on sait que la coiffure nationale bulgare est un bonnet de peau de mouton.

Pour terminer la liste des industries utilisant les produits agricoles, il convient de citer les manufactures de *tabac*, qui existent presque dans chaque département et particulièrement dans ceux de Varna (15), Sliven (10), Philippopoli et Tirnovo (8), Sevlievo (6), etc.; les *distilleries*, assez nombreuses dans les départements de Sliven (11), Philippopoli (6), Roustchouk (5), Sofia (3), etc.,

en outre desquelles il existe presque dans chaque village des appareils servant à la préparation du raki, de la slivovitsa; la fabrication de l'essence de rose, dont il a déjà été question, la préparation de la viande séchée de mouton ou de chèvre, appelée *pastrma*, notamment dans les régions de Sliven, Stara-Zagora, Varna, etc.

Un assez grand nombre de moulins à vapeur ont été établis pour la production en grand de la farine; on en trouve 2 dans le département de Bourgas, 2 à Vidin, 1 à Novo-Selo, 4 à Razgrad et à Roustchouk, 2 à Varna, 18 dans le département de Silistrie, 2 dans celui de Philippopoli, 3 à Sofia, etc.; il existe aussi des moulins à eau organisés à l'européenne.

La fabrication de la bière, que l'on peut rattacher aux industries précédentes, bien qu'elle utilise surtout des matières premières étrangères, a pris en Bulgarie une certaine extension, qui va toujours en croissant; il existe des brasseries dans toutes les villes importantes : 5 à Sofia ou aux environs, 2 à Roustchouk et Choumla, 1 à Samokov, Vidin, Lom, Varna, Philippopoli, Sliven, Kazanlyk, etc.

Le travail du *bois* n'a guère d'autre but que de suffire aux besoins locaux; l'industrie des meubles a pourtant une certaine importance à Sevlievo, Lovetch, Etropol; il existe des scieries hydrauliques sur le versant nord des Balkans, dans le Rhodope, le Rilo.

Le travail des *métaux* a aussi le caractère d'une industrie exclusivement locale. Il était autrefois beaucoup plus important; Sliven et Gabrovo possédaient des fabriques d'armes, Stara-Zagora construisait des chaudières en cuivre qui s'exportaient jusqu'en Asie Mi-

neure, dans plusieurs endroits on exécutait avec beaucoup d'habileté et de goût des travaux en filigrane d'argent. Cette dernière industrie n'est pas entièrement disparue, elle s'exerce aujourd'hui principalement à *Vidin*. Au point de vue du travail du fer, on ne peut citer comme ayant une importance particulière que *Gabrovo*, où l'on fabrique spécialement les couteaux, les faux, etc.

L'art de la *poterie* est assez répandu; il s'exerce principalement dans les régions de Roustchouk, Silistrie, Trn, etc.; les Bulgares y apportent souvent beaucoup de talent; à Roustchouk, on fabrique des vases en terre noire, ornés de dessins en or.

Pour terminer le tableau de l'activité industrielle des Bulgares, nous devons encore citer quelques établissements isolés : les fabriques de *savon* à Philippopoli, Roustchouk et Silistrie; de *soude*, à Vidin et Sofia; une fabrique de *poudre* à Boucovets (département de Vidin); à Kazanlyk, une *verrerie* produisant principalement les récipients nécessaires pour l'huile de rose; enfin les *imprimeries* qui existent dans les principales villes : 11 à Sofia, 8 à Philippopoli, 3 à Varna, 2 à Vidin, 1 à Roustchouk, Tirnovo, Sliven et Stara-Zagora.

Sous la domination turque, le plus grand nombre des artisans des villes étaient groupés en corporations (*esnaf*), jouissant de certains privilèges et soumis à des règlements spéciaux, comme les anciens corps de métier de l'Europe occidentale; le nouveau régime qui a établi la liberté commerciale, et la situation peu favorable de l'industrie indigène ont amené la disparition de la plupart de ces associations et fait perdre aux

autres une grande partie de leur importance. Il existe cependant encore des associations de jardiniers assez nombreuses, qui s'en vont souvent au loin pour exploiter en commun des cultures maraîchères.

Presque tous les ouvriers occupés par les industries que nous avons énumérées, même dans les fabriques, sont des sujets bulgares ; ce n'est que dans les villes voisines de la côte ou du Danube, particulièrement à Varna, que l'on trouve un certain nombre d'ouvriers étrangers. Les maçons, briquetiers, etc., ainsi que les manœuvres et journaliers de diverses professions sont souvent des Bulgares de Macédoine.

CHAPITRE XXI

COMMERCE

I. — Monnaies, poids et mesures.

La principauté de Bulgarie a, dès l'origine de son organisation politique, adopté le système métrique, déjà en usage dans les États voisins, la Roumanie et la Serbie; ce système, à la suite de l'Union de 1885, est devenu légal en Roumélie, où les monnaies et mesures turques avaient été seules employées jusqu'alors.

L'unité monétaire, égale au franc, est le *lev* (1) (au pluriel, après un nom de nombre, *leva*), ayant pour

(1) Le mot *lev*, comme le roumain *leu*, employé au même usage, signifie *lion*.

sous-multiple le centime (*stotinka*, pl. *stotinki*). La Bulgarie ne possède pas, jusqu'à présent, de monnaie d'or; il existe seulement des pièces d'argent de 5, 2 et 1 franc, et de 50 centimes; la petite monnaie est en bronze et en nickel.

Les unités, multiples et sous-multiples des différents poids et mesures portent, en bulgare, les mêmes dénominations qu'en français.

Malgré l'adoption officielle du système métrique, les anciennes mesures turques sont encore d'un usage fréquent, ce qui ne peut étonner, puisque nous voyons encore en France le même fait se produire au bout de près d'un siècle.

Il n'est donc pas sans intérêt de donner ici un tableau de ces mesures, d'autant plus qu'on les trouve parfois employées même dans les livres, particulièrement à propos des statistiques agricoles.

a) MONNAIES.

Livre turque (turc, *yuzlik;* bulg. *lira tourska*) à 100 piastres...	=	22 fr.	70
Piastre (turc, *gourousch;* bulg., *grosch*) à 40 paras	=	0	22
Para	=	0	0055

b) MESURES DE LONGUEUR.

Archine à 8 roups.............	=	0^{m},68
Roup à 2 grekha..............	=	0^{m},085
Grékh à 2 krata...............	=	0^{m},0425
Krat	=	0^{m},0212

c) MESURES DE SUPERFICIE.

Ouvrat (bulg.) *Deunum* ou *Dulum* (turc).....................	=	900^{m^2}

d) MESURES DE CAPACITÉ.

1° Pour les solides :

Kilo à 5 krini..................	=	100 lit. (1).
Krina à 20 koutela.............	=	20 —
Koutel.........................	=	1 —

2° Pour les liquides :

Vedûrnik à 10 vedra...........	=	128 lit.
Vedro (seau)..................	=	12 lit. 8

e) POIDS.

Quintal turc (*qantâr*) à 44 oques..	=	$56^{k}408$
Oque (2) (turc et bulg. *oka*) à 400 drachmes................	=	$1^{k}282$
Drachme (turc, *dirhem;* bulg. *dram*)......................	=	$0^{k}003^{gr}2$

II. — Importations et exportations.

Nous avons indiqué dans les deux chapitres précédents les productions agricoles ou industrielles qui font l'objet du commerce d'exportation de la Bulgarie. L'état encore peu avancé de l'industrie dans ce pays fait qu'il est tributaire de l'étranger pour la plupart des objets manufacturés, depuis les machines jusqu'aux meubles

(1) Cette valeur est un compromis entre les anciennes et les nouvelles mesures; l'ancien *kilo* représentait, suivant les localités, de 37 à 128 litres.

(2) L'*oque* est aussi employée comme mesure de capacité et représente alors 1 litre 282.

et aux vêtements confectionnés qui viennent d'Allemagne ou d'Autriche et font même concurrence aux produits du pays. Cependant la balance des chiffres de l'importation et de l'exportation s'est réglée en 1889 en faveur de cette dernière. Nous aurons une idée du mouvement commercial par la comparaison des chiffres afférents à quelques-unes des dix dernières années :

ANNÉES....	1882 (1).	1883 (1).	1887.	1888.	1889.
	fr.	fr.	fr.	fr.	fr.
Importations ..	48,440,202	59,879,549	64,742,481	66,362,431	73,452,204
Exportations ..	42,361,962	59,006,404	45,747,247	64,198,634	81,223,723
Différence en faveur des importations ...	6,078,240	873,115	18,995,234	2,163,797	»
Différence en faveur des exportations ...	»	»	»	»	7,771,519

(1) Ces chiffres sont les totaux de ceux qui concernent, pour ces deux années, la Bulgarie et la Roumélie.

On remarquera que, sauf le chiffre des exportations de 1887 qui indique une diminution, le tableau précédent fait ressortir un accroissement constant des transactions commerciales.

Pour que l'on puisse se rendre compte de l'importance relative des différents objets d'importation et d'exportation, nous donnons ci-contre le tableau du commerce de la Bulgarie en 1888 :

Tableau du commerce d'exportation et d'importation en 1888.

OBJETS.	EXPORTATIONS. Valeur exportée. Sommes.	Sommes.	Destinations principales, par ordre d'importance.	IMPORTATIONS. Valeur importée. Sommes.	Sommes.	Pays d'origine, par ordre d'importance.
	fr.	fr.		fr.	fr.	
I. *Animaux vivants.*	»	5,838,152	Turquie, France, Grèce, Serbie, Roumanie.	»	1,057,423	Turquie, Roumanie, Serbie.
II. *Comestibles, boissons, tabacs.*	»	50,514,396	France, Turquie, Angleterre, Roumanie, Grèce.	»	13,534,756	Autriche, Angleterre, Roumanie, Turquie, Italie, Russie, France.
Produits animaux.	2,285,246	»	Turquie, Grèce, Roumanie.	1,333,942	»	Roumanie, Russie.
Céréales......	46,293,037	»	France, Turquie, Angleterre, Roumanie, Grèce.	1,440,311	»	Angleterre, Italie, Turquie, Serbie.
Farine.......	731,410	»	Turquie, Roumanie.......	235,263	»	Autriche, Turquie, Russie, Angleterre.
Fruits et légumes.	214,527	»	— —	924,165	»	Roumanie, Italie, Turquie.
Sel et épices..	131,726	»	Turquie, Serbie..........	1,410,815	»	Turquie, Autriche, Angleterre.
Café, thé, sucre, etc.	4,691	»	Turquie................	4,742,097	»	Autriche, Angleterre, France.
Boissons fermentées, eaux minérales, etc.	633,646	»	Turquie, Roumanie......	2,698,090	»	Autriche, Turquie, France, Angleterre.
Confitures, confiserie, etc.	3,488	»	Turquie................	552,379	»	Turquie, France, Grèce.
Tabac........	207,625	»	Grèce, Allemagne........	197,694	»	Turquie.

III. *Semences et végétaux non comestibles.*	»	123,275	Turquie................	»	119,124	Turquie.
IV. *Engrais*	»	46,008	Autriche, Turquie, Serbie.	»	94,215	Turquie, Roumanie, Italie.
V. *Combustibles*.	»	37,172	Turquie, Autriche, Roumanie.	»	231,468	Serbie, Angleterre, Turquie, Autriche.
VI. *Produits chimiques et drogueries.*	»	2,090,777	Serbie, Turquie, Autriche.	»	5,393,297	Turquie, Russie, Autriche, Angleterre, Roumanie, France, Belgique.
VII. *Pierres, terres et produits correspond^{ts}.*	»	24,022	Roumanie, Turquie, Russie, Autriche.	»	1,625,336	Autriche, Turquie, Belgique, Serbie, Angleterre.
Pierres.......	15,566	»	Roumanie, Turquie, Autriche.	141,349	»	Angleterre, Autriche, Serbie.
Objets en pierre.	6,292	»	Russie, Roumanie........	134,974	»	Turquie, Serbie.
Objets en argile, porcelaine, etc.	1,137	»	Roumanie, Turquie.......	222,039	»	Autriche, Roumanie.
Verrerie	1,027	»	»	1,126,974	»	Autriche, Belgique, France.
VIII. *Métaux et produits métalliques.*	»	61,853	Autriche, Turquie, Roumanie, Russie, Serbie.	»	5,713,130	Angleterre, Autriche, Belgique, Allemagne.
Minerais	1,007	»	Autriche, Turquie, Russie,	»	3,093	Autriche.
Métaux bruts non nobles.	7,865	»	Serbie, Turquie..........	»	716,452	Angleterre, Autriche, Allemagne.
Métaux à demi travaillés.	2,587	»	»	»	1,773,101	Angleterre, Autriche, Belgique, Allemagne, France.
Objets fabriqués en fer.	45,588	»	Roumanie, Russie, Turquie, Autriche.	»	2,560,479	Autriche, Belgique, Allemagne, Angleterre, Turquie, France.
Objets fabriqués en d'autres métaux non nobles.	4,316	»	»	»	659,459	Autriche, Angleterre, Turquie, France, Allemagne.
Métaux nobles monnayés.	490	»	»	»	546	»

OBJETS.	EXPORTATIONS. Valeur exportée. Sommes.	Sommes.	Destinations principales, par ordre d'importance.	IMPORTATIONS. Valeur importée. Sommes.	Sommes.	Pays d'origine, par ordre d'importance.
	fr.	fr.		fr.	fr.	
IX. *Bois bruts, charpente et menuiserie.*	»	640,038	Russie, Turquie, Roumanie.	3,019,714	»	Roumanie, Autriche, Turquie.
X. *Papier et matières premières correspondantes.*	»	1,341	»	1,343,835	»	Autriche, France, Angleterre.
XI. *Peaux et cuirs.*	»	1,626,593	Autriche, Turquie, Roumanie, France.	»	4,976,813	Turquie, Autriche, Grèce, Russie, Roumanie, France.
Peaux........	1,336,783	»	Autriche, Turquie, France.	740,313	»	Russie, Roumanie, Autriche.
Cuirs........	283,606	»	Roumanie, Turquie......	2,348,793	»	Turquie, Grèce, Autriche, France.
Objets fabriqués en cuir.	6,004	»	— —	2,854,547	»	Autriche, Turquie.
Fourrures....	200	»	Serbie, Autriche.........	33,160	»	— —
XII. *Tissus et matières premières correspondantes.*	»	3,092,632	Turquie, Serbie, Roumanie.	»	25,486,815	Angleterre, Autriche, Serbie, Turquie, France, Roumanie, Suisse, Allemagne.
Crins, plumes, etc.	38,204	»	Autriche, France, Turquie.	4,901	»	»
Coton	648,060	»	Turquie................	566,651	»	Roumanie, Turquie.
Fils de coton et ouates.	154,077	»	Turquie................	8,418,400	»	Angleterre, Autriche, Turquie, Grèce.

Corderie.....	5,670	»	Turquie, Serbie..........	831,447	»	Serbie, Turquie, Autriche.
Feutres, tissus de crins, etc.	37,435	»	Serbie..................	863,857	»	Angleterre.
Tissus en général.	1,425,310	»	Turquie, Roumanie, Serbie.	12,669,782	»	Angleterre, Autriche, France, Suisse, Allemagne.
Bonneterie....	4,932	»	Serbie..................	291,648	»	Autriche, Allemagne.
Passementerie.	695,713	»	Turquie, Serbie, Roumanie.	146,228	»	— France.
Dentelles, broderies.	1,742	»	»	234,556	»	— — Allemagne.
Vêtements, linge confectionné.	79,398	»	Roumanie..............	1,570,407	»	Autriche, France.
Chapeaux, objets de mode.	91	»	»	289,878	»	— —
XIII. *Caoutchouc, cire, etc.*	»	325	»	»	242,314	Autriche, Allemagne, France.
XIV. *Voitures, Wagons.*	»	76,252	Serbie, Roumanie, Turquie.	»	1,238,617	— —
XV. *Machines et outils.*	»	10,359	Serbie..................	»	1,702,554	Autriche, Allemagne.
XVI. *Quincaillerie.*	»	4,681	»	»	443,610	— —
XVII. *Librairie, objets d'art, etc.*	»	6,758	»	»	139,410	Autriche, France, Turquie.

Pour 1889, nous avons seulement les chiffres résumés par catégories de marchandises; nous les extrayons du rapport du consulat général d'Angleterre.

EXPORTATIONS.		IMPORTATIONS.	
Objets.	Sommes.	Objets.	Sommes.
	fr.		fr.
Grains et objets d'alimentation	66,795,000	Objets de coton et de laine, vêtements..	27,672,000
Animaux vivants....	5,980,000	Comestibles, denrées coloniales	16,236,000
Tissus.............	3,568,000	Produits chimiques..	7,487,000
Produits chimiques, minéraux, etc....	1,824,000	Métaux (bruts ou manufacturés).......	7,270,000
Peaux et cuirs.....	1,807,000	Cuirs, peaux.......	4,916,000
Bois.	689,000	Bois, charpente et menuiserie.......	2,961,000
Semences et végétaux non comestibles...	131,000	Pierres, poterie, verrerie, etc........	1,741,000
Matériel de chemins de fer, voitures...	113,000	Machines..........	1,416,000
Combustibles.......	110,000	Papier............	1,404,000
Engrais...........	77,000	Animaux vivants...	519,000
Métaux (bruts ou travaillés)..........	73,000	Bijouterie, mercerie, quincaillerie, etc..	428,000
Pierres, terres, etc..	25,000	Voitures, matériel de chemins de fer...	388,000
Machines..........	23,000	Combustibles......	363,000
Librairie, etc	7,700	Caoutchouc, gomme, etc.............	287,000
Papier............	1,700	Librairie, objets d'art............	217,000
Quincaillerie, bijouterie, mercerie...	760	Semences, végétaux non comestibles ..	87,000
Caoutchouc, etc.....	500	Engrais...........	53,000

La répartition en 1888 et 1889 des exportations et des importations entre les différents pays de destination et d'origine est indiquée dans le tableau suivant :

EXPORTATIONS.			IMPORTATIONS.		
États.	Sommes		États.	Sommes	
	en 1888.	en 1889.		en 1888.	en 1889.
	fr.	fr.		fr.	fr.
Turquie	27,748,000	30,799,000	Autriche-Hongrie	18,187,000	22,672,000
France	13,883,000	18,537,000	Grande-Bretagne	19,519,000	21,362,000
Grande-Bretagne	10,276,000	12,696,000	Turquie	9,871,000	9,856,000
Autriche-Hongrie	2,629,000	3,586,000	Russie	3,008,000	4,569,000
Italie	1,020,000	1,661,000	Allemagne	4,390,000	3,941,000
Roumanie	2,376,000	1,601,000	*France*	3,892,000	3,475,000
Allemagne	265,000	1,219,000	Roumanie	2,204,000	2,356,000
Grèce	756,000	1,242,000	Belgique	1,334,000	1,981,000
Belgique	623,000	1,232,000	Italie	1,017,000	1,094,000
Serbie	268,000	360,000	Serbie	1,484,000	970,000
Russie	31,000	86,000	Suisse	1,002,000	937,000
Suisse	1,400	1,500	Grèce	286,000	156,000
Divers	4,357,000	8,172,000	États-Unis	146,000	60,500
			Hollande	23,800	16,900

En considérant l'ensemble des transactions commerciales avec la Bulgarie en 1889, les différents États européens se classent de la manière suivante : 1° Turque, 2° Grande-Bretagne, 3° Autriche-Hongrie, 4° *France*, 5° Allemagne, 6° Russie, 7° Roumanie, 8° Belgique, 9° Italie, 10° Grèce, 11° Serbie, 12° Suisse.

Les principaux objets importés en Bulgarie par ces pays, sont :

Venant de *Turquie :* fruits et produits végétaux, tabac, objets de coton, peaux;

D'*Angleterre :* étoffes de coton, métaux et objets métalliques, produits chimiques;

D'*Autriche-Hongrie :* tissus, vêtements confectionnés, sucre, spiritueux, cuirs, métaux, meubles, papiers, vitres;

De *France :* tissus de coton et de laine, chaussures et gants, café, objets étamés;

D'*Allemagne :* métaux bruts et manufacturés, tissus;

De *Russie :* pétrole, alcools, poisson séché, sucre brut;

De *Roumanie :* sel gemme, poisson salé, bois de charpente;

De *Belgique :* objets en fer, laines, verrerie;

D'*Italie :* riz, cuirs;

De *Serbie :* corderie, bois de charpente.

Pour avoir une idée de l'importance relative du commerce bulgare, nous allons comparer les résultats de l'année 1887 avec ceux de la même période dans les autres États de la Péninsule :

ÉTATS.	EXPORTATIONS.	IMPORTATIONS.
	fr.	fr.
Bulgarie.................	45,747,247	64,724,481
Serbie..................	40,000,000	51,000,000
Grèce	105,000,000	94,000,000
Roumanie...............	215,000,000	268,000,000

La supériorité de la Grèce provient surtout des conditions avantageuses que procurent à ce pays le développement de ses côtes et l'extension de sa marine.

Au point de vue de la répartition du mouvement commercial entre les diverses places de la Principauté, nous n'avons sous les yeux que les chiffres fournis par l'administration des douanes pour le premier semestre de 1886 ; nous en donnons ci-après le tableau, en rangeant les localités suivant le total des importations et des exportations que la douane y a relevées pendant la période indiquée.

Ce tableau montre que la plus grande partie du trafic commercial de la Bulgarie s'effectue par les ports du Danube et de la mer Noire et surtout par ces derniers. Il faut cependant tenir compte de ce que les chiffres indiqués sont antérieurs à l'ouverture complète de la ligne internationale de Belgrade à Constantinople. Le bureau de douane de Tsaribrod, situé à l'entrée de cette ligne en Bulgarie, près de la frontière serbe, a dû prendre depuis lors une importance au moins égale à celle de la station de Harmanly, sur la frontière turque.

NUMÉROS.	NOMS des bureaux de douane.	IMPORTATIONS. (en milliers de francs.)	EXPORTATIONS. (en milliers de francs.)	TOTAUX. (en milliers de francs.)
1	Varna..............	6,430	3,360	9,790
2	Roustchouk......... .	3,317	930	4,247
3	Bourgas	2,438	775	3,213
4	Lom..................	2,956	214	3,170
5	Harmanly.	1,364	1,322	2,686
6	Svichtov	1,694	906	2,600
7	Vakëv......	932	297	1,229
8	Silistrie.............	414	743	1,157
9	Rahovo.	520	521	1,041
10	Vidin................	699	333	1,032
11	Batak	512	169	1,032
12	Nikopoli	188	480	681
13	Toutrakan...........	108	546	668
14	Baltchik	44	501	654
15	Ankhialo....	316	199	545
16	Kustendil	315	132	515
17	Kotcharinovo	186	176	447
18	Tchifout-Kieuï...	244	12	352
19	Sofia...	237	»	256
20	Tsaribrod	149	74	237
21	Kovanly..............	60	99	223
22	Destcheno-Kladenets...	70	23	159
23	Koula	2	1	93

III. — Mouvement commercial des ports.

Nous avons déjà nommé les ports de la Principauté dans les chapitres consacrés à sa description physique.

Parmi les ports danubiens, c'est *Svichtov* qui occupe le premier rang au point de vue du chiffre des exportations et des importations pendant ces dernières années; puis viennent Roustchouk, Nikopoli et Silistrie. Voici, d'après le rapport consulaire anglais, les chiffres indiquant le mouvement commercial de ces quatre ports en 1889.

PORTS.	QUANTITÉS en kilogrammes.	PRINCIPAUX OBJETS d'exportation et d'importation.
	Exportations.	
Svichtov.........	6,445,776	Maïs, blé, orge, farines, fèves, peaux et cuirs, bois.
Roustchouk......	3,580,000	Charbon, maïs, denrées coloniales, étoffes de coton, cuirs et peaux, produits manufacturés, joaillerie.
Nikopoli.........	1,566,050	Bois, blé, millet, laine.
Silistrie..........	270,689	Laine, légumes, peaux.
	Importations.	
Svichtov.........	10,404,858	Sucre, sel, bois de construction, fer et acier, comestibles.
Roustchouk	8,868,000	Sucre, charbon, papier, verrerie, coton et étoffes de coton, denrées coloniales, fer, machines.
Nikopoli.........	1,429,802	Sel, coton, eaux minérales.
Silistrie.........	1,381,443	Sucre, charbon, machines, fer, verrerie.

Après les quatre ports qui viennent d'être nommés, se rangent *Vidin*, *Toutrakan*, *Rahovo* et *Lom*.

Le transport des voyageurs et le service postal sur le Danube sont confiés à la Compagnie austro-hongroise de navigation danubienne (K. und k. privilegirte Donaudampfschifffahrtgesellschaft) dont les steamers parcourent le fleuve depuis Vienne jusqu'à Galatz. Le service du bas Danube a lieu trois fois par semaine et fait escale aux ports suivants situés sur la rive bulgare ou sur la rive roumaine opposée : Calafat (R. G.); Vidin, Lom-Palanka, Rahovo (R. D.); Corabia, Turnu-Magurele (R. G.); Svichtov, Roustchouk (R. D.), Giurgevo,

Oltenitsa (R. G.); Tchernavoda (R. D.); Braïla, Galatz (R. G.).

La durée normale du trajet de Vienne à Vidin est de 2 jours et 17 heures; de Vidin à Silistrie, elle est de 19 heures 3/4.

La plus grande partie des transports de marchandises sur le Danube s'opère aussi sur les bâtiments de la Compagnie austro-hongroise de navigation; cependant, une portion notable des transports de grains, de sel, de pétrole s'effectue dans des voiliers appartenant à des Bulgares, ou bien à des Anglais et à des Grecs qui résident principalement à Galatz.

Le bas Danube est en outre desservi par la Compagnie russe de la mer Noire et du Danube (dite Compagnie *Gagarine*) et par des bâtiments appartenant au gouvernement roumain. Il existe aussi une Compagnie nationale serbe, jouissant d'une garantie d'intérêt de la part de l'État.

Les ports de la mer Noire absorbent à eux seuls le tiers environ du mouvement commercial extérieur de la Principauté.

Quoique *Bourgas* puisse, ainsi que nous l'avons vu dans la description physique du pays, lutter avantageusement avec *Varna*, eu égard aux avantages de la situation, le second de ces ports est encore de beaucoup le plus important au point de vue du chiffre des affaires et du nombre des bâtiments entrés ou sortis.

Voici quelques données statistiques concernant ces deux ports et se rapportant à l'année 1889; nous les empruntons à la même source que précédemment :

Varna.

	QUANTITÉS.	VALEUR.	PRINCIPAUX OBJETS.
	kilogr.	fr.	
Mouvement commercial.			
Importations..	21,533,901	16,055,391	Tissus, produits chimiques, spiritueux, métaux, cuirs.
Exportations.	82,851,117	11,912,964	Blé et maïs (90 °/₀ du chiffre total), peaux, bétail.

Répartition par pays d'origine et de destination.

Importations : Angleterre 45 %, Turquie 17 %, Autriche 15 %, France 6 %, Belgique 5 %, Russie 5 %, Suisse 3 %, Allemagne 3 %.
Exportations : Angleterre 45 %, Turquie 25 %, France 16 %, Italie 7 %, Grèce 3 %.

Mouvement du port (Entrées).

PAVILLONS.	VOILIERS.		VAPEURS.		TOTAUX.	
	Nombre.	Tonnage.	Nombre.	Tonnage.	Nombre.	Tonnage.
Anglais..........	»	»	46	45,700	46	45 ,00
Autrichien........	»	»	87	110,500	87	110,500
Italien...........	2	660	10	12,050	12	12,710
Français........	»	»	12	10,450	12	10,450
Grec............	21	5,100	32	10,500	53	15,600
Turc............	126	10,400	95	30,150	221	40,550
Divers..........	2	130	»	»	2	130
TOTAUX....	151	16,290	282	249,350	433	265,640
TOTAUX en 1888.	41	11,500	215	263,000	256	274,500

Les chiffres concernant les sorties diffèrent très peu des précédents.

Bourgas.

	VALEUR.	PRINCIPAUX OBJETS.
	fr.	
Mouvement commercial.		
Importations	5,403,000	Coton (fils et étoffes), fer, sucre, alcool, pétrole.
Exportations	5,685,000	Grains, étoffes indigènes, bétail.

Répartition par pays d'origine ou de destination.

Importations : Angleterre 38 %, Autriche 18 %, Russie 15 %, Turquie 14 %, France 6 %, Belgique 4,5 %, Allemagne 2 %.
Exportations : France 80 %, Turquie 15 %, Angleterre 7 %, Autriche 1 %.

Mouvement du port.

PAVILLONS.	VOILIERS.		VAPEURS.		TOTAUX.	
	Nombre.	Tonnage.	Nombre.	Tonnage.	Nombre.	Tonnage.
Anglais..........	»	»	56	20,000	56	20,000
Turc............	260	5,200	95	26,000	355	31,200
Grec............	52	15,700	47	12,400	99	28,100
Français	»	»	18	19,000	18	19,000
Divers	6	300	3	2,750	9	3,050
TOTAUX en 1889.	318	21,200	219	80,150	537	101,350
TOTAUX en 1888.	317	23,000	206	78,700	553	101,700

Les plus importants d'entre les ports secondaires sur la mer Noire sont, dans la Bulgarie septentrionale, *Baltchik*, et dans la Roumélie, *Ankhialo;* les marchandises expédiées par ces deux ports représentaient en 1888 une somme de 3,750,000 fr. pour Baltchik, et de 773,000 fr. pour Ankhialo. Le port de *Sizopol* est un peu moins important que le précédent. Celui de *Mesemvria* ne présente qu'un mouvement commercial très faible.

Varna est desservi une fois par semaine par les vapeurs du Lloyd austro-hongrois, dont le port d'attache est Trieste. Une Compagnie turque a, depuis quelques années, établi aussi un service hebdomadaire sur la côte bulgare. Ses vapeurs qui vont de Constantinople à Costantsa (Kustendjé), touchent à Bourgas et à Varna. La durée normale du trajet de Constantinople à Varna, par les vapeurs du Lloyd, est de 14 heures 1/2. Ces bâtiments, qui vont directement de Constantinople à Varna, font ensuite escale à Costantsa, Soulina, Galatz et Braïla.

IV. — Commerce intérieur. — Foires et marchés.

Dans plusieurs villes de Bulgarie se tiennent des foires annuelles (*panaïri*) qui ont encore une assez grande importance, surtout dans les régions où existe une population musulmane nombreuse; en effet, l'industrie domestique étant moins développée chez les mahométans que chez les chrétiens, ces derniers éprouvent moins que les Turcs le besoin de s'approvisionner aux marchés.

Les plus importantes de ces foires, dont la durée

varie de 2 à 15 jours, sont celles d'Eski-Djouma, Choumen, Pravady, Gabrovo, Doubnitsa, Trn, Philippopoli, Stanimaka, Karlovo, Sliven, Aïtos, Karnobad.

Le trafic y porte principalement sur les bestiaux, les laines, les étoffes indigènes, les produits manufacturés.

Outre ces grandes foires, des marchés se tiennent dans les principales localités, ordinairement tous les huit jours.

V. — Établissements de crédit.

Les institutions de crédit sont encore très peu développées en Bulgarie, au grand détriment de l'industrie et du commerce qui ne peuvent se procurer que très difficilement et dans des conditions extrêmement onéreuses les capitaux dont ils ont besoin. Il n'existe presque pas d'établissements privés de banque ; dans quelques localités se trouvent des changeurs (*sarafs*), généralement israélites, mais la plupart du temps ce sont les habitants riches, commerçants ou non, qui prêtent de l'argent à des taux très élevés, ordinairement de 30 à 40 p. 100, mais atteignant et dépassant même parfois 50 p. 100. Quelquefois le remboursement de la somme prêtée est effectué en nature, soit en produits agricoles, soit en marchandises diverses.

Il existe cependant une *Banque nationale bulgare* (Narodna Banka), instituée dès l'occupation russe, en 1879. Son capital de fondation est de 10 millions de francs fournis par l'État. Le taux des emprunts contractés à la Banque nationale varie de 7 à 8 p. 100, selon la nature de la garantie, immobilière ou mobilière.

Elle a son siège à *Sofia*, et possède des succursales à *Roustchouk*, *Varna* et *Philippopoli*, ainsi que des correspondants dans une cinquantaine de villes.

La Banque nationale émet des billets de 5, 10, 20, 50 et 100 francs, qui circulent maintenant au pair. Les bénéfices de cet établissement se sont élevés en 1889, à 1 million de francs, dont 63, 67 p. 100 reviennent à l'État.

A *Philippopoli* se trouve une succursale de la *Banque impériale ottomane;* le taux de ses prêts est de 9, 50 p. 100.

Il existe enfin presque dans chaque chef-lieu d'arrondissement des **caisses agricoles** (1) (zemledêltcheski kassi), établies avec l'aide des communes et ayant pour but d'avancer aux cultivateurs l'argent qui leur est nécessaire pour l'amélioration de leurs exploitations, l'achat de matériel agricole, etc. ; leurs prêts qui, en principe, varient de 25 à 500 francs, donnent lieu à un intérêt de 9 p. 100 par an. Ces caisses ont pour but, à la fois, d'aider au perfectionnement de l'agriculture et de délivrer les cultivateurs du fléau des emprunts à intérêts exorbitants.

Le capital mis à la disposition de ces caisses s'élevait, en 1887, à 19,700,000 fr. dont 14,200,000 fr. appartenant en propre aux établissements, et 5,500,000 fr. provenant de prêts de la Banque nationale ou de dépôts faits par des particuliers, des sociétés, etc.

Au 1er janvier 1890, ce capital dépassait le chiffre de 25 millions de francs.

Quoique cette institution ait déjà rendu d'importants

---

(1) On en comptait 78 au 1er janvier 1890.

services à la population agricole, on se plaint de l'insuffisance du capital qui oblige les caisses à restreindre leurs opérations et aussi de la complication des formalités qui entourent les prêts, et qui en rendent l'usage difficile à des paysans souvent illettrés et habitués à traiter les affaires d'une façon toute patriarcale.

SIXIÈME PARTIE

LA BULGARIE MILITAIRE

PREMIÈRE SECTION

HISTORIQUE

CHAPITRE XXII

PARTICIPATION DES BULGARES AUX CAMPAGNES DE 1876 A 1878

I. — La guerre serbo-turque en 1876.

En parlant des événements qui de 1875 à 1878 ont changé, au point de vue politique, la face de la Péninsule des Balkans, nous avons eu l'occasion de dire que de nombreux Bulgares s'étaient rendus en Serbie pour prendre part à la lutte que la Principauté venait d'engager si courageusement contre la Turquie. Environ 2,000 Bulgares venus, soit des provinces turques, soit de Roumanie ou de Russie, se réunirent à Zaïtchar et à Kladovo, ayant avec eux des patriotes déjà connus, tels que *Panaïot Hitov*, *Ilio Markov*, *Philippe Totïou.* Leur intention était de s'avancer d'une manière indépendante dans les Balkans et d'y soulever la population. Mais le gouvernement de la Principauté n'acquiesça pas à ce projet, et les corps de volontaires furent compris dans les formations de l'armée serbe.

On sait que les débuts de la guerre furent heureux pour les Serbes, qui s'avancèrent sur le territoire turc jusqu'à Ak-Palanka, à une heure de Pirot. Mais la chance les abandonna bientôt et ils durent repasser la frontière. A ce moment les compagnies de volontaires bulgares qui se trouvaient à l'armée du général Tchernaïev, obtinrent l'autorisation de la quitter pour opérer à leur guise dans les Balkans, comme ils en avaient d'abord eu l'intention ; le général leur fit même don d'un canon de montagne.

Les volontaires franchirent le col de Saint-Nicolas, et par les montagnes se dirigèrent sur Tchiprovets et Berkovitsa.

Les habitants se pressaient autour d'eux, leur demandant des armes et de la poudre, mais ils en avaient à peine assez pour eux-mêmes. Ayant quitté la montagne, ils rencontrèrent les Turcs en forces supérieures, près du village de *Bélïi Melk*, et, après un combat livré en cet endroit, ils durent rentrer dans la région montagneuse. Mais les Turcs occupaient déjà tous les chemins par lesquels ils auraient pu continuer leur route, et les volontaires voyant que leur expédition ne pouvait produire aucun résultat, privés d'ailleurs de toute ressource, se décidèrent à revenir sur leurs pas et rentrèrent en Serbie par Panderalo, où ils arrivèrent épuisés de fatigue et de misère.

La plupart des survivants de cette expédition entrèrent dans la *brigade russo-bulgare* qui fut constituée à cette époque dans l'armée du général Tchernaïev et qui prit une part active aux combats livrés sur les positions de *Deligrad* et *d'Alexinats*, à la fin d'août et au commencement de septembre 1876.

Le rôle des Bulgares dans cette guerre n'a été, et ne

pouvait être, étant données les circonstances, que très restreint. Nous avons cependant tenu à signaler leur présence dans l'armée serbe, afin de montrer que, dès le commencement, la nation bulgare a pris part à ces luttes desquelles devait, en définitive, sortir son indépendance.

Nous allons voir que dans la grande guerre de l'année suivante, les Bulgares occuperont, au contraire, une place qui, eu égard au faible effectif de leurs troupes, doit être considérée comme des plus honorables.

II. — La milice bulgare pendant la guerre turco-russe (1).

Dès les premiers moments qui suivirent la déclaration de guerre de la Russie à la Turquie, deux bataillons de volontaires bulgares avaient été organisés par les soins de l'autorité militaire russe à *Kichenev*, en Bessarabie. Ils se composaient, pour une assez grande partie, d'hommes ayant fait la guerre en Serbie.

Le 7 mai, ces deux bataillons partirent pour le camp de *Ploiesti* (Roumanie), avec le général *Stoliétov*, qui avait été chargé de leur organisation.

Le bon résultat de ce premier essai, le nombre croissant des volontaires, encouragèrent à donner à cette formation un plus grand développement. Une décision impériale, portée à la connaissance des troupes par

(1) Les détails donnés dans ce récit sont principalement tirés de l'ouvrage du colonel de Préradovitch : *Iz vospominanii o rousko-touretskoï voïné*, et d'une étude publiée dans le *Voïennyi Sbornik* (année 1889), sous ce titre : *Perekhod tcherez Balkany otriada generala Skobeleva*.

un ordre du jour du commandant en chef, daté du 17/29 avril, prescrivit la formation de la *milice* (opoltchénié) bulgare en 6 bataillons (*droujini*) (1) à 5 compagnies, ayant la même organisation que les bataillons indépendants de l'armée russe.

L'effectif d'un bataillon (droujina) était de 1000 hommes, plus 17 officiers et 50 non combattants.

Ces bataillons étaient groupés en 3 brigades de 2 bataillons, à chacune desquelles devaient être attachés 2 escadrons (sotnii) de cavalerie, mais ces derniers ne paraissent pas avoir été organisés complètement; en tout cas, dans le récit des opérations auxquelles a pris part la milice bulgare, il est tout au plus question de quelques cavaliers.

Les cadres supérieurs et une partie des sous-officiers furent pris dans l'armée russe.

Les miliciens furent armés de chassepots et portèrent l'uniforme russe en gardant comme signe distinctif le bonnet national en peau de mouton.

Le 18 mai 1877, la milice bulgare reçut au camp de Ploiesti, des mains du grand-duc Nicolas, son premier drapeau, envoyé par la ville de Samara. Ce drapeau, formé de trois bandes horizontales aux couleurs slaves, blanc, rouge et bleu, fut confié au 3e bataillon.

D'autres drapeaux furent encore donnés plus tard par des communautés bulgares de Roumanie et de Russie ou même par des particuliers.

---

(1) En Russie, le mot *droujina* s'emploie pour désigner les bataillons indépendants, dans certains corps spéciaux; en Bulgarie, actuellement, il signifie purement et simplement *bataillon*.

Combats autour de Stara-Zagora.

La milice bulgare entra, dès les premiers jours de juillet, sur le territoire ottoman, par le pont de Zimnicea, et fut affectée au détachement qui devait, sous les ordres du général *Gourko*, opérer une pointe audacieuse au delà des Balkans.. On sait que cette expédition débuta par des succès rapides remportés la plupart du temps par des groupes de cavalerie, et grâce auxquels les Russes s'avancèrent presque sans coup férir, jusqu'à Kazanlyk et Stara-Zagora.

Jusqu'aux derniers jours de juillet (nouveau style), les bataillons bulgares n'eurent pas à prendre une part active aux opérations. Le 8 juillet, ils étaient entrés dans la cité historique de l'ancienne Bulgarie, Tirnovo, occupée la veille par la cavalerie russe, et, une semaine plus tard, ils franchissaient les Balkans par la passe de *Haïn-Kieuï*. Ils furent ensuite dirigés sur *Chipka*, mais ne paraissent pas avoir pris part à l'attaque de la passe par le sud, attaque qui eut lieu le 6/18 juillet. Après l'occupation du col, la milice marcha sur Kazanlyk, sauf le 4e bataillon qui resta devant Chipka, et le 6e qui occupa le col par lequel passe la route de Travna.

Le 11/23 juillet les 1er, 2e, 3e et 5e bataillons partirent pour *Stara-Zagora* (Eski-Zagra) qui venait d'être occupée sans combat.

L'arrivée en Roumélie du corps de Suleiman-Pacha mit fin à cette période brillante, mais relativement facile de la campagne. Les troupes russes se trouvaient désormais en présence d'un adversaire digne d'elles, et, par leur courage et leur ténacité devant un ennemi bien supérieur en nombre, elles devaient acquérir autant de gloire dans leur retraite que pendant leur

victorieuse marche en avant. De leur côté, les bataillons bulgares allaient enfin avoir l'occasion d'en venir aux mains avec les Turcs et de montrer qu'ils n'étaient en rien inférieurs aux vaillantes troupes à côté desquelles ils étaient appelés à combattre pour la délivrance de leur pays.

Le 17/29 juillet, le général Gourko voulant entraver les mouvements de Suleiman-Pacha, dont les troupes venaient d'être amenées par chemin de fer jusqu'à Tirnovo-Seïmen, décida d'occuper *Nova-Zagora* (Yeni-Zagra) et disposa ses troupes en trois colonnes qui, partant de points différents, devaient se réunir en vue de cette ville. La colonne de droite, placée sous les ordres des ducs Nicolas et Eugène de Leuchtenberg, se composait des quatre bataillons bulgares présents à Stara-Zagora (1er, 2e, 3e et 5e), de trois régiments de cavalerie et de deux batteries.

Les quatre bataillons, qui constituaient toute l'infanterie de cette colonne, représentaient un effectif total de 3,200 hommes.

La colonne qui nous intéresse partit le 17 et s'avança sur la route de Stara-Zagora à Nova-Zagora.

Les 1er et 2e bataillons se trouvaient à l'avant-garde. A la hauteur du village de *Djouranly*, vers le premier quart du chemin, ils rencontrent de la cavalerie et aperçoivent près du village des masses d'infanterie. On s'arrête, et les bataillons se déploient à droite et à gauche de la route, avec une batterie entre les deux. Mais, pour ce jour-là, le combat se réduisit à une lutte d'artillerie et à une fusillade assez vive à l'aile gauche; en présence de la supériorité numérique de l'ennemi, le commandant de la colonne se décida à battre en retraite vers Stara-Zagora et à prendre position sur des

hauteurs en avant de la ville. Cette décision fut modifiée le lendemain, et l'on se remit en marche pour s'avancer jusqu'à *Dlboka,* village situé à peu près à mi-chemin de Stara et de Nova-Zagora. On n'obtint pas plus de résultat que la veille et l'on revint prendre position auprès de Stara-Zagora. Les 2e et 5e bataillons bulgares furent chargés de la défense de la ville, sous le commandement du colonel de Préradovitch, à ce moment attaché à l'état-major de la milice et plus tard commandant de la 1re brigade. Il n'avait à sa disposition, en dehors de ces deux bataillons, que le régiment de dragons de Kazan, qui devait combattre à pied, et 4 pièces, dont 2 de montagne. Les 1er et 3e bataillons occupaient, avec le reste de la cavalerie et de l'artillerie, les positions avancées.

Le 19/31 juillet, le colonel de Préradovitch, se trouvant au konak (hôtel de ville), aperçut les Turcs arrivant en masse par la route d'Andrinople, juste au sud de Stara-Zagora.

Les troupes chargées de la défense étaient disposées en avant de la lisière méridionale de la ville. A l'intérieur, les habitants, en armes, gardaient l'entrée des rues barricadées. Une partie d'entre eux avaient déjà reçu un commencement d'organisation militaire et avaient assuré le service d'ordre dans la ville avec une seule compagnie du 2e bataillon bulgare, pendant la marche sur Nova-Zagora.

L'attaque commença vers dix heures du matin contre la droite de la position où se trouvait la 3e compagnie du 2e bataillon; l'ennemi cherchait à la tourner pour couper la route de Kazanlik, par laquelle devait s'opérer la retraite sur Chipka.

Malgré l'énorme supériorité numérique des assail-

lants, les défenseurs résistèrent vigoureusement pendant quatre heures; ce n'est qu'accablés par le nombre, sur le point de voir couper leur ligne de retraite, qu'ils abandonnèrent leurs positions et se dirigèrent vers la route de Kazanlik.

Pendant que ces événements se passaient au sud de Stara-Zagora, les positions de la route de Nova-Zagora étaient également attaquées. Dès le commencement de l'action, l'effort principal des Turcs s'était porté sur le centre et la gauche de la ligne de défense, occupés par le 1er et le 3e bataillons bulgares, le premier se trouvant le plus à gauche. Au plus fort de la lutte, le 3e bataillon tenta une vigoureuse contre-attaque, non moins vivement appuyée par le 1er bataillon; au chant de l'air national « Choumi Maritsa okrvavena (1) », les Bulgares se précipitent avec tant d'impétuosité sur l'ennemi que celui-ci, étonné, recule ; mais sa supériorité numérique (il disposait, paraît-il, en ce point, de forces presque quadruples) lui permet de reprendre bientôt l'avantage ; dans la mêlée, le drapeau du 3e bataillon est sur le point d'être enlevé, plusieurs de ceux qui le portent sont mis hors de combat, mais il passe de main en main et finit par être sauvé, grâce au courage de lion des officiers et des soldats.

D'après l'opinion des officiers de l'état-major général russe, les forces turques qui attaquèrent Stara-Zagora et qui représentaient la portion principale de l'armée de Suleiman, comprenaient 18 bataillons d'infanterie, tandis que les défenseurs ne possédaient, sur leurs deux positions, que 4 bataillons d'infanterie et 3 régiments

---

(1) « Gronde, Maritsa ensanglantée. »

de cavalerie combattant en partie à pied. Il n'est donc pas exagéré de dire que la proportion de l'assaillant au défenseur était, pour l'ensemble des positions, de 3 contre 1. Dans ces conditions, le résultat ne pouvait être douteux. Les positions de l'est durent en définitive être abandonnées comme celles du sud, et leurs défenseurs reprirent la route de Kazanlik.

Les bataillons bulgares ont eu, comme nous venons de le voir, la plus grande part dans cette défense glorieuse, quoique sans résultat; ils payèrent chèrement cet honneur, car 700 de leurs soldats, plus du cinquième de l'effectif total, ainsi que 22 officiers furent mis hors de combat.

Au moment de la première grande halte faite pendant la retraite, le duc Nicolas de Leuchtenberg vint personnellement féliciter les miliciens bulgares du courage dont ils avaient fait preuve pendant cette journée : « Vous vous êtes conduits, leur dit-il, comme de vieux soldats russes ».

Défense du col de Chipka.

De Kazanlik, les troupes venant de Stara-Zagara furent dirigées sur Chipka, où se trouvait déjà le 4e bataillon de la milice; cinq de ces bataillons étaient donc au mois d'août réunis sur cette position.

Le 8/20 août, dans l'après-midi, l'armée turque arrivée en vue des positions russes, se déployait et ouvrait le feu.

Nous n'entreprendrons pas de raconter en détail cette mémorable défense grâce à laquelle, après six jours de combats incessants, la possession de la passe put être assurée définitivement; nous nous bornerons à faire ressortir la part des bataillons bulgares qui, tout au

moins pendant les premières journées, constituèrent une fraction notable de l'effectif des défenseurs, et qui partagèrent vaillamment les dangers et les souffrances des troupes russes.

Une partie de la position avait été spécialement confiée à la milice bulgare; c'étaient les tranchées de gauche, faisant face aux monts Berdek; ces tranchées, établies sur deux lignes, étaient occupées par les 2e, 3e et 5e bataillons, sous le commandement du colonel Viazemski, l'un des chefs de brigade de la milice; un autre chef de brigade, le colonel Tolstoï, commandait le centre de la position dont le *mont Saint-Nicolas* formait la clef; la droite était sous les ordres du colonel de Preradovitch qui céda un peu plus tard ce poste au colonel Lipinski, commandant le régiment de Briansk. La direction supérieure de la défense était confiée au commandant de la milice, le général Stoliëtov qui, en outre de ses propres bataillons, disposait, au commencement de l'action, du régiment d'Orel, renforcé dans la journée du 23 par celui de Briansk.

Nous venons de dire que les 2e, 3e et 5e bataillons bulgares occupaient les tranchées qui formaient la gauche de la position; le 4e bataillon qui se trouvait à mi-côte en avant du col, fut dans la nuit du 20 au 21 obligé de se retirer, et prit place à la batterie dite batterie d'acier (stalnaia batareïa) située immédiatement au N.-E. du mont Saint-Nicolas, mais de l'autre côté de la route de Gabrovo. Enfin le 1er bataillon d'abord laissé en réserve fut, le 21 au matin, envoyé au mont Saint-Nicolas, occupé par le 3e bataillon du régiment d'Orel.

Le 21, des attaques répétées furent dirigées pendant toute la journée contre le mont Saint-Nicolas; mais, malgré l'énergie des assaillants, ces tentatives exécutées

sans préparation et sans coopération de l'artillerie échouèrent complètement, tout en occasionnant aux Turcs une perte de près de 2,500 hommes. Le lendemain, les Turcs prirent position sur les hauteurs qui entouraient et dominaient, à droite et à gauche, les points occupés par les Russes, y établirent des batteries et prirent leurs dispositions pour une attaque générale qui devait avoir lieu le 23. Ce jour-là, l'attaque, préparée par le feu de l'artillerie, commença dès les premières heures du jour, et fut d'abord dirigée principalement contre le Saint-Nicolas et les ouvrages avoisinants : 30 bataillons y prirent part; les défenseurs du Saint-Nicolas avaient, avant une heure après-midi, repoussé sept attaques. Les Turcs pénétrèrent un moment jusque dans les tranchées avoisinant la « batterie d'acier », mais en furent immédiatement chassés.

Vers deux heures, l'énergie des attaques dirigées contre le centre ayant beaucoup faibli, une partie des défenseurs put en être distraite, et deux compagnies du régiment de Briansk furent envoyées comme renfort aux tranchées de gauche, et une compagnie du 4e bataillon bulgare à la batterie « ronde » située à droite de la route de Gabrovo au nord du Saint-Nicolas.

Les tranchées de gauche étaient pendant ce temps dans une situation des plus difficiles; non seulement elles avaient à résister aux attaques directes de l'ennemi, cherchant à tourner la position de manière à couper la route de Gabrovo, mais elles étaient d'une façon constante exposées au feu des Turcs qui occupaient en face, des hauteurs dominantes sur lesquelles ils étaient abrités par des bois, tandis que le terrain où se trouvaient les tranchées défendues par les Bulgares, était complètement découvert. Une cause particulière de souf-

france pour les défenseurs, était que la seule fontaine où ils pussent prendre de l'eau, se trouvait absolument exposée au tir de l'ennemi, de sorte qu'il fallait endurer la soif sous les rayons du soleil d'août. Mais les Bulgares supportaient tout courageusement, et, au dire du colonel de Prérадovitch qui prit le commandement de cette partie de la position après que le colonel Viazemski eut été mis hors de combat, les blessures même ne leur arrachaient pas de plainte.

Tandis que le centre et la gauche de la position restaient intacts, la droite formée de 4 batteries échelonnées vers le nord le long de la route de Gabrovo, et d'une position avancée sur une hauteur appelée par les Russes, mont de Volynie, la droite, disons-nous, courait les plus grands dangers. Les Turcs, qui vers le milieu du jour, avaient reçu d'importants renforts, avaient pu gagner du terrain; le mont de Volynie dut être abandonné; les défenseurs subissant des pertes énormes, des renforts furent envoyés vers quatre heures du mont Saint-Nicolas, entre autres deux compagnies du 1er bataillon bulgare, sous les ordres du commandant du bataillon le colonel Kesiakov; le feu était tellement violent que, dans le trajet qu'elles eurent à faire pour rejoindre leur nouveau poste, ces compagnies perdirent la moitié de leur effectif. La situation devenait de plus en plus critique, lorsque vers six heures du soir arrivèrent les premiers renforts venant de Gabrovo, 200 hommes du 16e bataillon de chasseurs, montés sur des chevaux de cosaques, et suivis une heure après, du reste du bataillon. Grâce à ce secours opportun, les défenseurs purent arrêter la marche en avant des Turcs, qui cessèrent bientôt le combat et se contentèrent de s'établir sur le mont de Volynie.

Le 24, les attaques se renouvelèrent sans résultat contre le centre et la gauche ; à droite au contraire, d'après les ordres du général Radetski, commandant le VIIIe corps, qui venait d'arriver et de prendre le commandement de la position, les Russes passèrent à l'offensive et réussirent à chasser les Turcs du mont de Volynie.

La situation des bataillons bulgares installés dans les tranchées de gauche était de plus en plus pénible. Le 24 au matin, il ne leur restait plus que 5 cartouches par fusil ; beaucoup de fusils même étaient hors de service ; une compagnie du 5e bataillon n'en avait plus que 7 en bon état. Près des trois quarts de l'effectif de la milice était hors de combat. Le 25 août, après 5 jours passés dans les tranchées, sans abri, sous un feu incessant, sans repos, sans eau, les 3 bataillons furent relevés par le régiment de Podolie, récemment arrivé sur la position, et furent dirigés sur Gabrovo ainsi que le 1er bataillon ; le 4e seul resta au mont Saint-Nicolas, jusqu'au 5 septembre.

Sur la position, on continua à se battre encore pendant deux jours ; mais à partir du 27, les Turcs, épuisés et manquant de munitions, renoncèrent à renouveler des attaques qui, dirigées maintenant contre des troupes fraîches, n'avaient plus aucune chance de réussir. Les deux adversaires restaient, en somme, en possession de leurs positions antérieures. Une dernière tentative, une attaque de nuit, exécutée le 17 septembre fut sur le point de réussir ; les Turcs étaient arrivés jusque sur le plateau du Saint-Nicolas ; mais après une lutte corps à corps, les Russes, supérieurs en nombre, finirent par reprendre l'avantage et repoussèrent les assaillants.

Les bataillons bulgares, qui avaient quitté le col de

Chipka le 25 août, vinrent prendre position à l'ouest de la route de Gabrovo, presque à égale distance de cette ville et du col ; ils occupaient les villages de Baïevtsi, Stomanitsa et Zeleno-Drvo, où ils rencontrèrent un des bataillons d'une nouvelle levée, le 10e.

Le 28 août, la milice bulgare reçut au bivouac la visite du chef d'état-major de l'armée d'opérations, le général Nepokoïtchitski, qui lui apportait les félicitations de l'empereur et du commandant en chef. Ses paroles, qui dans leur simplicité, constituaient le plus bel éloge que l'on pût adresser aux miliciens, étant donné qu'elles venaient des chefs d'une armée telle que l'armée russe, méritent d'être reproduites ici : « S. M. l'Empereur et S. A. le Commandant en chef, m'ont chargé de remercier la Milice, pour sa vaillante conduite dans le combat ; *S. A. le Commandant en chef est extrêmement content de vous* (otchen i otchen vami dovolen) ».

Jusqu'au mois de décembre la milice n'eut plus l'occasion de se rencontrer avec l'ennemi, si ce n'est le 1er août, lorsqu'une troupe de Tcherkesses, envoyée en reconnaissance, attaqua le village de Zeleno-Drvo, incident sans importance d'ailleurs.

Pendant que les six bataillons créés au commencement de la campagne combattaient dans les Balkans, de nouvelles unités s'organisaient à Svichtov, sous la direction du colonel Korsakov. Ces derniers bataillons étaient également au nombre de 6 et prirent les numéros de 7 à 12 ; nous venons de voir que le 10e se trouvait déjà à Zeleno-Drvo, dans les derniers jours d'août ; le 9e bataillon vint aussi un peu plus tard dans la passe de Chipka. Au commencement d'octobre les 7e et 8e

bataillons se trouvaient à Tirnovo. Quant aux 2 derniers, ils ne paraissent pas avoir quitté Svichtov.

Le 3/15 octobre, un ordre du Commandant en chef prescrivit le rattachement, deux par deux, des nouveaux bataillons aux trois brigades existantes qui devaient dès lors comprendre chacune 4 bataillons. En fait ce rattachement, sauf en ce qui concerne la 2e brigade composée des 3e, 4e, 9e et 10e bataillons, fut purement nominal, car les 7e, 8e, 11e et 12e bataillons ne prirent part à aucune opération.

Bataille de Cheïnovo.

Nous n'avons plus d'autres faits de guerre à mentionner à l'actif de la milice bulgare jusqu'à la fin de l'année 1877. On sait que dans les derniers jours de décembre (vieux style) de cette année, le corps du général Radetzki fut chargé d'enlever les positions occupées par les Turcs autour de Chipka, de façon à donner à l'armée russe la possibilité d'utiliser ce point de passage des Balkans. Une part des plus honorables revient aux troupes bulgares dans cette expédition, l'un des derniers faits d'armes importants de la campagne.

Tandis que le commandant du corps d'armée devait marcher droit devant lui pour attaquer de front les positions ennemies, deux colonnes commandées l'une par le général *Skobelev*, l'autre par le prince *Sviatopolk-Mirski*, devaient opérer un double mouvement tournant, la première par la droite de l'attaque, en passant par *Imetli* et *Cheïnovo*, la seconde sur la gauche, par *Travna* et *Seltsi*.

La plus grande partie des bataillons bulgares fut attachée à la colonne du général Skobelev, d'abord les

6 premiers et un peu plus tard, le 10e qui avait dû primitivement rester à garder la position de Zeleno-Drvo. La colonne de gauche, au contraire, ne reçut qu'un seul bataillon bulgare, le 9e.

Les bataillons de la milice, rudement éprouvés à Stara-Zagora et à Chipka, ne possédaient plus à la fin de décembre qu'un effectif moyen de 380 hommes; le 5e, par exemple, n'avait plus que 8 officiers et 360 soldats; le 6e, 9 officiers et 370 soldats. Cependant, malgré leurs effectifs réduits, ces bataillons, au dire de l'écrivain russe auquel nous empruntons une partie des détails qui vont suivre, constituaient encore une force sérieuse et digne de confiance.

Les troupes placées sous les ordres du général Skobelev, comprenaient, outre les bataillons bulgares, une division d'infanterie entière, renforcée de quelques unités. Leur mouvement devait commencer le 24 décembre (5 janvier). Avant le départ, le général Skobelev adressa à son détachement un ordre du jour, dans lequel il rappelait la conduite des soldats bulgares, qui, « depuis les premiers jours de la formation de la milice, « s'étaient montrés dignes de la sympathie du Tsar et « du peuple russe, et qui, dans les combats des mois « de juin et d'août, avaient mérité la confiance et l'affec- « tion de leurs frères d'armes, les soldats russes ».

L'avant-garde, à la suite de laquelle marchait la 1re brigade bulgare (1er et 2e bataillons), sous les ordres du colonel de Preradovitch, partit le jour indiqué à 6 heures du soir, par un froid de — 10°. En se frayant un chemin dans la neige, profonde parfois de 1m,50 à 2 mètres, elle arriva au voisinage de la crête, et constata que les sommets des *Markovi Stolbi* et du *Karadja*, n'étaient pas occupés par l'ennemi.

Le gros du détachement, commandé par le général Stolêtov, se mit en marche le 26, en suivant les chemins préparés par l'avant-garde, et se dirigea sur *Imetli*. Les régiments russes de Kazan et d'Ouglits, appartenant à l'avant-garde, s'étaient, après un combat assez vif, emparés, le même jour, de ce village.

La 1re brigade avait été chargée avec un bataillon de chasseurs d'occuper les hauteurs du Karadja et les Markovi Stolbi et de constituer une « avant-garde de flanc », destinée à garantir la colonne principale d'une attaque des Turcs qui occupaient, à peu de distance à l'Est, la *Montagne Chauve* (Lysaïa Gora). Le 27 au matin, le 1er bataillon quitta la position du Karadja où il fut remplacé par le 10e, venant de Zeleno-Drvo, et rejoignit le gros de la colonne à Imetli.

Ces 3 bataillons ne prirent pas part à la bataille du lendemain, mais ils avaient eu à coopérer à la tâche pénible du transport de l'artillerie à travers la montagne. On se figure ce que dut être une semblable opération dans des chemins escarpés, à peine dégagés de l'épaisse couche de neige qui les avait recouverts. Il fallait huit chevaux pour traîner un caisson vide; les charges étaient portées par les hommes. Les pièces durent souvent être hissées au moyen de cordes enroulées aux troncs d'arbres et tirées par une cinquantaine d'hommes. Les soldats des deux bataillons bulgares transportèrent seuls 6 pièces de campagne jusque sur les Markovi Stolbi, où elles furent mises en batterie contre la montagne Chauve.

Les 2e et 10e bataillons furent ensuite renvoyés successivement dans la vallée et y ramenèrent l'artillerie de campagne; le 2e bataillon arriva à Imetli le 29 au

matin avec 2 pièces, et le 10e bataillon le 31 (12 janvier) avec les 4 autres.

Le gros de la colonne du général Skobelev, continuant sa route malgré les difficultés qui ralentissaient sa marche, était arrivé le 27 décembre (8 janvier) en vue du camp retranché établi par les Turcs auprès du village de **Cheïnovo**, au sud-ouest de Chipka.

Bien que cette dernière localité fût l'objectif désigné au général Skobelev, par le commandant du corps d'armée, la nécessité de se garantir contre une attaque de flanc que les troupes ennemies auraient pu diriger de Cheïnovo sur la droite des Russes, obligea ceux-ci à attaquer d'abord cette position.

L'attaque eut lieu le 28 décembre (9 janvier).

Les troupes étaient disposées en deux lignes, plus une réserve générale, dont le tableau suivant montre la composition.

LIGNES.	GAUCHE.	CENTRE.	DROITE.
Ligne de combat : (Colonel Tolstoï).	11e bataillon de chasseurs. 6e bataillon bulgare.	Batterie de montagne. Bataillon combiné du régiment d'Ouglits.	9e bataillon de chasseurs. 5e bataillon bulgare.
Deuxième ligne : (Général Stolêtov)...	3e et 4e bataillons bulgares.	63e régiment (Ouglits).	»
Réserve générale...	62e régiment (Souzdal).	61e régiment (Vladimir).	64e régiment (Kazan).

Les troupes turques opposées à celles du général

Skobelev devaient s'élever à 8 ou 10 bataillons avec 20 pièces d'artillerie.

La lisière ouest du village contre laquelle se dirigeait l'attaque avait été mise en état de défense et renforcée par des lignes de tranchées-abri et par plusieurs redoutes. Le terrain était défavorable aux assaillants, car il était découvert et plat; ce n'est qu'à deux ou trois cents pas des défenses que l'on trouvait quelques abris naturels, groupes d'arbres, buissons, etc.

Les Russes, qui avaient pris leurs positions dès le matin, se mirent en marche à 10 heures, et, bien que les Turcs aient ouvert leur feu d'artillerie lorsque les assaillants se trouvaient à 2 kilomètres environ de la position, ceux-ci s'avancèrent sans tirer jusqu'à 700 mètres.

Le 11e bataillon de chasseurs pousse jusqu'à la première ligne de tranchées turques, au nord-ouest du village, et en déloge les défenseurs, mais il ne peut s'y maintenir et recule, sous un feu violent, tandis que le 6e bataillon bulgare se porte à son secours.

A droite, après un combat des plus acharnés qui dure de midi à 2 heures, le 9e bataillon de chasseurs et le 5e bataillon bulgare, aidés du régiment d'Ouglits, se rendent maîtres des tranchées et de 2 redoutes et repoussent les Turcs dans le village. Les soldats bulgares se distinguent entre tous par leur ardeur ; ils dépassent un moment les autres troupes et s'emparent de deux canons turcs.

Une nouvelle attaque qui a lieu un peu après, du même côté, avec le concours du régiment de Kazan, est encore couronnée de succès, tandis qu'à gauche le

6e bataillon bulgare et le 11e chasseurs retournent à l'attaque et, malgré l'intensité du feu, s'avancent jusqu'aux tranchées que les défenseurs abandonnent sans attendre l'assaut à la baïonnette.

Le général Skobelev donne alors l'ordre de faire avancer les régiments restant en réserve, et, vers trois heures, ceux-ci ont pris leurs positions. Les Turcs, après avoir tenté contre l'aile droite une contre-attaque qui n'obtient qu'un succès momentané, sont obligés d'abandonner le village et se retirent dans l'angle nord-est de leur camp retranché.

Pendant que ces événements se passaient à l'ouest de Cheïnovo, le général Sviatopolk-Mirski, qui le 27 décembre (8 janvier), s'était emparé de Yanina et de Haskeuï, et avait fait occuper Kazanlik, prenait d'assaut, vers 11 heures, le village de Chipka, tandis que le général Radetzki, commandant en personne les troupes restées dans la passe, commençait à midi une attaque de front par la route de Gabrovo à Chipka, attirant sur lui une grande partie des troupes turques, et concentrant de ce côté l'attention du commandant de la position, *Vessel-Pacha*. Lorsque ce dernier put s'apercevoir qu'il était attaqué de trois côtés et que la retraite lui était coupée, il renonça à une résistance plus prolongée et se rendit avec toute son armée; 32,000 hommes y compris près de 400 officiers, avec leur matériel et leur artillerie tombaient ainsi aux mains des Russes.

Les pertes étaient considérables de part et d'autre, et les Bulgares, auxquels revient une large part dans le succès de cette journée, eurent aussi leur part dans les sacrifices qu'elle exigea.

Le 5e bataillon a lui seul compta 136 blessés et

50 morts; plus de la moitié de son effectif était donc hors de combat, ainsi que 7 officiers. Le 6e bataillon, plus heureux, quoique vigoureusement engagé aussi, n'avait eu que 11 blessés dont 1 officier.

Les autres bataillons, restés en seconde ligne, eurent seulement quelques hommes tués ou blessés par les projectiles turcs.

Nous avons passé rapidement sur la marche de la colonne de gauche, commandée par le général Sviatopolk-Mirski; en effet, le seul bataillon de milice affecté à ce détachement, le 9e, étant resté à l'arrière-garde, n'eut pas à prendre une part active aux opérations, qui n'offrent dès lors pas d'intérêt au point de vue spécial de l'histoire des Bulgares.

La bataille de Cheïnovo termine glorieusement la coopération des Bulgares à la guerre libératrice.

Les 9e et 10e bataillons revinrent dans la Bulgarie du Nord; les autres furent dirigés sur Kotel; à la fin de janvier, nous trouvons dans cette ville ou aux environs les 1re et 3e brigades, chargées de protéger le pays contre les invasions des bachi-bouzouks, avec lesquels les Bulgares eurent quelques engagements heureux.

Au commencement du printemps de 1878, les 12 bataillons occupaient les emplacements suivants: 1er, Philippopoli; 2e, Sofia; 3e et 4e, dans le Rhodope; 5e, 6e, 7e, Kotel; 8e et 10e, Sliven; 9e, Tirnovo; 11e, Aïtos et Karnobad; 12e, Karlovo et Kalofer. Les 3e et 4e bataillons eurent, après la fin des opérations de guerre, à prendre part sous les ordres du général Skobelev, à la répression des insurrections des musulmans du Rhodope.

Bientôt après, les bataillons de volontaires allaient former le noyau de l'armée de la jeune Principauté. Nous examinerons dans les chapitres suivants les développements et la situation actuelle de cette armée, dont les combattants de Stara-Zagora, de Chipka et de Cheïnovo furent les vaillants précurseurs.

CHAPITRE XXIII

FORMATION ET DÉVELOPPEMENT DE L'ARMÉE BULGARE.

I. — L'armée de la Principauté.

DE 1878 A 1889.

Le traité de San-Stefano ayant posé le principe de la création d'une Bulgarie autonome, l'administration russe des pays occupés prit aussitôt à tâche d'organiser la nouvelle Principauté et notamment de lui constituer une armée nationale. Le prince Dondoukov-Korsakov, commissaire russe en Bulgarie, donna tous ses soins à l'accomplissement de cette œuvre.

Les corps de volontaires constitués pendant la guerre formèrent naturellement l'embryon de la jeune armée, que vinrent bientôt compléter des levées régulières. Un règlement militaire provisoire édicté par l'administration russe dès le printemps de 1878, prescrivit que les Bulgares chrétiens seraient soumis au service militaire de 20 à 30 ans et passeraient deux ans dans l'armée permanente. Les mahométans étaient provisoirement dispensés; ceux qui présentaient des garanties suffisantes

de fidélité au nouvel ordre de choses pouvaient cependant être admis comme volontaires.

Le premier appel des recrues bulgares de 20, 21 et 22 ans, eut lieu au mois de mai et, par suite de l'organisation encore très incomplète des services chargés du recrutement, ne fournit que 9,000 hommes. Aussi une seconde levée fut-elle opérée en juillet et août de la même année et donna 20,000 hommes. Le plus grand nombre des habitants, particulièrement dans les campagnes, acceptèrent avec enthousiasme cette obligation dans laquelle ils voyaient le signe de leur élévation à l'état d'hommes libres, et la garantie de l'indépendance de leur patrie.

Ces incorporations permirent d'augmenter notablement le nombre des unités des troupes bulgares qui, en même temps, perdaient leur caractère de corps de volontaires.

Les 12 bataillons d'infanterie existant à l'issue de la campagne, furent à la fin de 1878, portés à 30, le nombre des compagnies de chacun d'eux étant d'ailleurs réduit de 5 à 4.

Le nombre des escadrons (sotnii) resta fixé à six, mais des unités d'artillerie et du génie furent créées de toutes pièces; savoir : huit batteries, dont une à cheval et une de montagne, une compagnie d'artillerie de siège et deux compagnies de sapeurs.

L'armée russe d'occupation avait fourni des officiers et des instructeurs aux troupes bulgares; celles-ci étaient d'ailleurs régies par les règlements russes et mêmes commandées en langue russe. Mais en même temps on s'occupait de préparer des cadres nationaux; plusieurs jeunes Bulgares furent envoyés à l'École des younkers (élèves officiers) d'Odessa; dans le

pays même une École militaire préparatoire fut ouverte au printemps de 1878, à Philippopoli, et au mois de décembre de la même année, on inaugurait solennellement l'École militaire de Sofia, dont la première promotion était forte de 300 élèves.

Cependant le traité de Berlin dont les organisateurs de l'armée bulgare ne s'étaient pas beaucoup préoccupés jusqu'alors, fut mis à exécution. La séparation politique de la Roumélie d'avec la Bulgarie du Nord entraîna un fractionnement des forces militaires déjà organisées. Neuf bataillons d'infanterie, deux escadrons et une demi-batterie suivirent les destinées de la Roumélie orientale et servirent à la constitution des cadres de la milice de cette province.

Nous examinerons plus tard l'organisation assez curieuse de cette milice qui n'eut qu'une existence éphémère.

Dans la principauté de Bulgarie les obligations militaires des habitants furent déterminées par une loi de 1880, qui posait le principe du service obligatoire pour tous les citoyens sans distinction de culte, avec exclusion du remplacement et de l'exonération à prix d'argent. La durée de 10 ans pour le service dans l'armée active était maintenue, mais le temps à passer sous les drapeaux, qu'un règlement provisoire de décembre 1879 avait fixé à 4 ans, fut définitivement arrêté à 2 ans pour les hommes incorporés dans l'infanterie et à 3 ans pour ceux qui devaient servir dans la cavalerie, les armes spéciales, la flottille ou en qualités d'aides-médecins ou vétérinaires. Les hommes de ces dernières catégories ne demeuraient par compensation, que 5 ans dans la réserve.

Les citoyens bulgares ayant achevé leur temps de service dans l'armée active, étaient versés pour 10 années dans la *milice* (*opoltchenié*).

Le service dans l'armée active n'était en réalité pas universel; un nombre limité de conscrits désignés par le tirage au sort était incorporé chaque année, le reste des hommes de la même classe se trouvant dispensés de toute obligation militaire active et astreints seulement au service dans la milice jusqu'à 40 ans. Des considérations politiques conduisirent en outre à une grave dérogation aux prescriptions mêmes de la loi : l'autorisation accordée aux musulmans de se racheter du service militaire moyennant un versement de 500 francs.

L'armée de la Principauté de Bulgarie comprenait en 1879, les unités suivantes :

21 bataillons d'infanterie à 4 compagnies de 150 hommes;
4 escadrons de cavalerie de 154 hommes;
6 batteries de campagne (à 8 pièces) de 293 hommes;
1 batterie à cheval de 155 hommes;
1 batterie de montagne de 268 hommes;
1 compagnie d'artillerie de siège de 320 hommes;
2 compagnies de sapeurs de 255 hommes.

La Principauté était au point de vue militaire partagée en 3 divisions (voienni otdèli) : de *Sofia*, de l'*Ouest* (ch.-l. Vidin), et de l'*Est* (ch.-l. Roustchouk), dont les commandants avaient autorité sur toutes les troupes d'infanterie et de cavalerie stationnées sur leur territoire.

Plusieurs modifications furent, dès 1880, apportées à la composition de l'armée. Les six batteries de cam-

pagne furent réunies en un régiment d'artillerie, tandis que la batterie à cheval et la batterie de montagne transformées en batteries de campagne formaient une division qui, peu de temps après, fut augmentée d'une 3e batterie.

Les quatre escadrons furent aussi réunis en un régiment de cavalerie et l'année suivante on créa un escadron spécial comme *escorte* (konvoï) du Prince.

Enfin le nombre des bataillons d'infanterie fut porté à 24.

Ces bataillons portaient outre leurs numéros les noms des localités suivantes dans la région desquelles ils étaient recrutés :

NUMÉROS.	NOMS.	NUMÉROS.	NOMS.
1er	Sofia (bataillon du Prince).	13e	Lovetch.
2e	Kustendil.	14e	Sevlievo.
3e	Radomir.	15e	Sistovo.
4e	Samokov.	16e	Plevna, puis Pravady.
5e	Teteven.	17e	Tirnovo.
6e	Plevna.	18e	Gabrovo.
7e	Lom-Palanka.	19e	Choumla.
8e	Vratsa.	20e	Varna.
9e	Berkovitsa.	21e	Elena.
10e	Vidin.	22e	Razgrad.
11e	Okhranie.	23e	Roustchouk.
12e	Rahovo.	24e	Silistrie.

En 1883 les divisions militaires furent supprimées et les bataillons répartis en 4 brigades ayant leurs états-majors à *Sofia*, *Plevna* (transféré plus tard à *Vidin*), *Roustchouk* et *Choumla*.

L'année suivante une modification plus importante fut introduite par la création de régiments.

Ces régiments qui reçurent également des noms de localités furent formés chacun de 3 bataillons, de la façon suivante :

1er régiment de Sofia (régiment du Prince) : 1er, 5e et 6e bataillons;
2e régiment de la Strouma : 2e, 4e et 3e bataillons;
3e régiment de Vidin : 7e, 9e et 15e bataillons;
4e régiment de Plevna : 10e, 13e et 14e bataillons;
5e régiment du Danube : 19e, 23e et 24e bataillons;
6e régiment de Tirnovo : 17e, 18e, 21e bataillons;
7e régiment de Prêslav : 8e, 11e, 22e bataillons;
8e régiment du Littoral : 12e, 16e, 20e bataillons.

Ils étaient répartis deux à deux dans les brigades selon l'ordre de leurs numéros, 1er et 2e régiments à la 1re brigade, 3e et 4e à la 2e brigade, etc.

En 1883, l'artillerie de campagne avait été augmentée de nouvelles batteries et répartie en 2 régiments à 6 batteries. Dans la cavalerie un second régiment de 4 escadrons avait été constitué. Les deux régiments formèrent une brigade de cavalerie.

Les compagnies de sapeurs avaient été portées à 4, et formaient un bataillon de *pionniers* auquel fut adjoint en 1884 une compagnie de télégraphistes.

Telle était la composition de l'armée bulgare lorsque la réunion de la Roumélie orientale vint provoquer l'agression de la Serbie.

Un ordre rigoureusement chronologique nous obligerait à placer ici le récit de cette guerre dans laquelle les jeunes troupes bulgares reçurent si vaillamment le baptême du feu, mais il nous paraît plus logique de terminer immédiatement l'exposé des développements

successifs qui ont amené l'organisation militaire bulgare à son état actuel.

Nous ne nous arrêterons pas non plus aux circonstances de la mobilisation de 1885, ce sujet rentrant naturellement dans l'étude de la campagne.

Après la guerre, l'incorporation administrative complète de la Roumélie orientale à la Bulgarie et l'application à l'ancienne province autonome des lois militaires de la Principauté, permirent d'augmenter de moitié les forces militaires bulgares. Des décrets de la fin de 1885 prescrivirent la formation de quatre nouveaux régiments d'infanterie à 4 bataillons, constituant deux brigades, d'un 3e régiment de cavalerie et d'un 3e régiment d'artillerie. Les cadres permanents de la milice rouméliote, son escadron de cavalerie et sa demi-batterie entrèrent dans la composition de ses corps; la compagnie du génie rouméliote devint la 6e compagnie du bataillon de pionniers.

Deux batteries créées pendant la guerre furent aussi comprises dans le 3e régiment d'artillerie.

Les nouveaux régiments d'infanterie reçurent les dénominations suivantes :

5e brigade : 9e régiment de Philippopoli; 10e régiment du Rhodope;

6e brigade : 11e régiment de Sliven; 12e régiment des Balkans.

Le guet-apens du 9/21 août 1886, auquel prirent part, comme on sait, les élèves de l'École militaire, ainsi que le 2e régiment d'infanterie (de la Strouma) et le 1er d'artillerie amena, après le rétablissement de l'ordre, le licenciement de ces corps, qui furent aussitôt après reconstitués avec des éléments différents;

mais les régiments reformés, au lieu de reprendre les numéros des anciens, furent placés à la suite de la série existante; il y eut donc un 13e régiment d'infanterie (du Rilo), et un 4e régiment d'artillerie, le numéro 2 restant vacant dans la première de ces armes, et le numéro 1 dans la seconde.

Au commencement de 1887, les 8 anciens régiments d'infanterie furent portés à 4 bataillons, une compagnie de discipline fut créée, et le bataillon de pionniers, augmenté d'une 7e compagnie, fut transformé en régiment. En 1888 ce dernier corps reçut une 8e compagnie; à la même époque les régiments de cavalerie furent portés à 5 escadrons, et ceux d'artillerie s'augmentèrent d'une 7e batterie et d'une section de montagne.

Enfin, en 1889, aux mois de janvier et de mars s'effectuèrent des transformations beaucoup plus importantes, bien qu'elles n'eussent pour résultats que de faibles augmentations d'effectifs. Les 12 régiments d'infanterie à 4 bataillons furent dédoublés et constituèrent 24 régiments à 2 bataillons; les régiments d'artillerie, également dédoublés, formèrent 6 régiments à 4 batteries de campagne et une section de montagne, ce qui rendit nécessaire la création de 3 batteries et de 3 sections de montagne; enfin dans la cavalerie les régiments existants furent ramenés à 4 escadrons, et un 4e régiment fut créé au moyen des anciens 5es escadrons et d'un escadron nouveau. Depuis cette époque nous n'avons à enregistrer que le dédoublement de la batterie d'artillerie de siège en 1890, et la création de 3 compagnies de pionniers en 1891.

Il convient aussi de signaler la mise en vigueur au commencement de l'année dernière d'une nouvelle loi de recrutement promulguée le 15/27 décembre 1889.

Cette loi a pour effet de prolonger jusqu'à 45 ans la durée totale des obligations militaires, de constituer une *armée de réserve* (*rezervna armia*) intermédiaire entre l'armée active et la milice, et enfin, ce qui nous semble la disposition la plus importante, d'astreindre tous les hommes valides à un certain temps de présence sous les drapeaux.

II. — La milice de la Roumélie orientale. 1878-1885.

Dans cet exposé de l'histoire encore courte de l'armée bulgare, il nous paraît nécessaire de dire quelques mots de la milice rouméliote. Bien qu'elle n'ait eu qu'une durée éphémère, l'originalité de son organisation, bien appropriée d'ailleurs à son rôle et à la situation politique et économique du pays, le concours prêté par elle à l'armée bulgare dans la guerre de Serbie donnent à cette petite armée le droit d'être mentionnée à côté de sa sœur aînée d'au delà des Balkans.

D'après le statut organique du 26 août 1879, la milice rouméliote faisait partie de l'armée ottomane; elle devait concourir avec elle en cas d'invasion de la province, ou d'attaque sur ses frontières, mais elle ne pouvait pas être employée en dehors des limites de la Roumélie, tant que tous les sujets de l'empire ne seraient pas astreints au service militaire.

Tous les Rouméliotes capables de porter les armes, sans distinction de religion, étaient soumis au service militaire pendant 12 ans, à partir de 20 ans. En cas de péril national, les hommes de 18 à 20 ans et de 32 à 50 ans pouvaient être compris dans la levée en masse.

Les miliciens étaient répartis en trois catégories, à

chacune desquelles ils appartenaient successivement pendant 4 ans : le *premier* et le *deuxième ban* de la *milice*, et la *réserve* de la *milice*.

Le service sous les drapeaux se réduisait à des périodes d'instruction de deux mois pendant la première année, d'un mois au plus pendant les 3 années suivantes, de quinze jours au plus pendant le temps de présence dans le deuxième ban.

Les hommes de la réserve de la milice étaient exercés au maniement d'arme et au tir les dimanches et jours de fête.

Le territoire de la province autonome était divisé en 12 circonscriptions militaires (deux pour chaque département administratif), subdivisées en 4 districts de compagnie. A la mobilisation, chaque circonscription devait fournir un bataillon d'infanterie du premier ban, et un du deuxième ban. Les hommes de la réserve auraient été employés à compléter les effectifs des unités des deux premiers bans, ou à former des compagnies ou des bataillons de réserve.

Chaque circonscription avait un commandant militaire qui était en même temps le commandant du bataillon du premier ban.

Sur le pied de paix, il n'existait dans chaque circonscription que l'état-major du bataillon du premier ban, et une compagnie dite *compagnie permanente*, comprenant 1 capitaine, 1 lieutenant, 2 sous-lieutenants, 1 sergent-major, 5 sous-officiers et au moins 60 soldats.

Ces compagnies permanentes étaient formées d'engagés volontaires ou, à défaut, des miliciens de la dernière classe appelée, ayant obtenu les plus bas numéros au tirage au sort.

Chaque année, les recrues étaient réparties dans chaque circonscription en 4 groupes correspondants aux 4 compagnies du bataillon et incorporées successivement pendant deux mois, dans les compagnies permanentes, entre le 1er octobre et le 31 mai. Pendant le mois de septembre, avaient lieu des manœuvres d'une durée de 15 à 28 jours, auxquelles prenaient part tous les miliciens du premier ban (sauf ceux de la plus jeune classe) et si les ressources budgétaires le permettaient, ceux du deuxième ban.

Outre les compagnies permanentes des bataillons régionaux, il existait, pour l'instruction des officiers et sous-officiers de la milice, et pour la préparation des troupes spéciales un *bataillon d'instruction*, tenant garnison à Philippopoli et comprenant : 2 compagnies d'infanterie, 1 escadron de cavalerie, une demi-batterie de 4 pièces (avec une section d'ouvriers) et une compagnie du génie. Ce bataillon était composé de volontaires servant au plus 2 ans.

Un certain nombre d'officiers rouméliotes avaient suivi les cours de l'École militaire de Sofia ou des écoles militaires russes.

On comptait aussi à l'origine une notable proportion d'officiers étrangers ; en 1880, il y en avait 57, dont 46 russes, sur un nombre total de 122.

Les officiers supérieurs et généraux étaient nommés par le Sultan, les capitaines et officiers subalternes par le gouverneur général.

Nous avons vu que, en dehors du bataillon d'instruction, la milice rouméliote ne comprenait, en principe, que de l'infanterie.

Les formations de cavalerie, d'armes spéciales et du train ne devaient avoir lieu qu'à la mobilisation. Pour-

tant, en 1881, on avait créé en plus des unités du bataillon d'instruction, un escadron de cavalerie et une compagnie du génie.

Aux forces permanentes de la province, on pouvait ajouter la gendarmerie forte au minimum de 3,000 hommes, répartis en 6 compagnies (une par département), composées d'un nombre variable de brigades. Il y avait de plus, à Philippopoli, une compagnie et un demi-escadron de gendarmerie mobile.

Au point de vue de l'armement, la province possédait un approvisionnement de fusils assez considérable, mais composé de différents modèles : Krnka (pour le plus grand nombre), Berdan, Peabody, Martini-Henry, de sorte qu'il n'était pas possible, lors d'une mobilisation, d'obtenir un armement uniforme. Le matériel d'artillerie se réduisait aux 4 pièces de la demi-batterie du bataillon d'instruction.

En dehors de l'organisation militaire officielle, il existait dans le pays, un grand nombre de sociétés de gymnastique et de tir, qui en fait s'occupaient surtout d'exercices militaires et préparaient la population à la lutte que l'on prévoyait devoir soutenir un jour ou l'autre pour réaliser l'union de deux Bulgaries.

CHAPITRE XXIV

LA GUERRE SERBO-BULGARE

I. — Préliminaires.

Nous avons examiné dans la 2e partie les événements politiques qui eurent pour résultat le conflit serbo-bulgare. Il ne nous reste qu'à relater en quelques pages les péripéties de cette campagne si honorable pour la jeune armée bulgare, la place occupée dans ce volume par la partie militaire ne nous permettant pas de consacrer à la guerre de 1885 une étude plus complète.

Mobilisation en Bulgarie et en Roumélie.

Aussitôt après la révolution de Philippopoli, l'attention des autorités bulgares s'était portée sur la possibilité d'une intervention de la Turquie. En effet, le gouvernement de la Porte avait immédiatement ordonné la mobilisation des armées de 1re et de 2e ligne (Nizam et Redif) dans les trois premiers rayons de corps d'armée, et commencé des concentrations de troupes dans le voisinage des frontières rouméliote, bulgare et serbe.

Le premier soin du gouvernement provisoire rouméliote avait été d'appeler sous les drapeaux les hommes de 18 à 40 ans et d'envoyer à la frontière dans la direction de Mustafa-Pacha et en avant de Haskovo, toutes les troupes que l'on avait pu organiser immédiatement; le 21, 14,000 hommes se trouvaient déjà dans cette région, attendant une attaque de la garnison d'Andri-

nople. En même temps, le prince Alexandre avait, le 19, lancé l'ordre de mobilisation de l'armée bulgare.

Une coïncidence heureuse fit que plus de la moitié des troupes de la Principauté se trouvaient posséder à ce moment un effectif élevé par suite d'un appel de réservistes pour les manœuvres d'automne; aussi 48 heures après l'ordre de mobilisation, plusieurs bataillons d'infanterie et 5 escadrons de cavalerie purent-ils être mis en marche vers la frontière rouméliote, qu'ils franchirent le 22. Les corps de troupes qui ne possédaient pas déjà leurs réservistes commencèrent à les recevoir dès le 20.

En Bulgarie aussi bien qu'en Roumélie, tous les hommes répondirent avec enthousiasme à l'ordre de convocation; mais si les soldats ne manquaient pas, les officiers étaient en nombre très insuffisant. Le peu de temps écoulé depuis la création de l'armée bulgare n'avait pas encore permis de compléter les cadres, et beaucoup de postes étaient vacants, malgré la présence d'un assez grand nombre d'officiers russes. Pour comble de difficultés, l'ordre impérial rappelant ces derniers, au nombre de plus de 160, vint en pleine mobilisation priver l'armée bulgare de ses chefs les plus expérimentés parmi lesquels se trouvaient le ministre de la guerre, le chef d'état-major et presque tous les officiers supérieurs.

Il fallait donc au dernier moment remplir à la hâte les postes devenus vacants, par de jeunes officiers que rien ne préparait à leurs nouvelles fonctions. Le capitaine d'artillerie *Nikiforov* fut mis à la tête du Ministère de la guerre, et le capitaine *Pétrov*, investi des fonctions de chef d'état-major. D'autres capitaines prirent le commandement des régiments; les bataillons, qui comptaient

chacun 5 officiers au maximum, furent quelquefois commandés par de simples lieutenants.

Comme les généraux de trente ans qui conduisirent à la victoire les armées de la Révolution, les officiers supérieurs improvisés de l'armée bulgare surent se montrer à la hauteur de leur tâche, et suppléèrent par leur bonne volonté et leur patriotisme à l'expérience qu'ils n'avaient pas encore eu le temps d'acquérir.

Par suite de la disproportion existant entre les cadres et les troupes, le nombre des corps constitués dut être restreint, tandis que les effectifs étaient démesurément élevés. La plupart des bataillons atteignirent et quelques-uns dépassèrent même, le chiffre de 2,000 hommes.

D'après le plan de mobilisation, chacun des 8 régiments d'infanterie devait mobiliser un 4e bataillon actif, plus un régiment de réserve à 4 bataillons. Dans la réalité on ne forma dans chaque régiment d'infanterie que deux nouveaux bataillons; par contre, la cavalerie fut augmentée de deux escadrons (1 par régiment) non prévus dans le plan de mobilisation et d'un régiment à 4 escadrons, constitué par les troupes de police ou gendarmerie; l'artillerie forma 3 nouvelles batteries.

En résumé, l'armée active de la Principauté compta, après l'achèvement de sa mobilisation : 40 *bataillons d'infanterie*, 15 *escadrons* (y compris l'escorte du prince), 15 *batteries* avec 120 pièces.

Aux troupes de l'armée régulière s'ajoutèrent 15 bataillons formés par la milice, mobilisée par décret du 19 octobre, et des corps de volontaires parmi lesquels se trouvaient beaucoup de Macédoniens qui constituèrent entre autres une légion d'environ 3,000 hommes connue sous le surnom de « légion des Brigands » (*Aramiï*).

On peut évaluer de 50,000 à 55,000 hommes, dont 48,000 fantassins, 3,000 cavaliers, 2,300 canonniers et 800 pionniers, l'effectif total des forces organisées, mises en campagne par la Principauté. Dès le commencement d'octobre, une dizaine de jours seulement après l'ordre de mobilisation, la moitié à peu près des troupes de l'armée active (20 bataillons, 9 escadrons, et 7 batteries à 4 pièces) était prête; huit jours après l'effectif sur pied de guerre atteignait 30,000 hommes, et à la fin d'octobre toutes les forces énumérées plus haut étaient complètement mobilisées.

En Roumélie, la pénurie d'officiers quoique relativement moins sensible que dans la Bulgarie du Nord, ne permit pas non plus de proportionner le nombre des formations à celui des combattants disponibles. On put cependant mobiliser complètement les 24 bataillons formés par les deux premiers bans de la milice; chaque bataillon possédait une dizaine d'officiers. Avec les hommes de la réserve de la milice et les volontaires, on constitua 8 ou 10 autres bataillons. L'effectif total de l'infanterie rouméliote s'élevait à la fin d'octobre à 35,000 hommes environ.

Les autres armes furent naturellement très faiblement représentées dans le contingent de la Roumélie; elles ne comprirent que les unités existant sur le pied de paix, une demi-batterie d'artillerie, deux compagnies de pionniers, deux escadrons de cavalerie, plus un troisième escadron, formé de volontaires montant leurs propres chevaux.

La plus grande partie des combattants bulgares et rouméliotes avaient reçu une instruction militaire com-

plète pour les premiers, sommaire pour les seconds. En effet, depuis la mise en vigueur du service militaire en Bulgarie, 7 classes avaient été appelées sous les drapeaux, représentant pour la Bulgarie un total de 60,000 hommes ayant servi environ deux ans, et pour la Roumélie, environ 25,000 hommes ayant accompli au moins une période d'instruction de deux mois.

L'armée bulgare était suffisamment approvisionnée en armes portatives; dès le commencement de la mobilisation on put disposer de 40,000 fusils Berdan pour les bataillons de l'armée active; les troupes formées par la milice et les volontaires reçurent des fusils Krnka, Martini ou Peabody.

Les munitions ne manquaient pas non plus et les approvisionnements purent être complétés pendant la campagne, par des achats faits en Russie. Comme matériel d'artillerie on put, avant la fin de la guerre, disposer d'environ 200 pièces de divers modèles, entre autres d'un certain nombre de canons Krupp, constituant l'armement réglementaire de l'artillerie bulgare.

Les effets d'habillement et d'équipement se trouvèrent en quantité à peu près suffisante pour en pourvoir les troupes de l'armée active.

Le train qui, nous le savons, n'existait pas et n'existe même pas encore en temps de paix, fut la partie la plus défectueuse de l'organisation de l'armée sur le pied de guerre; il dut être constitué entièrement au moyen de voitures de réquisitions, au nombre d'environ 3,000, parmi lesquelles beaucoup étaient traînées par des bœufs; les attelages de l'artillerie furent complétés principalement au moyen d'achats faits en Russie et en Hongrie, et en partie à l'aide de réquisitions.

La milice rouméliote était aussi bien pourvue de

fusils (1) et de munitions, mais l'habillement et l'équipement laissaient beaucoup plus à désirer qu'en Bulgarie; une partie seulement des hommes du premier ban purent être complètement habillés et équipés.

Nous avons déjà dit que, en prévision d'une attaque de la Turquie, la plus grande partie des troupes de la Principauté avait été dès les premiers jours de la mobilisation portée en Roumélie pour appuyer la milice de la province. Au commencement de novembre, 5 régiments (les 1er, 5e, 6e, 7e et 8e) étaient répartis entre Philippopoli, Yamboli et Harmanly; les 3 autres se trouvaient au sud de Sofia. Mais l'attitude de la Serbie obligea bientôt le gouvernement bulgare à porter toute son attention vers la frontière de l'ouest.

Quatre jours après la révolution de Philippopoli, avait été publié, à l'étonnement général, un décret royal ordonnant la mobilisation de l'armée serbe.

L'armée mobilisée devait, à l'exception d'une division, être concentrée aux environs de Nich, à proximité des frontières turque et bulgare, de telle sorte que sa destination définitive demeurait encore indécise.

Mais avant d'entrer dans le détail des événements, il est utile de donner quelques indications générales sur l'organisation de l'armée qui vient d'entrer en scène.

Mobilisation de l'armée serbe.

L'armée serbe est constituée d'après un type tout spécial, que l'on ne retrouve dans aucun autre État européen.

La portion permanente y est réduite au minimum et

(1) Dont seulement 5,000 fusils Berdan, les autres du système Krnka.

la mobilisation s'y opère en développant, en étendant en quelque sorte en surface les unités permanentes, de façon que chacune d'elles se transforme en une unité de l'ordre supérieur; ainsi, dans l'infanterie, les bataillons deviennent des régiments, les compagnies des bataillons. Les unités des autres armes se transforment d'une façon analogue; la plupart des officiers de l'armée active ont par suite à exercer en campagne un commandement supérieur à celui dont ils étaient investis régulièrement en temps de paix.

A part quelques modifications de détail, et la création de quelques unités nouvelles, l'organisation de l'armée serbe était en 1885 la même qu'aujourd'hui. Le service militaire était obligatoire et personnel pour tout citoyen serbe âgé de 20 à 50 ans, les 30 années d'obligation militaire étant réparties en 3 périodes: 1er ban (armée active), de 20 à 30 ans; 2e ban, de 30 à 37 ans; 3e ban, de 37 à 50 ans (1).

La durée normale du service sous les drapeaux, dans le *cadre permanent*, est de 2 ans, mais un assez grand nombre de motifs de famille, d'instruction, etc., réduisent cette durée à un an, cinq mois et même un mois.

Les corps de troupes des 2e et 3e bans ne sont formés qu'à la mobilisation; leur organisation est cependant prévue d'avance et le matériel nécessaire aux troupes du 2e ban doit être approvisionné dès le temps de paix.

Le territoire serbe est partagé en 5 circonscriptions de *divisions*, jouant à certains égards le rôle des régions

(1) Actuellement, le premier ban s'appelle *armée régulière;* les deux autres sont respectivement les premier et deuxième bans de l'*armée nationale;* les âges de passage d'une catégorie dans l'autre sont : 30 ans et 40 ans.

de corps d'armée dans les États plus importants. Chacune de ces circonscriptions mobilise une division à 3 régiments d'infanterie avec les unités correspondantes des autres armes, dans chacun des deux premiers bans; le 3e ban ne mobilise que de l'infanterie.

Les divisions portent les noms suivants, d'origine géographique :

De la *Morava*, quartier général à *Nich*;
De la *Drina*, — à *Valiévo;*
Du *Danube*, — à *Belgrade;*
De la *Schoumadia*, — à *Kragouyévats;*
Du *Timok*, — à *Kniajévats.*

Chacune de ces divisions avait, en 1885, pour les deux premiers bans, la composition suivante :

1er BAN.		2e BAN.
Pied de paix (cadre permanent).	Pied de guerre.	
3 bataillons d'infanterie (à 4 compagnies).	3 régiments d'infanterie (à 4 bataillons).	3 régiments d'infanterie.
1 escadron de cavalerie.	1 régiment de cavalerie (à 4 escadrons).	2 escadrons de cavalerie.
1 régiment d'artillerie (à 4 batteries).	1 régiment d'artillerie (à 8 batteries).	4 batteries.
1 compagnie de pionniers.	1 compagnie de pionniers, un 1/2 équipage de ponts.	1 compagnie du génie.
1 compagnie sanitaire.	1 compagnie sanitaire.	»
1 escadron du train...	1 régiment du train (1).	1 rég. du train (1).
	1 colonne de munitions.	1 colonne de munitions.

(1) Comprenant les différents services des subsistances.

Le 3e ban ne mobilisait que 12 bataillons d'infanterie

par division. Chaque division du 1er ban constituait, en outre, comme troupes de dépôt : 3 bataillons d'infanterie, 1 escadron, 1 batterie, 1 peloton de pionniers et 1 de pontonniers.

Enfin les unités suivantes, non endivisionnées, se recrutaient sur l'ensemble du territoire :

SUR LE PIED DE PAIX (cadre permanent).	SUR LE PIED DE GUERRE.
1 régiment d'infanterie de la garde (à 5 bataillons) (1).	1 régiment d'infanterie de la garde à 5 bataillons.
1 escadron de la garde.........	1 escadron de la garde.
3 batteries de montagne........	1 régiment d'artillerie de montagne (6 batteries, 1 colonne de munitions, 1 batterie de dépôt).
1 demi-bataillon d'artillerie de forteresse (à 2 compagnies).	1 bataillon d'artillerie de forteresse (à 4 compagnies).
1 compagnie d'artificiers.... ..	1 compagnie d'artificiers ; 1 colonne de munitions de réserve.
1 demi-bataillon de pontonniers..	1 équipage de pont.
	1 compagnie de mineurs, 1 compagnie de chemins de fer, 2 sections télégraphiques.
	1 compagnie sanitaire de réserve.
	1 dépôt de remonte mobile.

(1) En 1885, deux seulement de ces bataillons avaient été organisés.

L'effectif présent sous les drapeaux en temps de paix était normalement de 15,000 hommes, non compris 7,500 hommes n'accomplissant qu'un service de 1 ou 5 mois.

Les troupes du 1er ban portées au complet de guerre auraient dû présenter un total d'environ 90,000 hommes et, avec celles du 2e ban, de 146,000 hommes constituant la totalité de l'armée de campagne, les bataillons

du 3e ban ne pouvant être considérés que comme troupes territoriales.

L'armée serbe souffrait de la pénurie d'officiers autant et peut-être plus que l'armée bulgare, puisque la différence entre les cadres du pied de paix et ceux du pied de guerre était encore plus considérable dans la première que dans la seconde.

Le nombre réel des officiers n'était, en 1885, que de 700, tandis que la mobilisation du 1er ban seul en exigeait 2,800.

La même situation se trouvait reproduite en ce qui concernait les sous-officiers; le 1er ban en possédait à peine la moitié du nombre nécessaire, et les autres en avaient encore moins.

Malgré la réduction des cadres au minimum (la plupart des compagnies d'infanterie ne possédèrent, comme dans l'armée bulgare, qu'un seul officier), on ne put mobiliser toutes les unités prévues par la loi d'organisation; l'infanterie du 1er ban comprit 14 régiments à 3 bataillons et un seul à 4, plus 2 bataillons de la garde; les régiments d'artillerie de campagne furent formés à 4 batteries (à 6 pièces), celui d'artillerie de montagne à 3 batteries (à 4 pièces), ceux de cavalerie à 3 escadrons (1).

Le 2e ban ne mobilisa d'abord que 5 régiments à 3 bataillons, et 2 escadrons de cavalerie.

L'ensemble des troupes mobilisées présentait un total de 64,000 hommes (dont 48,000 combattants), avec 132 pièces d'artillerie.

(1) Un peu plus tard, on constitua, en choisissant les meilleurs cavaliers et les meilleurs chevaux, une brigade de cavalerie indépendante de 2 régiments à 4 escadrons; le reste des cavaliers ne forma plus qu'un escadron par division.

On n'avait convoqué dans le 1er ban que les réservistes ayant accompli dans le cadre permanent la durée normale du service ou tout au moins 5 mois. La composition des troupes devait donc être assez bonne au point de vue du degré d'instruction militaire; cependant cette instruction n'était pas aussi complète qu'on aurait pu le supposer, la faiblesse des effectifs de paix et le défaut de manœuvres d'ensemble (elles avaient lieu pour la première fois en 1885), ne permettant pas d'exercer suffisamment les officiers et les soldats.

L'infanterie serbe du 1er ban possédait dans le fusil Mauser-Koka, une très bonne arme, supérieure au fusil Berdan des Bulgares, la cavalerie était déjà munie d'une carabine à répétition; le 2e ban fut armé de fusils Peabody; mais le matériel d'artillerie laissait beaucoup à désirer; les canons du système de Bange, commandés peu de temps auparavant en France n'étaient pas encore livrés, et l'on ne disposait que de pièces d'ancien modèle, et de quelques canons Krupp, pris autrefois aux Turcs et en assez mauvais état.

L'approvisionnement en munitions pour l'infanterie comme pour l'artillerie était insuffisant, et les mesures prises au moment de la mobilisation ne purent remédier qu'incomplètement à ce grave défaut.

Concentrations sur la frontière serbo-bulgare.

L'ordre de mobilisation, avons-nous dit, avait été lancé le 22 septembre; le 1er octobre, une partie des régiments d'infanterie étaient prêts à marcher et le transport par chemin de fer vers les points de concentration commençait; le 12 octobre, les 4 divisions de la Morava, de la Schoumadia, du Danube et de la Drina

étaient rassemblées dans la région de Kniajevats, Nich, Leskovats, Vrania et Pirot.

La division du Timok restait sur le territoire de sa circonscription, dans l'angle nord-est du royaume.

Mais pendant le mois d'octobre, malgré les protestations amicales du gouvernement bulgare, et les tentatives du prince Alexandre pour arriver à une entente avec la Serbie, l'attitude de celle-ci devint de plus en plus nettement hostile à l'égard de sa voisine de l'Est, et la prétention de compenser par l'acquisition d'une partie du territoire bulgare l'accroissement obtenu par la Principauté au sud des Balkans, prenait consistance dans la nation et le gouvernement serbes. Des mesures militaires vinrent bientôt rendre évidentes les intentions de la Serbie.

Le 23 octobre fut prescrite la constitution d'une *armée du Timok*, composée de la division du même nom et de 3 régiments du 2e ban (1); le général Leschianin en reçut le commandement.

En même temps, les autres troupes, constituant l'*armée de la Nichava* commencèrent à se mettre en marche vers la frontière; ce mouvement fut très lent, entrecoupé par des arrêts, et même par des marches en arrière. Le 31 octobre, les 3 divisions du Danube, de la Schoumadia et de la Drina se trouvaient rassemblées autour de Pirot. Ce groupe présentait une force totale de 28 bataillons d'infanterie du 1er ban, 3 du 2e ban, 11 escadrons (y compris la brigade indépendante), 16 batteries et 3 compagnies de pionniers. La division de la Morava se trouvait plus au sud, tout près de la frontière, en face de Trn.

(1) Le 1er novembre, deux autres régiments du second ban (à 4 bataillons), nouvellement mobilisés, rejoignirent cette armée.

En présence de cette concentration des troupes serbes, le gouvernement bulgare ne pouvait plus laisser sa frontière occidentale presque complètement dégarnie, comme elle l'était depuis l'envoi en Roumélie de la plus grande partie des forces mobilisées. Le 17 octobre, deux des régiments restés dans la Bulgarie du Nord furent dirigés sur Tsaribrod, et le 21, le prince Alexandre étant en Roumélie, donna l'ordre à deux régiments se trouvant à Yamboli et Harmanly de rejoindre la frontière de l'ouest. Vers la fin d'octobre, cette frontière, entre le Danube et la Stara-Planina, était occupée par 15 bataillons (dont 7 de milice), 2 escadrons, 1 batterie de campagne et 2 de montagne.

Au sud des Balkans, entre Sofia et la frontière, se trouvaient 16 bataillons (dont 5 de milice), 4 escadrons, 3 batteries de campagne et 2 de montagne, plus 2 bataillons à Sofia. En Roumélie, restaient encore 11 bataillons, 9 escadrons et 5 batteries appartenant à l'armée bulgare. Ces dernières troupes ne reçurent l'ordre de départ qu'après la déclaration de guerre de la Serbie. Aussi leur transport dut-il s'effectuer en toute hâte et au milieu de difficultés qui ne furent surmontées que grâce à l'activité des officiers, à la bonne volonté et à la force de résistance exceptionnelle des soldats.

On sait qu'à cette époque le chemin de fer de la vallée de la Maritsa s'arrêtait à Sarambey, à 53 kilomètres, à l'ouest de Philoppopoli et à 118 kilomètres de Sofia. Cette ligne fut utilisée autant que le permit l'insuffisance du matériel. Il n'y avait, paraît-il à ce moment, que 4 locomotives, les autres se trouvant retenues sur le territoire turc par suite de la rupture de la ligne près de la frontière, dans la crainte d'une invasion turque. Le trajet de Sarambey à Sofia dut

nécessairement être exécuté par étapes, et malgré le mauvais temps, le défaut d'entraînement de la plus grande partie des hommes, l'insuffisance numérique des cadres, cette route au cours de laquelle on avait à franchir la Sredna-Gora au col d'Ikhtiman, à une altitude de 860 mètres, fut parcourue en moins de 48 heures, soit en deux étapes de plus de 50 kilomètres chacune, après lesquelles, les régiments ne prenant à Sofia que le repos strictement indispensable, repartaient pour Slivnitsa, éloignée de la capitale de 29 kilomètres. On cite en particulier le 8e régiment (du Littoral) qui fit 95 kilomètres en 32 heures, et, sur les 4,500 hommes qui le composaient ne laissa, dans cette marche forcée, que 62 traînards. Les troupes rouméliotes quoique moins sérieusement organisées que celles de la Principauté, ne se montrèrent pas inférieures à ces dernières, et certains de leurs bataillons firent des étapes de 60 à 70 kilomètres, pour rejoindre l'armée bulgare sur le champ de bataille de Slivnitsa.

II. — Offensive des Serbes.

La déclaration de guerre de la Serbie fut envoyée télégraphiquement de Nisch, où se trouvait le roi, à Sofia, dans la nuit du 13/1 au 14/2 novembre ; elle annonçait que les hostilités seraient entamées dès le lendemain.

L'objectif des Serbes était naturellement la capitale ennemie située à 60 kilomètres de leur frontière, et séparée par la chaîne des Balkans, du reste du territoire bulgare. La répartition des troupes serbes, indiquée précédemment, nous a montré qu'en effet l'armée principale, composée de quatre divisions sous le comman-

dement direct du roi avait été concentrée le long de la partie de la frontière la plus rapprochée de Sofia.

L'armée du Timok était au contraire destinée à opérer au nord des Balkans et à marcher contre Vidin d'où les Bulgares auraient pu diriger une contre-attaque dans la direction de Belgrade. Son rôle avait en outre un côté politique, l'occupation d'un territoire que l'on espérait comprendre dans les compensations à obtenir à la suite de la victoire.

Les opérations de l'armée du Timok étant restées complètement indépendantes de celles de l'armée principale, nous en ferons abstraction pour le moment, nous réservant d'en parler en dernier lieu.

Nous avons laissé l'armée de la Nichava formée en deux groupes ; le premier, composé des divisions de la Schoumadia, du Danube et de la Drina, cantonnées autour de Pirot, était destiné à opérer l'attaque principale dans la direction Tsaribrod-Sofia ; la division de la Morava placée plus au sud devait, en passant par Trn et Breznik, exécuter une attaque de flanc sur l'aile gauche de l'armée bulgare.

La frontière fut franchie sur tous les points dans la nuit du 13 au 14 novembre.

La division de la Schoumadia qui marchait en tête du groupe de Pirot prit avant d'arriver à la frontière la route qui se bifurque à droite dans la direction de *Vraptcha* (au nord-est de Trn) ; elle devait ainsi établir la liaison entre les deux fractions de l'armée de la Nichava. Elle s'avança sans avoir rencontré aucune résistance sérieuse jusqu'à 10 kilomètres sur le territoire bulgare.

La division du Danube qui se trouvait désormais en

tête de l'attaque principale suivit la grande route de Pirot à Sofia. En avant de Tsaribrod et dans la ville même, ne se trouvaient comme troupes bulgares que trois bataillons actifs et deux compagnies de milice qui ne purent tenir longtemps contre un ennemi beaucoup plus nombreux. Ils se retirèrent sur *Dragoman*, et les Serbes occupèrent Tsaribrod vers 5 heures du soir.

A l'aile gauche, la brigade de cavalerie envoyée sur la route de Berkovitsa, avait été arrêtée devant une position retranchée occupée par les Bulgares auprès de *Smilovtsi*.

La division de la Morava ne s'avança qu'à quelques kilomètres dans la direction de Trn, tandis qu'un de ses régiments détaché à l'extrême droite était arrêté entre *Vlasina* et *Kaloumnitsa*, par 6 compagnies bulgares.

Telles étaient les positions des Serbes le 14 novembre au soir.

La région qu'ils avaient à parcourir pour déboucher dans la plaine de Sofia, sans être précisément montagneuse, est très accidentée ; au nord, la *Malka Planina* descend jusqu'à la route de Tsaribrod à Sofia, qu'elle transforme plusieurs fois en défilé, tandis qu'au sud, la *Greben Planina* et la *Vlasina Planina* couvrent la frontière serbo-bulgare, et les environs de Trn.

La marche des Serbes avait indiqué, sans hésitations possibles, aux Bulgares, l'attitude qu'ils devaient adopter. Vu l'état de dispersion où se trouvait leur armée dont une partie restait encore en Roumélie au moment de la déclaration de guerre, il fallait profiter du terrain pour arrêter l'envahisseur dans sa marche sur la capitale, en attendant qu'une concentration suffisante des forces bulgares permît de reprendre l'offensive.

Dès que l'attitude de la Serbie avait laissé prévoir la

possibilité d'une attaque de sa part, l'état-major bulgare avait fait commencer l'établissement de positions défensives en avant de Sofia, pendant qu'autour de la ville même, on remettait en état et on complétait les ouvrages de campagne construits par les Turcs en 1877-78, et conservés depuis lors. Abstraction faite des retranchements peu étendus établis en divers points, notamment dans le voisinage immédiat de la frontière, en avant de Tsaribrod et de Kaloumnitsa, trois importantes positions fortifiées avaient été préparées entre la frontière et Sofia ; deux en première ligne, celles de *Dragoman* sur la route de Pirot à Sofia, et celle de *Trn-Vraptcha* à la jonction des routes conduisant de Trn à Vrania, à Pirot et à Sofia par Brêznik, et en seconde ligne celle de *Slivnitsa* entre Dragoman et la capitale.

Les troupes occupant ces positions le 14 au soir, comprenaient : 1° à *Dragoman* et *Slivnitsa*, 7 bataillons (dont 1 bataillon de milice et 1 de volontaires), 4 escadrons, 5 batteries dont une de montagne, en tout 7,500 hommes et 38 canons ; 2° à *Trn* et *Vraptcha*, 8 bataillons (dont 2 de milice), 1 batterie de campagne et une de montagne, et quelques cavaliers, en tout 8,000 hommes et 14 canons.

Le 15, la brigade de cavalerie suivant la route de Berkovitsa, avait attaqué les volontaires bulgares occupant les positions de *Brebevnitza* et *Stanetsi*, et, aidée d'un bataillon d'infanterie de la Garde, les avait, à la tombée de la nuit, repoussés sur la route du col de Guintsi.

La division du Danube s'avançant de Tsaribrod en trois colonnes, celle du centre sur la route, les autres sur les hauteurs à droite et à gauche, attaquait, vers 2

heures après-midi, les Bulgares (3 bataillons et 4 pièces) retranchés sur une ligne assez longue s'étendant sur les hauteurs à droite et à gauche du défilé par lequel passe la route à l'ouest de *Dragoman*. Le combat dura jusqu'à la nuit et se termina par la retraite des Bulgares sur Slivnitsa.

La division de la Drina, quittant la grande route peu après Tsaribrod, s'était engagée à droite dans la vallée étroite et profonde de la Loukavitsa, où elle n'avait rencontré que de faibles détachements de milice; elle devait ainsi maintenir les communications entre la division du Danube et celle de la Schoumadia. Cette dernière, continuant sa route de la veille, était arrivée devant la position de *Vraptcha* constituée par une double ligne de tranchées établies sur les parties dominantes des hauteurs, principalement à droite de la route de Pirot.

Au sud-ouest de Vraptcha se trouvait la position de *Trn*, reliée à la précédente par les défenses secondaires de Banka et formant avec elle un ensemble défensif couvrant la route de Sofia par Brěznik. Plus importante que celle de Vraptcha, la position de Trn était formée par trois lignes de tranchées et de redoutes, la première à l'ouest de la ville, de part et d'autre de la route venant de la frontière serbe, les deux suivantes au sud de la ville.

Les données sur les forces occupant ces positions varient beaucoup suivant l'origine des documents; d'après les Bulgares, il n'y avait à Vraptcha que 5 compagnies et 4 pièces de montagne ; à Trn, 8 compagnies et 8 pièces de campagne; sur les positions intermédiaires ou en réserve 9 compagnies, soit en tout 5 bataillons et demi et 12 canons ; d'après les Serbes, au contraire, il y aurait eu à Vraptcha, 4 bataillons et demi, et 6

pièces de montagne ; à Trn, 5 bataillons et 6 pièces ; sur les autres points 5 ou 6 compagnies, soit un total de 10 à 11 bataillons et 12 pièces.

La position de Vraptcha fut attaquée vers 10 heures par deux régiments de la division de la Schoumadia, s'avançant de part et d'autre de la route.

Les défenseurs eurent d'abord l'avantage et firent reculer l'un des régiments de l'attaque ; mais les Serbes reprirent ensuite le dessus, grâce surtout à la supériorité de leur artillerie à laquelle les pièces de montagne bulgares ne pouvaient répondre ; à deux heures, l'aile droite bulgare, menacée d'être tournée par les assaillants, battit en retraite ; l'aile gauche tint encore deux heures, puis recula à son tour. Une partie des défenseurs se retira par les montagnes, à l'est de la position, et rejoignit à Filipovtsi la route de Brêznik ; les autres allèrent occuper un défilé par lequel passe la route venant de Pirot avant de rejoindre celle de Trn à Brêznik ; ce défilé, situé près de *Plotcha*, avait été organisé défensivement, et les Bulgares s'y maintinrent encore pendant quatre heures ; sur le soir, les Serbes, manquant de munitions, cessèrent le feu.

La position de Trn avait aussi été attaquée par deux régiments de la division de la Morava ; l'assaillant, étant arrivé par les hauteurs situées au nord de la route de Trn à la frontière, s'était présenté devant la partie la plus faible de la position ; les Bulgares, après avoir résisté plusieurs heures avec des chances diverses, se retirèrent dans la deuxième ligne de défense ; celle-ci fut attaquée à son tour ; mais, après une fusillade qui dura jusqu'à la nuit, l'assaut, tenté avec des forces insuffisantes, échoua complètement.

Dans la nuit l'ordre arriva d'évacuer Trn et de se

retirer sur Brêznik ; ce mouvement entraîna également l'abandon de la position de Plotcha. Une partie des troupes occupant ces deux points gagna Slivnitsa par des chemins de traverse ; le reste se retira sur Breznik.

Le gros de la division de la Morava continua le 16 sa marche vers l'est, et arriva, le soir, à la hauteur de *Filipovtsi ;* le 1er régiment était resté auprès de Vlasina.

La division de la Schoumadia, s'avançant vers le nord-est par des chemins très difficiles, était arrivée le soir à *Kroucha* (sauf un régiment resté en arrière).

Pendant cette journée, aucune opération importante n'avait eu lieu du côté des autres divisions, qui s'étaient bornées à continuer leur mouvement dans la direction de l'est.

Le soir, la division de la Drina, qui remontait la vallée de la Loukavitsa, était à *Dragolintsi*, à 9 kilomètres au sud de Dragoman. La division du Danube, conservant sa formation de la veille, avait dépassé Dragoman et, au milieu de la journée, ses avant-postes occupaient les hauteurs appelées *Tri-Ouchi* (Trois-Oreilles), à 10 kilomètres à l'ouest de Slivnitsa. La brigade de cavalerie se trouvait un peu au nord-est, à Golemo-Malkovo, où elle était arrivée le soir, après une marche des plus pénibles à travers les monts Tchépan. L'armée de la Nichava était ainsi, au moment où nous en sommes, répartie sur un front de 40 kilomètres, la division du Danube faisant face à l'ennemi et n'ayant à proximité qu'une autre division, celle de la Drina et la brigade de cavalerie.

III. — Slivnitsa.

Les Bulgares occupaient en force **Slivnitsa**, où depuis plusieurs semaines ils préparaient une position de dé-

fense. Trois kilomètres environ avant d'arriver au village de Slivnitsa, la route de Pirot à Sofia coupe une ligne de hauteurs dont la direction lui est sensiblement perpendiculaire, et qui se termine au sud près d'*Aldomirovtsi*, à la rivière de Slivnitsa. La route passe dans la partie la plus basse de cette chaîne qui a ses points culminants au sud-ouest, immédiatement à gauche de la route, et au nord-est à l'extrémité de la ligne au mont *Leschta*. En avant s'étend, principalement au nord de la route, une plaine marécageuse allant jusqu'à Dragoman, mais coupée en son milieu par les hauteurs des *Meka Tsrera* et des *Tri-Ouchi*.

La position organisée par les Bulgares sur ces hauteurs occupait un front d'environ 5 kilomètres coupé à peu près en son milieu par la route ; la partie la plus fortement organisée était au sud ; elle se composait de trois lignes de tranchées interrompues, disposées en échiquier, le profil des tranchées se renforçant de la 1re à la 3e ligne ; 3 batteries de 8 pièces étaient réparties sur ce front dont l'aile gauche était appuyée par une lunette ; une redoute pentagonale placée sur un point culminant, en arrière et vers le milieu de la ligne, servait de réduit. La droite de la position, au nord de la route était beaucoup moins forte ; les tranchées plus espacées étaient placées sur une seule ligne en forme de rentrant ; elles étaient également renforcées par 3 batteries.

Le 16 au soir, cette position était occupée par 11 bataillons d'infanterie, 3 escadrons, 4 batteries de campagne et 2 de montagne, sous le commandement du major *Goutchev ;* le lendemain des troupes arrivant de Trn et de Vraptcha élevèrent cet effectif à 17 bataillons et 4 escadrons.

Le prince Alexandre s'était rendu à Slivnitsa dans la journée du 16.

Du côté des Serbes, il avait été décidé qu'aucune opération ne serait tentée le 17, en dehors des reconnaissances; cette décision avait été motivée principalement par cette circonstance que la division de la Schoumadia, par suite des fatigues subies les jours précédents, n'était pas en état d'arriver à temps pour prendre part à une bataille dont les divisions du Danube et de la Drina eussent dû supporter tout le poids.

L'armée bulgare s'attendait à être attaquée, mais à 10 heures du matin comme rien ne s'était encore produit, et que le brouillard qui enveloppait la position ne permettait pas de se rendre compte des mouvements de l'ennemi, une reconnaissance offensive fut prescrite contre l'aile gauche des Serbes et exécutée par deux bataillons, commandés par le capitaine *Benderev*. L'effort principal fut dirigée contre les Tri-Ouchi dont le plus oriental des trois sommets fut enlevé par les assaillants; mais le régiment qui occupait ces positions ayant reçu un renfort de 2 bataillons, put arrêter la marche en avant des Bulgares et finalement les repousser sur les Meka-Tsreva; à l'extrême droite de leur ligne, les Bulgares, suffisamment renforcés, réussirent à menacer assez sérieusement la brigade de cavalerie et le bataillon de la garde pour que ces troupes dussent battre en retraite dans la direction de Dragoman. Le combat commencé à l'aile droite bulgare avait fini par s'étendre à toute la ligne; la division de la Drina entra en action vers midi et s'avança jusqu'à une faible distance des retranchements constituant la gauche de la position bulgare; mais la supériorité du feu des défen-

seurs obligea les Serbes, après 4 heures de combat et l'épuisement de leurs munitions, à abandonner l'attaque et à se retirer à 800 ou 1000 mètres des tranchées bulgares. A 7 heures, le feu avait cessé sur toute la ligne.

A la fin de cette journée, qui avait mis aux prises 12 bataillons et 5 batteries bulgares avec 18 bataillons, 6 escadrons et 9 batteries serbes, les positions des adversaires restaient sensiblement les mêmes que le matin; cependant les Serbes s'étaient un peu rapprochés des positions ennemies, sauf à leur gauche où la brigade de cavalerie avait dû abandonner Golêmo-Malkovo et Malo-Malkovo.

Le lendemain la division de la Drina qui s'était retranchée sur sa position, aidée de quelques troupes d'infanterie et de 2 batteries de la division de la Choumadia, récemment arrivées, ouvrit le feu dès le matin contre l'aile gauche bulgare, puis l'attaqua et réussit à repousser ses avant-postes; mais quand les assaillants arrivèrent à proximité des tranchées, ils furent accueillis par un feu violent qui leur infligea des pertes sérieuses et les obligea à rentrer dans leurs positions. Un peu après midi, une autre attaque fut tentée sans plus de succès contre le centre de la position bulgare.

Au nord de la route de Sofia, les Serbes avaient occupé la hauteur des Meka-Tsreva, abandonnée pendant la nuit par les Bulgares, et commençaient à s'y retrancher. Vers 4 heures du soir, le capitaine Benderev reçut l'ordre de la reprendre, ce qui fut fait après un combat de 1 heure 1/2 auquel prirent part 5 bataillons. L'aile gauche des Serbes ne pouvait tenter aucune action offensive, affaiblie qu'elle était par le détachement de

3 bataillons et de la brigade de cavalerie, par suite de fausses nouvelles relatant des mouvements de troupes bulgares, au nord, dans la direction de Tsaribrod. Les Bulgares avaient au contraire reçu encore un régiment ainsi qu'un bataillon rouméliote, qui furent en partie transportés de Sofia à Slivnitsa, à cheval et en voiture. Le lendemain, arrivèrent encore 1 régiment venant de Sofia et 3 escadrons précédemment détachés du côté de Breznik. Le 19, les Bulgares purent disposer de 30 bataillons, 10 escadrons et 7 batteries, présentant un total de 32,000 combattants et de 52 canons.

La 3e journée s'ouvrit par une attaque des Bulgares dirigée contre l'aile gauche des Serbes; un combat des plus vifs se livra sur la position des Tri-Ouchi, dont les trois sommets furent successivement enlevés par les Bulgares; le plus occidental ne fut occupé par eux qu'assez tard dans l'après-midi. En même temps l'extrême droite de l'attaque repoussant les troupes serbes établies sur les pentes méridionales des monts Tchépan, s'avançait jusqu'à moitié chemin entre Malo-Malkovo et Dragoman. Vers le soir, la division du Danube battit en retraite sur Dragoman.

Au centre et à gauche les Bulgares s'étaient trouvés aux prises avec la division de la Drina, renforcée de 2 régiments et de l'artillerie de la division de la Schoumadia (un des régiments d'infanterie de cette division avait été adjoint à celle du Danube); mais tandis que la colonne du centre réussissait après une résistance sérieuse des Serbes, à s'avancer au sud de la route jusqu'au bois voisin de Balin, au sud-ouest des Tri-Ouchi, l'aile gauche était repoussée dans ses retranchements, dont quelques-uns auraient même été occupés par les

Serbes; mais ce dernier détail est contesté par les Bulgares.

La division de la Morava n'avait pas pu prendre part aux actions principales de cette journée. Nous l'avons laissée le 16 à Trn, d'où deux de ses régiments (le troisième se trouvait toujours entre Vlasina et Trn, retardé par le mauvais état des chemins) s'étaient dirigés sur *Brêznik*. Cette ville fut occupée le 17 au soir, mais le lendemain, comme la division se mettait en marche vers Slivnitsa, après avoir laissé une garnison dans Brêznik, elle fut attaquée par deux bataillons bulgares commandés par le capitaine *Popov;* bien que cette tentative n'ait abouti qu'à une défaite, elle n'eut pas moins pour résultat de retarder la jonction de la division de la Morava avec le reste de l'armée serbe. Cependant le bruit de ce combat parvenu à Sofia, accompagné de commentaires du caractère le plus pessimiste, avait fait croire à une marche immédiate des Serbes sur la capitale et causé une véritable panique que la présence du prince, arrivé de Slivnitsa, et les nouvelles rassurantes venant de ce côté purent calmer assez promptement; aussi le prince retourna-t-il presque aussitôt sur les positions où il arriva au milieu de la bataille décisive du 19. La division de la Morava ne se remit en marche que le 19 au matin; laissant 2 bataillons à Brêznik, elle n'en possédait plus que 4, avec 3 batteries et 1 escadron. Arrivée près de *Gorgouliata*, à moitié chemin de Slivnitsa, elle rencontra de nouveau le capitaine Popov, à la tête de 3 bataillons, et d'une batterie de montagne; le combat se prolongea jusque dans l'après-midi sans résultat sensible; mais vers 3 heures les Bulgares, ayant reçu d'importants renforts, firent reculer l'aile droite des Serbes.

A la fin de la journée, les Bulgares occupèrent une ligne partant des monts Tchépan, entre Dragoman et Malo-Malkovo, coupant la grande route à l'ouest des Tri-Ouchi, à 4 kilomètres de Dragoman et se dirigeant ensuite sur Aldomirovtsi et Gorgouliata. Les positions serbes, partant de Dragoman, formaient une ligne à peu près parallèle à la précédente et s'étendant jusqu'à Rakita.

Le gain de ces trois journées de combat appartenait donc aux Bulgares; la victoire revenait sous leurs drapeaux et s'y fixait à partir de ce moment.

L'armée serbe commença le 20 la retraite sur toute sa ligne. Les divisions devaient se réunir derrière Tsaribrod pour se remettre en ordre, reconstituer leurs approvisionnements en vivres et en munitions, celles-ci en particulier ayant été épuisées par les combats des jours précédents, enfin recevoir des renforts fournis par le 2e ban dont les 7 derniers régiments venaient d'être mobilisés.

L'armée bulgare avait aussi besoin de se réapprovisionner et surtout de se réorganiser, car, pendant ces derniers jours, les renforts, arrivant successivement, avaient été répartis suivant les besoins du moment, sans aucun souci de formation tactique; elle ne put donc pas poursuivre sérieusement l'armée en retraite. Le 22 novembre seulement, l'avant-garde, commandée par le lieutenant-colonel rouméliote *Nikolaïev*, rejoignit les Serbes à l'entrée du défilé de Dragoman. Un combat très vif, qui dura jusqu'à la nuit, se développa principalement contre la division de la Drina, sur les hauteurs situées entre Dragoïla et Tchoroul, qui furent enlevées d'assaut par les Bulgares. Au nord de la route, où se trouvaient

deux régiments de la division de la Schoumadia, l'issue de la lutte fut décidée par l'arrivée d'une petite colonne commandée par le capitaine Benderev, qui, venant du nord-est, prit les Serbes d'enfilade.

Le 23, l'armée serbe tout entière, placée en ce moment sous le commandement du colonel *Topalovitch*, était concentrée le long de la frontière, derrière Tsaribrod. Dans l'après-midi de cette même journée, la colonne principale bulgare se présentait devant Tsaribrod et, après un combat de plus de huit heures, occupait cette ville et les positions voisines ; seule la hauteur appelée *Nischara-Gora* était restée occupée par un régiment serbe ; ce point, dont la possession par l'ennemi était dangereuse pour les troupes de Tsaribrod, fut attaqué avant le lever du soleil et emporté après deux assauts.

IV. — Pirot.

Le 24 une note collective des puissances conseillant la cessation des hostilités avait été remise aux chefs des deux États belligérants. Le roi Milan, en même temps qu'il prescrivait au colonel Topalovitch de ramener l'armée en arrière et de la rassembler devant *Pirot*, en ne laissant à la frontière que de forts avant-postes, fit envoyer un parlementaire pour remettre au prince de Bulgarie une communication d'après laquelle il était disposé à se conformer au désir des puissances. Le prince Alexandre qui, trois jours auparavant, avait refusé l'intervention de la Porte, en déclarant qu'il ne pourrait être question de suspension d'armes que lorsque les troupes bulgares seraient sur le territoire serbe, fit une réponse semblable aux propositions du roi de Serbie.

Le 25 au soir, la concentration de l'armée de la Nichava autour de Pirot était opérée; deux régiments et un bataillon restaient seuls en avant-postes à la frontière au nord et au sud de la grande route. A Pirot, les positions occupées par les Serbes s'étendaient en travers de la vallée de la Nichava; le centre où se trouvait la division du Danube était marqué par la ville même et les hauteurs appelées *Sarlak* qui s'avancent jusqu'à elle en forme de coin; les ailes s'étendaient sur les pentes limitant la vallée; la division de la Schoumadia était à gauche, celle de la Drina à droite, enfin la division de la Morava, placée en arrière de la précédente, formait la réserve.

L'armée bulgare, que des renforts successifs venant de Roumélie et de l'intérieur avaient portée à 57 bataillons, 16 escadrons et 11 batteries, était formée à ce moment en cinq groupes :

La colonne principale, s'avançant par la grande route de Pirot, se composait de 11 bataillons (dont 3 rouméliotes), 7 escadrons, 4 batteries de campagne, sous le commandement du lieutenant-colonel *Nikolaïev*. Cette colonne était suivie d'un détachement de 6 bataillons, 4 escadrons et 3 batteries, commandé par le lieutenant-colonel *Filov*, et d'une réserve formée de 12 bataillons, dont 4 rouméliotes.

A l'extrême droite se trouvait le capitaine *Panitsa*, qui, depuis plusieurs jours, opérait avec succès sur le territoire serbe, dans le voisinage de la route du col de Guintsi à Pirot, avec sa « légion des brigands », corps franc de 3,000 hommes environ, principalement macédoniens. Entre lui et la colonne principale se tenait le major *Goutchev* avec 8 bataillons (dont 2 rouméliotes),

2 escadrons et 2 batteries (une de campagne et une de montagne).

A gauche le major Popov arrivait de Vraptcha avec un détachement formé de 5 bataillons, un escadron, une batterie de campagne et une de montagne.

Enfin, à l'extrême gauche, 3 bataillons et un escadron, avec quelques canons, marchaient de Trn vers Vlasina.

Le 26, à midi, la colonne principale franchissait la frontière serbe.

Les fractions de tête des divers détachements poussèrent devant eux les avant-postes serbes qui, en beaucoup de points, résistèrent autant que leur infériorité numérique le leur permettait. Entre une heure et deux heures, les Bulgares débouchaient dans la plaine assez étendue que forme la vallée de la Nichava avant d'arriver à Pirot; ils n'avaient plus alors devant eux que la cavalerie serbe, les troupes d'infanterie des avant-postes ayant rejoint le gros de l'armée. Le combat sérieux ne s'engagea qu'à la tombée de la nuit, vers cinq heures.

Tandis que sur les deux ailes les défenseurs résistaient vigoureusement, le centre faiblissait promptement, et à six heures les Bulgares entraient dans Pirot, où la lutte continua dans les rues. Vers ce moment, le magasin aux munitions, situé dans le Castel, au nord-ouest de la ville et à l'extrémité du Sarlak, fit explosion, occasionnant aux deux partis des pertes sérieuses.

Le combat se prolongea jusqu'au milieu de la nuit; au nord, la division de la Schoumadia, occupant les hauteurs de Bassora, ne cédait le terrain que pas à pas devant la colonne Goutchev; au sud, la division de la Drina, après avoir défendu jusqu'à sept heures ses

positions près de Smerdan, devait à son tour se retirer sur Bochourata et Bari-Tchiflik, au sud-est de Pirot.

Le 27, le feu recommença dès quatre heures du matin. Vers six heures et demie, la position du Castel fut attaquée et enlevée par les Bulgares; mais, à dix heures, les Serbes, à leur tour, attaquèrent Pirot qui, après un combat violent, quoique de courte durée, retomba entre leurs mains; alors les Bulgares commencèrent sur la ville et sur les hauteurs du Sarlak un feu nourri exécuté par 7 batteries, qui, grâce à la supériorité de leur tir par rapport à celui de l'artillerie serbe, réussirent au bout d'une heure à rendre ces positions intenables; une attaque dirigée à ce moment contre Pirot réussit; mais les assaillants ne purent s'en rendre complètement maîtres qu'après une lutte de trois heures dans les rues et les maisons.

Sur les deux ailes, le combat avait duré presque toute la journée sans résultats appréciables; seulement, vers une heure, la colonne Popov qui, accrue par de nombreux renforts, attaquait la division de la Drina, avait pu gagner un peu de terrain; peu de temps avant la nuit, un nouvel effort détermina la retraite des Serbes, qui reculèrent jusqu'à Kostour, à 14 kilomètres à l'ouest de Pirot.

Ce mouvement entraîna la retraite du centre; les troupes de la division du Danube quittèrent leurs positions du Sarlak, et la division de la Schoumadia, exposée à se voir couper du reste de l'armée, dut se retirer à son tour.

Après deux jours d'une lutte presque ininterrompue, la bataille de Pirot se terminait pour l'armée bulgare par un succès complet.

Dans la nuit du 27 au 28 novembre, le chargé d'af-

faires austro-hongrois à Belgrade arriva au quartier général serbe, à Ponor, d'où il se rendit, le matin, à celui du prince Alexandre, à Pirot. Il venait communiquer au roi et au prince une note collective des puissances insistant en faveur de la conclusion d'un armistice. Les derniers événements permettaient à la Bulgarie de considérer son honneur comme satisfait; aussi la suspension des hostilités fut-elle accordée. Jusqu'à la conclusion définitive d'un armistice, les troupes restaient sur les positions occupées précédemment.

V. — Opérations de l'armée du Timok.

Revenons maintenant en arrière pour jeter un coup d'œil sur les opérations de l'armée du Timok, que nous avons laissée de côté pour nous occuper du théâtre d'opérations principal. On se rappelle que cette armée, commandée par le général Leschianin, se composait de la division du Timok et de quelques troupes du 2e ban — en tout 14 bataillons, dont la moitié du 2e ban, 3 escadrons (dont 2 du 2e ban), 2 batteries de campagne et une de montagne. Au moment de la déclaration de guerre, ces troupes étaient réparties le long de la frontière sur un assez grand espace s'étendant du Danube au col de Saint-Nicolas. Cette dispersion fut cause de ce que le passage de la frontière ne put commencer que le 15.

La marche en avant s'opéra sur trois colonnes : la principale, au centre, sous les ordres directs du commandant de l'armée, franchit la chaîne frontière au col de Verchka-Tchouka et s'avança vers Koula (turc Adliyé); l'aile gauche devait passer le Timok à Bregovo et marcher directement sur Vidin; l'aile droite, après

avoir franchi, le 15, le col de Kadi-Bogaz, arriva le 18, après quelques engagements heureux devant Belogradtchik; mais un vigoureux retour offensif des Bulgares l'obligea à revenir sur ses pas, après avoir subi des pertes très sérieuses. Ce détachement resta dans la suite immobilisé au col de Kadi-Bogaz.

Les forces bulgares chargées de défendre la frontière du nord-ouest se composaient de 14 bataillons, dont la moitié seulement de troupes régulières, 4 batteries et 2 escadrons; à Vidin, se trouvaient 3 bataillons, 2 batteries et 1 escadron; le reste était réparti par groupes de 4 à 8 compagnies, entre Bregovo, Koula, Berkovitsa, Belogradtchik.

La colonne principale des Serbes ayant donc franchi la frontière le 15, arriva dans l'après-midi devant *Koula*, après avoir refoulé de faibles avant-postes ennemis. Les Bulgares s'étaient retranchés en avant de la ville et défendirent leurs positions jusqu'à ce que les Serbes, mettant en ligne des forces supérieures, les emportassent d'assaut; Koula fut en même temps occupé par les assaillants; mais, le lendemain, les Bulgares, ayant reçu des renforts, essayèrent de reprendre cette position en l'attaquant par le sud, et en débordant les Serbes par leur aile gauche, de manière à les couper de leur ligne de retraite. Le combat, commencé vers 10 heures du matin, paraissait d'abord se décider en faveur des Bulgares, mais la trop grande étendue donnée à leur ligne d'attaque permit aux Serbes de reprendre l'avantage; à 4 heures du soir, les Bulgares battirent en retraite, laissant aux mains de l'adversaire de nombreux prisonniers.

Le 16 novembre également, un engagement avait lieu

à l'embouchure du Timok, entre l'aile gauche serbe et quelques bataillons bulgares qui avaient réussi à passer la rivière. Le combat, qui dura presque toute la journée, se termina par la défaite des Bulgares, qui durent repasser le Timok ; ils avaient cependant obtenu ce résultat de porter le désordre chez l'adversaire qui ne put, que deux jours après, terminer l'établissement d'un pont sur la rivière et opérer le passage.

Les jours suivants, jusqu'au 23, furent employés à la marche concentrique sur Vidin, aux reconnaissances, à l'occupation des positions, à l'établissement des batteries devant la place. Le 23, les troupes serbes occupaient les villages voisins de la ville, formant un demi-cercle appuyé par ses deux extrémités au Danube.

Vidin est entouré d'une double enceinte bastionnée, protégée par des fossés pleins d'eau ; la zone extérieure, dans ses parties sud et sud-ouest, est marécageuse et impraticable ; au nord et au nord-ouest se trouvent une grande quantité d'ouvrages de toute nature, restes des travaux d'attaque et de défense exécutés pendant le siège de Vidin par l'armée roumaine en 1878. La garnison était forte d'environ 5,000 hommes, commandés par le capitaine Ousounov, et disposait d'une quarantaine de pièces. Grâce à sa position sur le Danube, la place était garantie contre un investissement; la flottille bulgare, à laquelle les Serbes ne pouvaient opposer aucune force de même nature, assurait ses communications avec le reste du pays et avec l'étranger. Aussi le général Leschianin décida-t-il de tenter une attaque de vive force. Dès le 24, il commença la mise à exécution de ce plan en faisant attaquer les positions avancées des Bulgares, près de Bazardjik et de Novoseltsi, tandis qu'une diversion était opérée par l'aile gauche serbe ;

après un combat qui dura jusqu'à la nuit, les défenseurs furent repoussés jusque dans la première enceinte.

Pendant les jours suivants, les deux partis se bornèrent à se canonner violemment; seulement le 27, la garnison ayant eu connaissance des succès remportés à Pirot, tenta à 3 heures 1/2 du matin une sortie contre l'aile droite serbe; favorisés par un épais brouillard, les Bulgares surprirent les assiégeants et enlevèrent leur première ligne, mais ayant été attaqués en flanc, ils durent rentrer dans la place après une heure et demie de combat. Le bombardement continua encore le lendemain, mais, sur les ordres arrivés dans la nuit du 28 au 29, les hostilités furent interrompues comme sur le théâtre d'opérations principal.

Les négociations en vue de la conclusion d'un armistice traînèrent en longueur, les deux partis ne pouvant s'entendre sur les positions à assigner aux deux armées. Craignant de voir les hostilités recommencer, les puissances prirent l'affaire en main, et, le 16 décembre, une commission, composée des attachés militaires accrédités à Vienne, se transporta sur les lieux, et arrêta les conditions de l'armistice. En vertu de ces conditions, auxquelles les belligérants étaient d'avance convenus de se soumettre, la suspension d'armes devait durer jusqu'au 1er mars, et se prolonger ensuite, s'il y avait lieu, jusqu'à la conclusion de la paix, sauf dénonciation de la part de l'un des deux États, dix jours avant la reprise des hostilités. Le territoire bulgare devait être évacué par les Serbes le 25 décembre, le territoire serbe par les Bulgares le 27.

On sait dans quelles conditions la paix fut signée à *Bucarest*, le 19 février/13 mars.

Bien que cette campagne n'ait procuré à la Bulgarie victorieuse aucun avantage matériel, elle n'en constitue pas moins dans l'histoire de ce pays une page qui comptera éternellement au nombre des plus glorieuses. Si les défauts d'organisation de l'armée serbe ont été pour une part dans son insuccès, la victoire des Bulgares a été due surtout au dévouement et à la solidité des soldats, qui, notamment dans l'exécution des marches de concentration vers Slivnitsa, ont exécuté de véritables prodiges, à l'intelligence, au sang-froid et à l'initiative des officiers qui, dans la situation la plus difficile où se soit jamais trouvé un pays, ont réussi en quelques jours à réorganiser tous les commandements, et à transporter une armée d'une frontière à l'autre.

On peut bien augurer d'un peuple qui a su sortir victorieux d'une pareille épreuve.

DEUXIÈME SECTION

ORGANISATION ACTUELLE (1)

CHAPITRE XXV

RECRUTEMENT

I. — Loi militaire.

La constitution militaire actuelle de la Bulgarie repose sur les mêmes principes généraux que celles des grandes puissances de l'Europe. L'armée se compose de tous les citoyens que leur âge rend aptes à porter utilement les armes; susceptibles d'être appelés en cas de guerre, ils doivent en temps de paix passer un certain temps sous les drapeaux; enfin, l'ensemble de l'armée comprend plusieurs catégories, dont la première, l'armée active, possède en tout temps ses unités constituées et pourvues de la plus grande partie de leurs cadres. La Bulgarie se distingue à cet égard des deux autres puissances danubiennes : la Serbie, dont

---

(1) La plus grande partie des matières contenues dans les chapitres qui vont suivre ayant déjà été utilisée pour des articles parus dans des publications périodiques, françaises ou étrangères, l'auteur croit nécessaire de faire observer que la présente étude sur l'organisation actuelle de l'armée bulgare est son œuvre personnelle, et que, sauf indication contraire, les détails en ont été exclusivement empruntés à des documents officiels ou à des publications bulgares.

l'armée active ne comprend sur le pied de paix que des cadres extrêmement restreints, et la Roumanie dont les régiments d'infanterie et, jusqu'à présent du moins, certains régiments de cavalerie sont composés en partie d'hommes ne servant qu'à tour de rôle, et chacun pendant de courtes périodes.

L'armée bulgare doit, d'après la loi du 15/27 décembre 1889, qui règle actuellement les obligations militaires des habitants de la Principauté, se composer de trois portions : l'*armée active* (*dèïstvouyouchta armïa*), l'*armée de réserve* (*reservna armïa*), et la *milice nationale* (*narodno opoltchenié*).

L'article premier de la loi de recrutement, reproduisant, d'ailleurs, les dispositions des législations antérieures, prescrit que tout citoyen bulgare est astreint au service militaire. Ce service est personnel; nul ne peut se faire remplacer dans son accomplissement, ni en être exonéré à prix d'argent. En réalité, cependant, cette dernière règle n'est pas observée d'une façon absolue, car des considérations politiques ont fait conserver aux habitants musulmans la faculté de se libérer du service militaire moyennant un versement de 500 francs (1).

Afin de généraliser le plus possible l'application du principe qui oblige tous les citoyens à participer à la défense du pays, la loi de 1889 a introduit l'obligation, pour ceux que leur état physique rend impropres à tout

(1) D'après les chiffres portés à ce sujet au budget des recettes, le nombre de Musulmans qui font usage de ce droit serait de 1700 à 1900 par an, sur 3,300 environ appelés à être incorporés.

service militaire, de payer pendant dix ans une *taxe* spéciale, dont le taux, fixé par le conseil de revision d'après la situation pécuniaire de l'intéressé et de sa famille, varie de 10 à 200 francs.

La durée totale du service militaire est maintenant de 25 ans, et se répartit de la manière suivante entre les trois armées : **10 ans dans l'armée active, 7 ans dans l'armée de réserve, 8 ans dans la milice.** Il convient, cependant, de remarquer, dès à présent, que cette répartition ne s'applique qu'aux hommes servant dans l'infanterie; ceux des autres armes restant plus longtemps que les premiers sous les drapeaux voient, par compensation, diminuer la durée totale de leur séjour dans l'armée active.

Les ressources financières restreintes de la Principauté obligent à ne maintenir les hommes sous les drapeaux que le temps strictement nécessaire à leur instruction militaire, et encore un certain nombre ne peut-il pas être incorporé ; jusqu'à la mise en vigueur de la nouvelle loi, ces derniers étaient dispensés de tout service actif et classés immédiatement dans la milice; aujourd'hui, au contraire, ils sont astreints à passer *deux mois* sous les drapeaux, et restent ensuite soumis aux mêmes obligations que tous les autres; ils constituent ainsi une catégorie spéciale, que l'on peut comparer à certains égards à la 2e portion du contingent en France, ou à l'*Ersatz-Reserve* de l'armée allemande.

La durée de séjour sous les drapeaux est fixée par la loi à *deux ans*, pour les hommes incorporés dans l'infanterie, et à *trois ans* pour les soldats des autres armes (y compris la flottille). Les hommes ayant achevé leur

service dans l'armée permanente sont classés dans la *réserve* (*zapas*) de l'armée active (1). Les fantassins y restent naturellement *huit ans;* les hommes des autres armes, qui ont passé trois ans sous les drapeaux, ne séjournent ensuite que cinq ans dans la réserve, ce qui diminue de deux ans le temps pendant lequel ils comptent dans l'armée active. L'âge de la libération définitive étant le même pour tous, ces hommes se trouvent rester dix ans au lieu de huit dans la milice.

Les hommes qui n'ont fait que deux mois de service actif sont classés immédiatement dans la réserve, où ils restent pendant dix ans.

Les hommes appartenant à la *réserve de l'armée active* peuvent être appelés à des *périodes d'instruction* de quatre semaines au plus par an.

Les opérations du recrutement ont lieu maintenant au mois de février, et l'incorporation de la classe appelée s'effectue à la fin de l'année, à la date fixée par le ministre de la guerre.

L'obligation du service commence avec la vingtième année, mais en cas de guerre on pourrait appeler tous les jeunes gens ayant plus de 18 ans.

La durée du service se compte seulement du jour de l'incorporation.

En dehors des cas d'inaptitude physique, la loi actuelle *ne reconnaît aucune dispense complète* du service actif, elle semble avoir été inspirée des mêmes idées que la nouvelle loi de recrutement française éla-

---

(1) Il ne faut pas confondre la *réserve (zapas) de l'armée active* avec l'*armée de réserve* (*rezervna armïa*).

borée vers la même époque. Elle exclut cependant comme indignes tous les individus privés de leurs droits civils et politiques.

Les ministres des différents cultes sont, il est vrai, dispensés actuellement du service militaire, mais à l'avenir les jeunes gens se destinant à la carrière ecclésiastique devront, avant d'entrer dans les ordres, avoir passé sous les drapeaux le temps exigé par la loi.

Les jeunes gens dont la présence est considérée comme indispensable à leurs familles ne sont plus complètement dispensés du service actif, mais ont droit à une réduction de ce service à deux mois. Les cas prévus par la loi bulgare sont à peu près les mêmes qu'en France (fils unique de veuve ou de père incapable de travail, frère aîné d'orphelin, etc., un des deux frères compris dans un même appel); une différence importante est qu'en Bulgarie ces dispenses ne constituent pas un droit absolu, mais ne sont accordées qu'autant que, dans une même circonscription d'appel, le nombre des jeunes gens aptes au service et n'ayant pas droit à dispense est suffisant pour constituer le contingent que cette circonscription doit fournir à l'armée permanente (service de deux ou trois ans).

La loi bulgare prévoit encore des *ajournements* et des *sursis*. Sont *ajournés* à l'appel de l'année suivante les jeunes gens dont le développement physique est insuffisant, ou dont l'état de santé ne permet pas l'incorporation immédiate. Ils peuvent être ajournés ainsi quatre années de suite, après lesquelles ils sont définitivement dispensés du service dans l'armée permanente.

Les *sursis* sont accordés dans le but de faciliter aux jeunes gens l'achèvement des études secondaires ou supérieures. Les élèves des établissements d'instruction

secondaire de la Bulgarie ou de l'étranger peuvent faire reculer leur incorporation jusqu'à la fin de leurs études, à condition que celles-ci soient terminées avant 23 ans. Les élèves des écoles supérieures jouissent de la même faculté jusqu'à 28 ans.

D'autres avantages importants sont encore accordés à ces jeunes gens ; ceux qui ont complètement suivi les cours d'une *école secondaire* ou *spéciale* sont envoyés dans la réserve de l'armée active après *un an de service*. L'*instruction supérieure* donne le droit de ne passer que *six mois* sous les drapeaux. En outre, les élèves des trois classes les plus élevées des écoles secondaires et ceux des écoles supérieures peuvent accomplir une partie de leur service militaire pendant les vacances, à condition que chacune des périodes ainsi effectuées ait une durée d'au moins deux mois consécutifs ; les étudiants de l'enseignement supérieur peuvent facilement accomplir de cette façon la totalité du service qui leur est imposé.

En outre des hommes appelés par la loi, l'armée bulgare peut recevoir des *engagés volontaires* qui doivent être âgés de 18 à 24 ans et n'être ni mariés ni veufs avec enfants.

Les soldats, gradés ou non, qui ont terminé leur temps de service légal peuvent être admis à contracter des rengagements successifs d'une durée d'un an chacun. Ils ont alors droit à certains avantages : hautes payes progressives après trois, cinq et dix ans de service supplémentaire, monopole de certains emplois de sous-officiers, exemption de certaines punitions, etc.

Il existe enfin une catégorie spéciale de volontaires (*volno-oprédélaiouchti*) qui présentent une certaine ana-

logie avec les *avantageurs* de l'armée allemande. Ce sont des jeunes gens qui, après avoir terminé avec succès leurs études moyennes ou supérieures, s'engagent, avec l'autorisation du ministre de la guerre, en recevant le droit de concourir pour le grade d'officier. Ils passent à cet effet un examen à l'École militaire. Ces volontaires ne reçoivent pas de solde et s'entretiennent à leurs frais. Ils sont d'ailleurs assez peu nombreux.

II. — Opérations du recrutement.

La Bulgarie est, au point de vue des services militaires territoriaux, et notamment de celui du recrutement, divisée en *circonscriptions militaires* (voïenni okrûzi) à la tête de chacune desquelles est un *commandant de circonscription*, ordinairement du grade de major. Ces circonscriptions sont au nombre de 24 et correspondent, à peu d'exceptions près, aux départements administratifs. Nous en donnerons plus loin la liste.

Au point de vue du recrutement, elles remplissent à peu près le rôle de nos subdivisions de région.

Pour le détail des opérations du recrutement, chaque département est réparti en *subdivisions d'appel* (prizovatelni outchastëtsi) dont le rôle est analogue à celui de nos cantons, en remarquant toutefois qu'elles sont constituées spécialement en vue des opérations de la conscription. Leurs limites, qui embrassent le plus souvent un arrondissement administratif, ainsi que leurs chefs-lieux, sont arrêtés par les ministres de l'intérieur et de la guerre.

L'inscription des jeunes gens appelés à satisfaire à la

loi militaire est obligatoire dès l'année dans laquelle les intéressés atteignent 17 ans. Elle peut avoir lieu dans une quelconque des communes de la subdivision habitée par le jeune homme ou sa famille.

Chaque année, avant le 1er mai, les maires des communes dressent la liste des jeunes gens qui doivent être appelés l'année suivante. Ces listes sont affichées, lues dans les églises, synagogues et mosquées, communiquées aux sous-préfets et aux préfets, puis à la commission départementale permanente, qui les examine en présence du commandant de la circonscription militaire; elles sont ensuite portées de nouveau à la connaissance du public et retournées, avec les observations présentées, à la commission départementale qui les arrête définitivement. Les préfets envoient ensuite au ministère de l'intérieur les états numériques, par culte et nationalité, des jeunes gens portés sur les listes départementales.

Sur la base de ces documents, les ministres de l'intérieur et de la guerre arrêtent, de concert, la répartition entre les départements, du contingent destiné à l'armée permanente. Le chiffre total de ce contingent, fixé par le conseil des ministres, est déterminé de manière que l'effectif de l'armée permanente (engagés volontaires compris) représente toujours à peu près 1 p. 100 de la population totale de la principauté. Il est à remarquer que la répartition du contingent de l'armée permanente entre les départements est faite séparément pour chacun des cultes chrétien, israélite et musulman.

La commission permanente répartit ensuite le contingent de chaque département entre les subdivisions d'appel, proportionnellement au nombre des inscrits.

Une *commission de recrutement* (*naborna kommissia*) ou *conseil de revision*, composée du commandant de la circonscription militaire, président, du sous-préfet de l'arrondissement, d'un second membre militaire, d'un conseiller départemental, d'un conseiller municipal et de deux médecins, l'un civil et l'autre militaire, est chargée en première instance, dans chaque circonscription militaire, des opérations de la conscription. Une *commission supérieure de contrôle du recrutement* examine en deuxième instance les actes des conseils de revision.

Le conseil de revision siège dans chaque chef-lieu de subdivision d'appel; il statue sur l'aptitude physique des appelés et sur les cas de dispenses qu'ils peuvent faire valoir. Il a le droit de faire comparaître les jeunes gens classés les deux années précédentes comme impropres au service, et de soumettre à la commission supérieure ceux dont l'inaptitude ne lui paraîtrait plus réelle. Il peut envoyer en observation dans un hôpital les conscrits qui se déclareraient atteints de maladies non apparentes. Il peut aussi soumettre à la commission supérieure les cas de dispense qui, bien que non prévus par la loi, lui sembleraient dignes d'intérêt.

A la suite de ces opérations, les inscrits sont répartis en quatre catégories : 1° impropres au service; 2° propres au service sans armes; 3° propres au service armé, avec droit à une dispense; 4° propres au service armé, sans droit à aucune dispense.

Cette répartition faite, on classe les hommes de la 2e et de la 3e catégorie dans la 2e portion du contingent (hommes servant deux mois). Si le nombre des hommes de la 4e catégorie est supérieur au chiffre de la 1re portion du contingent de la subdivision, on procède au tirage au sort, après avoir toutefois inscrit d'office

comme affectés à l'armée permanente les hommes qui, volontairement, demandent à y entrer, et ceux qui se sont soustraits à une précédente conscription. Les jeunes gens des différentes catégories qui précèdent ne prennent pas part au tirage au sort. Le tirage effectué, le contingent de l'armée permanente est complété par l'inscription en nombre suffisant des hommes ayant obtenu les plus bas numéros. Ceux qui restent en excédent sont classés dans la 2e portion et appelés seulement à faire deux mois de service.

Si le nombre des recrues n'ayant droit à aucune dispense était insuffisant pour la formation du contingent de l'armée permanente, on y ajouterait les dispensés d'après un ordre d'urgence établi par la loi entre les différents cas. Pourtant une disposition de la loi autorise le conseil de revision à compléter le contingent d'une subdivision qui se trouverait dans ce cas au moyen d'hommes en excédent dans une autre subdivision du même département. Un virement semblable pourrait être effectué d'un département à l'autre par le ministre de l'intérieur, sur la proposition du ministre de la guerre.

Avant la clôture de la séance de revision, il est donné publiquement lecture de la liste des jeunes gens appelés au service dans l'armée permanente. Ils sont immédiatement appelés à prêter serment devant un ministre de leur culte.

Enfin, le conseil répartit le contingent entre les différentes armes, conformément aux instructions ministérielles.

Les *commissions supérieures de contrôle du recrutement* sont constituées dans chaque brigade et siègent

successivement au chef-lieu de chacun des départements compris dans le ressort de la brigade. Elles se composent du commandant de la brigade ou de son chef d'état-major, président, du préfet, du président de la commission départementale, d'un commandant de régiment et de deux médecins, militaire et civil.

Ces commissions examinent de nouveau tous les jeunes gens déclarés impropres au service par les conseils de revision, décident sur les plaintes portées contre les opérations de ces derniers et sur les divergences qui s'y seraient produites; enfin, elles statuen sur les cas qui pourraient lui être soumis par les conseils de revision relativement aux dispenses non prévues par la loi et aux réformes des années précédentes.

Les décisions des commissions supérieures sont prises à la majorité des 2/3 des voix. En cas de majorité moindre ou de partage des voix, la question serait décidée par l'entente des ministres de la guerre et de l'intérieur.

Une disposition assez originale de la loi de recrutement bulgare est que les jeunes gens se trouvant dans le cas d'être appelés par la conscription ne peuvent sortir de la Principauté à moins d'avoir constitué une caution de 500 à 10,000 francs, qui est acquise à l'État s'ils ne se présentent pas au jour fixé, devant le conseil de revision.

III. — Résultats du recrutement.

Le nombre des jeunes gens inscrits annuellement sur les listes d'appel est au moins de 36,000, sur lesquels 12,000 à peu près sont exemptés pour cause d'inapti-

tude physique. Le contingent affecté à l'armée permanente a été, pour chacune des deux dernières années, de 16,000 hommes; en 1889, il avait été de 18,800 et les années précédentes de 14,000 en moyenne.

Sur les 24,000 jeunes gens aptes au service dans une classe, 15,000 en moyenne sont donc appelés à servir 2 ans (12,000 hommes affectés à l'infanterie) ou 3 ans (3,000 hommes classés dans les autres armes ou services); les 9,000 restants, classés immédiatement dans la réserve de l'armée active, devront faire deux mois de service dans les troupes-cadres.

Nous allons chercher à nous rendre compte de la valeur numérique des éléments sur lesquels repose la défense de la Bulgarie.

Les dix classes dont se compose en ce moment l'armée active (levées de 1888 à 1891 inclusivement) ont fourni au recrutement un total de 137,100 hommes. Mais il faut tenir compte: 1° des pertes subies annuellement par chaque classe et que nous évaluons, conformément à l'hypothèse admise en général, à 4 p. 100 pour la première année, 3 p. 100 pour la seconde et 2 p. 100 pour toutes les autres; 2° de cette circonstance que les hommes des deux plus anciennes classes, ayant servi dans les armes autres que l'infanterie, sont déjà passés dans l'armée de réserve. Le chiffre précédent se trouvera, pour ces motifs, réduit à 122,000 hommes.

Outre ces hommes ayant passé sous les drapeaux plusieurs années et possédant une instruction militaire sérieuse, l'armée active comprend maintenant les hommes des dix plus jeunes classes qui n'ont pas été incorporés, soit comme dispensés à titre de soutien de famille, soit parce qu'ils se sont trouvés en excédent du chiffre fixé pour le contingent. En admettant une

moyenne annuelle de 24,000 jeunes gens aptes au service, on peut calculer que le nombre des hommes valides n'ayant pas servi dans l'armée permanente doit être actuellement de 85,000. Mais il faut remarquer que les hommes de cette catégorie n'ont, jusqu'à présent, fait aucun service militaire effectif, la classe levée en 1890 étant la première à laquelle la nouvelle loi de recrutement ait été appliquée.

Après l'armée active vient l'*armée de réserve* ou de seconde ligne qui se compose de 7 classes entières. En évaluant chacune d'elles en moyenne à 19,000 hommes nous obtenons pour l'armée de seconde ligne, en tenant compte des pertes ultérieures, un total de 128,000 hommes environ. Mais un très petit nombre seulement de ces hommes a reçu l'instruction militaire; ce sont les recrues incorporées de 1878 à 1881. Leur total était, à l'origine, de 55,000 et doit se trouver actuellement réduit à 42,000 environ.

Enfin, la *milice* se compose de 8 classes d'environ 16,000 hommes. L'effectif de cette dernière partie de l'armée, n'ayant d'ailleurs pas d'instruction militaire sérieuse, atteint donc à peu près 130,000 hommes.

En résumé, l'ensemble des forces militaires de la Bulgarie se décompose actuellement de la manière suivante :

Armée active.................... (dont 122,000 ayant servi 2 ou 3 ans).	207,000 hommes
Armée de réserve.............. (dont 42,000 ayant passé sous les drapeaux).	128,000 —
Milice........................	130,000 —
TOTAL........................	465,000 hommes,

sur lesquels 164,000 possèdent une instruction militaire complète.

Le nombre encore restreint d'hommes ayant une instruction militaire sérieuse tient surtout à la jeunesse de l'armée bulgare qui se trouve actuellement dans sa 14e année d'existence. Cette situation s'améliore donc chaque année et, dans quatre ans, les classes appartenant aux armées de première et de seconde ligne auront toutes été soumises à la conscription. La disposition légale qui oblige tous les hommes valides, non incorporés dans l'armée permanente, à accomplir certaines périodes d'instruction aura évidemment aussi un très bon effet. L'esprit de discipline et la bonne volonté naturels aux Bulgares suppléeront certainement à la brièveté de ces périodes.

Dispositions nouvelles.

L'Assemblée nationale, au mois de décembre 1891, a voté une loi d'organisation militaire qui modifie quelques-unes des dispositions de la loi de 1889.

Le texte de ce document n'étant parvenu à notre connaissance *qu'après le tirage* de la feuille précédente, nous indiquerons ici les changements qui en résultent :

1° La milice forme 2 *bans* (*prizivi*) correspondant chacun à 4 années ;

2° Les hommes ayant servi 3 ans dans l'armée active restent 6 ans dans la réserve ;

3° Les hommes dispensés du service dans l'armée permanente sont astreints à *deux* périodes de *trois* mois chacune ;

4° La durée des convocations auxquelles peuvent être soumis les réservistes est réduite à 3 mois.

CHAPITRE XXVI

COMMANDEMENT ET SERVICES GÉNÉRAUX

I. — Administration centrale.

En vertu de la Constitution bulgare (art. 11), le commandement suprême de l'armée appartient au prince régnant, qui, en temps de paix, exerce ce pouvoir par l'intermédiaire du *Ministre de la guerre* (Voiennii Ministr), responsable devant le prince et devant l'Assemblée nationale.

Le *Ministère de la guerre* (Voienno Ministerstvo) doit, d'après la nouvelle loi d'organisation militaire, comprendre les services suivants :

1° L'*État-major général* (Generalen Chtab), comprenant les *sections* (otdêlenia) de l'*état-major* (étude des théâtres d'opérations et des plans de campagne), de la *mobilisation*, et la section *topographique*;

2° La *division administrative*, chargée de pourvoir à tous les besoins matériels de l'armée et comprenant les sections des *services administratifs*, du *budget*, du *service de santé* (avec le service vétérinaire), et du *génie* (constructions militaires) ;

3° La *chancellerie du ministère*, formée des sections de l'*organisation* (service du personnel) et des *pensions* ;

4° Le *service de l'artillerie* comprenant deux sections (*organisation* et *services techniques*) ;

5° Le *service de la justice militaire.*

Au ministère de la guerre sont rattachés le *Comité d'instruction et d'organisation de l'armée* et les *inspecteurs.*

II. — Budget de la guerre. — Effectif.

Le total des crédits inscrits au budget de la guerre (y compris les dépenses relatives à la flottille), pour 1891, s'élève à 20,105,172 francs, dont le tableau de la page suivante indique la décomposition en chapitres et paragraphes.

Pour l'exercice 1892, la somme prévue est de 22,465,983 francs, soit une augmentation de 2,360,811 francs.

Nous savons que le chiffre total des dépenses prévu au budget de la Principauté était de 80,208,233 francs; les dépenses militaires en représentent par conséquent le quart.

L'effectif prévu au budget comportait 1706 officiers, 67 médecins, 16 vétérinaires, 145 employés ayant rang d'officiers et comptant dans les corps de troupes, et 33,000 sous-officiers, soldats et employés subalternes. Mais ces effectifs sont assez loin d'être au complet, car il était prévu pour l'année 1891 une économie de 15,3 p. 100 sur la solde des officiers et assimilés, et de 17,3 p. 100 sur celle des troupes, par suite de vacances.

On peut déduire de ces chiffres qu'il manquait au moins 250 officiers et 5,000 hommes.

Pour 1892 l'économie prévue sur les soldes de 1814 officiers et 33,000 soldats n'est que d'environ 9 p. 100.

CHAPITRES.	PARAGRAPHES.	DÉTAIL.	CRÉDITS par paragraphe.	TOTAUX des chapitres.
			fr.	fr.
I	1	Solde et accessoires : Officiers	7,121,085	»
	2	Solde et accessoires : Troupe.	2,200,000	9,321,085
II	3	Subsistances	5,000,000	»
	4	Chauffage et éclairage	450,000	»
	5	Fourrages	1,500,000	»
	6	Infirmeries et hôpitaux	100,000	»
	7	Frais de bureau, de correspondance, etc	111,360	7,161,360
III	8	Frais de route	300,000	»
	9-10	Gratifications diverses	20,000	»
	11	Premières mises d'habillement	60,000	»
	12-14	Frais d'expertise, gratifications à des médecins civils, etc	18,200	»
	15	Indemnités pour leçons données à l'École militaire	60,000	»
	16	Remontes	200,000	»
	17	Bibliothèques	35,000	»
	18	Livres et matériel d'étude pour l'École militaire	19,500	»
	19	Impression de documents militaires	20,000	»
	20	Modèles d'armement, équipement, etc	4,000	»
	21	Locations	100,000	»
	22	Achat de produits pharmaceutiques, etc	30,000	»
	23	Achat d'armes et munitions, et de matériaux et appareils pour les établissements d'artillerie	300,000	»
	24-25	Entretien des locaux nécessaires à l'armée	200,000	»
	26	Construction de bâtiments militaires	300,000	»
	27	Achat d'outils et instruments du service du génie	50,000	»
		A reporter	1,716,700	16,482,445

CHAPITRES.	PARA-GRAPHES.	DÉTAIL.	CRÉDITS par paragraphe.	TOTAUX des chapitres.
			fr.	fr.
		Report........	1,716,700	16,482,445
	28	Réparation et construction de voitures...............	60,000	»
	29	Bibliothèque du régiment de pionniers...............	1,000	»
	30	Harnachement............	50,000	»
	31	Travaux pratiques des officiers	12,000	»
	32	Instruments et matériaux pour les forges-écoles....	5,000	»
	33	Travaux topographiques de l'état-major général......	7,800	»
	34	Dépenses du recrutement...	45,000	»
	35	Indemnités aux habitants pour prestations	3,000	»
	36-37	Dépenses matérielles pour la flottille.................	73,000	1,997,500
IV	38	Frais d'administration......	600,000	»
	39	Dépenses imprévues.......	5,000	»
	40	Payement de dettes anciennes	117,227	»
	41	Diverses dépenses temporaires d'instruction	6,000	»
	42	Liquidation de l'arsenal	5,000	»
	43	Travaux de défense........	500,000	1,233,227
V	44	Fonds de réserve..........	392,000	392,000
		TOTAL	....	20,105,172

III. — Cadres inférieurs et supérieurs.

Sous-officiers.

La hiérarchie militaire bulgare a été copiée sur celle de l'armée russe, dont elle a conservé les dénominations. Ces dernières sont pour la plupart des termes allemands souvent empruntés eux-mêmes au français et

plus ou moins dénaturés dans ces pérégrinations d'une langue à l'autre.

La hiérarchie des sous-officiers est assez différente de la nôtre et se rapproche beaucoup plus de celle de l'armée allemande.

Au-dessous se trouve l'*appointé*, appelé en bulgare comme en russe : *yéfréïtor*, par corruption de l'allemand *gefreiter*. Il occupe une situation plus relevée que celle de nos soldats de 1re classe, bien qu'il ne soit pas à proprement parler un gradé et n'ait que par occasion à exercer un commandement. Dans l'artillerie on l'appelle *bombardier*.

Viennent ensuite : le *sous-officier junior* ou de 2e classe (*mladchiï ounter-ofitser*), correspondant à l'*Unter-Ofizier* allemand, plutôt qu'à notre caporal ; le *sous-officier senior* ou de 1re classe (*starchiï ount.-of.*), représentant le sergent français ou allemand ; enfin, le sergent-major (*feldfebel*) ou maréchal des logis chef (*vakhmistr*). Dans l'artillerie, le mot sous-officier est remplacé par celui d'*artificier* (*feïerverker*).

Les sous-officiers sont nommés par les chefs de corps. Les soldats doivent, pour être promus à ce grade, avoir six mois ou un an de service, selon leur degré d'instruction antérieure. En principe, les grades de sous-officier de 1re classe et de sergent-major ne sont conférés qu'aux rengagés.

Les musiciens peuvent posséder tous les grades de sous-officier, jusqu'à celui de sergent-major inclusivement.

Il existe encore un grade de sous-officier, celui d'*enseigne porte-épée* (*portoupeï-younker*), qui constitue en quelque sorte une situation intermédiaire entre celle de sous-officier et d'officier. Les enseignes sont, ou bien

des jeunes gens qui ont satisfait aux examens de sortie de l'École militaire, mais ont eu une conduite médiocre, ou font preuve d'une aptitude insuffisante pour le service pratique, ou bien des sous-officiers ayant passé directement l'examen de sortie de l'École militaire sans en avoir suivi les cours. Ils remplissent d'ailleurs les mêmes fonctions que les sous-lieutenants et sont promus à ce grade après avoir passé six mois dans les troupes en qualité d'enseignes. Ce grade ne compte qu'un très petit nombre de titulaires.

Les sous-officiers peuvent contracter des rengagements pour trois périodes successives de quatre années pendant lesquelles ils reçoivent des hautes payes progressives.

A l'expiration de ces douze années, ils ont droit à une prime (1000 francs pour les sergents-majors, 600 francs pour les sergents), au grade supérieur dans la réserve, et à l'admission à des emplois civils.

Officiers.

La hiérarchie des officiers, semblable à celle des autres armées, comprend les grades suivants :

Officiers proprement dits (Ober-ofitseri).	Sous-lieutenant. .	(Podporoutchik).
	Lieutenant......	(Poroutchik).
	Capitaine........	(Kapitan). (Rotmistr, dans la cavalerie).
Officiers supérieurs (Chtab-ofitseri).	Major	(Maïor).
	Lieutenant-colonel.	(Podpolkovnik)
	Colonel	(Polkovnik).

Aucun officier bulgare n'avait, jusqu'en 1890, été investi d'un grade supérieur à celui de colonel. Au

struction, bénéficié de la réduction du service actif à 6 mois ou un an, doivent à l'expiration de ce temps, avoir été nommés sous-officiers et avoir satisfait à l'examen d'aptitude au grade d'officier de réserve; faute de quoi ils sont astreints à une durée double de service.

Le service dans la réserve est, pour les officiers démissionnaires, prolongé jusqu'à 45 ans.

Les sergents-majors ayant accompli 12 ans de service supplémentaire ont droit au grade de sous-lieutenant de réserve.

Le budget pour 1891 prévoit un chiffre de 1706 officiers dont 3 colonels, 2 lieutenants-colonels, 216 majors, 315 capitaines, 615 lieutenants et 555 sous-lieutenants. Nous savons, d'après les indications mêmes du budget, que ces effectifs sont loin d'être au complet (1). Il convient cependant de remarquer que le nombre des officiers affectés en principe aux unités élémentaires, compagnie, escadron, batterie, est beaucoup plus élevé que dans les autres armées.

On peut constater, d'après l'énumération qui précède, que les titulaires des grades supérieurs sont extrêmement peu nombreux ; aussi, verrons-nous plus loin que la majeure partie des fonctions confiées dans les autres pays à des colonels ou à des généraux sont remplies en Bulgarie par des majors et des lieutenants-colonels (2).

---

(1) D'après la dernière édition des *Jahresberichte* de Löbell, l'armée bulgare comptait, au 1er janvier 1890, 1193 officiers : 2 colonels, 3 lieutenants-colonels, 157 majors, 248 capitaines, 268 lieutenants, 514 sous-lieutenants.

(2) Le projet de budget pour 1892 prévoit une augmentation notable du nombre des colonels et lieutenants-colonels.

En s'abstenant de conférer à leurs officiers des grades justifiés par l'importance des fonctions, mais hors de proportion avec l'ancienneté des services, les Bulgares ont donné une preuve de modération et de sagesse qu'on ne saurait trop reconnaître.

Les *soldes* des officiers qui varient, non seulement avec le grade mais avec la fonction, sont comprises entre 3,100 francs (sous-lieutenant) et 12,000 francs (général-major).

Jusqu'à présent l'État n'assure pas de ***pensions*** aux anciens officiers, sauf dans le cas de blessures ou de maladies contractées au service. Dans les autres cas, les pensions sont payées par une caisse de retraite (Emeritalna kassa), entretenue par les versements des officiers. Une loi sur les retraites est en préparation.

IV. — États-majors et services généraux.

Le service d'**état-major** dans l'armée bulgare est extrêmement restreint. Le manque d'officiers de grades élevés, la nécessité de modérer les dépenses ont fait réduire au strict nécessaire les commandements supérieurs. Bien que la force actuelle de l'armée bulgare eût pu permettre la constitution de trois corps d'armée presque complets on s'est, jusqu'à présent, contenté des six commandements de brigades d'infanterie que la nouvelle loi d'organisation transforme en divisions, et auxquelles elle ajoute une division de cavalerie.

Les états-majors des divisions se composeront, en dehors du commandant de la division (colonel ou lieutenant-colonel), d'un chef d'état-major, d'un sous-chef et de deux officiers d'état-major.

Le service d'état-major était recruté à l'origine

commencement de 1891 seulement, les colonels Moutkourov, ministre de la guerre (décédé peu de temps après), et Nikolaïev, inspecteur de l'infanterie, ont reçu le grade de *général-major* (général de brigade).

Les officiers bulgares sont instruits à l'**École militaire** (Voienno outchilichté) de Sofia. On y admet, après un examen d'entrée, les jeunes gens de 16 à 23 ans. Pour ceux qui ont satisfait au service militaire légal, la limite d'âge est prolongée jusqu'à 24 ans, et pour les sous-officiers rengagés, jusqu'à 25. La durée des études est de trois ans. Les élèves qui portent la dénomination d'*enseignes* (iounkeri) sont actuellement au nombre de 400 environ, pour les trois années, ce qui permet de compter sur des promotions annuelles de 120 à 130 sous-lieutenants.

Les jeunes gens ayant reçu une instruction supérieure ou secondaire peuvent, au bout de six mois dans le premier cas, d'un an dans le second, et à condition qu'ils aient obtenu le grade de sous-officier, passer un examen conforme au programme de sortie de l'École militaire. Ils sont alors nommés *enseignes* et six mois après sous-lieutenants.

Les jeunes gens ayant suivi avec succès les cours d'une école militaire étrangère donnant droit à l'obtention du grade de sous-lieutenant, peuvent recevoir ce grade dans l'armée bulgare. La loi autorise également l'admission avec leur grade des officiers des armées étrangères.

La Bulgarie ne possédant, en ce moment, aucun établissement supérieur d'instruction militaire, quelques officiers sont envoyés, après avoir subi un examen spécial, dans les écoles ou les établissements techniques

de l'étranger, notamment aux écoles supérieures de guerre de Turin et de Bruxelles, à l'École d'application de Turin, à l'Institut géographique de Vienne.

L'**avancement** des officiers a lieu en principe à l'ancienneté pour les grades de lieutenant, capitaine, lieutenant-colonel et colonel.

Pour être promus au grade de major, les capitaines doivent avoir été proposés par leurs supérieurs hiérarchiques et avoir subi un examen spécial qui, en cas d'insuccès, ne peut être recommencé que deux fois. Les capitaines ayant satisfait à ces conditions sont promus d'après leur rang d'ancienneté.

L'avancement au choix peut avoir lieu pour des mérites exceptionnels sur la proposition des supérieurs hiérarchiques et du Ministre de la guerre. L'avancement a lieu par arme. Les promotions aux grades d'officier général ont lieu exclusivement au choix.

L'armée bulgare n'a eu, pendant longtemps, comme **officiers de réserve**, que les officiers démissionnaires de l'armée active ; mais, depuis 1889, on a créé une source de recrutement spécial pour cette catégorie d'officiers par l'établissement d'un cours spécial de préparation rattaché à l'École militaire de Sofia. Ce cours, d'une durée de 9 mois, est suivi par des jeunes gens appartenant à l'armée active et possédant un degré déterminé d'instruction. Rentrés à leurs corps, ces jeunes gens terminent leur service comme sous-officiers. Ils passent dans la réserve avec ce grade et sont ultérieurement promus sous-lieutenants de réserve. Le cours de préparation a reçu, en 1889, 140 élèves et en 1890, 180. Ces cours doivent être remplacés par des détachements divisionnaires d'instruction.

Les jeunes gens ayant, en raison de leur degré d'in-

parmi les officiers ayant suivi les cours de l'Académie russe d'état-major. La situation politique ne permettant plus d'avoir recours aux écoles militaires de la Russie, les officiers bulgares vont, comme nous l'avons vu, suivre les cours des écoles de guerre belge et italienne.

Les officiers d'état-major constituent un corps spécial quoique ouvert; ils sont classés dans ce corps après un stage de deux ans, et y jouissent d'un avancement distinct; ils sont cependant astreints à retourner à de certains intervalles dans les corps de troupes des différentes armes.

On peut citer, comme se rapportant au service d'état-major, la Maison militaire du prince composée des aides de camp personnels (*fliguel-adioutanti*) (1) et des officiers d'ordonnance (*ordinartsi*). En outre de ces officiers, majors et capitaines, faisant effectivement le service auprès du prince, d'autres officiers reçoivent le titre purement honorifique d'*aides de camp honoraires* (potchetni fliguel-adioutanti).

Au point de vue du **commandement territorial**, la Bulgarie est divisée en 24 *circonscriptions régimentaires* (voienni polkovi okrŭjia) ayant les mêmes chefs-lieux et les mêmes limites que les départements administratifs, sauf en ce qui concerne les départements de *Sofia* et de *Philippopoli*, qui forment chacun deux circonscriptions militaires. Les administrations des deux circonscriptions militaires de chacun de ces départements ont leur siège au chef-lieu même.

Les commandants (*natchalnitsi*) des circonscriptions militaires, du grade de major, sont principalement

---

(1) De l'allemand *Flügel-Adjudant*.

chargés des services concernant le recrutement et la mobilisation. Nous avons vu quel était leur rôle relativement aux opérations de la conscription ; ce sont eux qui surveillent la tenue des listes des hommes de la réserve de l'armée active et de l'armée de réserve, qui transmettent, avec l'aide des autorités civiles, les ordres de convocation de ces catégories et en assurent l'exécution. Enfin, ces officiers sont chargés d'une manière générale, dans l'étendue de leur ressort, de toutes les affaires d'administration militaire ne se rapportant pas à un corps de troupe ou à un établissement.

Les commandants de circonscription militaire sont soumis à la surveillance des commandants de division et de leurs chefs d'état-major.

Au point de vue du contrôle des diverses réserves, les circonscriptions militaires sont divisées en ***arrondissements de compagnies***, correspondant aux arrondissements administratifs, et ayant à leur tête des officiers de réserve.

Les circonscriptions régimentaires doivent être réparties 4 par 4 entre les régions de divisions.

Dans les villes, la direction du ***service de garnison*** et de la police militaire appartient, suivant le cas, au commandant de la brigade, du régiment ou du bataillon en garnison dans la ville, ou à défaut, au commandant de circonscription. L'officier d'ordonnance du commandant de division (ou le plus ancien des adjudants dans les places n'ayant pas de commandement de division) est, avec le titre d'***adjudant de place,*** chargé des détails du service.

Les services techniques sont assez restreints dans l'armée bulgare; celui de l'**artillerie** a même dans ces

dernières années subi plusieurs réductions : les ateliers d'armurerie, l'atelier pyrotechnique et même l'*arsenal* de Roustchouk, ont été successivement supprimés. Les services spéciaux dépendant de l'artillerie ne comprennent plus que les *dépôts d'artillerie* (artilleriïski skladové).

Ces dépôts, au nombre de deux, situés à *Sofia* et à *Razgrad* ont pour but d'entreposer et d'entretenir le matériel d'artillerie et l'armement de réserve et de réparer l'armement en service. Ils sont également chargés, au moins en partie de la fabrication des munitions d'infanterie et d'artillerie.

Les dépôts d'artillerie servent aussi d'établissements d'instruction pour les officiers des différentes armes qui peuvent y être détachés pendant quatre mois (les officiers d'artillerie pendant huit mois), afin de s'y familiariser avec l'entretien des armes et les manipulations pyrotechniques.

Ces dépôts reçoivent aussi les soldats destinés à occuper des emplois d'armuriers dans les corps de troupe.

Ces établissements ont à leur tête des majors et possèdent un assez nombreux personnel : officiers, employés, techniciens, sous-officiers, soldats et ouvriers civils.

Le service du **génie** est chargé de la construction et de l'entretien des bâtiments militaires et des fortifications, ainsi que de l'approvisionnement en outils des corps de troupe. Ce service comprenait jusqu'à présent deux *directions du génie*, du *Nord* à Roustchouk, et du *Sud* à Philippopoli ; mais depuis 1891, il paraît être assuré directement par la section du génie au ministère de la guerre.

L'armée bulgare ne possède pas jusqu'à présent de

services administratifs en dehors des bureaux du ministère de la guerre.

Les corps de troupe pourvoient eux-mêmes au moyen de marchés au service des subsistances et du fourrage. En ce qui concerne l'habillement, l'administration centrale fournit seulement les matières premières : drap, toile, cuir, etc., et exceptionnellement des objets confectionnés, comme les chaussures, par exemple; les ateliers des corps fabriquent les vêtements.

Les *entrepôts de matières premières* (vechtevi skladové) sont actuellement au nombre de 3, à *Sofia*, *Roustchouk* et *Philippopoli* (un 4ᵉ, celui de Varna, a été supprimé en 1890). Un lieutenant est à la tête de chacun d'eux. Une *commission de réception* composée d'un président, de trois membres militaires et de trois membres civils, s'assure de la qualité des matières entrant en magasin.

Le **service de santé**, placé sous la haute direction du *médecin en chef de l'armée*, ne comprend jusqu'à présent que le service des corps de troupe. Les malades qui ne peuvent être traités dans les infirmeries sont reçus dans les hôpitaux civils (1).

Le personnel médical affecté à chaque régiment est d'ailleurs assez considérable; outre les médecins (ayant rang d'officiers, et recevant des soldes intermédiaires entre celles de capitaine et de major), il comprend des *aides-médecins* (feldcheri), à raison d'un aide-médecin de 1ʳᵉ classe par régiment, et un de 2ᵉ classe par compagnie, escadron ou batterie, un surveillant d'infirmerie par régiment, et un infirmier (lazaretna slouga)

(1) La loi d'organisation militaire et le budget pour 1892 prévoient l'établissement de 6 hôpitaux divisionnaires.

par compagnie. Les aides-médecins de 1re et de 2e classe reçoivent des soldes un peu supérieures à celles du sergent-major et du sous-officier de 1re classe.

L'effectif budgétaire du corps de santé était, en 1891, de 65 médecins, dont 1 médecin en chef, 38 médecins de régiment de 1re classe, et 26 de 2e classe.

Le service pharmaceutique ne comprend que la pharmacie centrale dépendant du ministère de la guerre, et 6 pharmacies de division.

Les chevaux destinés à la **remonte** de l'armée, soit pour les officiers, soit pour la troupe, sont achetés à l'étranger, particulièrement en Hongrie. Des traités sont passés à cet effet par le ministère avec des maisons de commerce. Les animaux acceptés par une commission de réception sont immédiatement répartis dans les corps de troupe. Des achats peuvent aussi être faits directement par les corps de troupe.

Les officiers ayant droit à une monture la reçoivent de l'État gratuitement, mais à titre de prêt.

Le service **vétérinaire** est placé sous la direction du *vétérinaire en chef* qui fait partie du ministère de la guerre. Ce service est assuré dans les régiments d'artillerie et de cavalerie par 11 vétérinaires et 4 vétérinaires adjoints. Des *aides-vétérinaires* (veterinarni feldcheri) sont répartis dans les troupes à cheval, dans les mêmes conditions que les aides-médecins. Les régiments d'infanterie et celui du génie possèdent chacun un aide-vétérinaire de 1re classe pour le soin des chevaux d'officiers et du train.

Une infirmerie vétérinaire, placée sous la direction du vétérinaire en chef, existe à Sofia, ainsi qu'une *forge-école* où des soldats détachés des corps de troupe reçoivent l'instruction professionnelle de maréchaux ferrants.

L'administration de la **justice militaire** a été réorganisée par une loi du 16-28 décembre 1889. Il existe trois degrés de juridiction : le *tribunal régimentaire* (polkovii sûd) ou conseil de discipline compétent pour les infractions commises par les hommes de troupe et passibles au maximum de 6 mois de prison; le *conseil de guerre* (voiennii sûd), et la *cour suprême de cassation militaire* (vrkhovnii kassatsionnen sûd).

Un tribunal régimentaire est constitué dans tout corps de troupe, dont le chef possède les pouvoirs d'un commandant de régiment.

Les corps moins importants sont rattachés au tribunal le plus voisin.

Il existe 3 conseils de guerre permanents à *Sofia, Roustchouk* et *Philippopoli* (1).

Les *tribunaux régimentaires* se composent d'un président, officier supérieur désigné pour un an par le chef de corps, et de deux membres, en principe, du grade de capitaine, qui restent six mois en fonctions, mais sont changés alternativement tous les trois mois.

Les sentences, rendues à la majorité absolue des voix, sont soumises à la sanction du chef de corps. En cas de refus de cette sanction, la cause est portée devant le conseil de guerre.

Les *conseils de guerre* se composent d'un président et de quatre membres, qui sont, lorsque l'accusé est sous-officier ou soldat, un commandant de bataillon, un commandant de compagnie et deux officiers subal-

(1) Le ressort du conseil de guerre de Philippopoli comprend l'ancienne Roumélie orientale; celui du conseil de guerre de Roustchouk, les départements de Roustchouk, Varna, Choumla, Silistrie, Razgrad et Tirnovo; le reste de la Bulgarie septentrionale ressortit au conseil de guerre de Sofia.

ternes. Pour juger un officier, la composition du conseil varie naturellement suivant le grade de l'accusé (1).

Les fonctions de président, ainsi que celles de procureur et de *juge d'instruction* sont permanentes et doivent être confiées à des officiers ayant suivi les cours d'une école de droit. Un certain nombre d'officiers vont à cet effet suivre les cours des facultés de droit étrangères (2).

Le président et les membres du parquet sont temporairement remplacés si le grade de l'accusé le rend nécessaire. Le président et le procureur sont des officiers supérieurs ; les juges d'instruction sont actuellement des lieutenants. Les juges sont désignés pour six mois par le ministre de la guerre parmi les officiers résidant dans le ressort du conseil ; deux d'entre eux sont remplacés au bout de chaque trimestre.

Il est à remarquer que tous les membres des tribunaux militaires sont des officiers et doivent même posséder ce grade depuis au moins trois ans.

Les jugements des conseils de guerre sont rendus à la majorité absolue des voix.

La *Cour de cassation militaire* est présidée par le ministre de la guerre. Elle comprend un certain nombre de membres de droit, un membre permanent, officier supérieur pourvu de connaissances juridiques, et des membres temporaires (officiers supérieurs également), nommés par le prince.

Le procureur près la Cour de cassation militaire,

---

(1) En vertu de la loi sur la répression du brigandage, les auteurs d'actes de cette nature sont déférés à la justice militaire.

(2) Les officiers du service de la justice militaire constitueront désormais un corps distinct ayant son avancement spécial.

portant le titre de *procureur général militaire* (glavniї voiennії prokouror), est chargé de la haute direction du service judiciaire de l'armée et de l'inspection des tribunaux militaires. Il est en outre chef de la division de la justice militaire au ministère de la guerre.

CHAPITRE XXVII

CORPS DE TROUPE

La loi d'organisation militaire à laquelle nous avons déjà fait allusion dans les chapitres précédents, en même temps qu'elle coordonne et complète les dispositions relatives aux différents services de l'armée, apporte un certain nombre de modifications à l'organisation des corps de troupe. Mais, comme cette loi, qui n'est pas encore promulguée au moment où nous écrivons exigera évidemment, pour sa complète exécution un délai assez long, il est nécessaire, pour donner une idée précise des forces militaires actuelles de la Bulgarie d'indiquer simultanément les deux organisations.

I. — Armée active. — Troupes permanentes.

Les forces constituées sur le pied de paix se divisent en *troupes permanentes* et *cadres de réserve*. Ces derniers qui avaient déjà reçu un commencement d'organisation par la création des *compagnies-cadres*, effectuée en vertu de la loi de 1889, seront étudiés dans un paragraphe spécial.

Quant aux troupes permanentes, le tableau suivant en donne la composition telle qu'elle existait en 1891 et telle qu'elle résulte de la nouvelle loi.

ÉTAT DE L'ARMÉE PERMANENTE

EN 1891.	D'APRÈS LA NOUVELLE LOI.
Infanterie.	
24 *régiments*, composés de 2 bataillons à 4 compagnies et d'une compagnie hors rang.	Sans modifications.
1 *compagnie de discipline*....	Supprimée.
Cavalerie.	
1 *escadron d'escorte du prince.*	1 *escadron de la Garde.*
4 *régiments* à 4 escadrons, plus 1 peloton hors rang.	Sans modifications.
....	6 *escadrons indépendants* (sotnii).
Artillerie.	
6 *régiments* à 4 batteries de campagne et 1 section de montagne.	6 *régiments* à 6 batteries de campagne et 1 demi-batterie de montagne.
2 *batteries de forteresse*......	3 *bataillons* de forteresse à 3 compagnies.
Génie.	
1 *régiment de pionniers* comprenant :	Une *brigade* comprenant :
2 bataillons de sapeurs à 4 compagnies.	3 bataillons de pionniers à 4 compagnies et 1 peloton hors rang.
3 compagnies spéciales (mineurs et pontonniers, télégraphistes, chemins de fer), une compagnie hors rang.	3 compagnies spéciales (pontonniers, télégraphistes, chemins de fer), une compagnie de parc.
Troupes auxiliaires.	
Néant..........................	6 *compagnies du train.* 6 *détachements d'infirmiers* (attachés aux hôpitaux divisionnaires).

Il faut remarquer que le projet de budget pour 1892 ne prévoit que 5 batteries de campagne au lieu de 6 dans chaque régiment d'artillerie et 2 bataillons de forteresse comprenant ensemble 5 compagnies.

Les escadrons indépendants de cavalerie n'y sont pas mentionnés, non plus que les compagnies du train ni les détachements d'infirmiers. Auprès de l'état-major de chaque division figurent seulement un capitaine chef des parcs de la division et un certain nombre d'ouvriers.

Les régiments de toutes armes sont actuellement commandés par des majors ou des lieutenants-colonels. Les services administratifs du corps sont, sous la haute direction et la responsabilité du commandant de régiment, confiés à un second officier supérieur appelé *zavédouyouchtïï domakinstvoto* (administrateur), dont les attributions sont celles de notre *major*. L'administrateur est secondé dans les détails du service par le lieutenant-trésorier et le lieutenant d'armement. Un employé nommé *délovoditel* (secrétaire-gérant) est chargé des écritures. Cet employé est classé avec les officiers. Il en est de même du chef armurier et du maître tailleur, ainsi que de l'*écuyer* (beïreïtor) chargé du dressage des chevaux de remonte dans les régiments d'artillerie et de cavalerie.

Un *capitaine d'armes* de régiment (polkovniï kaptenarmous), sous-officier ayant une solde intermédiaire entre celles du sergent-major et du sous-officier de 1re classe, est chargé de la surveillance des magasins du corps. Le même soin incombe dans chaque unité inférieure à un capitaine d'armes de compagnie, escadron ou batterie. Celui-ci remplit aussi une

partie des fonctions attribuées à nos fourriers, et même à nos sergents-majors, au point de vue administratif.

Tous les non-combattants d'un régiment sont réunis en une compagnie ou un peloton hors rang (nestroïeva rota ou nestroïevii vzvod) sous un commandant spécial. On remarque parmi ces non-combattants un certain nombre de *soldats du train* (obozni voïnitsi) chargés de la conduite des équipages régimentaires et de l'exécution des transports nécessaires au régiment.

En dehors du chef de corps et des officiers chargés d'un service administratif, l'état-major d'un régiment ne comprend qu'un *adjudant de régiment* du grade de lieutenant, qui est principalement chargé du service de chancellerie auprès du chef de corps, de la transmission des ordres, des archives, etc. Les régiments d'infanterie ont aussi pour chaque bataillon un major, commandant, et un sous-lieutenant, adjudant.

Les régiments d'infanterie sont numérotés de 1 à 24 et portent en outre des dénominations géographiques empruntées aux villes, rivières, montagnes, voisines des garnisons où les régiments ont été formés. De plus, quelques régiments ont des chefs honoraires dont ils portent aussi les noms.

Ces différentes dénominations sont indiquées page 460.

Les régiments ou unités indépendantes des autres armes sont simplement numérotés.

Le 1er régiment de cavalerie et le 4e d'artillerie portent la dénomination de *régiments du Prince.*

Tableau des effectifs des différentes unités de l'armée permanente, d'après le budget pour 1892.

UNITÉS (1).	OFFICIERS.	MÉDECINS et vétérinaires.	EMPLOYÉS.	HOMMES DE TROUPE. Combattants.		Non-combattants.	
				Sous-officiers.	Soldats.	Sous-officiers et soldats.	TOTAL.
Compagnie d'infanterie	5	»	»	15	88	»	103
État-major de régiment et compagnie hors rang	10	2	4	8	9	66	74
Régiment d'infanterie (8 compagnies)	50	2	4	128	704	66	898
Effectif total de l'Infanterie	1,200	48	96	3,072	16,896	1,584	21,552
Escadron de cavalerie de la Garde	9	»	1	22	213	10	245
Escadron enrégimenté	5	»	»	11	137	»	148
État-major de régiment et peloton hors rang	5	2	4	3	»	54	57
Régiment de cavalerie (4 escadrons)	25	2	4	47	548	54	649
Escadron indépendant	Non prévu au budget.						
Effectif total de la cavalerie	105	8	17	210	2,405	226	2,841

Batterie de campagne (4 pièces)	5	»	»	10	99	»	109
Section de montagne (2 pièces)	2	»	»	6	51	»	57
Etat-major de régiment	4	2	3	3	»	58	61
Régiment d'artillerie (5 batteries de campagne et 1 section de montagne)	31	2	3	59	546	58	663
Compagnie d'artillerie de forteresse	3	»	»	13	91	»	104
Ensemble de l'artillerie de forteresse (5 compagnies)	22	»	5	71	455	33	559
Détachements des dépôts d'artillerie	9	»	15	6	88	18	112
Effectif total de l'artillerie	217	12	38	372	3,273	341	3,986
Compagnie du génie	4	»	»	6	97	»	103
Effectif total du génie (15 compagnies)	76	2	4	174 (2)	1,528	130 (3)	1,832

(1) Les dénominations bulgares des diverses unités sont les suivantes : régiment, *polk ;* bataillon, *droujina ;* compagnie, *rota ;* escadron (enrégimenté), *eskadron ;* escadron indépendant, *sotnia ;* batterie, *batareïa ;* peloton, *vzvod.*

(2) Y compris 18 sous-officiers et 28 soldats spécialistes (mécaniciens, télégraphistes, ouvriers de chemins de fer).

(3) Y compris 6 sous-officiers et 25 soldats du train.

NUMÉROS des régiments.	NOMS DES RÉGIMENTS.	
1er	De Sofia (Prince Alexandre Ier).	(Sofiïskiï, na Kniazia Aleksandra Polk).
2e	De l'Isker	(Iskorskiï Polk).
3e	De Vidin	(Bdinskiï P.).
4e	De Plevna	(Plôvenskiï P.).
5e	Du Danube	(Dounavskiï P.).
6e	De Tirnovo (Prince Ferdinand).	(Trnovskiï, na Negovo Tsarsko Visotchestvo Polk).
7e	De Prêslav	(Prêslavskiï P.).
8e	Du Littoral	(Primorskiï P.).
9e	De Philippopoli (Princesse Clémentine).	(Plovdivskiï P.).
10e	Du Rhodope	(Rodopskiï P.).
11e	De Sliven	(Slivenskiï P.).
12e	Des Balkans	(Balkanskiï P.).
13e	Du Rilo	(Rilskiï P.).
14e	De Macédoine	(Makedonskiï P.).
15e	De Lom	(Lomskiï P.).
16e	De Lovetch	(Lovtchanskiï P.).
17e	De Silistrie	(Dorostolskiï P.).
18e	De la Yantra	(Yétrskiï P.).
19e	De Choumla	(Choumenskiï P.).
20e	De la Dobroudja	(Dobroudjanskiï P.).
21e	De la Sredna-Gora	(Srednogorskiï P.).
22e	De Thrace	(Trakiïskiï P.).
23e	De Chipka	(Chiptchanskiï P.).
24e	De la Mer Noire	(Tchernomorskiï P.).

L'effectif **budgétaire** de l'armée bulgare comprenait, en 1891, **1076 officiers, 67 médecins, 16 vétérinaires, 145 employés** attachés aux corps de troupe, et **33,284 hommes**, dont **30,726 combattants** et **2,558 non-combattants.** Ces chiffres correspondent presque exactement à la proportion de 1 soldat pour 100 habitants. Mais nous savons d'après les renseignements mêmes du budget, que les effectifs réels présentent un déficit d'environ 17,3 p. 100, par rapport aux

effectifs budgétaires. L'effectif entretenu ne serait donc au plus que de **27,500 hommes**.

Pour 1892 le budget ne prévoit qu'une économie de 9 p. 100 sur l'ensemble des soldes des officiers et des soldats, la répartition entre les deux catégories n'étant pas mentionnée. En supposant cette répartition proportionnelle à celle de l'année dernière, les économies afférentes à la solde de la troupe représenteraient 9,54 p. 100 de la dépense prévue, ce qui indiquerait un déficit de 3,150 hommes sur un effectif légal de 33,024.

Le *recrutement des corps de troupe* n'était pas jusqu'à présent absolument régional, quoique chaque régiment reçût principalement des hommes du département dans lequel il tenait garnison, ou des départements voisins. Une décision ministérielle fixait chaque année la répartition des recrues des différents départements entre les corps. Il est à remarquer que cette répartition était faite par culte (chrétien, israélite, musulman), et que, tandis que les chrétiens et les israélites étaient presque toujours affectés aux corps les plus voisins, les musulmans étaient fréquemment envoyés dans des régiments tenant garnison en des points éloignés de leurs domiciles. Cette mesure s'explique par l'inégale répartition sur le territoire bulgare, de la population musulmane, qui avec un recrutement rigoureusement régional, fournirait la majorité de l'effectif dans plusieurs régiments de la région orientale de la Principauté.

Mais d'après la nouvelle loi le recrutement sera désormais régional, chaque circonscription militaire fournissant les recrues d'un régiment d'infanterie et l'ensemble de chaque région de division celles d'un

régiment d'artillerie, d'un escadron indépendant de cavalerie et de deux compagnies de pionniers, les autres troupes se recrutant sur l'ensemble du territoire. L'affectation des réservistes s'opérera naturellement suivant les mêmes règles.

Les formations les plus importantes existant dans l'armée bulgare, sur le pied de paix, seront désormais les **divisions**, au nombre de six. Les commandements des divisions sont à la fois actifs et territoriaux; à ce dernier point de vue, ils ont dans leurs attributions la haute surveillance du service du recrutement et des diverses réserves, du service des places, etc. A chaque division est affectée une région comprenant 3 ou 4 départements administratifs et divisée en 4 circonscriptions de régiments. Les divisions porteront les dénominations suivantes : 1° de *Sofia;* 2° de *Thrace* (Philippopoli) ; 3° des *Balkans* (Sliven) ; 4° de *Préslav* (Choumla) ; 5° du *Danube* (Roustchouk) ; 6° de *Vidin.*

Comme commandement actif chaque division doit comprendre : 4 régiments d'infanterie, 1 régiment d'artillerie, 1 escadron indépendant de cavalerie, 1 compagnie du train, 1 hôpital divisionnaire avec un détachement d'infirmiers.

Les quatre régiments de cavalerie forment une *division de cavalerie.*

Les troupes d'artillerie de forteresse et du génie restent indépendantes.

Il faut remarquer qu'il n'est pas prévu pour le moment d'organisme intermédiaire entre les divisions et les régiments.

Voici la répartition des régiments d'infanterie et d'artillerie entre les divisions :

1re division (ancienne 1re brigade), 1er, 6e, 13e et 14e régiments d'infanterie ; 1er et 4e régiments d'artillerie.

6e division (ancienne 2e brigade), 3e, 4e, 15e et 16e rég. d'infanterie.

5e division (ancienne 3e brigade), 2e, 5e, 17e et 18e régiments d'infanterie.

4e division (ancienne 4e brigade), 7e, 8e, 19e et 20e régiments d'infanterie ; 2e et 5e régiments d'artillerie.

2e division (ancienne 5e brigade), 9e, 10e, 21e et 22e régiments d'infanterie ; 3e régiment d'artillerie.

3e division (ancienne 6e brigade), 11e 12e, 23e et 24e régiments d'infanterie; 6e régiment d'artillerie.

Cadres de réserve.

Nous avons vu, en examinant la loi de recrutement, que les hommes dispensés du service dans l'armée permanente par suite de raisons de famille ou comme se trouvant en excédent du contingent fixé, devaient accomplir deux périodes d'instruction de trois mois. Les hommes d'une même classe sont, à cet effet, répartis en séries appelées successivement de septembre à mai, période pendant laquelle les travaux agricoles, occupation de la grande majorité des Bulgares, auront le moins à souffrir de ces convocations (1).

---

(1) Les circulaires ministérielles recommandent même de convoquer autant que possible les habitants des campagnes pendant les mois d'hiver, de manière à appeler au printemps les hommes dont la profession est indépendante des saisons.

Pour éviter le trouble qu'apporteraient dans les régiments ces incorporations successives et de courte durée, les hommes astreints au service de six mois sont instruits dans des unités spéciales d'infanterie appelées **cadres de réserve** (rezervni kadri), établies au chef-lieu de chaque circonscription militaire.

Ces cadres qui, en temps de guerre, serviront de base à l'organisation des troupes de l'armée de réserve et qui, en temps de paix, ont à assurer aussi l'instruction des réservistes convoqués à des périodes d'instruction, doivent se composer de 24 régiments d'infanterie comprenant seulement 4 compagnies ; un de ces régiments existe dans chaque circonscription militaire et a pour commandant le commandant même de la circonscription ; en outre des régiments d'infanterie, il doit être constitué 6 batteries de réserve ; les autres armes n'auront pas de cadres de réserve.

Conformément à la loi de recrutement de 1889, une compagnie, dite *compagnie-cadre,* avait été organisée dans chaque circonscription militaire. Le budget pour 1892 prévoit l'existence de 24 *bataillons* de réserve à *trois* compagnies (au lieu de 4), et pour l'artillerie de réserve, de *trois* batteries (au lieu de 6).

Les cadres des unités d'infanterie comprennent une portion permanente très restreinte, complétée lors des convocations par des officiers et des gradés de réserve ; les cadres permanents des batteries sont au contraire très forts.

D'après le budget pour 1892, chaque bataillon de réserve, commandé comme nous l'avons dit par le commandant de circonscription, possède comme officiers actifs 3 capitaines, commandants de compagnies ; 1 capitaine d'armes, 1 armurier et 1 aide-médecin sont

attachés à l'état-major du bataillon. Le cadre permanent de chaque compagnie se compose de 5 sous-officiers et de 22 soldats.

Les batteries de réserve comprennent chacune 1 major, commandant; 5 officiers en sous-ordre; 16 sous-officiers; 176 canonniers et 12 non-combattants.

L'effectif permanent affecté en 1892 aux cadres de réserve est donc de 114 officiers et 2,713 sous-officiers et soldats.

Les unités de réserve du pied de paix sont réparties entre les divisions actives, à raison de 4 bataillons (ou régiments) d'infanterie et une batterie, en principe, par division.

Instruction.

L'instruction et le service dans l'armée bulgare ont été jusqu'à présent réglés par les prescriptions en usage dans l'armée russe. Mais de nouveaux règlements sont à l'étude depuis quelques années et remplacent déjà, à titre d'essai dans l'artillerie et définitivement dans l'infanterie, une partie des règlements russes.

Avec l'introduction des nouveaux règlements, les commandements en russe, conservés jusqu'aujourd'hui, font naturellement place à des commandements en langue nationale.

Une particularité du système d'instruction bulgare, empruntée aux usages de l'armée russe, est la réunion régulière des troupes dans des *camps d'instruction* où elles séjournent pendant la période d'été. C'est dans ces camps qu'elles exécutent les écoles de bataillon et de régiment pour l'infanterie, les tirs de guerre et surtout de nombreuses manœuvres, à simple ou double

action, auxquelles prennent part des détachements des différentes armes.

Ces camps sont au nombre de treize, mais ne paraissent pas être occupés tous régulièrement chaque année ; ils sont établis dans le voisinage des villes suivantes : Kustendil, Sofia, Vidin, Plevna, Tirnovo (camp de Barousch), Roustchouk, Choumla (camp de Marasch), Varna, Karlovo (camp de Marinopolé), Haskovo, Kazanlyk (camp de Maglisch), Sliven, Aïtos.

En 1890, les deux camps les plus importants, ceux de Sofia et de Marinopolé, ont reçu chacun 4 régiments d'infanterie, 1 de cavalerie et 2 d'artillerie.

Chaque année une partie des hommes de la réserve est appelée pour une période d'instruction de plusieurs semaines.

II. — Armée de réserve et milice.

Le principe de la constitution d'une **armée de réserve** ou de *deuxième* ligne avait été posé par la loi de recrutement de 1889, qui lui affectait pendant 7 ans les hommes ayant terminé le temps de service prescrit dans l'armée active et sa réserve. La nouvelle loi d'organisation militaire complète ces dispositions en déterminant la constitution de cette armée et les obligations auxquelles seront soumis les hommes qui en font partie.

Tandis que la loi de 1889 dispensait, en temps de paix, ces hommes de toutes convocations autres que des revues d'appel, les nouvelles dispositions permettent de les réunir pour des périodes d'instruction d'une durée totale de 3 semaines; en outre, un article de la loi autorise le Ministre de la guerre à convoquer,

pour une période de 4 semaines, les hommes de l'armée de réserve qui n'ont reçu aucune instruction militaire; tous ces hommes devront avoir été instruits dans un délai de 2 ans.

L'armée de réserve constituera, sur le pied de guerre, des unités de toutes armes dont nous donnerons le détail dans le paragraphe traitant de la mobilisation; les unités d'infanterie et d'artillerie de campagne seront mobilisées par les cadres de réserve existant sur le pied de paix, celles des autres armes, par les troupes actives correspondantes, qui leur fourniront une partie des cadres nécessaires.

Les cadres des troupes de réserve seront complétés, en officiers, par les officiers de réserve âgés de 30 à 40 ans et par les anciens officiers actifs âgés de 45 à 50 ans.

La **Milice nationale (Narodno opltchenié)** se compose des hommes ayant terminé leur service dans les deux catégories précédentes. Elle se divise en 2 *bans* (*prizivi*). Le *premier ban*, dans lequel on reste 4 ans, peut être appelé en temps de guerre à prendre part aux opérations actives, même en dehors du territoire national, et, en temps de paix, les hommes qui le composent peuvent être convoqués à des périodes d'instruction dont la durée totale est d'une semaine au maximum.

Les hommes du *second ban* ne sont soumis, en temps de paix, qu'à des revues d'appel exigeant au plus un dérangement de 3 jours. En temps de guerre, les troupes de cette catégorie ne peuvent être employées en dehors de la Principauté.

La milice ne comprend que de l'infanterie et ne possède pas de cadres permanents. Ses contrôles, de même

que ceux de l'armée de réserve, sont tenus par les commandants d'arrondissement sous l'autorité des commandants de circonscription militaire.

Sur le pied de paix, les hommes de chaque ban de milice sont répartis en compagnies correspondant aux arrondissements administratifs et groupées en 24 bataillons, 1 par circonscription militaire.

Les officiers démissionnaires appartiennent à la milice de 50 à 60 ans, et les officiers de réserve de 40 à 45 ans.

Lors des convocations du pied de paix, les compagnies du premier ban sont rassemblées aux chefs-lieux d'arrondissement ; des cadres d'instruction leur sont fournis par l'armée permanente ou les cadres de réserve.

III. — Mobilisation.

L'une des parties de la nouvelle loi d'organisation militaire prévoit dans tous ses détails la composition de l'armée bulgare sur le pied de guerre. L'armée mobilisée se compose d'unités de toutes armes appartenant à l'armée active et à l'armée de réserve, de troupes de complément ou de dépôt, et de troupes d'infanterie de milice.

L'armée active forme :

1° 24 *régiments d'infanterie* à 4 bataillons de 4 compagnies, constitués par dédoublement des unités de pied de paix, plus une compagnie du train, mobilisée par la compagnie hors rang;

2° 4 *régiments de cavalerie* à 4 escadrons, plus un peloton du train;

3° 1 *escadron de la garde*, et 6 *escadrons indépendants;*

4° 6 *régiments d'artillerie de campagne* à 6 batteries de 6 ou 8 pièces;

5° 6 *batteries de montagne* à 6 pièces, mobilisées par les 6 demi-batteries du pied de paix;

6° 3 *bataillons d'artillerie de forteresse* à 4 compagnies;

7° 6 *bataillons de pionniers* à 2 compagnies, un *parc télégraphique*, un *équipage de ponts*, une *compagnie des chemins de fer;*

8° 6 *bataillons du train* comprenant chacun 2 compagnies des subsistances, 1 compagnie de parc d'infanterie, et 1 compagnie de parc d'artillerie (sections de munitions);

9° 6 *compagnies d'infirmiers;*

10° 2 *parcs d'artillerie,*

plus un certain nombre de services spéciaux dont l'énumération sera donnée plus loin.

La gendarmerie (garde de police) fournira 6 escadrons de *gendarmerie de campagne*, et 6 demi-compagnies de *gendarmerie d'étape.*

L'armée active sera, sur le pied de guerre comme sur le pied de paix, formée en 6 *divisions d'infanterie* et *une division de cavalerie.*

La *division d'infanterie mobilisée* comprendra : 4 régiments d'infanterie à 4 bataillons, 1 escadron de cavalerie divisionnaire, 1 régiment d'artillerie à 6 batteries, 1 batterie de montagne, 2 compagnies de pionniers, 1 bataillon du train, 1 escadron de gendarmerie de campagne, 1 demi-compagnie de gendarmerie d'étape,

1 ambulance divisionnaire avec 1 compagnie d'infirmiers, 1 colonne des subsistances.

La *division de cavalerie* comprendra les 4 régiments de cavalerie, répartis en 2 brigades.

Les troupes d'artillerie de forteresse et les troupes spéciales du génie restent en dehors des formations prévues ; il en est de même des parcs, des 2 dépôts et des 2 ateliers mobiles d'artillerie, du dépôt de remonte mobile et des ambulances d'étape.

L'armée de réserve forme comme l'armée active six *divisions* indépendantes comprenant chacune : 4 régiments d'infanterie à 4 bataillons (plus une compagnie du train), 1 « division » de cavalerie de 2 ou 3 escadrons, 1 régiment d'artillerie de 4 à 6 batteries, 1 batterie de montagne à 4 pièces, 1 compagnie de pionniers, 1 bataillon du train, 1 ambulance divisionnaire, 1 colonne des subsistances.

Les régiments d'infanterie sont mobilisés par les cadres de réserve dont chaque compagnie devient un bataillon ; le commandant de la circonscription militaire prend le commandement du régiment mobilisé.

Les régiments d'artillerie de campagne sont mobilisés de la même manière par les cadres de réserve ; chaque section devient une batterie et chaque batterie un régiment.

Les autres troupes sont constituées par les unités de l'armée active au moyen des hommes appartenant à l'armée de réserve. Dans les escadrons de réserve entrent en partie les gardes de police à cheval.

En outre des unités actives que nous venons d'énumérer, chaque corps de troupe de l'armée active con-

stitue au moyen des officiers et des hommes de réserve en excédent, des unités dites de *complément*, savoir : par régiment d'infanterie, 1 bataillon à 5 compagnies ; par régiment de cavalerie, 1 escadron à 5 pelotons; par régiment d'artillerie, 1 batterie à 4 pelotons; pour la brigade du génie, 3 compagnies.

Les régiments d'infanterie et d'artillerie de réserve constituent également des unités de complément : 1 compagnie par régiment d'infanterie et un détachement par régiment d'artillerie ; des formations plus nombreuses peuvent être constituées si le nombre des officiers et des hommes disponibles le permet.

Ces unités de complément sont principalement destinées à jour le rôle de dépôts. Elles peuvent cependant être mobilisées pour prendre part aux opérations ; dans ce cas chaque bataillon laisse comme dépôt une compagnie, chaque batterie ou escadron, 1 peloton.

La **milice** de chaque ban serait formée en 24 bataillons à 3 ou 4 compagnies ; les bataillons du 1er ban pourraient être groupés 4 par 4 en régiments ; ceux du 2e ban resteraient dans leurs circonscriptions respectives pour y assurer le service d'ordre.

Les forces de première et de deuxième ligne de l'armée bulgare, sur le pied de guerre, peuvent être évaluées de la manière suivante (non compris les services auxiliaires) :

CORPS DE TROUPE.	HOMMES.	PIÈCES.
A. **Armée active.**		
Infanterie, 24 régiments à 4 bataillons...	96,000	»
Cavalerie, 4 régiments et 7 escadrons indépendants (23 escadrons)............	3,500	»
Artillerie de campagne, 6 régiments à 6 batteries (36 batteries)............	7,200	288
Artillerie de montagne, 6 batteries. ...	1,200	36
Pionniers, 12 compagnies.............	2,400	»
Chemins de fer et télégraphes, environ.	1,200	»
Artillerie de forteresse, 12 compagnies..	2,400	»
TOTAUX..........	113,900	324
B. **Armée de réserve.**		
Infanterie, 24 régiments à 4 bataillons..	96,000	»
Cavalerie, de 12 à 18 escadrons, environ.	2,000	»
Artillerie de campagne, 6 régiments (environ 30 batteries)...............	6,000	240
Artillerie de montagne, 6 batteries....	600	24
Pionniers, 6 compagnies.............	1,200	»
TOTAUX..........	105,800	264
C. **Troupes de complément.**		
a) *Dépôts de l'armée active.*		
Infanterie, 24 bataillons à 5 compagnies.	24,000	»
Cavalerie, 4 escadrons....	800	»
Artillerie, 6 batteries...............	1,200	»
Pionniers, 3 compagnies.............	600	»
b) *Dépôts de l'armée de réserve.*		
Infanterie, 24 compagnies............	6,000	»
Artillerie, 6 détachements............	600	»
TOTAL...........	33,200	»

Si nous nous reportons aux chiffres donnés à la page 435, nous voyons que l'armée active dispose actuellement de 122,000 hommes complètement exercés, chiffre un peu supérieur à celui calculé plus haut pour les troupes de première ligne ; l'armée de réserve possédant 42,000 exercés, peut suffire à la moitié environ des formations prévues. Les 173,000 hommes restants, pour la plupart non exercés, permettraient de pourvoir les troupes de dépôt et les services auxiliaires.

Il est vrai que le nombre restreint des officiers bulgares obligerait de réduire au minimum les cadres de toutes les unités mobilisées.

On peut cependant admettre que la Bulgarie peut dès à présent mettre sur le pied de guerre la valeur de 3 corps d'armée complets (6 divisions), et qu'elle pourra en mobiliser 4 1/2 (9 divisions) dès que l'armée de réserve aura été organisée. Enfin ces forces pourront être portées à 12 divisions, soit la valeur de 6 corps, lorsque le nombre des hommes instruits de 30 à 37 ans, et celui des officiers de réserve se seront, avec le temps, suffisamment accrus pour permettre de constituer toutes les formations prévues pour l'armée de réserve.

IV. — Répartition des troupes sur le territoire.

Les garnisons des troupes bulgares sont, en principe, permanentes ; les corps qui ont eu jusqu'à présent à subir des déplacements sont extrêmement peu nombreux. Voici quels étaient les emplacements occupés en 1891 :

RAYON DE LA 1re BRIGADE.

Sofia : 1er et 13e régiments d'infanterie ; escadron d'escorte ; 1er régiment de cavalerie ; 4e régiment d'artillerie ; 1 batterie de siège.
Kustendil : 13e régiment d'infanterie.
Radomir : état-major et 1 bataillon du 14e régiment d'infanterie.
Tsaribrod : 1 bataillon du 14e régiment d'infanterie.
Samokov : 1er régiment d'artillerie.

RAYON DE LA 2e BRIGADE.

Vidin : 3e régiment d'infanterie ; état-major et 1 bataillon du 15e régiment.
Plevna : 4e régiment d'infanterie ; état-major et 1 bataillon du 16e régiment.
Svichtov : 1 bataillon du 15e régiment d'infanterie.
Lovétch : 1 bataillon du 16e régiment.

RAYON DE LA 3e BRIGADE.

Roustchouk : 5e régiment d'infanterie ; état-major et 1 bataillon du 17e régiment d'infanterie ; — régiment de pionniers.
Tirnovo : 2e et 18e régiments d'infanterie.
Silistrie : 1 bataillon du 17e régiment d'infanterie.

RAYON DE LA 4e BRIGADE.

Choumla : 7e et 19e régiments d'infanterie ; 2e régiment de cavalerie ; 2e et 5e régiments d'artillerie ; 1 batterie de siège, transférée plus tard à *Vidin.*
Varna : 8e et 20e régiments d'infanterie.
Osman-Bazar : compagnie de discipline.

RAYON DE LA 5e BRIGADE.

Philippopoli : 9e régiment d'infanterie; état-major et 1 bataillon du 21e régiment d'infanterie ; 3e régiment de cavalerie; 3e régiment d'artillerie.
Haskovo : 10e régiment d'infanterie.
Harmanly : 1 bataillon du 21e régiment d'infanterie.
Tatar-Bazardjik : état-major et 1 bataillon du 22e régiment d'infanterie.
Peschtera : 1 bataillon du 21e régiment d'infanterie.

RAYON DE LA 6e BRIGADE.

Sliven : 11e régiment d'infanterie; 6e régiment d'artillerie.
Stara-Zagora : 12e régiment d'infanterie; 1 bataillon du 23e régiment.
Kazanlyk : état-major et 1 bataillon du 23e régiment d'infanterie.
Bourgas : état-major et 1 bataillon du 24e régiment d'infanterie.
Yamboly : 1 bataillon du 24e régiment d'infanterie; 4e régiment de cavalerie (1).

---

(1) Les régiments d'infanterie de réserve, récemment créés, sont répartis de la manière suivante :
1re *division :* 1er et 2e, Sofia ; 3e, Trn ; 4e, Kustendil.
2e *division :* 5e, Tatar-Bazardjik ; 6e et 7e, Philippopoli ; 8e, Haskovo.
3e *division :* 9e, Kazanlyk ; 10e, Stara-Zagora ; 11e, Sliven ; 12e, Bourgas.
4e *division :* 13e, Varna ; 14e, Choumla ; 15e, Razgrad ; 16e, Silistrie.
5e *division :* 17e, Roustchouk ; 18e, Svichtov ; 19e, Tirnovo ; 20e, Lovètch.
6e *division :* 21e, Plevna ; 22e, Vratsa ; 23e, Lom ; 24e, Vidin.
Batteries de réserve : Sofia, Razgrad, Choumla.

CHAPITRE XXVIII

MATÉRIEL

I. — Habillement et équipement.

La tenue de l'armée bulgare est imitée de celle de l'armée russe; des modifications apportées dernièrement à l'uniforme des troupes à pied et des officiers des services spéciaux n'en ont pas beaucoup changé l'aspect général.

L'infanterie porte une tunique vert foncé, se boutonnant en biais sur la poitrine, de gauche à droite, au moyen de boutons noirs.

Le col droit et les parements en forme d'angle sont de la couleur du fond. La tunique est ornée de pattes d'épaules rouges portant le numéro du régiment.

Les tuniques des officiers sont munies de deux rangs de boutons de métal jaune. Il en est de même de celles des soldats des 1er, 6e et 9e régiments. Les pattes d'épaules des officiers et soldats de ces régiments portent les chiffres de leurs chefs honoraires (le prince Alexandre, le prince Ferdinand et la princesse Clémentine); elles sont blanches au 6e régiment et bleues au 9e.

Le pantalon est maintenant de forme ordinaire et non plus large comme autrefois; il est fait en drap de même couleur que celui de la tunique; le pantalon des officiers est garni d'un passepoil rouge.

Le manteau est toujours en drap gris.

La coiffure de toute l'armée est le bonnet national en

peau de mouton noire. La coiffure de petite tenue est une casquette plate semblable à celle en usage dans les armées russe et allemande.

La cavalerie porte la tunique à plastron, et à pans très courts des ulans allemands; ce vêtement est de couleur bleu foncé; la culotte est en drap gris bleu; les boutons sont en métal blanc.

L'escadron d'escorte possède un uniforme spécial, comprenant, en grande tenue, un dolman rouge à tresses blanches.

La tunique de l'artillerie, de même couleur que celle de l'infanterie, est garnie de deux rangs de boutons en métal jaune; les pattes d'épaule sont rouges. Le pantalon est semblable à celui de la cavalerie. Le col et les parements de la tunique des officiers sont en velours noir.

Les hommes du 1er régiment de cavalerie et du 4e régiment d'artillerie portent sur les pattes d'épaules le chiffre du prince régnant; ceux des autres régiments le numéro du corps.

La brigade de pionniers porte la tunique et le pantalon vert foncé; le col de la tunique est entouré d'un passepoil rouge; les pattes d'épaule, rouges, sont retenues par des boutons en métal blanc. Les officiers portent, comme dans l'artillerie, le col et les parements de velours noir.

Les officiers des différents services spéciaux ont, en général, le même uniforme que ceux de l'infanterie. Les aides de camp du prince (fliguel-adioutanti) portent la tunique bleu ciel à boutons d'argent et le pantalon gris bleu à double bande écarlate; les officiers de l'état-major général portent la tunique vert foncé, à boutons d'argent, avec col et parements de velours, et le pantalon noir à double bande rouge.

Les **insignes des grades** sont analogues à ceux de l'armée russe. Les officiers portent en petite tenue des pattes d'épaule recouvertes de galons d'or, dont la disposition varie selon qu'il s'agit d'officiers subalternes, supérieurs ou généraux. Les différents grades de chaque catégorie sont distingués par l'adjonction de 1, 2 ou 3 étoiles. En grande tenue, les pattes sont remplacées par des épaulettes, sans franges pour les officiers subalternes, avec franges de grosseurs différentes pour les officiers supérieurs et généraux, les grades étant, comme précédemment, distingués par des étoiles.

En tenue de service les officiers portent une écharpe aux couleurs nationales; les adjudants la mettent en sautoir, les autres officiers, en ceinture. Les aides de camp du prince et les officiers de l'état-major général portent des aiguillettes en argent.

Les sous-officiers ont comme insigne un galon d'or ou d'argent autour du col et des parements de la tunique; les grades se distinguent par des galons placés sur les pattes d'épaules dans le sens de la largeur; le sergent-major a un large galon de métal, le sous-officier de 1re classe, trois galons de laine jaune ou blanche; le sous-officier de 2e classe, deux.

Le yéfreïtor se distingue seulement par un galon semblable à ceux des sous-officiers, sur les pattes d'épaule.

Les hommes de troupe rengagés portent sur la manche gauche, suivant le nombre de leurs années de service supplémentaire, un ou deux chevrons de laine, d'argent et d'or.

L'équipement du fantassin bulgare est encore imité de celui du soldat russe. Il ne comprend pas de havresac, dont tiennent lieu deux sacs en toile imperméable

portés comme l'étui-musette en usage dans notre armée. L'un de ces sacs contient les effets d'habillement et les objets de propreté; l'autre, les vivres de campagne. Les munitions sont portées dans des cartouchières fixées à la ceinture, et en partie aussi dans l'un des sacs.

Les **drapeaux** de l'armée sont aux couleurs nationales, blanc, vert, rouge, mais les deux dernières sont disposées en secteurs, tandis que des écussons blancs portent au centre les armes de la Principauté et aux angles les initiales du prince qui a donné le drapeau.

II. — Armement.

L'**arme portative** de l'armée bulgare était jusqu'à présent le fusil *Berdan* n° 2, en usage dans l'armée russe. C'est une arme à verrou, du calibre de $10^{mm},66$, tirant une cartouche métallique; la hausse est graduée jusqu'à 1065 mètres; le fusil, long de $1^{m},35$, pèse 4 kilogr. 300; il est muni d'une baïonnette triangulaire de $0^{m},51$ de longueur qui reste toujours au canon. La balle pèse 24 grammes et la cartouche entière 42 gr. 5.

Une carabine (dite fusil de dragon) du même système, mais longue seulement de $1^{m},23$ et pesant 3 kilog. 390, sert à l'armement de la cavalerie et des compagnies spéciales de la brigade de pionniers; elle est, comme le fusil, munie d'une baïonnette.

Voulant se tenir, au point de vue de l'armement, au niveau des autres États européens, la Bulgarie a, en 1889, adopté une arme à répétition, le fusil autrichien *Mannlicher*. Ce fusil, du calibre de 8^{mm}, appartient au

système dit « à chargeur » ; les cartouches sont placées l'une sur l'autre, au nombre de 5, dans une sorte de petite boîte en fer-blanc, ouverte sur trois côtés ; les chargeurs sont remplis à l'avance et le tireur n'a qu'à les prendre tout préparés dans sa cartouchière ; il les introduit dans un magasin disposé verticalement en avant du pontet ; un ressort inférieur fait remonter les cartouches au fur et à mesure du tir, et le chargeur, quand il est vide, s'échappe de lui-même par l'ouverture inférieure du magasin ; le système de fermeture est à verrou et l'ouverture et la fermeture du tonnerre s'obtiennent par un seul mouvement d'avant en arrière ou réciproquement ; la hausse, du système à cadran, est graduée jusqu'à 2,500 pas (1875 mètres). La cartouche du fusil Mannlicher est formée d'un étui en laiton, à bourrelet, et d'une balle en plomb durci à chemise d'acier, longue de 31^{mm},8 et pesant 15 gr. 8 ; la cartouche entière pèse 29 gr. 7.

Le fusil est long de 1^{m},281 ; il pèse 4 kilog. 400.

Le sabre-baïonnette, ou plutôt le poignard-baïonnette en usage dans l'armée austro-hongroise, n'a que 388^{mm} de longueur, y compris la poignée ; la lame est plate et relativement large ; le fourreau est en tôle d'acier.

Une première commande de 60,000 fusils Mannlicher, faite au mois de décembre 1889 par le gouvernement bulgare à la manufacture de Steyer (Autriche), était complètement livrée dès 1891, et une seconde commande de même importance était faite aussitôt ; on peut donc admettre qu'avant la fin de 1892 l'armée bulgare possédera 120,000 fusils à tir rapide, c'est-à-dire un nombre suffisant pour armer toute son infanterie de première ligne. La distribution des nou-

veaux fusils aux troupes a commencé, dans les premiers mois de 1890, par les régiments des deux premières brigades.

En cas de mobilisation les fusils Berdan serviraient sans doute à l'armée de réserve.

Il existe encore dans les dépôts environ 100,000 fusils *Krnka* (modèle russe, antérieur au Berdan) destinés en cas de besoin à l'armement de la milice.

Le matériel réglementaire de l'**artillerie** bulgare est du système Krupp ; les pièces, en acier, avec fermeture à coin cylindro-prismatique, sont identiques à celles de l'armée allemande ; dans chaque régiment la moitié des batteries sont pourvues de canons de $8^{cm},8$; les autres possèdent des pièces de $7^{cm},85$. Ces pièces sont, dans la pratique, désignées sous les noms de canons de 9^{cm} et de 8^{cm}. Nous ne nous étendrons pas sur la description de ce matériel, qui se trouve dans tous les ouvrages traitant de l'armée allemande (la pièce de $7^{cm},85$ [dite de 8^{cm}] est abandonnée actuellement en Allemagne, mais était encore en usage il y a peu d'années).

Les batteries de campagne bulgares sont toutes à 8 pièces.

Les batteries de montagne possèdent des pièces de 70^{mm} du même système que les pièces de campagne.

Les pièces de *siège* appartiennent à des modèles très divers et sont pour la plupart d'anciennes pièces russes en bronze de 9 livres (12^{cm}), de 24 livres, des mortiers de 6 pouces (152^{mm}), etc.

Des commandes de matériel d'artillerie ont été faites, dans ces dernières années, à l'usine Krupp.

III. — Fortifications (1).

La Bulgarie ne possède actuellement, en fait d'ouvrages défensifs, que ceux qui existaient sous la domination ottomane ; l'article 11 du traité de Berlin avait bien stipulé la destruction de toutes les fortifications se trouvant sur le territoire de la Principauté, mais les frais du démantèlement devant rester à la charge du nouvel État, on comprend que celui-ci ait reculé devant un travail qui aurait occasionné des dépenses considérables pour aboutir à une diminution de la puissance défensive du pays.

Les frontières du nord et du nord-est sont naturellement les seules qui soient organisées défensivement, puisque les autres se trouvaient autrefois à l'intérieur de l'empire ottoman.

La ligne du Danube a, pendant plusieurs siècles, marqué la limite septentrionale de la région occupée d'une façon permanente par les Turcs, qui, au delà, n'ont jamais eu que des têtes de ponts ; aussi toutes les villes de quelque importance situées sur la rive droite du fleuve ont-elles été pourvues de fortifications plus ou moins sérieuses, renforçant la valeur de la première défense naturelle de l'empire ; à l'extrémité orientale de la Bulgarie, au point où se rejoignent la frontière danubienne et la frontière maritime, un système de quatre places fortes, bien connu sous le nom de quadrilatère bulgare, barrait la plus facile des routes d'in-

(1) Les détails donnés dans ce paragraphe sont, pour la plus grande partie, extraits de l'ouvrage du colonel *Tuma* (de l'armée austro-hongroise) : *Die östliche Balkan-Halbinsel*, 1886.

vasion dans l'empire ottoman, celle qui, venant de Russie par la Bessarabie, franchissait le Danube inférieur et se dirigeait vers la partie la plus basse des Balkans.

Les ouvrages de fortification existant actuellement en Bulgarie remontent généralement à des époques assez éloignées et ne répondent plus aux nécessités de la guerre moderne ; l'insuffisance des maçonneries, le manque d'abris assez résistants, le trop faible éloignement des ouvrages détachés sont leurs défauts communs. Au moment de la guerre de 1877, les Turcs avaient beaucoup travaillé à augmenter la valeur de leurs places fortes, mais ils avaient dû naturellement se borner à des travaux de fortification semi-permanente, dont la plus grande partie, cependant, a été conservée jusqu'à présent.

Depuis 1878 le gouvernement de la Principauté s'est borné à garder les ouvrages existants; cependant une somme de 500,000 francs est, dans le budget de 1891, consacrée aux travaux de défense, mais nous ne savons pas encore de quelle manière elle a été employée.

Parmi les places fortes danubiennes comprises dans la région occidentale de la Principauté, *Vidin* est la seule qui possède encore une valeur défensive sérieuse; *Florentin*, en amont de Vidin, *Artcher-Palanka*, *Lom-Palanka*, *Tchibra-Palanka*, *Svichtov*, en aval, n'ont pour toutes défenses que d'anciens châteaux ou citadelles quadrangulaires, entourés de fossés. *Rahovo* et *Nikopoli*, situées entre Tchibra-Palanka et Svichtov et faisant respectivement face aux embouchures du Jiu et de l'Olt, sont munies d'enceintes permanentes autour desquelles quelques ouvrages en terre ont été con-

struits en 1877; la seconde de ces places possède en outre une citadelle, ancienne mais placée dans une situation avantageuse.

Vidin, situé en face de Calafat, entre les confluents de la Topolovitsa et de la Sviato-Petra-Rêka, occupe une position relativement élevée, au milieu d'une région basse et marécageuse, qui en rend les abords difficiles. Une enceinte bastionnée, de profil assez fort, entoure la vieille ville; l'ancien château qui s'y rattache à titre de citadelle n'a aucune valeur défensive. Autour des faubourgs existe une seconde enceinte, en terre, avec fossé inondable, appuyée à chacune de ses extrémités touchant au Danube, à des redoutes permanentes, et renforcée en avant par plusieurs lunettes.

Pendant les deux dernières guerres dont la Bulgarie a été le théâtre, Vidin a été assiégé, la première fois par les Roumains, en janvier 1878, et la seconde par les Serbes, en novembre 1885; dans les deux cas, les assiégeants se sont avancés jusqu'à l'enceinte, et ont été arrêtés par la cessation des hostilités.

Les places du **quadrilatère bulgare** sont, comme on sait, Roustchouk et Silistrie, sur le Danube; Varna, sur la mer Noire, et Choumla entre le ruisseau de Pravady et le Grand-Kamtchik : ces quatre villes dessinent presque un losange, dont les côtés ont une longueur moyenne de 100 kilomètres.

Roustchouk a, comme ville, une grande importance, en raison de sa population, de son industrie et de son commerce, de sa situation au point de départ du chemin de fer de Varna et de plusieurs grandes routes. C'est aussi l'une des places fortes les plus sérieuses de la Bulgarie; elle est fermée du côté de la terre par une

enceinte bastionnée, complétée du côté du Danube par cinq batteries isolées. A 800 ou 900 mètres de l'enceinte existe une première ligne d'ouvrages détachés, de construction médiocre, mais notablement renforcés en 1877; l'un d'eux, le fort de *Levent-Tabia*, situé sur une hauteur, à l'ouest de la route de Choumla, peut être considéré comme le réduit de la position.

Une seconde ligne, formée d'ouvrages en terre a été construite à 1 kilomètre de la première, et sur certains points se trouve elle-même précédée d'une troisième ligne.

Silistrie, placée à l'extrême frontière de la Principauté (l'un de ses forts, celui d'*Arab-Tabia*, devrait, si la délimitation adoptée avait été observée, se trouver en Roumanie), est entourée d'une enceinte bastionnée, existant du côté du Danube aussi bien que vers l'intérieur du pays, et d'une double ligne de forts détachés; l'enceinte continue, située dans un terrain dominé à faible distance, n'a pas une très grande valeur; par contre, les forts, éloignés du noyau central de 1500 et de 1900 mètres, sont pour la plupart des ouvrages de fortification permanente; cinq d'entre eux constituent d'assez sérieuses défenses.

Varna, dont nous connaissons l'importance comme port de commerce, est la seule place forte maritime de la Principauté. Elle est défendue par une enceinte d'assez médiocre valeur, qui, sur les fronts sud et est, se réduit à un mur crénelé, et dont une partie a, du reste, été rasée pour faire place à de nouveaux quartiers, et par une ligne extérieure d'une dizaine d'ouvrages de fortification permanente ou semi-permanente répartis par moitié sur les deux rives du lac de Devno.

Enfin le quadrilatère est fermé à l'intérieur du pays

par la place de *Choumla*, la plus importante de toutes et autrefois l'une des principales forteresses turques, qui peut être considérée comme le réduit de tout le système.

La position de Choumla est déjà forte par la configuration même du terrain ; c'est un plateau isolé s'élevant au-dessus de la région environnante, dont il est en outre séparé par les vallées de plusieurs affluents du Grand-Kamtchik ; l'accès de ce plateau, partout très difficile, est presque impossible du côté du sud et de l'ouest, à cause de la nature rocheuse et de la rapidité des pentes qui descendent vers la plaine.

En raison de la disposition du terrain, l'enceinte de la ville n'est pas continue et s'étend seulement sur les fronts est et nord. De même, les forts détachés se trouvent principalement en avant de ces deux fronts et du front sud; à l'ouest de la position n'existent que quelques retranchements en terre. Les forts, au nombre de 16, dont 6 sont des ouvrages permanents, de type relativement récent, sont placés à des distances du noyau central variant de 1 à 4 kilomètres ; ils constituent un camp retranché que les Turcs considéraient comme imprenable.

Sous la domination ottomane, Choumla était le quartier général d'un corps d'armée et le siège d'une nombreuse garnison ; c'est encore aujourd'hui le centre militaire de la Bulgarie orientale.

Pendant la guerre de 1877, le quadrilatère bulgare n'eut aucun rôle à jouer; Roustchouk fut seulement bombardé par les batteries établies sur la rive roumaine, bien que des troupes russes eussent opéré à peu de distance au sud-ouest pendant toute la durée de la guerre.

Sur la frontière serbe, nous n'avons à citer que le fort de *Bélogradtchik*, situé sur un rocher presque inaccessible, au pied duquel se trouve la petite ville du même nom; il commande les routes venant de Serbie par les cols de Kadibogaz et de Saint-Nicolas.

Nous devons aussi mentionner pour mémoire les travaux de fortification passagère exécutés pendant les dernières guerres en divers points du territoire bulgare, notamment autour de *Plevna* et de *Sofia* en 1877, à *Slivnitsa* en 1885; les restes de ces travaux, s'ils ne sont pas immédiatement utilisables, pourraient cependant, au besoin, faciliter la remise des positions en état de défense.

IV. — Flottille.

La Principauté possède une flottille destinée à la garde des eaux bulgares, et qui, en temps de guerre, serait sans doute principalement employée aux transports militaires sur le Danube, rôle qu'elle a déjà rempli avec succès pendant la guerre de 1885.

La flottille fait partie intégrante de l'armée et dépend du ministère de la guerre. Elle ne comprend qu'un petit nombre de bâtiments à vapeur, dont quatre seulement ont quelque importance; ce sont : le yacht *Alexandre Ier*, le *Kroum*, le *Siméon-le-Grand* et l'*Asén;* les autres ne sont que des canots à vapeur (Voïvode, Étienne-Karadja, Boris, Rakovski, Liouben-Karavelov, Raïna, Hadji-Dimitri) et des canots porte-torpilles (Botev, Levski).

Le personnel supérieur et inférieur de la flottille se recrute de la même manière que celui de l'armée de

terre (1). Il comprend les officiers, employés et marins attachés aux différents services (commandement de la flottille, service des torpilles, service de l'artillerie), les équipages des bâtiments, et une compagnie dite *de port* (*portova rota*) représentant le dépôt des équipages de la flottille, et tenant garnison à Roustchouk.

Les cadres prévus par le budget pour 1890-91 comprenaient 15 officiers, dont 3 capitaines-lieutenants (majors), 3 lieutenants de vaisseau (capitaines), 3 enseignes (*mitchmani*) de 1re classe, un enseigne de 2e classe ; — un capitaine, 2 lieutenants et 2 sous-lieutenants ; ces 5 derniers officiers sont attachés à la compagnie de port et au service de l'artillerie. Parmi les fonctionnaires ou employés ayant rang d'officier figurent un médecin, un ingénieur-mécanicien, 5 mécaniciens, 6 pilotes (*lotsmani*) et 4 employés divers.

Les hommes de troupe sont au nombre de 338, dont 175 sous-officiers ou matelots sans spécialité, 55 mécaniciens ou chauffeurs, 12 timoniers, 56 sous-officiers d'artillerie, torpilleurs et canonniers, 15 employés et ouvriers divers, et 25 musiciens.

---

(1) Les hommes affectés à la flottille serviront à l'avenir 4 ans sous les drapeaux et 2 ans dans la réserve.

APPENDICE

LA MACÉDOINE

I. — Aperçu général.

Notre étude de la Bulgarie ne serait pas complète si nous ne disions quelques mots d'un pays dont l'histoire a souvent été unie d'une manière intime à celle des Bulgares, et qui occupe encore aujourd'hui une grande place dans les préoccupations de ces derniers.

La Macédoine de nos jours comme l'Italie d'il y a trente-cinq ans n'est qu'une expression géographique; encore l'Italie d'autrefois avait-elle, à défaut d'unité politique, une incontestable unité nationale, tandis que la Macédoine est certainement, de toute l'Europe, la région où se côtoient et s'enchevêtrent le plus grand nombre de races diverses. Les limites physiques de la Macédoine sont, il est vrai, assez nettement tracées, mais elles ne correspondent à aucune division politique ou administrative; à l'ouest la région macédonienne est limitée par les cimes qui, prolongeant le *Pinde* au nord, rejoignent le Schar-Dagh, après avoir côtoyé les lacs de Presba et d'Okhrida; au nord-ouest, ses frontières sont clairement dessinées par le **Schar-Dagh** et le **Kara-Dagh**; plus loin, elles suivent, à l'extrémité sud-ouest de la Principauté de Bulgarie, la Dovanitsa-Planina et le Rilo, et rejoignent la chaîne du Rho-

dope qui jusqu'à la mer sépare la Macédoine de la Thrace.

L'histoire des Bulgares nous a montré que, de bonne heure, la Macédoine avait fait partie de leurs possessions. Dans les premières années du Xe siècle, *Siméon* étend sa domination jusqu'aux rives de l'Adriatique. A la fin du même siècle, lorsque le premier empire bulgare tombe aux mains des Grecs, c'est en Macédoine que se maintient un État bulgare indépendant qui, sous *Samuel*, brille d'un éclat passager avant de disparaître de nouveau. Les grands souverains du second empire, *Kaloïan*, *Jean Asen II*, comprennent aussi la Macédoine dans les limites de leurs États. Mais au commencement du XIVe siècle, les Serbes s'emparent à leur tour de cette région; ils y pénétrent vers 1275 sous le règne de Miloutin, et en achèvent la conquête sous *Douchan ;* cette domination dura d'ailleurs peu de temps, et dès le dernier quart du XIVe siècle la Macédoine était entièrement occupée par les Turcs.

Depuis lors l'histoire de ce pays n'offre plus rien de saillant; sa position centrale dans l'empire ottoman est même cause qu'il a été très peu touché par les événements qui, depuis le commencement de notre siècle, ont changé le sort de tant de provinces turques. Cependant sa population, comme nous avons pû le voir dans les chapitres précédents, a souvent pris part aux luttes morales des Bulgares, et, d'un autre côté, chaque fois que ces derniers ont pris les armes, soit pour leur propre défense comme en 1885, soit pour faire cause commune avec leurs frères slaves comme en 1876 et 1877, les Macédoniens se sont trouvés en grand nombre dans leurs rangs.

La Macédoine, dans les limites que nous lui avons tracées plus haut comprend, d'après les divisions administratives actuelles de l'empire ottoman, la totalité du *vilayet* ou gouvernement général de *Salonique*, presque tout celui de *Monastir* et une portion assez restreinte de celui de *Kossovo*.

Il est utile de donner ici quelques indications sommaires sur l'organisation administrative des provinces ottomanes. Les *vilayets* sont, comme on sait, des gouvernements très étendus ; la partie continentale de la Turquie d'Europe, moins la capitale et sa banlieue, n'en forme actuellement que six. Le vilayet est administré par un *vali*, assisté d'un grand nombre de fonctionnaires représentant toutes les branches des services publics. La subdivision immédiate du vilayet est le *sandjak*, correspondant à peu près par son étendue à un de nos départements, et administré par un *mutessarif*. Le sandjak se divise à son tour en *kazas* administrés par des *kaïmakams*. Auprès du mutessarif et du kaimakam se trouvent aussi des fonctionnaires de la plupart des services. Enfin, la dernière subdivision administrative est le *nahié*, groupe de villages dont l'organisation rappelle les municipalités cantonales de l'époque du Directoire.

A la tête du nahié se trouvent le *mudir* et son adjoint, ainsi qu'un conseil composé de 4 à 8 membres, élus par les habitants, de même que les deux fonctionnaires municipaux. Les administrateurs et les conseillers du nahié doivent appartenir au culte des habitants; si la population est mixte, chaque culte a droit à la moitié des administrateurs, le mudir appartenant à la majorité, l'adjoint à la minorité. Les villages ou hameaux ont aussi, pour chaque communauté nationale

ou religieuse, des chefs de villages (*moukhtar*) et des conseils locaux élus.

Auprès des valis, mutessarifs et kaïmakams, sont placés des comités consultatifs portant tous le nom de *conseil d'administration* (medjlis i idaré). Ils sont présidés par l'administrateur même de la circonscription et composés, partie de membres de droit, fonctionnaires et chefs religieux (7 au conseil de vilayet (1), 5 aux autres) et partie de membres élus (6 au conseil de vilayet, 4 aux autres); ces derniers sont choisis en nombre égal parmi les habitants notables musulmans et non musulmans; le mode d'élection est réglé de manière que l'administration exerce une action prépondérante sur le choix de ces délégués; on remarquera en outre que, malgré l'apparente impartialité qui a déterminé la composition de ces conseils, les musulmans possèdent dans tous les cas une forte majorité (9 contre 5 au conseil de vilayet, 7 contre 3 aux autres.)

Les villes principales, non comprises dans les nahiés, possèdent une administration municipale, constituée par un maire ou président (*reïs*) et un conseil municipal (*medjlis i beledié*) de 4 à 11 membres.

La Macédoine, avons-nous dit, comprend le vilayet de *Salonique*, la plus grande partie de celui de *Monastir* et le sandjak d'*Uskup* (bulg. Skopié), du vilayet de Kossovo. Voici le tableau des divisions et subdivisions administratives de cette région :

(1) Chef du service judiciaire (naïb), directeur des finances (defterdar), adjoint du vali, secrétaire général, mufti, archevêque ou évêque, grand rabbin.

SANDJAKS.	POPULATION.	NOMBRE de kazas.	KAZAS.
	A. Vilayet de Salonique.		
	966,309 habitants. — 3 sandjaks.		
Salonique..	528,889	14	Salonique, Yenidjé, Karaferia, Katérina, Vodóna, Tikvech (chef-lieu Kavadartsi), Velès (Keupruli), Stroumitsa, Doïran, Koukouch (chef-lieu Havret-Hissar), Guévguéli, Langaza, Kassandra, Agion-Oros (mont Athos).
Serès..........	310,477	8	Sérès, Zihnò (Zelahova), Demir-Hissar, Petritch, Melnik, Djoumaïa, Razlog, Névrokop.
Drama..	96,943	3	Drama, Kavala, Sarychaban.
	B. Vilayet de Monastir.		
	838,384 habitants. — 5 sandjaks (1).		
Monastir........	326,687	5	Monastir, Prilep, Florina, Okhrida, Kroutchevo.
Serfidjé.........	195,081	6	Serfidjé, Kojani, Djouma, Naslidj (chef-lieu Siatista), Grevena, Elassonia.
Goritsa (*Guridjé*)	159,379	4	Goritsa, Kastoria, Istarva, Kolonia.
Dibra..........	99,780	4	Dibra supérieur, Dibra inférieur, (Math), (Rakalar).
(*Elbassan*)......	56,554	3	(Elbassan), (Péklin), Gramych).
	C. Vilayet de Kossovo.		
	(1 seul sandjak en Macédoine) (2).		
Uskup..........	380,000	8	Uskup, Koumanovo, Kratovo, Tétovo, Kriva-Palanka, Radovits, Chtip, Kotchani.

(1) Les circonscriptions dont les noms sont placés entre parenthèses, n'appartiennent pas à la Macédoine.

(2) Ce vilayet, dont le chef-lieu est *Prichtina*, comprend encore 4 sandjaks, dans la région appelée *Vieille-Serbie* (Stara-Srbia); leurs chefs-lieux sont : *Prichtina*, *Ipek*, *Novi-Bazar* et *Plevlié*.

D'après les annuaires administratifs (*Sal-Namé*), de Salonique et de Monastir, la population de ces deux gouvernements se répartit de la manière suivante, entre les nationalités officielles, c'est-à-dire entre les cultes :

SANDJAKS ET VILAYETS.	MUSULMANS.	GRECS et ROUMAINS.	BULGARES.	ISRAÉLITES.	DIVERS.
Vilayet de Salonique (1)........	491,656	213,991	222,316	37,174	»
Sandjak de Monastir.	87,443	71,153	163,736	4,264	92
— de Serfidjé..	76,563	113,840	5,581	»	»
— de Goritsa..	71,489	33,971	50,145	774	»
— de Dibra....	88,843	5,400	5,537	»	»
— d'Elbassan..	55,684	870	»	»	»
Vilayet de Monastir............	383,022	225,234	224,999	5,038	92

(1) L'annuaire de ce vilayet ne donne pas la répartition des nationalités par sandjaks.

Dans ce tableau les chiffres de la population bulgare ne comprennent que les habitants ayant adhéré formellement à l'exarchat; les autres Bulgares chrétiens sont comptés comme Grecs, et les Pomaks, classés avec les Musulmans. On ne peut donc se baser sur ces données pour apprécier l'importance relative des diverses races qui peuplent la Macédoine; il était cependant intéressant de les citer afin de montrer que, dans ces deux vilayets, le nombre des Bulgares officiellement reconnus comme adhérents de l'Exarchat, est sensiblement égal à celui des fidèles de l'Église patriarcale.

Nous n'entrerons pas, pour le moment, dans de plus

longs détails sur la population de la Macédoine, ce sujet devant être traité à la fin de ce chapitre.

L'organisation judiciaire correspond à la division administrative : chaque vilayet possède une *cour d'appel,* chaque sandjak et chaque kaza un tribunal. La cour d'appel et les tribunaux des sandjaks se divisent en deux chambres, l'une civile et l'autre criminelle; les juges peuvent être musulmans ou non musulmans. La législation appliquée par les tribunaux est imitée des Codes français. Mais on sait que chez les Musulmans c'est la loi religieuse qui règle un grand nombre de circonstances de la vie civile; une juridiction spéciale existe pour les cas de ce genre; on la distingue par le qualificatif de *cher'i,* c'est-à-dire « conforme à la loi ». Les tribunaux appliquant la loi religieuse se composent exclusivement du *naïb* de chaque circonscription et les affaires s'y traitent d'une manière toute sommaire.

Dans un certain nombre de cas, notamment pour les actes se rapportant à la constitution de la famille, mariages, divorces, successions, le droit ecclésiastique est également en vigueur pour les non-musulmans, qui sont alors justiciables de leurs chefs religieux respectifs.

On sait, du reste, que les dignitaires ecclésiastiques sont encore, aux yeux de l'administration ottomane, les représentants légaux de leurs coreligionnaires; ils sont officiellement désignés comme *chefs de nation* (*milet-bachi*) dans leurs rayons d'action; le patriarche de Constantinople est le chef de la nation des Grecs pour tout l'empire, l'Exarque, celui des Bulgares; les évêques ont la même qualité dans leurs diocèses. Depuis qu'une plus grande régularité a été introduite dans

l'administration turque et que les chrétiens ont été admis dans les services publics, l'influence des dignitaires ecclésiastiques a sans doute diminué, mais n'a point disparu; l'inspection des écoles, notamment, est encore à peu près exclusivement entre leurs mains.

Il existe bien, cependant, dans les différentes circonscriptions administratives, des commissions scolaires (*m'drif medjlisi*), mais leur action s'exerce surtout sur les écoles ottomanes et sur celles qui appartiennent à des nationalités n'ayant pas de chef local officiel, comme c'est le cas, par exemple, pour les Bulgares de la plupart des diocèses de Macédoine. Il faut remarquer en outre, en ce qui concerne l'instruction publique, que les écoles non musulmanes sont encore, paraît-il, entretenues exclusivement aux frais des particuliers ou des associations, l'État ne leur accordant aucune part des fonds consacrés au service de l'enseignement.

La Macédoine est, au point de vue du climat, l'une des régions les plus favorisées de la péninsule orientale; le sol est très fertile et ses productions extrêmement variées; les plantes méridionales qui ne sont cultivées en Bulgarie que d'une façon restreinte, tels que le cotonnier, l'olivier, l'oranger, le citronnier, réussissent parfaitement, au moins dans les parties méridionales du vilayet de Salonique; on pourrait même y faire venir la canne à sucre. La culture de la vigne a reçu une grande extension, mais le vin, comme en Bulgarie, est généralement mal fabriqué. Le tabac se cultive presque partout, ainsi que le pavot servant à préparer l'opium.

La terre travaillée ne représente guère que le sep-

tième de la surface du sol, ce qui tient en partie au système des jachères qui laisse en friche chaque année les trois cinquièmes environ du terrain cultivable. La culture des céréales, orge, blé, seigle, avoine, maïs, occupe les trois quarts des champs exploités.

L'élevage des vers à soie est particulièrement important dans les kazas de Guevgueliï et de Vodéna, et celui des abeilles dans la Chalcidique.

Les forêts, qui couvrent près de la moitié du territoire, présentent les mêmes essences qu'en Bulgarie; le vilayet de Salonique est, à cet égard, l'un des plus riches de l'empire ottoman.

A côté de l'agriculture, qui occupe la plus grande partie des habitants de la Macédoine, l'élève des bestiaux constitue une partie importante des ressources de ce pays; dans les hautes régions du vilayet de Monastir, en particulier, habitent des populations pastorales, de race albanaise ou macédo-roumaine. Les peaux et les laines fournissent les principales matières premières à l'industrie locale.

Cette industrie a surtout pour objet, comme en Bulgarie, la satisfaction des besoins immédiats de la population, en ce qui concerne le vêtement, la chaussure, le logement. Un certain nombre d'usines munies de moteurs à vapeur, moulins, filatures, tissages de coton ou de soie, fabriques de savon, manufactures de tabac, distilleries, ont été créées à Salonique, Velès, Drama, Serès, Negouch.

La Macédoine est riche en gisements minéraux, mais un petit nombre seulement sont exploités et encore dans des conditions limitées; parmi ceux-ci nous citerons les mines de lignite du kaza de Sérès, les gisements de chrome des kazas de Kassandra et de Vodena,

ceux de fer dans les kazas de Nevrokop, Razlog, et Kriva-Palanka. On trouve aussi en quelques endroits du plomb argentifère et de l'antimoine.

La Macédoine est beaucoup moins favorisée que la Bulgarie au point de vue des communications; outre que le pays, tantôt montagneux, tantôt coupé par des lacs, des étangs ou des rivières, est par lui-même peu praticable, les routes accessibles aux voitures sont peu nombreuses, les transports s'y effectuant généralement, pour les voyageurs comme pour les marchandises, à dos de cheval ou de mulet.

Les principales routes sont : celles de *Salonique* à *Serès* et de *Salonique* à *Monastir* par Vodena; celles qui partent de *Monastir* et se dirigent, au sud, vers Florina, Kastoria et *Larisse* (Thessalie), à l'ouest, vers *Elbassan*, par Okhrida, et vers *Yanina* par Goritsa, au nord vers *Uskup*, par Gostivar et Tetovo, et vers *Prilep* et *Veles;* enfin, celles qui, rayonnant d'*Uskup*, se dirigent sur la Vieille-Serbie par le défilé de Katchanik, sur *Vrania* en Serbie et sur *Kustendil* en Bulgarie ; ces deux dernières voies ne se séparent qu'à Koumanovo.

La Macédoine ne possède encore qu'une seule ligne de chemin de fer, qui la parcourt, il est vrai, dans toute sa longueur et à peu près en son milieu. Cette ligne, longue de 362 kilomètres, va de Salonique à *Mitrovitsa* (entre Prichtina et Novi-Bazar); elle suit jusqu'à Uskup le cours du Vardar et passe, entre le Schar-Dagh et le Kara-Dagh, par le défilé de Katchanik, qui l'amène dans le bassin du Danube. Ce parcours est très accidenté ; il ne compte pas moins de 95 ponts (dont 8 sur le Vardar), et de 12 tunnels. La ligne de Salonique à Mitrovitsa appartient à la Compagnie des

chemins de fer orientaux, qui l'a construite en 1872. Elle dessert 28 stations, parmi lesquelles nous citerons, en partant de Salonique : Guevguélii, Stroumitsa, Krivodol, Vélès, Uskup, Prichtina; certaines de ces stations sont assez éloignées des villes dont elles portent les noms.

Un embranchement partant d'*Uskup*, et passant à Koumanovo, rejoint à *Vrania* la ligne serbe de la vallée de la Morava; cette ligne se réunit elle-même, à Nich, à la grande ligne de Constantinople, par Belgrade et Sofia. Grâce à cet embranchement, ouvert en 1888, Salonique est en communication directe avec l'Europe occidentale.

Une nouvelle ligne ferrée, devant aller de Salonique à Monastir, est actuellement projetée.

Mais c'est surtout par la voie de mer que s'établissent les relations du grand port de la mer Égée avec l'Occident, comme avec les autres villes du Levant; plusieurs compagnies maritimes, françaises, anglaises, autrichienne, italienne, russe, grecque et turque desservent régulièrement Salonique deux ou quatre fois par mois. En 1888, 4,450 bâtiments (dont 778 à vapeur), ont visité ce port; en ce qui concerne les vapeurs, le pavillon anglais tenait le premier rang, le pavillon français le second; 80 p. 100 des bâtiments à voiles étaient turcs.

Parmi les nombreux mouillages que présentent les côtes extrêmement découpées de la Macédoine, le port de *Kavala*, au fond d'une large baie fermée en partie par l'île de Thasos, est le seul qui possède une véritable importance commerciale; quelques-uns des services de navigation qui desservent Salonique (entre autres les Messageries maritimes), y font escale en allant à Constantinople.

II. — La question des nationalités.

La Macédoine, dans les limites que nous lui avons données au commencement de ce chapitre, présente en quelque sorte la synthèse ethnographique de la péninsule, dont elle rassemble toutes les races dans un espace de 75,000 kilomètres carrés. Tandis que sur les côtes domine la race hellénique, l'intérieur est habité par des Slaves ; les Turcs se montrent nombreux dans les villes, les Albanais s'avancent sur les limites occidentales et pénètrent en quelques endroits vers l'intérieur ; les Tsiganes et les Israélites s'y trouvent dans les mêmes conditions que dans le reste de l'empire ottoman ; enfin la race roumaine elle-même est représentée dans cette région, éloignée pourtant de son domaine principal, par un rameau détaché, celui des *Tsintsares* ou *Macédo-Roumains*. Cette situation de la Macédoine, au point de vue des nationalités, permet déjà d'expliquer les convoitises dont ce pays est l'objet, mais d'autres motifs aussi attirent les regards des États voisins ou rapprochés, vers les vallées du Vardar et de la Strouma.

La Macédoine, avec son développement de côtes sur la mer Égée, son grand port de Salonique, est, pour les États de la péninsule, une porte ouverte sur l'Occident ; pour certaines puissances occidentales, ce serait, au contraire, la route de l'Orient ; on comprend donc que, depuis les grands événements militaires et diplomatiques qui ont rouvert l'ère des changements politiques et territoriaux dans cette partie de l'Europe, la Macédoine soit devenue, entre les États directement intéressés dans la question orientale, un enjeu, en at-

tendant qu'elle se transforme en pomme de discorde.

La question étant avant tout une question de nationalité, nous entrerons ici dans quelques détails plus circonstanciés que ceux qui ont été donnés au chapitre IX.

Il est fort difficile, nous l'avons déjà fait remarquer, de se rendre un compte exact de la répartition numérique des différentes races de la Macédoine; les indications fournies par les documents officiels se rapportant exclusivement aux cultes, ne peuvent qu'induire en erreur. Voici quelques-unes des évaluations données dans des ouvrages de géographie ou des récits de voyage.

NATIONALITÉS.	RITTICH (1).	OTETCHESTVENNA. GÉOGRAFIA.	BIANCONI. — (*Cartes commerciales*).	VERKOVITCH.
Bulgares	1,124,288	1,300,000	610,000	1,236,000(2)
Turcs	360,626	450,000	180,000	305,000
Grecs	59,833	58,000	300,000	219,000
Roumains	422,357	292,000	80,000	81,000
Divers	»	»	380,000	66,000
TOTAUX	1,967,104	2,100,000	1,550,000	1,907,000

(1) Slavianskii Mir (le Monde Slave).
(2) Dont tout près de 300,000 seraient mahométans.

Voici, d'après l'ouvrage de M. Verkovitch, ***Esquisse topographique et ethnographique de la Macédoine***, la proportion, dans les différents kazas, des trois races principales. M. Verkovitch étant de nationalité serbo-croate, et ayant publié, à Saint-Pétersbourg, en 1889,

l'ouvrage en question, celui-ci nous paraît présenter des garanties suffisantes d'impartialité.

KAZAS.	BULGARES p. 100.	GRECS p. 100.	TURCS p. 100.	KAZAS.	BULGARES p. 100.	GRECS p. 100.	TURCS p. 100.
			A. Vilayet de Salonique.				
Salonique......	29	20	22	Zihné.........	30	39	24
Yenidje-Vardar.	87	»	»	Démir-Hissar...	66	»	30
Karaferia......	30	61	6	Pétritch.......	70	»	30
Voden	75	»	25	Melnik........	70	»	25
Tikvech	100	»	»	Razlog........	100	»	»
Veles...... ...	82	»	15	Nevrokop......	76	»	24
Stroumitsa.....	85	»	15	Drama	36	13	51
Havret-Hissar..	75	»	20	Kavala...... .	33	44	23
Kassandra.....	»	100	»	Sarychaban....	100	»	»
Sérès.........	45	30	23				
			B. Vilayet de Monastir.				
Monastir	70	»	30	Kojani........	»	34	66
Prilep.........	81	»	14	Djouma	53	»	47
Florina........	60	»	35	Naslidj........	58	37	»
Okhrida.......	78	»	2	Grevena.......	30	27	8
Kroutchévo....	89	»	»	Kastoria.......	69	11	5
Serfidjé.......	12	41	38	Dibra.........	33	»	»
			C. Sandjak d'Uskup.				
Uskup	97	»	»	Radovitch	93	»	7
Kratovo.......	80	»	20	Chtip	100	»	»
Tétovo........	78	»	»	Kotchani	100	»	»
Kriva-Palanka..	100	»	»				

Ce qui ressort cependant d'une façon incontestable de toutes les statistiques, c'est que la grande majorité de la population macédonienne appartient à la race slave; les voyageurs Lejean, Barth, Ami-Boué, les géographes Ritter, Kiepert, Elisée Reclus, pour ne citer que des auteurs désintéressés dans la question, sont d'accord à ce sujet; aussi, certains écrivains grecs,

pour défendre malgré tout la suprématie de leur race, ont-ils imaginé la théorie des Grecs bulgarophones, d'après laquelle les Macédoniens parlant bulgare seraient en tout ou en partie des Hellènes slavisés; cette théorie n'est pas soutenable, car il est sans exemple qu'une population ait adopté la langue d'un peuple moins avancé en civilisation et moins nombreux; les Bulgares qui, bien longtemps, ont reçu toute leur culture intellectuelle des Grecs, n'auraient pu slaviser ces derniers qu'à la condition de posséder, au préalable, sur eux, une énorme supériorité numérique; l'argument se retournerait donc contre ses auteurs.

Si la nationalité slave de la majorité des Macédoniens paraît incontestable, il est plus délicat de déterminer à laquelle des branches de la famille slave ils appartiennent; voisins des Serbes et des Bulgares, ils pourraient se rattacher à l'un ou à l'autre de ces peuples, et les différences ethnographiques existant entre les deux sont assez faibles pour que l'on puisse parfois hésiter.

Il faut cependant reconnaître qu'une unanimité complète a longtemps régné sur cette question; tous les auteurs que nous avons cités plus haut, et bien d'autres encore, ont classé sans hésitation, comme Bulgares, les Slaves de la Macédoine, c'est-à-dire de la région limitée à l'ouest et au nord par le Schar-Dag et le Kara-Dag; les écrivains qui se sont occupés de recueillir les chants nationaux macédoniens, les frères Miladinov, Macédoniens eux-mêmes, M. Verkovitch, dont le livre fut publié, en 1860, sous les auspices du gouvernement serbe, reconnaissent également comme bulgare la langue de ces poésies populaires. L'ancien consul de France à Salonique, *Dozon*, dans son recueil de chants bulgares,

cite également quelques morceaux en dialecte macédonien. On peut dire que, jusqu'en 1878, la nationalité bulgare de la Macédoine n'était contestée que par les Grecs seuls. Mais, depuis cette époque, un troisième compétiteur est entré en lice. Les Serbes qui, jusqu'alors, avaient, à juste titre, nourri l'espoir de voir un jour incorporer à leur pays la Bosnie et l'Herzégovine, habitées exclusivement par leurs compatriotes, durent y renoncer à la suite du traité de Berlin, qui conférait à l'Autriche le droit d'occuper ces provinces; la Vieille-Serbie, c'est-à-dire les sandjaks de Novi-Bazar, Plevlié, Ipek et Prichtina, ne paraissant pas, aux yeux des patriotes serbes, constituer à leur pays une zone suffisante d'extension future, une campagne fut commencée dans le but de faire connaître les droits de la Serbie sur la Macédoine.

Ces discussions n'ont pour le moment aucune valeur pratique, puisque la Macédoine n'est pas une terre vacante que l'on puisse s'adjuger comme s'il s'agissait du Soudan ou du Congo; néanmoins, leur objet revient assez souvent dans l'étude des questions politiques courantes pour qu'il nous paraisse utile d'en parler avec quelques détails.

La partie était assez difficile à engager pour les Serbes, les Bulgares ayant déjà en quelque sorte possession d'état; les obstacles ne firent qu'accroître l'ardeur des champions de la Serbie, au point qu'ils en arrivèrent bientôt à dépasser le but. *Tout en étant animé d'une égale sympathie pour les deux nationalités slaves de la péninsule, tout en respectant la pensée qui pousse les écrivains serbes à préparer le développement futur de leur patrie,* la vérité nous oblige à déclarer que les

revendications de la Serbie sur la Macédoine nous paraissent manquer absolument de bases sérieuses.

Les défenseurs de la cause serbe ont eu recours à des arguments de toute nature, historiques, ethnographiques, politiques. Au point de vue historique, ils s'appuient sur ce fait que la Macédoine fit partie, au XIVe siècle, de l'empire de Douchan. On pourrait, tout d'abord, récuser cet argument; il n'est, en effet, pas d'État européen qui ne puisse, en remontant plus ou moins haut dans l'histoire, réclamer au même titre quelques provinces à ses voisins. Mais on peut aussi répondre sur le même ton, en faisant remarquer que, dès le Xe siècle, la Macédoine avait appartenu aux Bulgares; nombre de documents d'origine grecque reconnaissent le caractère bulgare de cette région; l'empereur Basile II, qui détruisit l'État de la Bulgarie occidentale (que quelques auteurs serbes revendiquent pour leur nationalité) est appelé par les chroniqueurs contemporains *Voulgaroktonos* (Bulgaricide) et le patriarche d'Okhrida, conserva, sous la domination byzantine, le titre d'*archevêque de Bulgarie*.

La question ethnographique est moins facile à élucider; les auteurs serbes, devant l'unanimité des voyageurs à qualifier de Bulgares les Slaves de Macédoine, ont pu les taxer d'incompétence, et dire qu'ils n'avaient pas su distinguer la véritable parenté des dialectes macédoniens; la grande variété de ceux-ci, la ressemblance des deux langues serbe et bulgare donnent au moins un caractère de possibilité à cette affirmation; aux yeux de l'observateur impartial, cependant, elle peut tout au plus rendre douteuses les affirmations contraires, mais non les annuler; rien ne nous oblige, en effet, à accorder plus de créance aux

assertions de M. Goptchevitch, déclarant que toute la Macédoine est serbe jusqu'à Salonique, qu'à celles de M. Verkovitch, disant que la population de Prizren est encore bulgare.

Il ne faudrait, du reste, pas attacher une importance exclusive à la langue dans les questions de nationalité; en France, mieux que partout ailleurs, nous savons que la différence des idiomes n'empêche pas la communauté des sentiments patriotiques; la patrie choisie volontairement est parfois plus chère que celle qui est imposée par l'origine. Or les écrivains serbes eux-mêmes reconnaissent que si l'on interroge un Macédonien sur sa race, il répondra : « Je suis Bulgare ». Nous avons eu, du reste, dans les chapitres précédents, mainte occasion de montrer les Macédoniens faisant cause commune avec les Bulgares, et les statistiques turques reconnaissent que 450,000 habitants des vilayets de Salonique et de Monastir ont adhéré à l'exarchat. Les Serbes ne pouvant révoquer en doute toutes ces circonstances, ont cherché à en détourner la signification par un procédé analogue à celui que nous signalions plus haut de la part des Grecs. Les Macédoniens, tout en se déclarant Bulgares et en faisant constamment cause commune avec les Bulgares, seraient des Serbes, cachant leur nationalité, dans la crainte des mauvais traitements qu'elle pourrait leur attirer de la part des Turcs. S'il en était réellement ainsi, ces Bulgares par nécessité se seraient soigneusement tenus tranquilles en toute circonstance et se seraient bien gardés de prendre part aux agitations en faveur de l'autonomie de l'Église bulgare; cette participation leur a valu, en effet, au moins autant de persécutions que le nom de Serbe aurait pu leur en attirer; et puis, comme le

font justement remarquer les écrivains bulgares, pourquoi ce changement de nationalité n'aurait-il pas affecté les habitants de la Vieille-Serbie qui avaient tout autant à redouter des Turcs que ceux de la Macédoine.

Quoi qu'il en soit, les Macédoniens, par leur attitude dans la question de l'autonomie religieuse et lors de la guerre serbo-bulgare, ont montré qu'ils se considéraient réellement comme Bulgares et qu'ils entendaient le demeurer.

Il est utile de rappeler aussi que la nation bulgare possède trois documents officiels qui constatent ses droits sur la Macédoine ; ces documents, déjà cités, émanent, l'un du souverain de l'empire ottoman, un autre des représentants des grandes puissances, le troisième de la Russie; ce sont : 1° les firmans de 1870 et de 1872 qui ont constitué l'Exarchat bulgare, et lui ont incorporé les diocèses de Veles, d'Uskup et d'Okhrida; 2° le projet d'organisation de la Bulgarie élaboré par la conférence de Constantinople en 1876, projet qui comprenait, dans le vilayet de Sofia, les sandjaks d'*Uskub* et de *Monastir ;* 3° le traité de *San Stefano*, d'après lequel la Macédoine presque entière entrait dans les limites de la principauté de la Bulgarie.

Nous croyons avoir ainsi montré la véritable situation des nationalités de la Macédoine. Nous n'avons, d'ailleurs, aucunement l'intention de pousser plus loin les conséquences de cet exposé. La Macédoine est une province ottomane et il nous semble que le maintien du *statu quo* est encore ce qui peut arriver de plus heureux à ce pays comme à ses voisins; étant donné la situation des nationalités dans la province même et les compétitions à l'extérieur, la disparition de la souveraineté ottomane amènerait infailliblement les conflits

les plus graves entre les États balkaniques, conflits dans lesquels interviendraient certainement de grandes puissances. Sans doute, en Bulgarie, quelques patriotes rêvent à la rédemption de ces terres habitées par des frères de race ; c'est assurément leur droit, et ce n'est pas à nous autres Français qu'il appartiendrait de le leur reprocher; mais on peut être certain à cet égard que la sagesse dont le peuple bulgare a si souvent donné des preuves, aura encore ici le dessus, et que la Principauté n'ira pas compromettre les résultats acquis pendant plus de douze années de labeurs, pour tenter une conquête, dans laquelle elle est certaine de rencontrer de puissants adversaires. Pour le moment, c'est par des moyens tout pacifiques que la Bulgarie cherche à s'attacher les Macédoniens ; c'est par la diffusion de l'instruction que s'exerce sa propagande, ainsi que nous allons le voir dans le paragraphe suivant; ce procédé, d'autant plus légitime, que l'administration turque laisse à l'initiative privée le soin d'instruire la population chrétienne, ne peut que mériter à la nation bulgare l'estime de l'Europe civilisée.

III. — Les écoles bulgares en Macédoine.

Le mouvement intellectuel qui eut pour conséquence la résurrection politique de la nation bulgare, s'est, dès les premières années, fait sentir en Macédoine. Nous avons dit que, vers 1845, quatre écoles bulgares existaient dans ce pays. La création de l'Exarchat, permettant la centralisation des efforts des communautés locales, donna un puissant essor à l'enseignement slave et lui permit de lutter presque à armes égales contre les écoles grecques.

Actuellement il existe sous la haute direction de l'Exarque, une organisation scolaire complète qui s'étend à toutes les parties de l'empire ottoman dont la population est en partie bulgare, c'est-à-dire à la Thrace et à la Macédoine.

Un *bureau des écoles* (outchebcn otdêl) est à la tête de cette organisation; il est chargé entre autres de la répartition des subsides alloués par l'Exarchat. Auprès des évêques ou des archiprêtres chargés des diocèses se trouvent des commissions mi-partie ecclésiastiques et laïques, auxquelles sont confiées les affaires administratives, religieuses et scolaires du diocèse; enfin, au degré inférieur les communautés ou communes nationales, administrent par l'organe de leurs conseils locaux les écoles élémentaires entretenues pour la plus grande partie aux frais des habitants.

En dehors de l'action des autorités religieuses, les écoles bulgares sont soumises à l'inspection des commissions scolaires turques, qui ont seules qualité pour donner aux diplômes la sanction officielle.

L'enseignement bulgare comprend actuellement des écoles secondaires, moyennes et primaires.

Au premier rang se trouve le *gymnase de Salonique*, l'une des écoles modèles de la région. Cet établissement entretenu par les subsides de l'Exarchat et de la Principauté et par les libéralités des notables bulgares, possède des bâtiments assez vastes et bien disposés, dans lesquels sont logés les élèves dont les familles n'habitent pas la ville. L'installation au point de vue de l'enseignement est très convenable ; les collections servant aux leçons de physique, de chimie et d'histoire naturelle sont suffisamment pourvues.

Le cours des études est réparti en sept classes et

embrasse la totalité des connaissances que comporte notre enseignement secondaire classique; le programme comprend, en effet, l'instruction religieuse, la langue bulgare et l'ancien slavon, la philosophie, les mathématiques (y compris la géométrie descriptive et même la géométrie analytique), l'histoire générale et la géographie, l'histoire naturelle, la physique, la chimie, la cosmographie, le dessin, le grec, le latin, le français et le turc.

En 1887, le gymnase possédait 15 professeurs, ayant pour la plupart fait leurs études en Russie, et 293 élèves, originaires de toutes les parties de la Macédoine.

La mission la plus importante du gymnase de Salonique est de servir d'école normale pour le recrutement du corps enseignant des écoles bulgares de Macédoine.

Le même rôle est rempli en ce qui concerne l'enseignement féminin par l'*École supérieure des filles* de Salonique. Elle comptait, en 1887, 63 élèves réparties en 5 classes. Le personnel enseignant ne comprenait alors que 5 maîtresses, mais les cours les plus importants étaient faits par les professeurs du gymnase, dont la bibliothèque et les collections sont aussi mises à la disposition de l'école des filles.

Des *progymnases* ou *écoles moyennes* existent dans toutes les villes de la Macédoine possédant une population bulgare assez importante. Leur programme est à peu près celui de l'enseignement secondaire spécial; le français est enseigné dans toutes ces écoles ainsi que le turc. Les progymnases les plus importants sont établis dans les villes d'*Uskub*, *Vélès*, *Schtip*, *Prilep*, *Monastir* et *Voden*. D'après la statistique que nous avons sous

les yeux et qui correspond à l'année scolaire 1886-87, ces établissements possédaient 4 classes avec 4, 5 ou 6 professeurs et une centaine d'élèves (133 à Uskup, 106 à Monastir, 531 pour l'ensemble des 6 écoles). Les autres écoles, existant dans 14 villes, étaient encore à cette époque incomplètement constituées et ne comptaient que de 1 à 3 classes, et de 1 à 4 professeurs. Les plus importantes étaient celles d'*Okhrida* (67 élèves), Sérès (30), Névrokop (26), Koukouch (25). Le nombre total des élèves était de 263.

Des *écoles moyennes de filles* existaient à la même époque dans les villes d'*Uskup*, *Monastir*, *Prilep*, *Koukouch* et *Voden*. Le nombre des classes et des maîtresses variait pour chaque école de 1 à 3, et celui des élèves de 5 à 27 (Prilep) et 40 (Monastir).

Le nombre total des élèves était, en 1887, de 119, y compris 22 jeunes filles suivant à Velès les cours du progymnase des garçons.

Mais c'est naturellement l'instruction primaire qui est l'objet de la plus grande sollicitude de tous les représentants de la nationalité bulgare, depuis les conseils de village jusqu'à l'Exarque.

Nous devons à l'obligeance de M. Schopov, secrétaire général de l'Exarchat bulgare, la statistique des écoles bulgares, réparties d'après les principales divisions administratives (vilayets et sandjaks), pour les années scolaires de 1885-86 à 1888-89.

Il nous semble utile, afin d'indiquer plus nettement la répartition des écoles sur le territoire, d'en donner aussi la statistique par kaza; mais nous ne possédons ces derniers chiffres que pour l'année scolaire 1886-87.

Statistique des écoles bulgares de la Macédoine, pendant les années scolaires 1886-87, 1887-88 et 1888-89.

KAZAS.	ENSEIGNEMENT des garçons. Nombre d'écoles.	Nombre d'instituteurs.	Nombre d'élèves.	ENSEIGNEMENT des filles. Nombre d'écoles.	Nombre de maîtresses.	Nombre d'élèves.
Salonique	5	21	483	2	7	108
Yenidjé	1	2	121	0	0	0
Koukouch	15	7	481	1	2	39
Guevguelii	1	2	50	1	1	56
Voden	9	14	347	1	2	58
Doïran	2	3	152	1	1	30
Tikvech	23	22	970	0	0	23
Stroumitsa	9	10	192	0	0	0
Veles	13	24	1,005	2	5	202
Sandjak de Salonique 1886-87	78	105	3,801	8	18	516
1887-88	93	141	4,285	10	22	522
1888-89	101	153	5,004	12	25	682
Sérès	3	6	175	1	2	17
Demir-Hissar	6	7	334	0	0	0
Melnik	11	12	410	0	0	0
Petritch	12	14	335	1	1	30
Nevrokop	21	22	878	0	0	0
Razlog	9	19	1,200	0	0	35
Drama	3	4	137	0	0	0
Sandjaks de Sérès et de Drama. 1886-87	65	84	3,469	2	3	82
1887-88	68	80	3,321	4	7	243
1888-89	71	89	3,687	4	8	254
Monastir	36	41	1,635	5	9	239
Prilep	10	23	860	2	7	197
Kroutchevo	3	4	103	1	1	38
Okhrida	18	25	1,070	2	7	168
Florina	8	14	533	1	1	57
Djoumaia	3	5	145	1	1	29
A reporter	78	112	4,346	12	26	728

KAZAS.		ENSEIGNEMENT des garçons. Nombre d'écoles.	ENSEIGNEMENT des garçons. Nombre d'instituteurs.	ENSEIGNEMENT des garçons. Nombre d'élèves.	ENSEIGNEMENT des filles. Nombre d'écoles.	ENSEIGNEMENT des filles. Nombre de maîtresses.	ENSEIGNEMENT des filles. Nombre d'élèves.
Report		78	112	4,346	12	26	728
Kastoria		12	14	659	1	1	55
Dibra		23	25	1,130	1	1	87
Sandjak de *Monastir* et partie des *sandjaks* de *Goritsa* et de *Dibra*.	1886-87	113	161	6,135	14	28	870
	1887-88	111	151	6,301	16	30	985
	1888-89	121	170	6,875	23	48	1,314
Uskup		17	23	806	2	4	88
Koumanovo		13	14	367	1	1	63
Kratovo		7	10	248	0	0	0
Tétovo		10	14	458	1	2	60
Kriva-Palanka		4	6	148	0	0	0
Radovitch		7	7	252	0	0	0
Chtip		9	19	589	2	3	80
Kotchani		3	3	215	0	0	0
Sandjak d'*Uskup*	1886-87	70	96	3,083	6	10	281
	1887-88	77	107	3,258	8	13	336
	1888-89	83	98	3,957	12	16	553
TOTAUX pour la Macédoine.	1886-87	328	429	16,663	30	59	1,749
	1887-88	349	482	17,165	38	72	2,086
	1888-89	**376**	**510**	**19,523**	**51**	**97**	**2,803**
	1885-86	273	395	14,230	30	52	1,657
AUGMENTATION, de 1885 à 1889		103	115	5,293	21	45	1,146
AUGMENTATION moyenne par an		25	28	1,323	5	11	286

Pour mémoire : *Écoles bulgares en Thrace* (1888-89).

Constantinople	2	7	157	»	»	»
Vilayet d'Andrinople	124	148	5,246	18	21	587

En admettant, ce qui est assez vraisemblable, que la proportion des enfants en âge de fréquenter l'école soit la même que dans la Principauté de Bulgarie, nous trouverons qu'il existe en moyenne, une école pour 450 garçons dans le vilayet de Salonique, pour 360 dans celui de Monastir et pour 420 dans le sandjak d'Uskup; la proportion des enfants bulgares fréquentant les écoles de leur nationalité n'est encore que de 11 p. 100 dans le vilayet de Salonique, 15,6 p. 100 dans celui de Monastir, et 11,3 p. 100 dans le sandjak d'Uskup; il faut remarquer, à propos de ces derniers chiffres, que dans bien des localités privées d'écoles bulgares, les enfants des familles slaves vont aux écoles grecques.

Ces résultats paraîtront médiocres si on veut les prendre en valeur absolue; ils sont en réalité considérables, si l'on songe qu'ils ont été obtenus sans aucune coopération des pouvoirs administratifs ottomans et malgré l'hostilité des autorités religieuses grecques longtemps omnipotentes sur ce terrain. En laissant de côté toute question politique, on ne peut s'empêcher de reconnaître le zèle déployé par la race bulgare pour le développement de l'instruction en Turquie.

Nous nous arrêterons sur ce dernier trait. Dans notre XIXe siècle qui considère comme le premier devoir des sociétés la diffusion de l'instruction, nous pensons qu'on ne peut faire un plus bel éloge de la nation bulgare que de la montrer constituant dans la péninsule orientale un élément de civilisation et cherchant à étendre son influence par la propagande pacifique et utile de l'école.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE.

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE.

DEUXIÈME PARTIE.

HISTOIRE.

TROISIÈME PARTIE.

ETHNOGRAPHIE.

QUATRIÈME PARTIE.

ÉTAT POLITIQUE ET ADMINISTRATION.

CINQUIÈME PARTIE.

LA BULGARIE AU POINT DE VUE ÉCONOMIQUE.

MODIFICATIONS

SURVENUES AU COURS DE L'IMPRESSION

Page 250 :

Le *Journal officiel* et la *Svoboda* (la Liberté) sont actuellement quotidiens.

Page 260 :

En vertu d'une loi votée et promulguée en décembre 1891, les impôts directs ne sont plus recueillis par les maires, mais par des *percepteurs* (birnitsi).

Page 269 :

Dans le *budget* pour 1892, les recettes prévues s'élèvent à 88,248,070 fr.et les dépenses à une somme égale.

Page 446 :

La loi sur les *pensions* militaires a été promulguée en 1891 et modifiée tout récemment. Les officiers ont droit, après 15 ans de service, à une pension égale aux 30/60 de leur solde; pour chaque année en plus, jusqu'à 25 ans, cette fraction s'augmente de 2/60, et de 25 à 35 ans de 1/60. Au bout de 35 ans de service, la pension est, par conséquent, égale à la solde entière.

Page 447 :

Circonscriptions régimentaires. — La circonscription de Sevliévo vient d'être supprimée et le département de ce nom réuni à la circonscription de Lovetch. Une nouvelle circonscription est créée dans le département de Stara-Zagora, avec *Kazanlik* pour chef-lieu.

Pages 455 et 456 :

La nouvelle organisation militaire est mise en vigueur, dans les conditions prévues au budget pour 1892, à partir du 1er janvier.

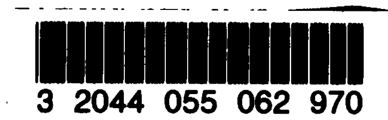
Pages 464 et 465 :

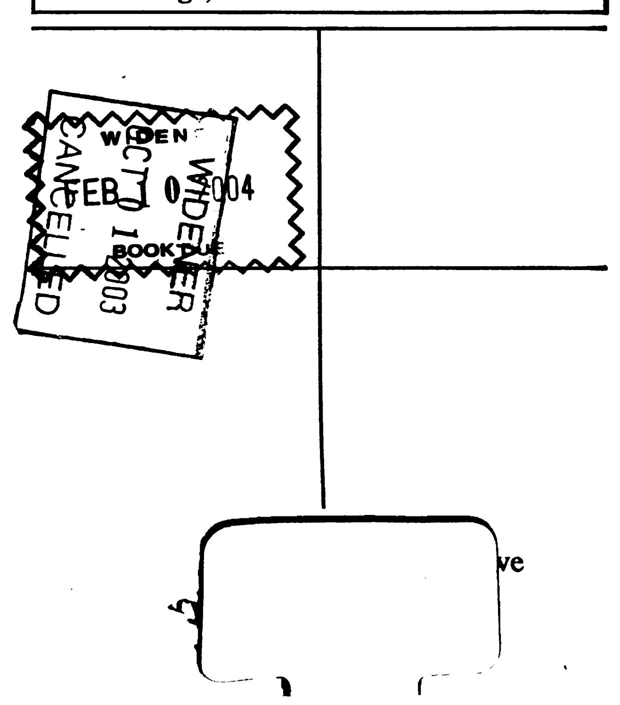
Même remarque en ce qui concerne les cadres de réserve.

DE

3452 089

m


3 2044 055 062 970


WIDENER
FEB 1 0 2004
BOOK DUE
WIDENER
OCT 1 2003
CANCELLED

